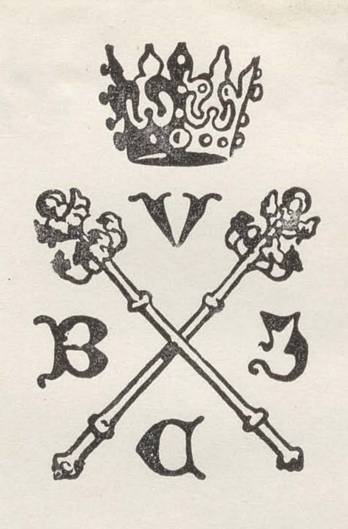


BIBLIOTHECA
UNIV. IAGELL
CRACOVIENSIS
588629
Mag. St. Dr.



livres


La Ruse couvre l'Espion de Kouli-kan,
La Politique, et le Danger, l'accompagnent.
L.F.D.B. invent.
P. Tanjé sculp.

L'ESPION
DE
THAMAS KOULI-KAN,
Dans les Cours de l'Europe.

OU

LETTRES,
ET
MEMOIRES
DE
PAGI-NASSIR-BEK.

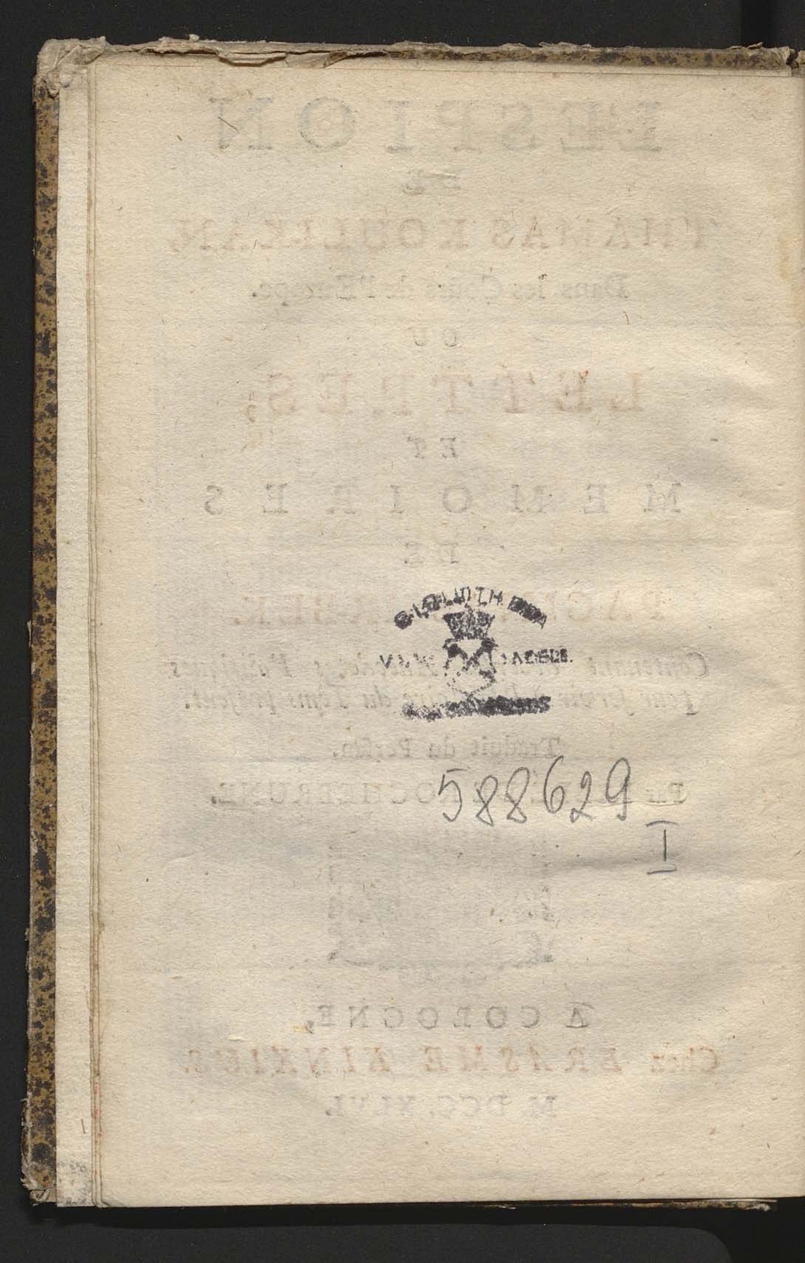
Contenant diverſes Anecdotes Politiques pour ſervir à l'Hiſtoire du Tems préſent.

Traduit du Perſan.

Par l'ABBÉ DE ROCHEBRUNE.



A COLOGNE,
Chez *ERASME KINKIUS.*
M. DCC. XLVI.


588629
I

L'ESPION
DE
THAMAS KOULI-KAN,
Dans les
COURS DE L'EUROPE.



AVERTISSEMENT.

NOus ne craignons point de faire paroître cet Ouvrage ſous le titre d'*Eſpion*, quoiqu'on en ait abuſé en dernier lieu pour publier de miſérables Libelles, dignes de tout le mépris des Honnêtes-Gens. Nous oſons aſſurer, ſur la foi de quelques Connoiſſeurs, que cet Ouvrage-ci eſt d'un goût nouveau, qui n'a rien de commun avec ceux qui ont paru ſous le même titre.

Nous n'avons garde de prévenir le jugement du Public.

AVERTISSEMENT.

Nous nous contenterons de dire qu'on trouvera dans le ſecond Volume une Diſſertation fort curieuſe au ſujet de Mahomet ; un détail des Forces & des Revenus des Puiſſances de l'Europe, qui ne l'eſt pas moins ; & l'on avouera peut-être que les vues & la politique de la plupart de ces Puiſſances n'y ſont pas mal développées. On s'en rapporte à cet égard aux perſonnes judicieuſes, dépouillées de préjugés & de paſſions ; & pour les autres, on ſe met peu en peine de ce qu'ils peuvent penſer.

TA-



TABLE DES LETTRES, ET MEMOIRES

Contenus dans ce Volume.

FIN DE LA TABLE.



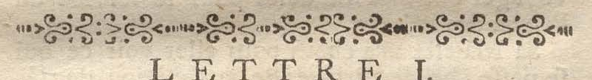
L'ESPION



L'ESPION DE THAMAS KOULI-KAN

Schah Nadir, Roi de Perſe.

Dans les Cours de l'Europe.



LETTRE I.

PAGI-NASSIR-BEK

A Mourha Ben Saïm, *Pich-Namas* (Directeur des Prières) *de la Moſquée Royale d'Iſpahan.*

Il lui rend compte des raiſons de ſon voyage.



DORATION (1), louange, & ſervice ſoit rendu à la gloire & à la puiſſance infinie de celui qui fait créer la maſſe des choſes ſenſibles, & qui donne le pain quotidien aux fils & aux filles d'Adam. Etre

(1) Le Traducteur eſt obligé d'avertir ici le Lecteur, que quelque choſe qu'écrivent les Mahométans, ne fût-ce même que deux lignes, il y en a une partie employée à une

Etre ſouverainement bienfaiſant, qui met la nape tous les matins, & ſert abondamment la table, autant devant les impies & les desobéiſſans, que devant les fidèles, comme étant tous également pauvres & miſérables. Etre véritablement miſéricordieux, qui, par le conſeil de ſon incompréhenſible clémence, fait ſonner aux oreilles ces paroles : Mon Peuple, demande-moi ce que tu voudras: Mon Peuple, fais pénitence de tes mauvaiſes œuvres.

Sage Directeur des prières que les Fidèles adreſſent à Dieu dans la Ville du Monde ; toi qui ès l'interprète des Volontés Divines, la trompette de la Vérité, daigne te ſouvenir du plus humble de tes Dévots, qui entreprend de voyager chez les Infidèles pour le ſervice du Prince des Princes.

Sa Majeſté m'a choiſi pour aller voir ce qui ſe paſſe chez les Princes de la Religion de Jéſus, & pour engager autant d'Officiers Européens que j'en pourrai trouver, qui auront envie de venir ſervir ſous les Drapeaux du Schach, qui eſt le modèle des Conquérans.

Tu comprens aſſez, ſage Mourha, combien cette commiſſion eſt délicate, & les périls où je vais m'expoſer; mais j'eſpère en l'efficace de tes prières, & je ne néglige pas les précautions humaines. Je dois me faire paſſer chez les Chrétiens pour un Marchand Arménien, & j'ai

une prière. C'eſt toujours par-là qu'ils débutent. Mais comme après tout la dévotion de ces Infidèles doit céder à notre indévotion, & que cette coutume n'eſt point du goût des Chrétiens, on ômettra dans la ſuite de cette Traduction tous ces pieux préambules, & l'on tâchera de ſe conformer dans tout le reſte à notre goût & à nos manières.

j'ai des passeports signés de la propre main du Schach, qui m'annoncent pour tel. Pour être plus à l'abri de tout soupçon, & mieux tromper ces Infidèles, j'ai fait embarquer quantité de marchandises des Indes sur un Vaisseau Hollandois, que j'espère de trouver à Amsterdam: elles sont cependant adressées à un Négociant de cette Ville-là qui a des correspondances à Ispahan, & pour qui j'ai diverses Lettres de recommandation de quelques-uns de ses Compatriotes.

Je parle assez bien la Langue Portugaise, & j'ai deux Domestiques, dont l'un entend & parle même un peu l'Anglois, & l'autre sait fort bien le François & l'Italien.

Enfin, savant Molla (2), je mets toute ma confiance en Dieu & en son Prophète. Je fais mes prières régulièrement. Je m'abstiens de tout ce que la Loi défend, & pour le reste je m'abandonne à la garde de Dieu. J'honore les Saints: Je n'ai pas manqué, en passant à Samachi, d'aller visiter les tombeaux de *Seid-* (3) *Ibrahim*, & de *Tiribbaba* son Précepteur. J'ai vu ces précieuses reliques aussi fraîches & aussi entières, que si elles n'eûssent été-là que depuis huit jours. Mon cœur a été pénétré de

(2) *Molla* est un Prêtre, un Prédicateur dans la Religion Mahométane.

(3) Les Persans donnent à ce prétendu Saint le titre d'*Imam*, c'est-à-dire de Chef de la Religion & de l'Etat des Musulmans, quoiqu'il n'ait pas été des douze Disciples d'Ali, dont il étoit petit-fils. Il ne fut point *Calife*, parce que Marvan surnommé Hiran, dernier *Calife* de la race des Ommiades, appréhendant qu'il ne voulût le devenir, le fit mourir. Mais ses deux frères cadets devinrent Califes, & furent les premiers de la race des Abassides.

de la plus vive dévotion en entrant dans ce Sanctuaire.

Je me suis senti transporté hors de moi, & mon ame a été noyée dans un torrent de délices.

Enfin je suis arrivé à Astracan, sans le moindre accident, & assez bien portant, ce que j'attribue à la puissante intercession du bienheureux Imam.

Je te prie de me garder un secret inviolable sur ce que je viens de te communiquer des vues de notre Monarque, en m'envoyant parcourir les principales Cours de l'Europe. Il n'y a que quelques-uns de ses Ministres, & de ses Généraux qui en soient instruits. Je n'en ai rien dit à ma famille, & ma sureté dépend de mon silence. Mais je n'ai rien de caché pour un Béat comme toi, à qui j'ai souvent confié des choses bien plus importantes & qui regardoient le salut de mon ame.

Puisses-tu voir l'accomplissement de tes desirs, & jouïr de tous les biens imaginables.

Je pars dans trois jours pour Moscou, je serois charmé d'y recevoir de tes nouvelles. N'oublie pas de profiter de la première occasion qui se présentera pour m'écrire, & favorise de l'odeur de tes prières le plus fidèle de tes Dévots.

A Astracan. l'an de la *Sainte fuite* (4) 1148. Le 10. du Mois de Nisan (21. d'Avril 1736.)

LET-

(4) C'est la signification du mot d'*Hégire*, que les Mahométans employent pour exprimer la fuite de Mahomet hors de la Mèque. Cette époque est si connue, qu'elle n'a pas besoin d'un plus long commentaire.

LETTRE II.

PAGI-NASSIR-BEK,

A SULIMAN-KHAN, *Gouverneur de l'Hircanie* (Thabareftan.)

Il lui donne avis de fon arrivée à Aftracan, de fon départ de cette Ville, & de fon arrivée à Mofcou.

PUISQUE Votre Majefté (1) aime la Géographie (2) & qu'elle a ordonné au plus humble de fes Efclaves de lui envoyer des defcriptions des principaux lieux par où il pafferoit, j'aurai l'honneur de lui dire que la Ville d'Aftracan où je me fuis arrêté quelques jours, eft fituée dans une Ile nommée Dolgoi, laquelle eft formée par une Rivière qui fe jette dans le Wolga.

Le terrain des environs eft fort mauvais, excepté à l'Eft, entre le Fleuve & la Rivière de *Jaika*; mais à l'Oueft ce n'eft qu'un affreux défert, une bruyère qui s'étend à plus de foixante & dix lieues d'Allemagne, depuis la Mer-Noire jufqu'à la Mer Cafpienne.

La

(1) Les Perfans donnent le titre de *Majefté*, non feulement au Roi, mais à tous les grands Seigneurs de Perfe. Ils parlent auffi à la troifième perfonne quand ils veulent témoigner du refpect, & fe tutéïent entre perfonnes d'égale condition. Il paroit par quelqu'une de ces Lettres, que l'Auteur étoit Sécretaire de l'*Etmadeulet* ou ATHEMADEULET, prémier Miniftre.

(2) Les Perfans n'ont guère fait de progrès dans cette Science. Ils s'imaginent que l'Europe eft une grande Ile dont les Habitans font fort pauvres, puifqu'ils parcourent tant de pays pour faire quelque gain.

La Ville peut avoir une lieue de circuit. Elle est ceinte d'un bon mur de pierres avec des tours & un fossé, des palissades, le tout garni d'une nombreuse Artillerie. Il y a une Citadelle fortifiée à l'Européenne, & toutes les troupes qui sont, tant dans la Ville que dans la Citadelle, peuvent monter à cinq-mille hommes. On entre dans Astracan par dix portes, chacune desquelles a un corps de garde composé d'un certain nombre de Soldats qui font la garde fort exactement.

Comme cette Ville est la Clé de la Moscovie du côté de l'Asie, elle est pourvue de bons Magazins & d'un Arcénal. On y voit quantité de ces Bâtimens que les Chrétiens appellent *Eglises*, & d'autres Edifices publics, parmi lesquels est un Caravanserai assez commode pour nous autres Orientaux.

Comme les *Ourous* (3) se défient beaucoup des Tartares, ils leur ont assigné un quartier où ils peuvent demeurer pendant le jour; mais aussitôt que la nuit vient, ils sont obligés de sortir de la Ville.

Les Marchands Arméniens ont fait bâtir encore un Caravanserai sur le modèle du premier.

Je partis d'Astracan sur la fin du Mois dernier, & m'embarquai sur le Wolga en remontant ce fleuve jusqu' à Nizi-Novogorod. Tout le pays des deux côtés du fleuve est habité par des Tartares *Czeremices*, tous idolâtres. Ceux qui

(3) C'est ainsi que les Persans appellent les Moscovites ou Russes, au-lieu qu'ils donnent le nom de *Frengui* à tous les autres Chrétiens d'Europe qui ne sont pas sous la domination des Princes Mahométans.

qui sont à la rive droite du fleuve, sont appellés *Nagorni*, parce qu'ils demeurent sur des montagnes: car *na* en Moscovite signifie *sur*, & *gor* veut dire *montagne*. Ceux qui font leur demeure sur la rive gauche sont nommés *Lugowi*, à cause des prairies qui sont de ce côté-là.

C'est à Nizi-Novogorod que l'on quitte le Wolga pour entrer dans l'Occa, que l'on remonte jusqu'à Colomna, où l'on entre dans la Moscha, rivière qui donne son nom à la Ville de Moscou.

J'ai fait tout ce voyage sur un de ces petits vaisseaux plats que les *Ourous* nomment *Stroeks*, & qui n'ont qu'un mât & qu'une voile dont ils se servent quand ils ont le vent en poupe; mais lorsqu'il est contraire, ils font agir seize rames placées sur les flancs du vaisseau. Ils n'ont d'autre gouvernail qu'une longue perche, dont un bout donne dans l'eau, & l'autre passe pardessus le vaisseau appuyé sur une pièce de bois faite exprès.

Il y avoit sur ce vaisseau quelques Marchands Arméniens, qui me prenant pour un de leurs frères, me firent mille honnêtetés.

La crainte qu'on a dans ce pays des armes toujours victorieuses de notre invincible Monarque, est cause qu'on ne m'a fait aucune difficulté dans mon passage, & que le passeport de ce glorieux Prince a été respecté par-tout.

La Ville de Moscou où je suis depuis huit jours, est située au centre de la Moscovie. Elle a environ trois lieues de tour avec les fauxbourgs, & une & un quart sans les fauxbourgs. Cette dernière enceinte est environnée d'une muraille de pierre, & la première

l'eſt d'un mur de terre avec un foſſé ſec, & des tourelles où l'on ne ſauroit placer du canon.

Il y a pluſieurs Palais des anciens Czars, qui ſont d'une grandeur prodigieuſe; mais bâtis ſans goût, & ayant plutôt l'air de vaſtes priſons, que de Palais de Souverains. Ce ſont de grandes maſſes de pierres, qui forment une aſſez grande quantité d'appartemens ſombres & mal diſpoſés.

Toutes les maiſons de Moſcou ſont de bois, à la réſerve de quelques Palais bâtis de brique où perſonne ne demeure.

L'Empire Moſcovite eſt d'une très-vaſte étendue. Il eſt borné au Nord par la Mer Glaciale, au Sud par le Pays des Kalmucs, les Tartares de Cuban, la Georgie, le Palus Méotide, la petite Tartarie, le Pont Euxin & la Mer Caſpienne. Il a à l'Orient la Tartarie Chinoiſe, & à l'Occident la Pologne & la Suède, ce qui fait un Pays immenſe, mais occupé en partie par des peuples que leur miſère, ou leur indocilité rend à charge à l'Etat; ſans compter les forêts, les lacs, les déſerts qui ſe trouvent dans cette étendue.

Certainement cet Empire n'a jamais fait une figure proportionnée à ſa grandeur. Les Revenus du Souverain ſont médiocres, & le ſeroient encore plus, ſi ſes Peuples étoient plus riches: mais comme il ne leur laiſſe qu'autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim, il ſe trouve aſſez de revenus pour entretenir une Armée d'environ quatre-vingts-mille hommes de troupes règlées, & une Flotte conſidérable

de

de vaiſſeaux de guerre. Toute la (4) Cavalerie Ruſſienne n'eſt compoſée que de Régimens de Huſſars & de Dragons, il y a ſeulement trois à quatre Régimens de Cuiraſſiers; c'eſt ainſi que les Européens appellent certains Cavaliers montés ſur de gros & peſans chevaux, & couverts d'une camiſole de fer. Cette Cavalerie règlée fait un Corps d'environ trente-mille hommes. L'Infanterie monte à cinquante-mille hommes. Elle eſt aſſez belle & fort bonne. Les Soldats ſont bien exercés, & bien diſciplinés; mais ils ſont les plus pauvres que j'aye jamais vu, & qu'on puiſſe, à mon avis, jamais voir. Leur paye eſt ſi petite, que je ne conçois pas comment ils en peuvent vivre. Il eſt vrai qu'ils vivent très-mal, & qu'ils ne mangent preſque jamais de viande. Un ſimple Courtch (5) a plus de paye dans nos Armées victorieuſes, qu'un Capitaine dans l'Infanterie Ruſſienne. (6)

Quoique les troupes Moſcovites ne ſoient pas extrêmement nombreuſes, elles peuvent cependant

(4) Mr. de Voltaire voulant donner une idée de la puiſſance de l'Empire Ruſſe, dit qu'il y a actuellement trente Régimens de Dragons. Cela paroit d'abōrd étonnant à ceux qui ne ſavent pas que preſque toute la Cavalerie Ruſſe n'eſt compoſée que de Dragons ou d'autres pareilles troupes légères D'ailleurs quelle illuſion de meſurer les forces d'un Etat ſur quelques milliers de Soldats plus ou moins? Peu de Puiſſances peuvent ſe comparer à l'Angleterre, & cependant elle a à peine trente-mille hommes ſur pié. C'eſt ſur les richeſſes & les reſſources d'un Etat qu'il faut juger de ſa puiſſance.

(5) Cavalier Tartare dans les Armées Perſanes.

(6) Le Cavalier Perſan a ſix tomans de paye par an, ce qui fait un peu plus de deux-cens-cinquante livres. Le Fantaſſin en a quatre, qui font environ deux-cens livres.

pendant le devenir par la jonction des Cosaques & de quantité d'autres Tartares. De sorte qu'à tout bien prendre, la Russie fait une puissance formidable, non pas pour la Perse, dont les Armées innombrables, composées de vaillans Soldats & conduites par un Monarque qui surpasse tous les Conquérans de l'Antiquité en prudence, en capacité, en courage, seront toujours la terreur de leurs ennemis ; mais pour les Etats de l'Europe voisins de la Moscovie. Il y a grande apparence que les Russes subjugueront un jour la Pologne, la Suède, le Dannemarc & l'Allemagne. C'est du moins ainsi que j'en ai entendu parler à un Anglois établi dans cette Ville, où il fait un assez beau commerce.

Il me disoit que la Suède affoiblie par les guerres précédentes, n'étoit point en état de s'opposer aux Russes. Que le Roi n'avoit presque point d'autorité, & que la Souveraineté étoit entre les mains de la Nation, dont les différens ordres n'étoient rien moins qu'unis. Que la Division qui règnoit parmi ce qu'on appelle les Etats du Royaume, augmentoit encore la foiblesse du gouvernement ; & qu'enfin les Suédois avoient laissé échaper la plus belle occasion du monde de reprendre ce que la Russie leur a enlevé, puisqu'ils auroient pu profiter des derniers troubles de Pologne, & qu'ils n'en ont rien fait, & qu'actuellement, que la Porte occupe toutes les forces des Russes, ils ne se remuent pas plus que s'ils étoient pétrifiés ; quoiqu'ils en ayent de grands sujets dans les affronts qu'ils reçoivent de tems en tems de la part de la Cour Moscovite, qui veut les régenter,

ter, comme elle régente la Pologne. Ils voudront peut-être un jour se ressentir de ces injures; mais ils prendront mal leur tems, & leurs Alliés qu'ils abandonnent les abandonneront à leur tour; ce qui achèvera de leur faire perdre le peu qu'ils ont encore en-deçà de la Mer Baltique. Enfin la Russie a une influence extraordinaire en Pologne; elle y fait à peu près tout ce qu'elle veut pendant l'interrègne, & donne des Souverains à la Courlande qui est un Fief dépendant de la Pologne. Tout cela la met en état de prendre part aux affaires de l'Allemagne, d'y entretenir un parti, & d'y aquérir peut-être un jour des terres par le moyen des mariages que des Princesses Russes ont contractés avec des Princes Allemands.

Voilà comme parloit cet Anglois. Je ne saurois maintenant décider s'il parloit juste, mais j'espère d'être en peu de tems en état de le faire. Je m'applique à présent à bien connoître les différens intérêts des Puissances Chrétiennes, leurs jalousies & leurs divisions, afin que le Divan du Roi du Monde (7) puisse règler sur mes observations les moyens de les fomenter, pour affoiblir les Infidèles, & les mettre non seulement hors d'état de renouveller ces guerres générales qu'ils ont faites autrefois aux Musulmans; mais encore pour les subjuguer un jour, & les amener à la connoissance d'un seul Dieu, & de Mahomet l'Envoyé de Dieu.

Cependant je vais vous instruire en peu de mots de ce que j'appris de l'Histoire de Russie.

Com-

(7) C'est le titre qu'on donne au Roi de Perse.

Comme les Ruſſes ont de tout tems été fort ignorans, & même ennemis déclarés des Sciences, ils ne ſe ſont pas mis en peine d'écrire ce qui s'eſt paſſé chez eux ; ainſi leur Hiſtoire ne remonte pas fort haut, & même le peu qu'ils en ſavent, ils l'ont appris des Etrangers qui ont écrit ce qui s'eſt paſſé de leur tems dans un pays qui devoit leur être aſſez indifférent.

Le premier Prince Moſcovite qui ſe rendit un peu conſidérable fut WOLODIMER, fils naturel de *Stuatoſos* à qui il ſuccéda. Il prit le premier le titre de Grand-Duc, & ſe fit Chrétien en 987. ſelon la façon de compter de ceux de cette Religion. Il épouſa *Anne* ſœur de *Conſtantin* & de *Baſile* Empereurs d'Orient, & ce fut à l'occaſion de ce mariage qu'il renonça à l'Idolâtrie, & embraſſa la Religion de Jéſus, ſelon le Rite Grec. Ce Prince fit une faute qui cauſa la ruïne des Moſcovites ; car ayant eu pluſieurs enfans, & ayant partagé ſes Etats entre eux, il affoiblit la Moſcovie ; de ſorte qu'après ſa mort les Tartares entrérent dans ce Pays, s'emparérent d'une bonne partie, & ſe rendirent le reſte tributaire.

Cela dura juſqu'en 1500. Alors JEAN fils de *Baſile* l'Aveugle prit les armes contre les Tartares, les battit, délivra la Moſcovie de leur joug, & la réunit toute ſous ſa domination.

GABRIEL ſon fils ne fut pas moins vaillant ni moins heureux que lui. Il reprit la Principauté de Plescow ſur les Polonois, & pouſſa ſes conquêtes juſqu'à la Mer Glaciale. C'eſt ce *Gabriel* qu'on appelloit auſſi *Baſile*, qui prit le premier le nom de CZAR, qui, à ce

ce que prétendent les Ruſſes, ſignifie autant que Roi, ou même Empereur. Il mourut du déplaiſir qu'il eut d'avoir perdu une bataille contre les Tartares, qui prirent Moſcou & le brulérent.

JEAN BASILE fils de *Gabriel* lui ſuccéda en 1533. Ce fut un grand Guerrier. Il conquit les Royaumes de Caſan & d'Aſtracan, & une partie de la Livonie, ſans compter quelques autres Provinces ſur les bords de la Mer Caſpienne. Après ſa mort la Moſcovie tomba dans un triſte état. Voici quelle en fut l'origine.

Jean Baſile n'avoit eu qu'un fils de ſa première femme nommée *Anaſtaſie*. Ce fils s'appelloit *Théodore*, & avoit un frère nommé *Démétrius* que *Jean Baſile* avoit eu d'un ſecond mariage. *Théodore* épouſa la ſœur de *Boris-Hodun*, Grand-Ecuyer de Moſcovie, & ſuccéda à ſon père.

Après quelques années de mariage, *Théodore* n'ayant point d'enfant, *Boris-Hodun* ſon beau-frère forma le deſſein de ſe placer ſur le trône. Il complota contre la vie de *Démétrius*, & le fit aſſaſſiner à *Uglitz*, pendant un incendie qui conſuma presque toute la Ville ; & pour couvrir ce crime par un autre, il fit périr tous ceux qui en avoient été les complices ; après quoi il empoiſonna le Czar *Théodore*.

BORIS-HODUN n'eut pas beaucoup de peine à ſe faire reconnoître Czar ; & pour faire oublier ſon uſurpation aux Moſcovites, il les déchargea de divers impôts, & affecta un grand deſir de les rendre plus heureux qu'ils n'avoient été. Cette conduite lui réuſſit, & il commença à ſe flater que rien ne pourroit deſormais s'oppoſer à ſa domination ; mais un jeune homme

auquel le Tyran ne penſoit point, vint troubler ſa tranquillité & ſon bonheur. Il s'appelloit *Arisko-Otropéïa*, d'un eſprit vif & pénétrant quoique né d'une condition médiocre. Ayant entendu ce qui s'étoit paſſé à la Cour, il s'inſtruiſit à fond des affaires du gouvernement, & commença à publier qu'il étoit le Prince DÉMÉTRIUS, que ſa mère avoit ſauvé du château d'*Uglitz* durant l'incendie. Réſolu de pouſſer ſon impoſture, il ſe retira en Pologne, eſpérant que cette République intéreſſée à fomenter les troubles de Moſcovie, lui fourniroit des ſecours contre *Boris*. Il ne ſe trompa pas. Le Palatin de Sandomir lui donna d'abord ſa fille en mariage, flaté de l'eſpérance de voir monter ſa famille ſur le trône de Moſcovie, & leva environ douze-mille hommes, à la tête deſquels le prétendu *Démétrius* ſe mit en marche pour exécuter ſon deſſein.

Comme il aprochoit de la frontière, il apprit que le Tyran s'étoit empoiſonné, & que ſon fils *Fédor Boriſowitz* avoit été mis en ſa place ſous la Régence de ſa mère : que le Peuple tenoit le parti de l'Uſurpateur ; mais que la Nobleſſe ſe déclaroit pour celui qui ſe donnoit pour *Démétrius*.

Cette agréable nouvelle releva le courage de l'Impoſteur. Il alla droit à Moſcou, dont il ſe rendit maître, fit étrangler la Régente & ſon fils, & fut couronné Czar. Ses débauches lui firent bientôt perdre le fruit de ſa fourberie; car ayant mis de nouveaux impôts pour ſubvenir à ſes dépenſes frivoles, il perdit l'affection des Grands, & fut tué de la propre main de *Baſile Suiski*, qui deſcendoit de la famille

mille des Grands Ducs, quoique dans un degré un peu éloigné. BASILE SUISKI fut proclamé Czar auſſitôt en 1606. Mais à peine étoit-il ſur le trône, qu'on vit paroître un nouveau *Démétrius* dans la perſonne du Commis d'un Sécretaire d'Etat, lequel reſſembloit beaucoup à l'Impoſteur que *Baſile* avoit tué. Il publia qu'il s'étoit ſauvé à la faveur des ténèbres, & qu'on avoit tué un de ſes domeſtiques au-lieu de lui. La jeune Veuve, fille du Palatin de Sandomir, le reconnut pour ſon mari, & les Polonois lui fournirent de nouvelles troupes. Les deux partis ſe firent la guerre durant trois ans avec divers ſuccès. Enfin *Suiski* ſuccomba & fut enfermé dans un Cloître. Quant au faux *Démétrius*, il fut peu de tems après aſſaſſiné à Coluga, & ſa femme jettée dans une rivière avec ſon fils.

Les Moſcovites s'adreſſérent alors au Roi de Pologne, & offrirent la couronne à ſon fils ULADISLAS, à condition qu'il embraſſeroit la Religion Grecque & ſe feroit rebâtiſer; mais ce Prince ne ſe fiant pas aux Moſcovites, ſe contenta d'envoyer le Général *Sokoulſi* pour recevoir le ferment de fidélité. Les Polonois de la ſuite de ce Général ayant commis de grands excès à Moſcou, ils en furent chaſſés, *Uladiſlas* fut dépoſé, & MICHEL FEDEROWITZ ROMANON, Seigneur Moſcovite allié au ſang des anciens Czars, fut mis à ſa place. Il ſoutint quelque tems la guerre contre les Polonois; mais il fut bientôt obligé de faire la paix avec eux, & de leur céder les Duchés de Sévérie & de Smolensko.

Michel règna depuis 1613. juſqu'en 1645.

ALEXIS

ALEXIS ſon fils lui ſuccéda, & gouverna la Moſcovie juſqu'en 1676.

Celui-ci ne fit rien de remarquable, & il n'eſt guère connu que pour avoir été le père du plus grand Prince que la Moſcovie ait jamais eu.

Alexis eut trois fils, le premier s'appelloit *Fœdor*; l'autre *Iwan* père de l'Impératrice qui règne aujourd'hui ſi glorieuſement; & le troiſième *Pierre*, dont votre eſclave aura l'honneur de vous entretenir tantôt un peu au long.

FŒDOR ſuccéda à ſon père *Alexis*, ce fut un Prince de beaucoup d'eſprit & de mérite. Je ſai une anecdote touchant ſa mort, que les Ecrivains d'Hiſtoire ont ignorée, & qui ne ſe trouve dans aucun Livre Nazaréen (8). Je la tiens d'un Evêque Grec, qui me croyant de ſa Religion me confie ce qu'il a de plus ſecret.

Le Moufti de Rome, toujours avide d'étendre les bornes de ſa domination, & attentif aux moyens de parvenir à ce but, voyant que *Fœdor* épouſoit une Polonoiſe, réſolut de ſe ſervir de cette occaſion pour amener les Moſcovites à ſon obéiſſance. Il enflamma le zèle de la Czarine, qui ne ceſſa bientôt de ſolliciter ſon Epoux à ſe ſoumettre au Pontife Romain. *Fœdor*, qui avoit beaucoup de complaiſance pour ſa femme, écouta facilement les propoſitions qu'elle lui faiſoit: elles flatoient aſſez ſon ambition; car le *Pape* (c'eſt ainſi qu'on nomme

(8) Cela eſt vrai, & l'Hiſtorien de *Pierre I.* qui a parlé ſi au long de cette mort, n'en a pas ſu la cauſe. Quant au panchant de *Fœdor* pour la réunion avec l'Egliſe de Rome, on en trouve quelque choſe dans *l'Etat préſent de l'Egliſe Romaine du Sr. Urbano Cerri* Sécretaire de la Congregat. de *Propagandâ*, P. 53.

nomme le Moufti de Rome) lui promettoit de le faire reconnoître Roi par tous les Princes Chrétiens. Un certain *Pantaléon*, Grec de Nation, & élevé à Rome aux dépens du Pape, devenu Directeur de Conſcience & Chapelain du Czar, ſecondoit admirablement le zèle de la Czarine, & les vues du Moufti Romain. Le Czar étoit déja fort ébranlé : un incident imprévu le détermina. Le Patriarche de Conſtantinople avoit envoyé en Moſcovie quelques Evêques Grecs pour faire une Collecte. On fit acroire à *Fœdor* que c'étoient des Eſpions des Turcs : ſur cela il ſe mit en colère, chaſſa les Evêques, & défendit tout commerce avec le Partriarche de Conſtantinople. Il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour s'accommoder avec Rome, & le Czar ne paroiſſoit pas vouloir reſter en ſi beau chemin: mais les Grands de ſa Cour, déja irrités de ſon mariage avec une Dame Polonoiſe, perdirent patience à la défenſe qu'il venoit de faire d'entretenir commerce avec le Patriarche de Conſtantinople: ils comprirent bien qu'il avoit deſſein d'abandonner la Religion de ſes Pères, & d'introduire celle du Moufti Romain dans ſes Etats. Ils ſe hâtérent de le prévenir, & le firent empoiſonner.

Fœdor ne laiſſa point d'enfant ; mais deux frères, dont le plus jeune étoit fils de la dernière femme d'*Alexis*, & par conſéquent demi-frère ſeulement de *Fœdor*.

PIERRE (c'étoit le nom de ce Prince) quoique fort jeune, & cadet d'*Iwan*, fut néanmoins proclamé Czar, parce que le Prince *Iwan* étoit presqu'aveugle & à demi imbécille.

Cette diſpoſition occaſionna quelques démêlés

lés entre les deux frères, qui furent apaisés par un accommodement fait entre eux.

Pierre I. le plus jeune des fils d'*Alexis*, a été un Prince extraordinaire, peut-être plus singulier que Grand. Persuadé que les mœurs des Moscovites étoient un obstacle à sa puissance, il entreprit de les réformer, & s'y prit d'une manière particulière, qu'on ne sait si l'on doit plus admirer que louer.

Pour introduire la discipline dans ses troupes, il se fit Tambour, & passa par tous les degrés de la Milice. Pour apprendre la Marine, il devint Matelot ; & Charpentier pour apprendre l'Architecture des Vaisseaux. Il voyagea chez les Nations les plus polies des Nazaréens : Il y leva des plans de toute sorte d'édifices.

Il y assembla des Artisans & des Savans, qu'il envoya dans ses Etats, où ils eurent bientôt sujet de regretter leur pays. Il fut bon Général sur mer & sur terre, bon Politique, bon Ingénieur, bon Architecte, en un mot grand homme. Il ne lui manquoit pour être véritablement grand Prince, que d'être plus doux, plus humain, plus généreux, & moins....(9)

Il n'oublia rien pour rendre ses Sujets plus sages, plus raisonnables. On peut dire en général qu'il n'y réussit guère, & qu'un pareil ouvrage demandoit dix règnes comme le sien. Cependant si le gros de la Nation n'a changé que la forme des habits, il est toujours certain que

(9) Il y a ici un mot d'effacé, qu'un Traducteur un peu hardi n'auroit pas manqué de supléer; mais quant à nous, nous sommes un peu plus scrupuleux, & nous nous piquons de ne point nous écarter du texte Original.

que les gens de Qualité ont aussi changé leur manière de penser à certains égards. Ils n'ont plus ce mépris honteux qu'ils affectoient auparavant pour les Sciences; &, ce qui étoit autrefois inouï parmi eux, ils savent plus d'une Langue. Ils ne feront plus le procès à un Astronome, comme à un Magicien; ni ne traîneront plus un Chirurgien devant leurs Evêques, pour avoir eu un Squelette dans sa chambre, comme ils firent autrefois à l'égard d'un Etranger qui professoit la Chirurgie, & qu'ils accusérent de sortilège, parce que le Squelette se remuoit, & que le Chirurgien jouoit de la flûte: d'où ils concluoient fort spirituellement, que celui-ci étoit Sorcier, puisqu'il faisoit danser un mort au son de sa flûte. En un mot il y a quelque changement parmi eux, mais il n'est pas fort considérable. S'ils estiment les autres Européans, ils les haïssent, & leur font tout le mal qu'ils peuvent. Ils n'ont ni leur adresse, ni leur génie, ni leur industrie, ni leur politesse; mais ils ne sont ni moins rusés, ni moins malicieux.

Quant à leur Religion, les Moscovites suivent celle des Grecs, & sont généralement les plus superstitieux, comme les plus ignorans des Nazaréens. Ils adorent les Peintures les plus grotesques, & ont les ouvrages de Sculpture en horreur. Quand ils entrent dans une maison, ils demandent d'abord *où est Dieu*, & on leur montre quelque image, devant laquelle ils ne manquent pas de se prosterner aussitôt. Leurs lumières en matière de Religion, ne s'étendent guère au-delà de ces pratiques extérieures; & quand on les met sur ce propos, ils ne

ne parlent que de leurs Jeûnes, de leurs Saints & de leurs Images. Les Peintres, ou plutôt les Barbouilleurs de ces Images, les portent aux marchés, & les troquent contre de l'argent; je dis *troquent*, car ce seroit un grand crime parmi eux de se servir du terme de *vendre* dans cette espèce de trafic. Les Prêtres Moscovites avoient entrepris d'attirer les Tartares à la Religion des Grecs; mais ils n'y ont rien gagné, & n'ont jamais pu répondre à ce raisonnement que leur faisoient ces Peuples : *Si Dieu est infini, & si nul mortel ne le peut comprendre, comment osez-vous le représenter en peinture, & de quel front pouvez-vous nous parler d'honorer des portraits qui, de votre aveu, lui ressemblent si peu?*

Ils ne manquent pas de s'enivrer tous les jours de fête, & ils en ont beaucoup. Ordinairement ils sont plus ou moins saouls, selon que les fêtes sont plus ou moins solennelles. On les trouve alors couchés dans les rues, & si on vient à leur parler, ils vous disent en bégaïant, *Wollatway Bachea Prosnick y a Pean* : „ Que voulez-vous, Père, c'est au- „ jourd'hui fête, & je suis saoul.

Il se commet ces jours-là plusieurs meurtres & vols dans les rues : heureux ceux qui n'ont pas besoin de sortir de chez eux la nuit, ils ne courent pas risque d'être assassinés & volés; car les Moscovites ne volent jamais sans tuer, alléguant pour raison que les morts ne racontent rien.

Voilà, Seigneur, ce que j'ai pu remarquer, ou que j'ai ouï conter à des gens dignes de foi. S'il y a quelque chose de trop, je suplie

Votre

Votre Majeſté de ne l'imputer qu'au zèle ardent que j'ai de ſatisfaire aux ſublimes commandemens dont vous m'avez honoré en paſſant par le lieu de votre réſidence, qui brille comme l'Aſtre du jour. Permettez que je me recommande à la bienveillance de vos Eſclaves. (10)

LETTRE III.

JOUSOUF MAHAZOR, *Mouchi El Memalec* (1) (Ecrivain des Royaumes)

A

PAGI-NASSIR-BECK, La fleur de tous les Eſpions.

Il lui ſignifie des ordres ſecrets de la part de l'Athemadeulet ou Premier-Miniſtre.

CELUI qui eſt l'apui & la colonne de l'Empire (2), le Pole des Perſans, m'ordonne de t'écrire que ſon intention eſt que tu te rendes inceſſamment à Pétersbourg, ſi tu n'y ès déja, & que tu lui aprennes exactement ce que les *Ourous* penſent de la révolution arrivée dans le Royaume de Perſe, ce qu'on en dit à la Cour. Tu joindras à tout cela des deſcriptions utiles des lieux où tu ès; mais ſur-tout tu don-

(10) C'eſt-là une figure de Rhétorique chez les Perſans: ils diſent *la protection de vos Eſclaves*, au-lieu de *la protection de votre Seigneurie.*

(1) C'eſt le premier Sécretaire d'Etat.

(2) C'eſt ce que ſignifie le mot *Athemadeulet*, qu'on prononce différemment.

donneras une idée juste & précise des forces de terre & de mer, des alliances, des intérêts & des finances de la Russie, & des autres Etats Européans où tu te trouveras. Tu ne négligeras pas non plus de nous envoyer de bons Ingénieurs & de bons Canonniers, si tu peux en engager; & tout ce que tu leur promettras leur sera fidèlement tenu.

Voilà, Sage *Pagi-Nassir-Beck*, ce que j'ai du te faire savoir. Veuille le Ciel te préserver de tout danger, & te faire contribuer à la gloire de notre Monarque, qui est le maître de la fortune.

A Ispahan le 1. *du Mois d'*Heziran *l'an de la sainte Fuite*, à laquelle soit honneur & gloire, 1148.

LETTRE IV.

Pagi - Nassir - Beck ELICHY (1) (*Espion*) du Roi du Monde dans les Cours d'Europe.

A

MIRZA-SELIM Athemadeulet.

Il lui donne avis qu'il a reçu ses ordres, & qu'en conséquence il lui envoje le Mémoire suivant.

PUISSANT, ILLUSTRE ET GÉNÉREUX *Seigneur, glorieuse Majesté, digne d'être appel-* *lée*

(1) Ce mot signifie aussi *Envoyé* ou *Ambassadeur*. Les Persans n'en ont pas d'autre pour désigner un Espion, & ils s'en servent dans l'un & l'autre sens. J'en appelle à ceux qui entendent cette Langue.

lée céleste, Elite des Ministres, Directeur des Conseils du Roi, qui a sa demeure dans le Ciel, source de grace, d'honneur & de générosité, Exemplaire de pureté, modèle de noblesse & de bénéficence, Cœur intègre, véritable & fidèle, Défenseur de la Vertu : Mon très-excellent Seigneur & Maître, je prie Dieu très haut de Vous conserver la Santé, & de Vous prolonger la Vie.

Moi qui suis le plus chetif de vos Esclaves ayant reçu les ordres dont vous m'avez honoré, par la main de l'*Ecrivain des Royaumes* dont la Lettre m'a été remise par *Migir-Ali-Bec*, le plus excellent & le plus prompt de tous les Couriers, je n'ai rien oublié pour m'aquitter de ma commission, & pour répondre à vos desirs, qui sont toujours mesurés au poids de l'Equité. Vous en jugerez, TRES-EXCELLENT SEIGNEUR, par le Mémoire ci-joint, lequel contient tout ce que j'ai pu découvrir des intérêts, des vues, & des forces de la Russie.

Hou Alla ta alla
(celui qui est, c'est le Dieu très-Haut)

MEMOIRE.

LES Voisins les plus redoutables qu'ayent les Russes, sont les Persans, les Tartares, & les Turcs. Autrefois la Suède & la Pologne étoient des ennemis formidables pour eux: mais aujourd'hui la foiblesse des Suédois & la forme de leur gouvernement ne leur permettent pas de rien tenter contre les Russes. A l'égard des Po-

Polonois, ils ne ſont guère plus en état de leur nuire. Depuis la réforme que *Pierre I.* fit dans les mœurs de ſes Sujets, dans ſes Finances, & dans ſes Armées, la Pologne n'eſt plus un objet de crainte pour la Ruſſie, dont les Revenus, les Armées bien diſciplinées, & les Villes fortifiées ſont des digues ſuffiſantes pour arrêter ces courſes rapides que les Polonois ont faites autrefois en Moſcovie.

Il fut un tems où huit ou dix-mille Suédois mettoient en fuite quatre-vingts à cent-mille Moſcovites, gens ramaſſés à la hâte. Mais à préſent les choſes ſont changées. Les Ruſſes ſont des troupes règlées, exercées, diſciplinées: ils ont de bons Ingénieurs, une Artillerie bien ſervie, une bonne Flotte, de bons Arcenaux, des Magazins bien fournis; & peut-être valent-ils les Suédois, s'ils ne leur ſont ſupérieurs à certains égards.

Les Turcs ſont une Puiſſance formidable à la Ruſſie; mais depuis l'alliance étroite que celle-ci a contracté avec l'Empereur d'Allemagne, elle ne paroit guère ſe mettre en peine d'eux, & ne cherche que l'occaſion de les affoiblir, & de ſe procurer une barrière contre leur pouvoir. Cette occaſion s'eſt enfin préſentée, & la Ruſſie en profite, comme je le dirai tantôt.

Le Héros qui gouverne aujourd'hui la Perſe, & de qui le courage eſt l'ame de nos Armées invincibles, paroit être le ſeul ennemi que la Ruſſie appréhende. La preuve en eſt ſenſible, & je la tire de la ceſſion volontaire que l'Impératrice règnante nous a faite de Derbent, de Backa & de leurs appartenances le long de la Mer Caſpienne; ou-

tre

tre les Provinces de Ghilan, de Mazanderan & d'Aſterabatz, dont le feu Czar s'étoit emparé pendant nos troubles domeſtiques. Cette ceſſion, ou plutôt cette reſtitution, eſt une marque certaine que les Ruſſes ne nous veulent point pour ennemis, & qu'au contraire ils ont grande envie de cultiver notre amitié.

Outre les conſidérations priſes de la terreur de nos Armes toujours victorieuſes ſous la conduite de notre invincible Monarque, il y en a d'autres qui font impreſſion ſur les Ruſſes. Le commerce conſidérable & avantageux qu'ils font en Perſe, les obligera toujours à de grands ménagemens. Cela eſt ſi vrai que l'*Imperatrice* eſt toute diſpoſée à reconnoître notre invincible SCHACH pour légitime Monarque du Royaume de Perſe; & elle n'attend pour ſe déclarer ſur ce ſujet, que l'arrivée de *Culiſa-Mirza-Caſſa*, notre Ambaſſadeur qu'on dit être déja à Moſcou.

Si les Ruſſes n'ont pas attaqué la Porte, lorſque le Schach qui fait ce qu'il lui plait, lui faiſoit la guerre avec tant de ſuccès, c'eſt qu'ils étoient occupés en Pologne, où l'Ennemi de l'Electeur de Saxe leur allié avoit un puiſſant parti, ſans les ſecours qu'ils étoient obligés de fournir à l'Empereur d'Allemagne, dont les Armées fuyoient devant les François en Italie & ſur le Rhin. A préſent que tout eſt à peu près pacifié de ce côté-là, ils ſont bien fâchés que nous ayons fait la paix avec les Turcs, ſans faire mention de la Ruſſie. Mais le Gouvernement ne nous en eſt pas moins affectionné. Ceux qui ſont à la tête des affaires ſavent bien que ce n'eſt pas notre faute, ſi dans nos

négociations avec les Turcs, ceux-ci ont refusé constamment d'admettre les Russes, & d'écouter leurs propositions. Ils savent bien aussi que les conditions auxquelles les Turcs se soumettoient, nous étoient trop avantageuses, pour leur refuser une paix qu'ils demandoient, & qui nous étoit nécessaire à nous-mêmes pour arrêter les projets des Mécontens, & cela pour l'amour d'une Puissance avec qui nous n'avons d'autre liaison que celle d'un bon voisinage.

Lorsque nous étions en guerre avec les Turcs, le *Grand-Seigneur* demanda à la Cour de Pétersbourg le passage pour un Corps de trente-mille Tartares. On le refusa, & les Tartares ne laissérent pas de passer, & commirent quelque desordre sur le territoire Russien; ce qu'il n'étoit pas possible d'empêcher.

Les Turcs ont offert plusieurs fois de payer le dommage que les Tartares ont causé dans leur passage; mais les Russes prétendoient plus que de l'argent; ils veulent *Azoph*, & *Oczakof*, pour être, disent-ils, à l'avenir à l'abri de ces sortes de violences; mais à la vérité, pour se rendre maîtres de tout le négoce de la Mer-noire; ce qui ne peut manquer d'arriver s'ils prennent ces deux places, qui sont situées l'une à l'embouchure du *Don* ou *Tanaïs*, l'autre à l'embouchure du *Nieper* ou *Borysthène*. La première est la Clé du Palus Méotide, l'autre l'est de la Mer-noire.

La difficulté est d'attaquer seule une Puissance telle que les Turcs, dont les frontières séparées par de vastes deserts, ne peuvent être abordées par une Armée Russe qu'avec des fraix immenses, & des incommodités auxquelles il

il n'eſt pas aiſé de remédier. La Ruſſie ſent bien tout cela ; mais elle eſpère que la Pologne ſe joindra à elle, ou du moins donnera paſſage à ſes Armées pour aller attaquer les Turcs avec moins d'incommodité. Elle ſe flatte auſſi que le Schach, à qui rien ne réſiſte, n'ayant pas encore ratifié le Traité avec la Porte, pourra bien continuer la guerre, & elle croit pouvoir le tenter par les grands avantages qu'il pourroit tirer de la puiſſante diverſion qu'elle va faire. J'ignore quelles ſont les penſées de notre invincible Schach, & en quels termes il en eſt avec la Porte. Je n'ai garde, moi chétif, de m'ingérer dans des affaires ſi ſublimes & ſi au-deſſus de ma portée: mais je ſai bien que les Muſulmans ne doivent rien attendre de bon des Chrétiens, qui, quand ils ont ce qu'ils demandent, font leur paix, ſans ſe ſoucier de ceux qu'ils ont entraîné dans la guerre. *Schach Séphi* que Dieu a placé dans le Ciel, répondoit à l'Envoyé du Czar, qui l'excitoit à faire la guerre aux Turcs : *Que votre Maître me donne des ſuretés, & je le ſeconderai.* Si les Moſcovites veulent nous remettre Aſtracan pour gage qu'ils ne traiteront point ſans nous, on pourra les écouter ; ſinon, ils n'ont qu'à faire la guerre ſeuls. Il faut ſe défier d'eux & de tous les Nazaréens. Ils font des Traités tous les jours & les rompent le lendemain.

Les Ruſſes ſe conſolent du peu de panchant que Schach-Nadir, à qui tout doit obéir, témoigne d'entrer dans leurs projets, par l'eſpérance qu'ils ont d'être ſecondés par l'Empereur d'Allemagne.

A la vérité ce Prince s'eſt engagé par un article du Traité de Paſſarowitz, à ne contracter aucune alliance offenſive contre la Porte, & nommément avec la Ruſſie. Mais les Chrétiens ſe moquent de ces ſortes d'engagemens. Les ſermens les plus redoutables ne leur coutent rien à violer, dès qu'ils croient pouvoir y trouver leur intérêt. Entre autres preuves ſingulières que leur Hiſtoire en rapporte, en voici une qui ſuffira pour convaincre la Cour du Roi du Monde, qu'il n'y a aucun fond à faire ſur les promeſſes ni les ſermens de ces Infidèles.

Uladiſlas Roi de Pologne ayant été appellé au trône de Hongrie par la faction contraire au jeune Roi *Ladiſlas*, ſe diſpoſa, pour gagner l'affection des Hongrois, à faire une cruelle guerre à Sultan Mourad II. (1) que les Chrétiens appellent *Amurat*. Dans cette vue il donna tous ſes ſoins à pacifier les troubles inteſtins de la Hongrie, & ayant fait une trève avec les partiſans du jeune *Ladiſlas*, il ne penſa qu'à la guerre étrangère.

MOURAD avoit perdu une grande bataille l'an 847. de l'Hégire (1443), à *Iſladin-Capi*, Ville que les Eſclavons nomment *Sladitza*, ſituée dans les détroits du mont Hœmus. Las de battre & d'être battu, il réſolut de faire la paix & de remettre l'Empire à *Mohammed* (2) ſon fils. Il employa pour traiter de la paix *George*, Despote de Servie, dont il avoit épou-

ſé

(1) Ce nom de *Mourad* ſignifie *Deſir*.

(2) C'eſt *Mahomet II.* ſi célèbre par ſes victoires & par la priſe de Conſtantinople.

sé la fille. *Uladiſlas* ne rejetta pas les ouvertures qui lui furent faites. Les affaires de Pologne demandoient ſa préſence, & il étoit bien-aiſe de pouvoir ſortir honorablement de la Hongrie, après lui avoir procuré un auſſi grand avantage que celui de la paix au-dedans & au-dehors. Il ſe rendit à Segedin avec toute ſon Armée, apparemment pour faire montre de ſes forces & obtenir de meilleures conditions. Les Ambaſſadeurs Turcs s'y trouvérent bientôt après au nombre de cent. Ils firent des offres très-avantageuſes qui furent acceptées, & le Traité fut conclu pour dix ans.

Mourad rendoit tout ce qu'il occupoit dans la Raſcie & l'Albanie, ne ſe réſervant que la Bulgarie. Il rendoit auſſi les deux fils d'*Uladiſlas* qui étoient priſonniers. Mais, comme s'il eût eu un preſſentiment de ce qui devoit arriver, il ordonna à ſes Ambaſſadeurs de ne jurer l'obſervation du Traité, qu'après que le Roi auroit juré lui-même ſur ce que les Nazaréens appellent *Euchariſtie*. Tous les Chrétiens ſe recriérent ſur cette *profanation* du plus redoutable de leurs myſtères, & l'on convint que le Roi jureroit ſur les Evangiles, & les Turcs ſur l'Alcoran. Un Hiſtorien nommé *Callimaque* prétend (à ce que j'ai ouï dire à un fort ſavant Arménien) qu' l'*Uladiſlas* fit remettre ſecrettement une Hoſtie à *Mourad*, comme un gage de ſa fidélité à obſerver le Traité. Quoi qu'il en ſoit de ce fait, il ſuffit que tous conviennent qu'*Uladiſlas* s'engagea par les plus terribles ſermens.

Un Envoyé du Moufti de Rome, nommé le Cardinal *Julien*, fut préſent à ce Traité, & fit

fit tout ce qu'il put pour le traverser : n'en ayant pu venir à bout, il ne cessa de reprocher au Roi, qu'il avoit trompé le Moufti, qu'ils nomment Pape, les Vénitiens, les Génois, le Duc de Bourgogne : que la Flotte Chrétienne étoit en mer pour tenir les côtes des Turcs en allarme : que le Sultan le savoit bien, & qu'il ne cherchoit qu'à gagner du tems par un Traité insidieux ; qu'une preuve de cela, c'est qu'il ne se hâtoit point d'exécuter ce qu'il avoit promis. *Uladislas* fut ébranlé par ces raisons. Une Lettre qu'il reçut du Cardinal *Condulmer*, Amiral de la Flotte Chrétienne, par laquelle on lui promettoit des conquêtes extraordinaires, acheva de le déterminer à la guerre. Sur ces entrefaites les Turcs rendirent les prisonniers, & exécutérent scrupuleusement tous les autres articles du Traité : de sorte qu'il n'y avoit plus de prétexte à la perfidie.

La conscience d'*Uladislas* se réveilla, il eut horreur de la démarche qu'il alloit faire ; mais le Cardinal *Julien* dissipa ses scrupules. Il le dispensa, en vertu de la plénitude du pouvoir qu'il avoit reçu du Pape, d'un Traité qu'il avoit fait à l'insu de SA SAINTETÉ (c'est le titre du Moufti des Chrétiens) & qui étoit si préjudiciable à la Foi Catholique. Enfin il ajouta qu'un Chrétien n'étoit point obligé à garder la foi aux Infidèles, (c'est ainsi que ces misérables appellent les Musulmans). Ces raisons, toutes mauvaises qu'elles étoient, entraînérent *Uladislas*. Il fit, dans Segedin même un Traité tout contraire à celui qu'il avoit juré sur les Evangiles, & partit à la tête de son Armée fort affoiblie par la retraite des Polonois, qu'il avoit

avoit congédiés après le Traité de paix. Le bruit de ce même Traité arrêta divers secours qui le devoient joindre. Ces circonstances, ni les remors de conscience, n'arrêtérent point *Uladislas*. Une main invisible le poussoit à sa perte, pour punir sa perfidie. Il marcha vers la Bulgarie & vint mettre le Siège devant Nicopolis, d'où il fut obligé de se retirer avec perte.

Mourad apprit toutes ces nouvelles en Asie. Il repassa en Europe par le Détroit des Dardanelles, sans que la Flotte Italienne fît mine de s'y opposer; le Sultan ayant eu la précaution de gagner l'Amiral par une somme d'argent. Ayant appris la levée du Siège de Nicopolis, il s'écria : *Nos affaires iront bien, Dieu commence déja à venger le parjure.*

Cependant le Roi de Hongrie avoit reçu un renfort de quatre-mille hommes, que lui avoit amené le Prince de Valachie. On dit que le Valaque ayant vu l'Armée du Roi, & la trouvant trop foible pour une si grande entreprise, s'écria que le Sultan menoit plus de monde à la chasse, qu'il n'y en avoit-là pour le combattre. Mais rien ne put détourner *Uladislas* de son dessein ; & le Valaque le voyant inflexible, lui fit présent de deux chevaux d'une vitesse extraordinaire pour s'en servir dans le besoin, & lui donna deux Valaques affidés pour lui servir de guide.

Uladislas prévenu par les discours du Légat du Pape, & comptant que la Flotte Italienne empêcheroit le Sultan de passer en Europe, laissa Nicopolis, & prit sa route par la Thrace, où il fit quelques petites conquêtes. Enflé de

ces succès, il vint mettre le Siège devant Warne petite Ville de la Basse-Mœsie, qu'il emporta ; & prit encore quelques autres places sur les côtes de la Mer-noire.

Mais il apprit bientôt une nouvelle qui rabattit la joie de ces progrès. Car étant encore à Warne, il eut avis que le Sultan marchoit à lui à la tête d'une puissante Armée. Tout son Conseil, sans en excepter le Cardinal Légat, lui conseilla alors le parti de la retraite: mais il répondit que si sa cause étoit celle de Dieu, comme on le lui avoit persuadé, il faloit la soutenir jusqu'au bout; & là-dessus il prépara tout pour la bataille. Elle fut très-sanglante, & la victoire long-tems douteuse ; mais enfin elle se déclara pour les Turcs. *Uladislas* y fut tué lui-même à la fleur de son âge, avec environ douze-mille Chrétiens. L'Evêque d'Agria, qui avoit commencé le combat, fut du nombre des morts, & le Cardinal qui avoit conseillé le parjure, périt misérablement dans un marais en fuyant.

On dit qu'au commencement de la bataille, *Mourad* voyant plier ses troupes, tira de son sein l'*hostie* qu'*Uladislas* lui avoit envoyée, & qu'ayant invoqué le nom de Jésus-Christ, les Hongrois furent soudain frapés d'une terreur panique. Mais d'autres prétendent avec plus de raison, qu'il prit dans ses mains le Traité que le Roi de Hongrie avoit juré sur les Evangiles, & que l'élevant vers le Ciel, il s'écria: *O Jésus-Christ, voilà le Traité de paix que les Chrétiens m'ont saintement juré en ton nom, & qu'ils ont perfidement violé. Si tu ès Dieu, comme*

ils

ils le croient, & si nous nous trompons, venge-nous en punissant leur parjure.

Ce trait sera plus que suffisant pour caractériser les Nazaréens, avec qui les Musulmans ne devroient jamais faire ni paix ni trève, bien moins encore des alliances.

La Russie fait un commerce considérable à la Chine par la commodité qu'elle a d'y envoyer des Caravanes par terre, ce que nulle autre Nation commerçante ne peut faire. Celui qu'elle fait avec la Perse n'est pas moins important & est encore plus commode, puisqu'elle peut recevoir par eau, jusqu'à Moscou, toutes les marchandises de Perse en remontant le Wolga, & transporter les siennes dans plusieurs de nos Provinces par la Mer Caspienne, en descendant ce fleuve.

Le feu Czar *Pierre* avoit fait commencer un Canal entre le Don & le Wolga. On y a travaillé depuis ; mais l'ouvrage n'est pas encore parfait & ne le sera peut-être jamais, par des raisons dont le détail me mèneroit trop loin, & qui sont d'ailleurs peu importantes à savoir. Les Russes font un grand commerce de Zibelines & d'autres fourrures en Turquie. Il augmentera bien davantage, s'ils s'emparent jamais d'Azoph & sur-tout d'Oczakof. Les Ports qu'ils ont acquis sur la Mer Baltique leur ont ouvert le commerce avec la Suède, le Dannemarck, l'Allemagne, &c. Pétersbourg est le centre de ce commerce. C'est une grande Ville bâtie sur une rivière qui communique à deux lacs. On y trouve de beaux Palais ; mais la plupart de ses maisons sont de bois.

Elle contient environ deux-cens-mille ames.

On peut parcourir toute la Ville dans des batteaux pour une bagatelle, & c'est ce qui me paroît fort commode. Il n'y a pas d'autre garnison à Pétersbourg que les gardes de l'Impératrice, divisés en bataillons dont chacun porte le nom d'un des Fauxbourgs de Moscou; comme le Bataillon de *Presbraginski*, de *Simonowski* &c. La Citadelle de Pétersbourg est une Place passablement forte. Il y a un Corps de Cadets qu'on dresse à la discipline militaire; une Académie de Savans, & divers autres établissemens dont le Czar *Pierre* avoit pris l'idée en France & ailleurs.

Voilà tout ce que j'ai pu remarquer dans cette Ville, où je ne suis que depuis quinze jours.

J'ai appris hier que les Troupes Russiennes avoient commencé le Siège d'Azoph. Je ne sai encore aucun détail touchant leur marche. Je sai seulement que toutes leurs forces sont divisées en deux Armées, dont la principale doit entrer en Crimée, l'autre doit prendre Azoph.

La première sera commandée par le Comte de *Munich*, & le Général *Lasci* aura la direction du Siège d'Azoph.

Le Comte de *Munich* est Allemand de nation, né Sujet du Roi de Dannemark, dans un Château de la Principauté d'Oostfrise. Etant Colonel il fut fait prisonnier au combat de Denain, que les François gagnérent. Son humeur brusque, fière & sévère est parfaitement conforme au parti qu'il prit de venir servir en Russie, où les Officiers mêmes sont traités assez rudement.

Il n'a jamais fait de fort grands exploits, excepté peut-être la prise de Dantzig, où il fit de grandes fautes, & dont il ne seroit peut-être pas venu à bout sans le secours des Saxons, quoique la mesintelligence qui règnoit parmi les Magistrats de la Ville, lui rendît cette entreprise assez aisée.

Quand il apprit l'évasion du Roi Stanislas, qu'il s'étoit vanté de prendre mort ou vif, il s'emporta d'une manière indigne d'un galant-homme, & contraire au respect qu'on doit à tout homme qui auroit les vertus de ce grand Prince indépendamment de sa dignité Royale.

On a enfin reçu ici une rélation circonstanciée des progrès des Armes Russiennes, par laquelle on apprend que le Comte de *Munich* a forcé les lignes de *Précop*, & battu les Tartares qui les gardoient. Dans cette Bataille où, si on en croit les Russes, il y a eu trente-mille Tartares tués, *Munich* n'a perdu que douze hommes. Il en a été de même dans divers autres combats moins considérables. Les Russes n'y ont perdu tantôt qu'un, tantôt que trois ou quatre hommes. On diroit qu'ils sont invulnérables. La vérité est pourtant que leur Armée est prodigieusement diminuée. J'en juge par les ordres que l'Impératrice vient de donner de lever quarante-mille hommes de recrues.

Le Général *Lasci* a ouvert la tranchée devant Azoph.

L'Empereur d'Allemagne offre sa médiation à la Porte; mais une médiation armée, & par conséquent partiale.

Le Sultan a remercié Sa Majesté Impériale,

& lui a fait ſentir que les demandes de la Ruſſie étoient trop importantes, pour être accordées ſans tirer l'épée. La Porte ménage autant qu'elle peut cet Empereur Allemand, & évite tout ce qui pourroit lui donner quelque ſujet de plainte; mais les menaces de celui-ci ne laiſſent point douter qu'il ne rompe inceſſamment.

En effet on vient de rendre publique la copie d'une Lettre qu'un Miniſtre de l'Empereur a écrite au Grand-Vizir. Il ne s'y plaint d'aucun grief particulier, mais ne fait que répéter ceux que la Ruſſie a allégués dans divers écrits; de ſorte qu'il n'a aucune bonne raiſon de faire la guerre à une Puiſſance qui véritablement ne lui a donné aucun ſujet de plainte. Le nœud d'une conduite ſi extraordinaire n'eſt cependant pas difficile à trouver. Il eſt clair que le Miniſtère Impérial de Vienne a de la peine à congédier la plus grande partie des nombreuſes troupes que l'Empereur a ſur pié, ce qu'il ſeroit pourtant obligé de faire, pour rétablir un peu ſes finances fort épuiſées par la guerre que la France lui a faite. Il ſe flatte de les faire ſubſiſter aux dépens des Turcs, & de conquérir quelques-unes de leurs Provinces. Voilà le ſeul & unique motif de la violation d'un Traité ſolennel.

Mais cette Cour pourroit bien ſe tromper dans ſes eſpérances. J'en ſuis même perſuadé par deux raiſons. Premièrement, parce que le Grand-Seigneur ne ſe preſſe pas d'envoyer ſes meilleures troupes au ſecours des Tartares, & ſemble les réſerver pour la Hongrie. Et en ſecond lieu, parce qu'on aſſure que le Bacha de Bon-

Bonneval dirigera les entreprifes de ce côté-là. On fait déja à la Cour du Roi du Monde (3) ce que c'eft que ce Bacha, ainfi je me difpenferai de rien dire fur fon fujet ; finon que vu les mauvais traitemens que la Cour Impériale lui a faits, il tâchera à fon tour de lui faire tout le mal dont il pourra s'avifer ; & peut-être y réuffira-t-il affez pour apprendre aux Souverains à ne pas maltraiter un Officier de ce mérite pour l'amour d'une Créature telle que....(4)

La Cour de Pétersbourg & celle de Vienne ont des Miniftres à Venife pour folliciter le Sénat à déclarer la guerre aux Turcs ; mais je doute qu'ils puiffent l'engager à cette démarche. Les Vénitiens n'ont pas oublié que dans la dernière guerre avec la Porte il leur en a couté la Morée, & que l'Empereur fit la paix fans eux pour obtenir de plus grandes ceffions, & qu'il ne fit pas la moindre inftance pour la reftitution de la Morée.

Il n'eft pas à craindre que les Chrétiens qui font fous l'Empire du Turc faffent le moindre mouvement pour les autres Chrétiens ; ils aiment mieux la domination des Turcs, que celle des Ruffes-mêmes, encore qu'ils foient de même Religion. La raifon de cela, eft que pour trois ou quatre écus par an de contribution, ils ont toute la liberté & la fureté qu'ils peuvent prétendre. Au-lieu qu'en Ruffie on met quelquefois des impôts, dont le moindre couteroit le trône au Sultan, s'il impofoit à fes

(3) La Cour de Perfe.

(4) Il n'y a pas eu moyen de déchifrer dans l'Original le refte de cette période.

Sujets. Voilà une raiſon générale ; mais il y en a de particulières qui rendent odieuſe aux Grecs la domination de l'Empereur & des Vénitiens, & leur font préférer celle des Turcs. C'eſt que les Troupes Allemandes & Vénitiennes les volent impunément, au-lieu qu'un Janiſſaire n'oſeroit leur dérober une poire qu'il ne fût puni ſur le champ très-rigoureuſement. Les Soldats & les Officiers Vénitiens ou Allemands débauchent & corrompent les femmes & les filles des Grecs avec la dernière inſolence ; les Turcs au contraire n'entrent jamais chez eux, & n'ont pas la moindre rélation avec leurs femmes ou leurs filles. Enfin les Vénitiens & les Allemands ont toujours avec eux des Prêtres ou des Moines, qui tourmentent ces pauvres Grecs, pour les obliger à changer de Religion & à reconnoître le Moufti de Rome ; ce que les Turcs ne font jamais, laiſſant chacun dans ſa Religion, ſans l'inquiéter le moins du monde pour leur faire embraſſer la leur. Voilà ce que j'appris d'un Grec de Conſtantinople habitué ici.

Fin du Mémoire.

LETTRE V.

PAGI-NASSIR-BECK

A

MOUSSOUM-BEN-ISSA *Turbedar* (1).

Il lui parle de ses occupations, d'une cérémonie des Russes, des Schiites & des Sunnites.

VERTUEUX Gardien d'un dépôt qui n'a point de prix, toi qui exerces un emploi qui fait l'objet de l'ambition des Anges, & par les sages avis de qui le Soleil règle son mouvement, apprends que j'ai reçu la Lettre que tu as daigné m'écrire, & qu'elle m'a été remise par l'Envoyé de notre Cour qui brille par-dessus toutes les autres, lequel est arrivé ici depuis six jours. Je n'ai pas voulu tarder à te répondre pour te remercier de l'amitié que tu me conserves, quelque indigne que j'en sois. Je

(1) *Turbedar* est un titre qui signifie *Garde du Sépulchre.* Ce Sépulchre est celui de *Fathmé*, qui se voit près de Com dans la Province de Giebal ou d'Irak-Agemi, qui est le pays des Parthes. Pas loin de-là est la fameuse Plaine où Crassus fut tué & son Armée mise en déroute. C'est encore dans cette Plaine que *Pompée* gagna cette célèbre Bataille sur *Mithridate.* Les Persans appellent le Sépulchre de Fathmé *Massouma*, c'est-à-dire le lieu *pur & sans tache* à cause de la prétendue Sainte qui y est enterrée. Il ne faut pas confondre cette *Fathmé* avec la fille de *Mahomet* femme d'Ali. Celle dont il est ici question étoit mère d'Ali & fille de *Mouza-Cahem*.

Je puis bien t'aſſurer que celle que j'ai pour toi, eſt toujours auſſi vive que quand nous étudiïons enſemble au Collège de *Cheic-Jouſouf-Benna* (2).

Te ſouvient-il (ſacré Gardien du Sépulchre) avec quel empreſſement je cherchois les occaſions de te faire plaiſir.

Je te prie de me recommander à la Sainte dont les précieuſes reliques ſont à ta diſpoſition. J'ai beſoin de ſa puiſſante protection dans l'emploi délicat dont je ſuis chargé. Je t'en ai confié le ſecret par la Lettre que je t'écrivis en partant d'Iſpahan.

J'eus avant-hier une peur terrible. Un de mes valets me quitta ſans rien dire; je ne doutai pas qu'il ne m'allât trahir, & je me crus perdu. Je cherchai mon valet, & par bonheur pour moi, j'appris qu'il s'étoit noyé en traverſant le Lac. Je ne ſaurois dire quel étoit ſon deſſein; mais je ne puis m'empêcher de regarder ſon malheur, comme une marque du ſoin que la Providence prend de moi, tout pécheur que je ſuis. J'en ai été pénétré d'une vive reconnoiſſance. Et cette faveur du Tout-Puiſſant a redoublé mon ardeur & mon zèle à obſerver la Loi qu'il nous a donnée par ſon Prophète. Je m'abſtiens de toute viande impure (3). Je ne bois point de Vin. Je ne porte

(2) Collège d'Iſpahan bâti par *Cheic-Jouſouf-Benna*, célèbre Architecte qui a donné ſon nom à un des fauxbourgs d'Iſpahan.

(3) L'Alcoran dans le Chapitre de *La Table compoſé à Médine*, défend de manger de la Charogne des Animaux étoufés ou ſacrifiés aux Idoles, du Cochon &c.

porte point d'habit de Soye (4). J'obſerve les Jeûnes, & tous les Jours de fête.

J'ai célébré par des torrens de larmes la Fête de *Shehadet* (5). J'ai lu avec dévotion l'hiſtoire de cette funeſte journée où l'incomparable *Houſſain* ſecond fils d'*Ali* & de *Fathmé*, fille du Prophète, ſuccomba ſous les coups de ſes ennemis. Ce divin Imam (Pontife) ne fut que ſix mois dans le ventre de ſa Mère, ce qui n'étoit arrivé à perſonne avant lui qu'à *Jahia* (St. Jean Baptiſte).

Il nâquit la quatrième année de la Sainte Fuite. Il étoit âgé de huit ans, lorſque ſon Grand-père maternel, le ſeul Envoyé de Dieu, fut enlevé de ce Monde viſible par une Légion d'Anges. Il avoit trente-ſept ans lorſqu'*Ali* perdit la vie; & il paſſa aſſez tranquillement plus de quinze ans ſous le Khalifat de Moavie.

Mais

(4) Il paroît que notre Eſpion eſt Mahométan juſqu'au ſcrupule. En effet l'Alcoran ne défend pas les étofes de Soye; mais il faut remarquer que la Soye étant regardée par les Muſulmans comme impure, parce qu'elle eſt la bave d'un vermiſſeau, les Docteurs de cette Religion ont décidé d'un plein conſentement qu'un homme vêtu de *Safi-harir*, c'eſt-à-dire, d'une étofe toute de ſoye, ne peut pas vaquer à la prière journalière, qui eſt commandée par la Loi. *Safi-harir* eſt proprement l'*Holoſericum* des Grecs, que les Latins ont employé dans leur Langue, pour ſignifier une étofe de Soye ſans aucun mêlange. Au reſte l'uſage de la Soye n'étoit pas connu des Mahométans au tems de Mahomet; ils l'ont pris des Chinois, & c'eſt ce qui leur fait dire que *Safi-harir* eſt *haràm*, c'eſt-à-dire, *mauvais*; ce qui n'empêche pas que les moins ſcrupuleux n'en portent.

(5) C'eſt-à-dire, le martyre par excellence. Cette fête tombe le dixième jour du mois de Moharram, & les Perſans la célébrent par des pleurs, des lamentations, & par des proceſſions où l'on porte des hommes tout ſanglans. Notre Eſpion va nous expliquer l'origine de cette fête.

Mais *Jézid* fils & ſucceſſeur de ce Khalife étant venu à règner, ſe déclara ouvertement l'ennemi de la famille de *Mahomet*, & envoya ſecrettement des gens à Médine pour aſſaſſiner l'innocent *Houſſain*.

L'Ange *Gabriel* l'avertit du danger qui le menaçoit, & lui conſeillant de s'enfuïr, il lui déclara en même tems qu'il n'éviteroit pas ſon ſort, & que Dieu vouloit qu'il fût martyriſé; mais non pas dans Médine. *Houſſain* partit de Médine, & ſe réfugia à la Mèque.

Les Habitans de Coufah, ayant appris la perſécution que Jézid avoit ſuſcitée au petit-fils du Prophète, lui envoyérent dire que s'il vouloit ſe rendre chez eux, non ſeulement il y trouveroit ſureté, mais même qu'ils le reconnoîtroient pour ſeul & véritable Khalife. Sur quoi *Houſſain* ſe mit en marche à la tête de ſoixante & douze Cavaliers tous ſes Enfans ou ſes Parens, pour ſe rendre à Couſah. Son départ ne put être ſi ſecret qu'Obeidallah, Général de Jézid, n'en fût informé. Il pourſuivit Houſſain avec dix-mille chevaux, & l'atteignit dans la plaine de Kerbela. Le Saint Pontife accablé de fatigue, & ſoufrant beaucoup de la ſoif & du chaud qu'il faiſoit, s'étoit arrêté un moment pour ſe repoſer, lorsqu'il ſe vit tout à coup inveſti par l'Armée ennemie. Il prit ſa réſolution en digne fils d'Ali, & étant promtement remonté à cheval avec ſa petite troupe, il tâcha de ſe faire jour : n'ayant pu en venir à bout, il combattit avec un courage étonnant, juſqu'à ce qu'enfin il tomba percé de coups. Ainſi périt le plus Saint de tous les Imams, qui faiſoit

ſoit tous les jours mille adorations, qui avoit fait vingt-cinq fois le pelerinage de la Mèque, qu'un bon Muſulman n'eſt obligé de faire qu'une fois en ſa vie. (6).

Tu vois, pieux Turbedar, que je n'oublie pas chez les Infidèles l'Hiſtoire des Enfans de Dieu, & que je me nourris de la lecture de leurs exploits. C'eſt à toi à me redreſſer, ſi j'ai fait quelque faute dans ce récit, ou à m'inſtruire de ce que je ne ſai pas, toi à qui toutes ces choſes ſont parfaitement connues, & à qui Dieu révèle les ſecrets de ſa Loi.

Si tu veux ſavoir quelles ſont ici mes occupations, je te dirai que je ſors le matin déguiſé en Marchand Arménien, & que je vais à la Cour feignant de vendre des bijoux, & m'informant de ce qui ſe paſſe. Je me ſuis appliqué à Moſcou & ici à la Langue des *Frenguî* (François) & dans l'eſpace de quatre mois, je puis me flatter d'y avoir fait d'aſſez grands progrès. On dit qu'avec cette Langue je puis parcourir les quatre coins de l'Europe ſans avoir

(6) Cette époque de la mort d'Houſſain, que les Perſans appellent *Jaum* ou *Rouz-Shedadat*, la journée du témoignage ou du martyre, arriva l'an 60 de l'Hégire. La tête de *Houſſain* fut envoyée par *Obeidallah* à *Jézid* qui lui inſulta, & ne permit qu'avec peine qu'elle fût enterrée dans la Ville de Damas. Elle fut miſe d'abord en un lieu nommé *Bal-al-faradis*, la porte des jardins, d'où elle fut tranſportée à Aſcalon en Paleſtine, & de-là au Caire par les Khalifes Fathémites, maîtres de la Syrie & de l'Egypte, dans une Moſquée bâtie exprès ſous le nom de *Maſchehad-Houſſain*, le ſépulchre du Martyr Houſſain. Pour ſon Corps il fut enterré entre Coufah & la Mèque dans la même plaine de Kerbela, où le meurtre s'étoit fait. *Adhadedoulat* premier Sultan de la race des Bouides y fit bâtir un ſuperbe monument, qui eſt fort fréquenté par les Perſans.

avoir beſoin d'Interprète; c'eſt ce qui eſt cauſe que je m'y ſuis appliqué avec une attention qui n'étoit partagée par aucune autre étude; car puiſque l'intelligence de cette Langue me ſuffit, je me diſpenſe volontiers d'en apprendre d'autres, & j'aime mieux faire des progrès rapides dans celle-là, que d'en apprendre lentement trois ou quatre autres. Un Officier Suédois, qui a ſervi pluſieurs années en Perſe & qui parle aſſez bien notre Langue, a bien voulu, moyennant une reconnoiſſance raiſonnable, m'enſeigner celle des *Frengui*. Je l'ai connu à Moſcou, & comme il avoit deſſein de venir à Pétersbourg, je l'ai amené ici. Il eſt ſi content de moi qu'il ne me quitte preſque plus.

J'aſſiſtai avant-hier à la cérémonie d'un Chrétien Romain, qui embraſſoit la Religion Grecque. Il fut rebâtiſé ſolennellement, & cracha trois fois par-deſſus ſon épaule gauche, en criant avec le Prêtre Ruſſe, *maudits ſoient mon Père & ma Mère qui m'ont élevé dans la Religion qui m'a été enſeignée, je crache ſur eux & ſur leur Religion.* Cette cérémonie marque bien le mépris que les Ruſſes ont pour les autres Chrétiens. Ils les regardent en effet comme des Payens. Les Chrétiens ont beau dire, ils ſont obligés de reconnoître que les Muſulmans ſont infiniment plus d'accord ſur tous les points de l'Alcoran, qu'ils ne le ſont ſur un ſeul point de l'Evangile; de ſorte que ſi l'unité eſt la preuve de la véritable Religion, comme ils le prétendent, ils ſont obligés de convenir que cette preuve eſt pour nous: car pour ce qui eſt des Schiah & des Sunni, leur diffé-

différend n'a jamais été ſur aucun article de l'Alcoran, mais ſur la ſucceſſion au Khalifat (7). D'ailleurs il y a bien du tems qu'il n'eſt plus queſtion de cette diſpute parmi les Muſulmans. Dès l'an 10ʳ. de l'Hégire *Omar II.* abolit la coutume que les Sunni avoient de parler mal du divin Ali; & je me ſouviens d'un trait que l'Hiſtoire rapporte à ce ſujet. *Shouzib* s'étant révolté contre ce Prince ſous divers prétextes de Religion, *Omar* lui écrivit, que s'il ne vouloit que la réforme de la Religion & de l'Etat, il pouvoit le venir trouver, & qu'il ſe feroit un plaiſir de concerter avec lui les moyens les plus propres pour parvenir à un but qu'il ne deſiroit pas moins que lui. *Shouzib* ayant reçu les Lettres d'*Omar*, lui envoya deux Députés, pour lui repréſenter qu'il n'avoit aucun ſujet de plainte contre ſa perſonne, parce qu'il le reconnoiſſoit pour un Prince

(7) Il y a bien peu de gens qui ne ſachent que les Muſulmans ont été diviſés ſur la ſucceſſion de Mahomet au Khalifat. Ali Couſin Germain maternel de Mahomet, & ſon Gendre, le plus grand Saint des Perſans, devoit ſelon ceux-ci ſuccéder immédiatement à Mahomet, & cependant il ne fut que le quatrième Khalife, Aboubéker, Omar & Othman l'ayant été avant lui. C'eſt pourquoi ils ſont regardés comme des Uſurpateurs par les Schiah ou Schiites, parmi leſquels les Perſans ſont les plus zèlés. Les Turcs au contraire ſont *Sunni* ou *Sunnites*, & révérent les trois perſonnages en queſtion comme les légitimes Succeſſeurs du prétendu Prophète. Voilà proprement l'état de la queſtion, qui a long-tems diviſé ces deux partis. Au reſte *Ali* avoit épouſé *Fathmé* que nous prononçons *Fatime*, fille de *Mahomet* le faux Prophète; & tant qu'elle vécut, il n'eut point d'autre femme. Il en eut trois fils, *Haſſan*, *Houſſain*, & *Mohaſſam*. Le premier lui succéda dans le Kalifat qu'il abdiqua, le ſecond fut tué dans la plaine de Kerbela, & le troiſième mourut étant encore enfant.

Prince très-juste & très-équitable; mais que la défense qu'il avoit faite de maudire Ali & sa postérité, étoit une chose qu'il ne pouvoit souffrir, & que par-là il avoit condamné la conduite de ses prédécesseurs & de ses ancêtres, les Ommiades, qui avoient souffert & même approuvé ces malédictions : Qu'il faloit donc ou qu'il levât sa défense, ou qu'il fît maudire les Ommiades. Omar répondit ainsi aux Députés. Comme ce que vous me demandez regarde l'autre Monde, & non pas celui-ci, je croirois commettre un grand péché si je vous l'accordois. Car nous ne voyons pas que Dieu ait commandé à son Prophète de maudire qui que ce soit, & nous ne trouvons point dans sa Parole qu'aucun le doive être pour sa mauvaise vie, puisque *Pharaon* (8) même, qui s'étoit

(8) Il est dit dans l'Alcoran au Chapitre intitulé *Nazeat*, que *Pharaon* se croyoit un Dieu; qu'il disoit à ces Peuples, *Je suis le plus grand & le plus puissant de tous vos Dieux : Je suis votre Souverain Dieu & Maître.* Un Khalife nommé *Haroun al Raschid*, ayant conquis l'Egypte disoit aux Grands de ce Pays; Un de vos Rois s'est cru Dieu, je veux, pour punir un tel orgueil, vous donner pour Gouverneur le plus vil de mes Esclaves, & en effet il leur donna Hozaib Ethiopien de nation, homme d'un esprit si grossier, que les Egyptiens se plaignant à lui des débordemens du Nil qui avoient emporté tout le cotton qu'ils avoient semé sur le rivage : *Tant pis pour vous*, leur répondit-il, *pourquoi diable n'y semiez-vous pas de la laine?* Il croyoit qu'on semoit la laine comme le cotton. On rapporte qu'un jour quelqu'un ayant dit au Khalife *Haroun* qu'il y avoit à Bagdat un fou qui se disoit être Dieu, ce Prince voulut le voir, & pour éprouver s'il étoit véritablement fou, il lui dit : On me présenta ces jours passés un homme qui faisoit le fou & qui se vouloit faire passer pour un Prophète envoyé de Dieu. Je le fis mettre en prison, on lui fit son procès, il fut condamné, & il eut le cou coupé. Vous fites fort bien, reprit froidement le fou, & il le

toit arrogé avec tant d'impudence la Divinité, ne l'a pas été. Tant s'en faut que je puisse faire maudire les Ommiades qui sont mes Parens, qui font la prière, qui observent le jeûne & toutes les autres pratiques des Musulmans.

Le Grand Schach-Nadir, le Héros du Monde, a ordonné fort sagement qu'on s'abstînt dans les discours soit publics, soit particuliers, de rien mêler d'injurieux contre *Omar I.* ni contre ses Partisans ; & je crois qu'on peut s'abstenir de ces sortes d'imprécations, sans cesser d'avoir de la dévotion pour Ali, le distributeur des Lumières (9), le lion de Dieu victorieux (10).

Sage Turbedar, je prie le Dieu tout-puissant de te combler de ses graces. Puisses-tu voir tous tes desirs accomplis. N'oublie point dans tes prières le plus fidèle de tes amis.

A Pétersbourg . . . .

SE-

le méritoit bien : car je n'avois point accordé le don de prophétie à ce misérable, & il n'avoit reçu aucun ordre, ni mission de ma part. Le Khalife ne put s'empêcher de rire, & voyant que cet homme étoit véritablement fou il le laissa en repos.

(9) Ce titre que les Persans donnent fréquemment à Ali est dans l'Original *Faizal novar.*

(10) *Assad Allah Algaleb.*

SECOND MEMOIRE.

A

L'ATHEMADEULET.

Contenant quelques remarques sur la Cour de Russie, & sur celle de Constantinople.

LA Princesse qui gouverne l'Empire Russien s'appelle ANNE IWANOWNA, c'est-à-dire fille d'*Iwan*. Cet *Iwan* que *Pierre I.* son frère avoit exclu du gouvernement, eut trois filles, dont l'aînée *Catherine* avoit épousé *Charles-Léopold* Duc de Meklenbourg (1). C'étoit elle que la succession regardoit, après la mort du petit-fils de *Pierre I.*; mais le Duc son Epoux avoit actuellement avec sa Noblesse un procès qui intéressoit tout l'Empire d'Allemagne. On craignoit que s'il se trouvoit à la tête du gouvernement des Russes, il n'engageât une querelle entre eux & les Allemands. La Princesse *Anne* lui fut donc préférée. Elle avoit épousé (2) *Frédéric-Guillaume* Duc de Courlande, qui ne vécut que deux mois après son mariage. Les Grands de l'Empire Russe se hâtérent de mettre sur le trône une Veuve, qu'ils espéroient chacun en particulier de pouvoir épouser. Mais jusqu'à présent elle ne s'est point

(1) Au Mois d'Avril 1716.

(2) En Novembre 1710.

point remariée, & il n'y a guère apparence qu'elle s'en avise si tard. Elle a un favori qu'elle a fait Duc de Courlande, & qu'on dit être un homme de néant. Il s'appelle *Biren*, & pour illustrer un peu son nom, il en a changé l'*e* en *o*. Cet homme est grand, bien fait, de bonne mine. Il a depuis long-tems la confiance intime de sa Souveraine, & paroît avoir trouvé le secret de la consoler de la perte de son Epoux.

Après la mort de *Pierre I.* CATHERINE qu'il avoit épousée en secondes nôces, lui succéda, & PIERRE ALEXIOWITZ II. du nom, succéda à *Catherine*. Il étoit fils du Czarowitz *Alexis* que *Pierre I.* avoit eu de sa première femme, & qui mourut d'une façon tragique. *Pierre II.* mourut fort jeune. Son Ayeul avoit laissé deux filles de Catherine sa seconde femme. L'aînée avoit été mariée au Duc de Holstein & étoit morte. Son fils étoit très jeune, & on craignoit que l'intérêt du Duché de Schleswig n'entraînât une guerre indispensable contre le Dannemark, & contre les Puissances qui avoient garanti ce Duché à Sa Majesté Danoise.

D'autres raisons moins importantes firent exclure la Princesse *Elisabeth* seconde fille de *Pierre I.* & de *Catherine*.

Voilà en peu de mots de quelle manière *Anne* est parvenue au Trône de Russie. Elle a trouvé un Empire agrandi, qu'une longue Guerre avoit épuisé, & qu'une Paix de près de vingt ans a rétabli. Les Finances étoient en bon état; les Armées nombreuses, & bien entretenues. La dernière Guerre de Pologne n'a cou-

té que fort peu à la Russie, & a fait voir qu'il n'y a plus à présent de Puissance dans le Nord de l'Europe qui puisse balancer celle de cet Empire. En effet, la Suède, le Dannemark & plusieurs autres Puissances que ces troubles intéressoient, n'ont osé s'en mêler, de peur de se brouiller avec la Russie. Les Tartares soutenus des armes du Turc sont des Voisins dangereux pour les Russes; mais à parler proprement il n'y a que notre invincible Schach, dont les Armées sont aussi nombreuses que les étoiles du Ciel, qui puisse porter des coups mortels à cet Empire.

La guerre continue avec vigueur, & jusqu'à présent elle est assez heureuse pour les Russes. Peut-être le seroit-elle moins sans les brouilleries & les factions qui règnent dans le Serail du Sultan. Le Grand-Vizir *Ismaël* a été déposé; c'étoit un homme d'un caractère très-propre à l'emploi qu'il occupoit. Il aimoit la paix, mais il savoit faire la guerre; aussi grand Capitaine que bon Politique, il étoit en état d'obtenir par force ou par adresse de grands avantages de la part des Ennemis de la Porte. Son démêlé avec le Kisler-Agasi, favori du Grand-Seigneur, a été cause de sa déposition. Le Vizir trop fier & trop généreux pour plier sous ce Chef des Eunuques, s'est attiré sa haine. Le favori a si bien su prendre son tems, qu'il a porté le Sultan à exiler un Officier qui lui étoit infiniment nécessaire. *Tejem-Mehemet* a eu son emploi. C'est un homme qui n'a d'autre mérite que celui d'être créature du favori: du reste il est naturellement brusque & arrogant au dernier point. Il hait la paix & ne

fait

ſait pas faire la guerre. Tous ceux qui ont été attachés à ſon prédéceſſeur lui déplaiſent. Le Bacha de *Bonneval*, diſſimulant le chagrin que lui cauſoit la dépoſition de l'ancien Vizir dont il étoit fort conſidéré, a été lui faire ſa cour. Tejem-Mehemet l'a reçu avec une indifférence qui tenoit de l'inſulte. Bonneval a abrégé ſon compliment & s'eſt retiré. Peu de jours après le Vizir lui a fait ordonner de s'en aller dans je ne ſai quel endroit de la Natolie, juſqu'à nouvel ordre. Le Bacha de Bosnie intime ami du Comte de Bonneval, & mille fois plus digne du Viziriat que celui qu'on y a élevé, travaille à faire révoquer cet ordre, & l'on croit qu'il y réuſſira, vu les bonnes raiſons qu'il en allègue, & qui ſont, qu'on ne peut ſe flatter d'aucun ſuccès en Hongrie, ſi l'on ſe prive des lumières & de la direction de Bonneval. Il fait voir clairement que l'Empereur d'Allemagne eſt en partie redevable à ce Comte des heureux progrès de ſes Armes en Hongrie dans la Guerre précédente. Ce Bacha de Boſnie eſt un homme qui a de grands talens, & qui connoît parfaitement ceux des autres.

Le Vizir n'oſeroit le mécontenter, tant parce qu'il eſt aimé des troupes, que parce qu'il eſt le ſeul capable de ſupléer au défaut de capacité du Vizir-même.

Les fâcheuſes nouvelles qu'on a reçues à Conſtantinople, touchant Azoph & la Crimée, ont beaucoup mécontenté le Peuple. Le Grand-Vizir en a été allarmé. Pour appaiſer les murmures, il a promis de réparer tout cela en Hongrie, & a fait répandre le bruit que ſi les

Ruſſes aſſiégeoient Oczakow, il avoit pris de ſi bonnes meſures, qu'ils ne pouvoient manquer d'échouer. Le Comte de Bonneval avoit inventé une nouvelle eſpèce de canon qui tire beaucoup plus vite que les canons ordinaires; le Grand-Vizir n'a jamais voulu lui permettre d'en faire l'épreuve, & le Comte qui a le cœur noble & ſenſible au dernier point, s'eſt démis ſur le champ de ſon emploi de Grand-Maître de l'Artillerie. Le Vizir à ſon tour a été piqué de la fermeté de ce Seigneur, & l'on prétend que c'eſt-là ce qui l'a porté à l'exiler.

Cependant pour preſſer les préparatifs de la Campagne, le Vizir a fait répandre le bruit que le Sultan commanderoit ſes Armées en perſonne, & qu'il ſe feroit accompagner de tous les Janiſſaires à la reſerve d'un petit nombre, qu'on laiſſeroit à Conſtantinople pour la ſureté de cette Capitale. Il a engagé le Moufti à dreſſer un formulaire de ſerment que chaque Soldat doit prêter entre les mains de ſon Officier, & par lequel „ il s'oblige ſur le ſalut de „ ſon ame à répandre juſqu'à la dernière goute „ de ſon ſang pour maintenir la gloire & le „ luſtre des Armes Ottomanes; que s'il com- „ met la moindre lâcheté, il conſent de ſouf- „ frir les peines les plus cruelles, non ſeule- „ ment dans cette vie, mais même dans l'au- „ tre, & d'être éternellement privé du ſéjour „ des vrais Croyans, & du bonheur de parti- „ ciper à la gloire de l'Envoyé de Dieu."

Malgré tous ces tours de politique, le Vizir voit avec chagrin que les jeunes gens ne s'empreſſent guère à ſe faire enroller; la plupart craignent d'être envoyés contre les Ruſſes dont les

les succès les ont allarmés : les autres n'ont pas assez bonne opinion du Vizir pour espérer d'acquérir de la gloire sous son commandement.

Avant que de finir ce Mémoire, je dois ajouter quelques mots à l'égard de l'Impératrice de Russie. Cette Princesse est âgée de quarante-deux ans & quelques mois. Il n'y a rien de fort extraordinaire dans tout son extérieur, si ce n'est peut-être un embonpoint qui doit l'incommoder, & qui étant excessif ne lui promet pas une longue vie.

Quant aux qualités de son ame, elle passe pour être généreuse à l'égard de ceux qui la servent bien. Il paroît aussi par toutes ses démarches qu'elle a du courage & de la prudence : mais d'un autre côté on l'accuse d'être implacable dans ses vengeances, & on en rapporte des exemples qui peut-être ne disent pas tout ce qu'on veut leur faire dire : car souvent on attribue au tempérament des Princes les conseils de leurs Ministres.

Il ne paroît pas que cette Princesse veuille laisser le Trône à la Fille ni au Petit-Fils de *Pierre I.* Elle a pris des arrangemens qui annoncent tout le contraire; puisqu'elle fait élever auprès d'elle sa Nièce, Fille de sa Sœur, morte Duchesse de Meklenbourg depuis plus de trois ans ; & on dit qu'elle la destine à un Prince Allemand de la Maison de Brunswik Wolfenbuttel de la Branche de Bevern, Neveu de la femme de l'Empereur d'Allemagne. Ce jeune Prince est actuellement à l'Armée, où il fait la campagne avec le rang d'Officier-Général.

Le Comte d'*Osterman* est le premier Ministre de l'Impératrice. C'est un homme vieux, & presque perclus de ses membres ; mais de bon jugement. Non seulement il connoît bien les affaires du dehors, mais aussi celles du dedans. Pendant qu'il engage l'Impératrice dans une guerre fort éloignée, il a l'œil sur ceux qui voudroient profiter de l'absence des forces de l'Etat pour y former quelque entreprise contraire aux arrangemens pris pour la Succession ; & il a soin de tenir bas & éloignés des emplois, tous ceux qu'il soupçonne d'avoir quelque panchant pour les Enfans de *Pierre le Grand*.

J'ai fait partir avec notre Ambassadeur Extraordinaire, qui est en chemin pour retourner à notre sublime Cour, trois Officiers Allemands, qui servoient ici dans l'Artillerie, & qui étant mécontens de ce service m'ont témoigné avoir dessein de le quitter. Un Officier Suédois me les a fait connoître, & leur a persuadé d'aller servir en Perse. La difficulté étoit de les tirer d'ici; car on ne sort que très-difficilement de ce pays quand on y est une fois. Je les ai fait déguiser en Persans, & ils passent pour être de la Suite de l'Envoyé du Roi du Monde.

Fin du II. Mémoire.

LETTRE VI.

PAGI-NASSIR-BEK,

A

HASSEM *Courtchi-Bachi* (1).

Il l'entretient de son voyage de Petersbourg à Varsovie, & lui raconte de quelle manière il s'étoit sauvé des mains d'une troupe de Voleurs.

BRave HASSEM qui êtes le bras droit de l'Etat de Perse, le Gardien & le Protecteur des Fidèles, j'ai été fort sensible aux marques de

(1) Colonel-Général des *Courtches*, qui sont un Corps de Cavalerie qui alloit autrefois jusques à 80. mille hommes ; mais Abas le Grand ayant formé le dessein de le détruire, sans pouvoir toutefois exécuter son dessein, se contenta de l'affoiblir. Depuis son règne le nombre des Courtches n'a guère passé trente-mille hommes. Ce Corps est tout composé de Turcomans ou Tartares originaires, vieille race de bons Soldats, qui vivent à la campagne entre eux sans se mêler avec les autres hommes, & qui sont ces Pastres ou Bergers Sarazins, qui ont si souvent changé l'état de la Perse, & qui lui ont été plus redoutables que les Janissaires ne le sont en Turquie. Ce sont eux qu'on appelle *Kesil Bachs*, têtes rouges, à cause d'un bonnet de velours rouge qu'ils portent depuis qu'il leur fut accordé, comme une espèce de Chevalerie par Cheic Sephi le premier Prince de la race des Rois avant Kouli-Kan, lequel ils avoient aidé à monter sur le Trône. Comme les Courtches s'opposoient à la manière violente & arbitraire dont Abas le Grand vouloit régner, ce Prince, qui étoit habile, créa deux Corps de troupes qu'il leur opposa, priva les Courtches des grandes charges de l'Armée, fit couper la tête à leur Général, & les relegua dans les

de votre ſouvenir, & je vous conjure de me continuer votre affection qui eſt d'un prix ineſtimable.

J'ai quitté la Ruſſie pour me rendre en Pologne, en vertu des ordres ſupérieurs que j'ai reçus. Je me ſuis embarqué à Cronſchlos, eſpèce de Fortereſſe, ſituée dans une Ile à quelque diſtance de Petersbourg.

Nous avons eu un vent ſi favorable, qu'en peu de jours nous ſommes venu mouiller à la rade de Dantzig. Après avoir débarqué, j'ai pris la poſte pour Varſovie. J'étois dans un caroſſe avec une jeune Dame, un Cavalier qui paſſoit pour ſon frère, & un autre qui ſe diſoit ſon couſin.

Ceux qui voyagent en Pologne ne doivent pas compter d'y trouver des hôtelleries. Les Juifs y font le métier d'Aubergiſtes, & s'en aquittent fort mal. Ils vous empoiſonnent de leurs mauvais ragoûts, & vous logent dans des chambres à rez-de-chauſſée, qui ſeroient à peine, dans la plus méchante Ville de Perſe, des étables à cochons. Ces chambres, ou plutôt ces cloaques, ne ſont fermées que par un loquet de bois, de ſorte qu'il eſt fort aiſé d'y entrer & d'y piller les Voyageurs, & c'eſt ce qui

Provinces par pelotons. On les tient encore aujourd'hui, tout affoiblis qu'ils ſont, pour les meilleures troupes qu'il y ait en Perſe. Ils combattent toujours à part ſous le commandement de leurs propres Officiers. Leur Général eſt toujours pris de leur Nation ; ils n'obéiroient pas à un autre. Ils ont pour armes offenſives, l'arc & la flèche, l'épée & le poignard, la lance & une hache ſous la cuiſſe paſſée ſous la ſangle du cheval. Leurs armes défenſives ſont le bouclier, le pot en tête, avec des pièces de maille qui leur couvrent les joues.

qui arrive fort ſouvent. Nous étions dans un de ces mauvais gîtes, lorsque nous entendîmes des gens à cheval, qui ayant mis pied à terre, appellérent notre hôte & entrérent dans la maiſon. Je me doutai d'abord que ce pourroit bien être des voleurs ; & ayant dit un mot à mon valet, j'ouvris promtement mon coffre; j'en tirai ce que j'avois de plus précieux, & ſautai par la fenêtre qui étoit fort baſſe.

Nos voleurs entrérent dans la chambre, & ſe mirent à piller la compagnie avec qui j'étois venu, & les hardes que j'avois laiſſées dans mon coffre. Ils avoient eu l'imprudence de laiſſer leurs chevaux attachés, ſans perſonne pour les garder. Il y en avoit quatre. Je profitai du tems que les voleurs employoient à piller, pour détacher deux de leurs chevaux. J'en donnai un à mon valet, & m'étant jetté ſur l'autre, nous nous éloignâmes avec toute la diligence poſſible. J'avois eu la précaution de couper les brides des deux chevaux que nous laiſſions, afin que les voleurs ne pûſſent s'en ſervir pour nous pourſuivre. En effet ces deux chevaux ſe ſentant libres s'en allérent à travers les champs.

Nous fîmes trois lieues toujours au galop, & arrivâmes à une petite ville dont j'ai oublié le nom. Nos deux chevaux y crevérent de laſſitude. Nous en prîmes d'autres pour nous rendre à Varſovie, qui n'étoit qu'à huit lieues de-là, & nous y arrivâmes le ſoir à dix heures.

Voilà comme j'ai échapé à un grand danger. Dieu m'a protégé viſiblement dans cette occa-

 ſion,

ſion, & m'a inſpiré une préſence d'eſprit qui m'a ſauvé la vie.

Puiſſiez-vous, vaillant Haſſem, échaper auſſi heureuſement à tous les périls où vous pourrez vous trouver, quand pour exécuter les ordres de notre invincible Schach, qui eſt la baſe & le ſoutien du Monde (2), vous ſerez aux priſes avec nos ennemis. Puiſſe alors votre épée être auſſi meurtrière que *Zulfagar* (3) l'épée du Royal Héros, lequel eſt la lumière de Dieu illuminante, l'ame de la Prophétie, le Guide des vrais Croyans. Puiſſe votre Cimeterre être auſſi tranchant & d'auſſi bonne trempe que le Samſamah d'*Haroun Raſchid* (4). Enfin puiſſiez-vous avoir à la guerre le bonheur d'Hégiage, & ne lui point reſſembler dans la paix. Si vous voulez ſavoir qui étoit cet Hégiage, je vous le dirai, & peut-être qu'un abrégé de la vie de cet homme vous amuſera.

Ab-

(2) C'eſt encore une des plus ordinaires qualités que les Perſans donnent à leur Roi: *Alempenha* eſt le mot qu'ils emploient pour l'exprimer.

(3) C'eſt le nom de l'épée d'Ali. Les Mahométans diſent qu'elle s'ouvroit en deux pointes au bout, comme une fourche.

(4) Ce Khalife eut ce Sabre parmi les dépouilles d'Eben Dakikan dernier Roi de l'Iemen qu'il vainquit, & qui l'avoit eu d'un vaillant Arabe nommé *Amrou Mabdi Carb*. L'Hiſtoire rapporte que l'Empereur Nicéphore voulant déclarer la guerre à Haroun Raſchid, lui envoya pluſieurs épées, & que le Khalife les coupa toutes par le milieu avec ſon Samſamah ſans l'ébrécher, diſant à l'Envoyé de l'Empereur Grec qu'il traiteroit ainſi les troupes de ſon Maître, qu'il battit en effet. On dit auſſi qu'un certain Prince ayant demandé ce Sabre à *Amrou*, & n'ayant pu comme cet Arabe couper un cheval par le milieu, ſe plaignit qu'on ne lui avoit pas envoyé le véritable Sabre, à quoi *Amrou* fit réponſe, qu'il lui avoit bien envoyé ſon Sabre mais non pas ſon bras.

Abdallah de la famille de Zobaïr fut, comme vous ſavez, proclamé Khalife dans la Ville de la Mecque, après la mort de *Moavie* fils de *Jézid*. Il avoit eu pour Mère *Aſſimah*, fille d'*Aboubeker*. La famille de *Zobaïr* & celle d'*Ommie*, étoient ennemies & rivales. *Abdalmalek* cinquième Khalife de la famille des Ommiades, envoya une Armée contre *Abdallah*, & en confia le commandement à Hégiage, le plus grand Capitaine qu'il y eut au monde. Ce Général marcha contre l'Uſurpateur qu'il trouva campé avec une puiſſante Armée à quelques lieues de la Mecque. Il lui livra une bataille qui fut diſputée avec beaucoup de courage, & qu'il gagna enfin après avoir fait un grand carnage des Ennemis. Abdallah ſe ſauva à la Mecque, où il raſſembla les débris de ſes troupes. Hégiage l'y vint aſſiéger. Le ſiège fut long & fort meurtrier; mais enfin la Ville fut priſe d'aſſaut; Abdallah pendu & ſa tête envoyée à Médine. Abdalmalek infiniment ſatisfait des ſervices d'Hégiage lui donna le Gouvernement de l'Arabie & de l'Iraque Arabique avec un pouvoir presque ſans borne. Il exerça dans ces vaſtes Provinces une ſévérité qui tenoit de la cruauté. Il y fit périr par la main du bourreau cent-vingt-mille perſonnes, & à ſa mort il y en avoit près de cinquante-mille enfermés en diverſes priſons. Il puniſſoit avec la dernière rigueur la moindre faute. Il étoit haï, mais il étoit encore plus redouté. Un jour qu'il ſe promenoit à la campagne, il rencontra un Arabe du déſert, qui ne le connoiſſoit point, & lui demanda quel homme étoit cet Hégiage dont on parloit tant. L'Arabe

lui répondit que c'étoit le plus méchant de tous les hommes. Hégiage lui dit alors, ne me connois-tu point? L'Arabe ayant répondu que non. Hé bien, reprit le Gouverneur, apprends que je suis Hégiage, & que c'est à lui-même que tu parles.

L'Arabe ne se déconcerta pas, & répondit par une plaisanterie qui lui sauva la vie : car entendant Hégiage parler de la sorte, il lui demanda à son tour; & vous, Seigneur, savez-vous qui je suis? Non, repliqua *Hégiage*. Je suis, lui dit l'Arabe, de la Famille de *Zobaïr*, dont tous les Descendans ont règlément trois jours de l'année de petits accès de folie, & ce jour-ci est l'un des trois. *Hégiage* ne put s'empêcher de rire en entendant cette réponse ingénieuse.

Malgré sa sévérité ou sa cruauté, il se piquoit quelquefois de générosité. Dans la Bataille qu'il gagna en Arabie sur *Abdalrahman* qui s'étoit révolté contre le Khalife Abdalmalek, il fit beaucoup d'Officiers prisonniers, & résolu de les traiter comme criminels de Lèze-Majesté, il ordonna qu'on leur coupât la tête à tous tant qu'ils étoient. Un de ces prisonniers qu'on menoit au supplice, s'écria qu'il avoit une grace à attendre de l'équité d'*Hégiage*.

Le Gouverneur surpris de ce discours, lui demanda dequoi il s'agissoit. C'est, répondit l'Officier, qu'*Abdalrahman* notre Général ayant un jour parlé de vous en des termes très-injurieux, je pris votre parti, & lui soutins qu'il avoit tort de se laisser emporter d'une manière si indigne contre un absent qui ne pouvoit se ven-

venger d'un tel outrage. *Hégiage* demanda au prisonnier s'il pourroit fournir un témoin de son action. L'Officier répondit qu'oui, & montra un de ses Camarades, qui avoit été présent. Hégiage ayant appris la vérité du fait, dit au témoin: Et toi, pourquoi n'en fis-tu pas autant que ton Camarade? Cet homme intrépide lui répondit fièrement: Je ne l'ai pas fait, parce que vous étiez mon ennemi. Hégiage leur donna la vie à tous les deux, à l'un pour reconnoître l'obligation qu'il lui avoit, à l'autre parce qu'il avoit avoué si franchement & avec tant de courage la vérité.

Voici encore un trait de générosité de la part de ce grand Capitaine: Je me souviens de l'avoir lu dans le Baharistan de *Hafedh*.

Hégiage étant à la chasse, & s'étant écarté de ses gens, se trouva seul, fort altéré en un lieu désert où un Arabe faisoit paître ses chameaux. Aussi-tôt qu'il parut les chameaux s'éfarouchérent, sur quoi l'Arabe levant la tête, s'écria: Qui est cet homme avec ses beaux habits qui vient dans ce désert éfaroucher mes chameaux? que la malédiction de Dieu tombe sur lui!

Hégiage, feignant de ne l'avoir pas entendu, s'approcha de lui, & le salua fort civilement, en lui souhaitant la paix: mais l'Arabe lui repartit brusquement qu'il ne lui souhaitoit ni la paix, ni aucun autre bien. *Hégiage* dissimula encore ce mauvais compliment, & lui demanda fort humblement un peu d'eau à boire. L'Arabe lui montrant une source, lui dit, Si vous voulez boire, allez en puiser vous-même; car je ne suis ni votre camarade ni votre va-

let. *Hégiage* obéit, & après avoir bu, il fit cette question à l'Arabe. Qui croyez-vous qui soit le plus grand & le plus excellent de tous les hommes ? C'est le Prophète Envoyé de Dieu, en dûssiez-vous crever de dépit, repliqua l'Arabe. Et que dites-vous d'*Ali ?* continua *Hégiage*. On ne peut, dit l'Arabe, assez exprimer de bouche son excellence. *Hégiage* poursuivant son discours, lui demanda ce qu'il pensoit d'*Abdalmalek* fils de *Mervan*, c'étoit le Khalife qui règnoit alors, & dont *Hégiage* étoit le Lieutenant dans l'Iraque Arabique. L'Arabe ne répondit rien d'abord ; mais se voyant pressé, il eut l'imprudence de dire qu'il le tenoit pour un mauvais Prince. Et pourquoi ? repliqua *Hégiage*. C'est parce qu'il nous a envoyé pour Gouverneur le plus méchant homme qui soit sous le Ciel.

Hégiage comprenant bien que l'Arabe parloit de lui, demeura interdit, lorsqu'un oiseau (5) passant par dessus leurs têtes fit un certain cri, que l'Arabe n'eut pas plutôt entendu, qu'il regarda fixement Hégiage & lui demanda qui il étoit. *Hégiage* lui ayant aussi demandé pourquoi il lui faisoit cette question : C'est, dit l'Arabe ; parce que cet oiseau qui vient de passer, m'a dit qu'il y avoit près d'ici une troupe de gens, & vous pourriez en être le Chef.

(5) Il y a parmi les Peuples de l'Arabie des gens qui prétendent entendre le langage des Oiseaux. Ils disent que cette Science leur est connue depuis le tems de Salomon & de la Reine de Saba, lesquels avoient un Oiseau qu'ils appellent *Hudhud*, qui est la huppe, pour messager de leurs amours. Les Voyageurs nous assurent tous qu'on ne se sert pas d'autres messagers en Turquie que de pigeons.

Chef. L'Arabe finiſſoit à peine de parler que les gens d'Hégiage arrivérent, & reçurent ordre de leur Maître d'amener l'Arabe avec eux. Le lendemain Hégiage le fit appeller, le fit mettre à ſa table, & lui commanda de manger. Avant que de commencer, l'Arabe fit ſa bénédiction ordinaire, & dit: *Dieu veuille que la fin du repas ſoit auſſi heureuſe que l'entrée.*

Cependant *Hégiage* lui demanda s'il ſe ſouvenoit des diſcours qu'ils avoient tenus enſemble le jour précédent. L'Arabe lui répondit gravement: *Dieu vous faſſe proſpérer en toutes choſes; mais quant au ſecret d'hier, gardez-vous de le divulguer aujourd'hui.* Je le veux bien, dit *Hégiage*; mais il faut que vous choiſiſſiez l'un de ces deux partis, ou de me reconnoître pour votre Maître, & alors je vous prendrai à mon ſervice; ou bien d'être envoyé à *Abdalmalek*, auquel je ferai ſavoir tout ce que vous avez dit de lui. L'Arabe ayant ouï cette propoſition, répondit: *Il y a un troiſième parti que vous pourriez prendre, & qui me paroît beaucoup meilleur.* Hé quel eſt-il? reprit Hégiage. *Ce ſeroit*, dit l'Arabe, *de me renvoyer chez moi, & que nous ne nous viſſions jamais plus ni l'un ni l'autre.* Hégiage charmé de l'eſprit de cet homme, lui fit donner dix-mille drachmes d'argent, & le renvoya chez lui, comme il le ſouhaitoit.

Voilà ce qui s'appelle une belle action; pardonner une injure & faire du bien à celui qui a dit du mal de nous. Heureux *Hégiage* s'il eût toujours agi de la ſorte. Mais une ſeule action de généroſité ne peut éfacer les excès de férocité où il tomba pendant ſon gouvernement,

ment, & qui rendent encore son nom odieux parmi les Arabes.

Vaillant Hassem, puisse la débonnaireté être la base de toutes vos actions & le mobile de votre grande ame. Exterminez ceux qui s'opposent à la gloire de notre Empire, à la prospérité du Seigneur des Victoires (6) ; mais pardonnez à ceux qui se soumettent, & faites grace aux vaincus. Dieu veuille vous conserver longues années, & vous combler de toute sorte de biens.

A *Varsovie* le 18. du Mois de Zilhagé l'an de l'Hégire 1149. (1737.)

LETTRE VII.

PAGI-NASSIR-BEK.

A

KIKINHIAHIA *Alemdar-Bachi.* (1)

Il s'excuse de ne lui avoir pas écrit de Petersbourg, & lui recommande deux Officiers Allemands qu'il a engagés pour le service du Schach-Nadir.

JE suis le très-zèlé Serviteur du Très-Noble Kikinhiahia. Je me persuade pour mon

(6) C'est encore un titre du Roi de Perse. Le mot Persan est *Saheb-Queironi*, qui paroît avoir été composé à l'imitation du *Dominus Sabaoth*.

(1) *Alemdar-Bachi* signifie Chef des Porte-Enseignes. C'est une des premières charges de l'Armée. Autrefois il y avoit en Perse un Généralissime sous le titre de *Sepé Salaar*,

mon repos la continuation de sa santé. (2)

J'avois résolu d'écrire à Votre Excellence avant mon départ de Petersbourg; mais je reçus

Salaar, & celui qui avoit cette charge étoit d'ordinaire Kan ou Gouverneur de Médie. Dans la suite les Rois de Perse ayant négligé les armes, pour se livrer aux plaisirs, on créoit, lorsqu'il survenoit une guerre, un *Serdar*, qui étoit Généralissime tant que la guerre duroit; mais qui cessoit de l'être aussi-tôt que la paix étoit faite. Ces charges n'auront apparemment pas lieu sous le règne de Kouli-Kan qui commande lui-même ses Armées. Ce qu'il y a d'admirable dans le Gouvernement militaire de Perse, c'est que le Soldat a une bonne paye, & qu'elle ne passe point par les mains des Officiers: car les Soldats, tout comme les Généraux & les Officiers, reçoivent leur solde par une assignation particulière que donne la Chambre des Comptes, sans que les Officiers, ou les Payeurs d'Armée s'en mêlent. La paye des Officiers est considérable Celle des Généraux des Mousquetaires & des *Coular* ou Cavaliers, est de mille *tomans* pour chacun, qui font quinze-mille écus; mais comme cette paye est assignée sur des terres qui sont évaluées fort bas, il arrive quelquefois qu'elle monte à quatre fois autant.

(2) Nous omettons le reste du préambule de cette Lettre pour ne pas répéter des complimens qu'on a déja vus, & qu'on peut bien voir une fois, mais qui choqueroient à la seconde. La politesse des Orientaux est extraordinaire, sur-tout dans leurs Lettres missives. La première civilité qu'ils observent en écrivant à quelcun, est à l'égard du papier. Ils en ont de sept à huit sortes, du commun blanc, jaune, verd, rouge & de toute couleur: du doré & argenté du haut en bas de la feuille. Le plus respectueux est le blanc peint de fleurs, qui sont légèrement marquées. La seconde civilité qu'ils observent, est d'écrire le nom de la personne, ou ses titres, en lettres de couleur, ou en lettres d'or La troisième est de faire une marge de demi-feuille, & de ne commencer d'écrire qu'aux deux tiers de la feuille. La quatrième est à l'apposition du sceau qui tient lieu de signature: le profond respect veut qu'on mette le cachet au dos de la Lettre, en bas à un coin, & qu'on l'imprime de manière que tout le sceau ne soit pas marqué, mais qu'il en manque la moitié; c'est comme pour dire, *Je ne suis pas digne de paroître devant vous. Je n'ose par respect me montrer qu'à demi en votre pré-*

çus des ordres si promts & si précis d'en partir, que je ne pus m'aquitter de ce devoir ; & j'ai été obligé d'attendre que je fusse arrivé à Varsovie, ne m'étant presque point arrêté pendant mon voyage.

Je profite du repos que je commence à goûter

présence. Les Persans ont trois pratiques superstieuses au sujet de leurs Lettres missives, dont ils ne peuvent donner de bonnes raisons. La première est qu'ils coupent toujours le coin droit de la feuille avec des ciseaux, de manière que ce n'est plus un papier à quatre coins, mais à cinq. Ils disent qu'ils donnent ainsi à cette feuille une figure irrégulière, pour témoigner que tous nos ouvrages, & toutes nos actions sont mêlées d'imperfections & de défauts, & par conséquent sont transitoires. La seconde, est que sur les Lettres qu'il couvrent d'une envelope de papier, ils écrivent près du cachet trois fois le mot de *Cratin*, qui est un mot qui ne signifie proprement rien. Il n'y a rien de plus ridicule, ni de plus fabuleux que la raison que quelques-uns en donnent. Ils disent que *Cratin* est le nom des sept Dormans, desquels ils ont la fabuleuse Légende, comme les Chrétiens Orientaux & les autres qui l'ont prise de ceux-ci ; & que ce Chien préside aux Lettres missives. Ils content qu'il étoit dans la Caverne des sept Dormans, où il faisoit le guet pendant les trois siècles qu'ils passérent à dormir ; & quand Dieu les enleva en Paradis, le Chien s'attacha à la robe d'un des sept Dormans, & entra ainsi au Ciel. Que Dieu le voyant-là, lui dit, *Cratin*, par quel moyen te trouves-tu en Paradis ? Je ne t'y ai point amené, mais je ne veux pas non plus t'en chasser ; & afin que tu ne sois pas ici sans patronage, non plus que tes Maîtres, tu présideras aux Lettres missives, & auras soin qu'on ne vole pas la valise des Messagers pendant qu'ils dorment. La troisième pratique superstieuse, est que les Persans ne donnent jamais la Lettre aux mains des gens qui sont au-dessus d'eux ou leurs égaux, mais les mettent devant eux & à leurs genoux, & lorsqu'ils les donnent aux Porteurs, ou aux Couriers, ou à d'autres Gens au dessous d'eux, ils les leur jettent de loin. C'est-là leur pratique constante & sans exception : Les plus crédules & les plus simples d'entre eux n'en sauroient donner de raison. Ils disent sur tout cela *à caada est, c'est la coutume.*

goûter pour vous assurer de mon obéissance, & pour vous prier, Très-Excellent Seigneur, d'agréer les vœux que je fais pour la prospérité de votre très-noble personne. Je vous donne avis en même tems à vous, Monseigneur, dont l'esprit est net & brillant comme le Soleil, que deux Officiers Nazaréens sont partis de Petersbourg pour aller servir dans les Armées de notre invincible Monarque. Je les recommande à la bonté de vos Esclaves; & comme ils sont destinés au service de l'Artillerie, je supplie Votre Excellence de les honorer de votre protection auprès du *Topigi-Bachi* (Grand-Maître de l'Artillerie.) J'espère qu'ils se comporteront de manière à mériter votre faveur. Honorez de vos commandemens l'homme du monde qui vous est le plus sincèrement dévoué.

LETTRE VIII.

PAGI-NASSIR-BEK.
A
EMINBEK, *Vizir Tchap* (Ministre de la main gauche.) (1)

Il lui donne avis des brouilleries survenues entre l'Espagne & le Portugal, & de l'Envoyé de l'Escadre Angloise sur le Tage.

DIeu veuille conserver le bon état de Votre Grandeur.

Moi

(1) C'est proprement le Second du Grand Vizir.

Moi qui ſuis le plus humble de ſes Eſclaves, je lui donne avis qu'un démêlé qui étoit ſurvenu entre les Eſpagnols & les Portugais vient d'être accommodé à l'amiable. C'eſt ce que j'ai appris par les nouvelles publiques ; mais peut-être Votre Grandeur ſera bien aiſe que je lui marque en même tems les circonſtances de ce démêlé. Cela pourra lui ſervir à connoître l'eſprit des Cours de l'Europe.

Au mois de Janvier 1729. ſelon la manière de compter des Nazaréens, les Cours d'Eſpagne & de Portugal eurent une entrevue à Badajox, où ſe fit l'échange des deux Princeſſes deſtinées l'une au fils du Roi de Portugal, l'autre à celui du Roi d'Eſpagne. Cette double alliance ſembloit promettre une harmonie conſtante entre ces deux Cours. Le Roi de Portugal préſenta alors au Roi d'Eſpagne un Gentilhomme en qui il avoit beaucoup de confiance, nommé *Belmonte*, de la Maiſon de *Cabral*. Le Roi d'Eſpagne le reçut fort bien, & conſentit qu'il ſuccédât au Marquis d'*Abrantes* Ambaſſadeur de Sa Majeſté Portugaiſe qui avoit négocié à Madrid le double mariage. *Madrid* eſt la Capitale du Royaume d'Eſpagne, & c'eſt-là que le Roi tient ſa Cour. On donne à ce Prince le titre de *Majeſté Catholique*, parce qu'un de ſes Prédéceſſeurs fit périr beaucoup de Maures. Ce fut à Madrid que Belmonte ſe rendit avec la Cour d'Eſpagne, & l'on fut d'abord aſſez content de lui ; mais dans la ſuite il commit une faute qui lui fit beaucoup de tort, & qu'on ne devoit pas attendre d'un Miniſtre auſſi habile.

Au mois de Février 1735. un Payſan, Laboureur

reur

reur du Village d'Argéta ſitué aux environs de Madrid, qui fourniſſoit de la paille pour l'écurie du Miniſtre de Portugal, ſe rendit coupable d'un noir aſſaſſinat, & s'étant réfugié dans l'Egliſe du même village, il en fut tiré par les ordres d'un des premiers Officiers de l'Etat, qui eſt le Préſident de Caſtille. On le conduiſit à Madrid bien lié & bien garotté, accompagné des Suppôts de Juſtice, eſcortés de ſix Soldats invalides.

Ce Payſan avoit pour parent un des Domeſtiques de M. de Belmonte, qui intéreſſa la femme du Miniſtre dans l'affaire de ſon parent, & celle-ci y intéreſſa ſon mari. Mr. de Belmonte eut la foibleſſe & l'imprudence de s'engager à faire enlever le Criminel. On ne peut guère davantage oublier ſon caractère que ce Miniſtre l'oublia en cette occaſion. Il apoſta un Eſpion pour ſavoir le moment de l'entrée du Criminel dans Madrid. En ayant été exactement informé, il envoya tous ſes Domeſtiques, auxquels ſe joignirent, pour de l'argent, quelques vagabonds, qui tous enſemble s'allérent poſter près de la porte de Buenretiro, qui eſt un Palais du Roi. Dèsque le Criminel parut, tous ces gens ſortirent de leur embuſcade avec de gros bâtons, dont ils frapérent l'eſcorte & la mirent en fuite.

Le Miniſtre de Portugal étoit alors dans ſon jardin avec le Chevalier Boré (2). On lui vint dire que le Priſonnier étoit enlevé, ſur quoi il ſortit pour aller donner les ordres néceſſaires pour

(2) C'eſt le même que le Comte de Chavannes Miniſtre de Sardaigne auprès des Etats-Généraux.

pour le faire ſauver. Il le cacha près de deux jours dans ſon Palais, ſans faire la moindre excuſe à la Cour de l'attentat commis par ſes Domeſtiques, qui non ſeulement avoient empêché l'exercice de la Juſtice, mais qui s'étoient rendus coupables de Lèze-Majeſté en violant le territoire du Palais de Buen-Retiro. Il ſe contenta d'écrire un billet au Préſident de Caſtille, qui étoit malade, & qui ne le lut peut-être pas. La Cour attendit trois jours pour voir quelle ſatisfaction lui donneroit le Miniſtre de Portugal; mais voyant qu'il ne chaſſoit point les coupables, & qu'il traitoit cette affaire de bagatelle, on prit une réſolution vigoureuſe. On envoya une eſcouade de Soldats à ſon Hôtel, avec ordre d'enlever tous les Domeſtiques de M. de *Belmonte*, & de les mener en priſon. Cela ayant été exécuté, l'Envoyé de Portugal ſortit de Madrid & ſe retira à deux lieues, pour attendre les ordres de ſa Cour, où il avoit envoyé une rélation peu fidèle de ce qui s'étoit paſſé. Quelque ſoin que prît Don Pédro Cabral de Belmonte, & quelque adreſſe qu'il employât pour exténuer ſa faute, le Roi de Portugal ſentit qu'il étoit coupable d'une témérité inouïe, & que le plus court étoit de donner ſatisfaction au Roi d'Eſpagne. Le Monarque Portugais étoit entièrement diſpoſé à deſavouer ſon Miniſtre; mais celui-ci trouva un puiſſant appui dans M. de Mendoça, Grand-Vizir du Roi de Portugal, & Beaufrère du Sieur de Belmonte. Ce premier Miniſtre fit changer de ſentiment à ſon Maître, & le porta à uſer de repreſailles ſur le Miniſtre d'Eſpagne, nommé
Ca-

Capicelabro. On enleva ses Domestiques, on les emprisonna à Lisbonne, & on lui ordonna à lui-même de sortir incessamment du Royaume. Le Roi d'Espagne justement choqué que celui de Portugal voulut soutenir la conduite insolente de son Ministre, & l'attentat commis contre l'Autorité Souveraine, fit avancer un Corps de vingt-mille hommes sur les Frontières de Portugal, qui est un Royaume de très-petite étendue, où il n'y avoit guère alors au-delà de huit-mille hommes de troupes règlées. Il est hors de doute que les Espagnols auroient envahi ce petit Pays, s'ils avoient voulu en venir aux dernières extrémités; mais le Roi d'Espagne n'avoit d'autre dessein que d'engager le Portugais à lui donner une juste satisfaction. Il fit encore dans cette vue équiper divers Vaisseaux de guerre. Les Portugais qui avoient la vanité de vouloir soutenir la faute de leur Ministre, furent effrayés à la vue de ces préparatifs. Ils eurent recours au Roi d'Angleterre, qui leur envoya une Escadre de vingt-cinq Vaisseaux de guerre, trois Chaloupes, & un Brûlot: Il y avoit 1756. Pièces de Canon & près de 12000 hommes d'équipage. Cette Armée navale vint occuper l'embouchure du Tage. Quelque fiers que les Anglois soient naturellement, ils ne voulurent pas se charger du blâme d'être venus défendre une mauvaise cause. Ils firent courir le bruit que l'Espagne avoit dessein d'enlever la Flotte du Bresil, & qu'ils n'étoient-là que pour empêcher les voies de fait, & l'exécution d'un dessein qui ruïneroit leur Commerce. Mais leur véritable but étoit de se rendre les arbitres de ce différend. En ef-

effet ils offrirent leur médiation ; mais le Roi d'Eſpagne ſe défiant de la médiation d'une Nation qu'il regardoit comme ſon ennemie ſecrette, la rejetta, & n'en voulut pas d'autre que celle de la France & de la Hollande. Quant aux Anglois, ils ſe contentérent de faire valoir aux Portugais, leur promtitude à les ſecourir, & ne commirent aucun acte d'hoſtilité; leurs ordres étoient de n'agir contre les Eſpagnols, qu'en cas qu'ils en fûſſent attaqués. Ceux-ci n'eurent garde d'en venir là, & après bien des Négociations, l'affaire s'eſt terminée ſans tirer l'épée, ſi ce n'eſt en Amérique, où les Eſpagnols ont attaqué ſans ſuccès la Colonie du St. Sacrement, que l'Eſpagne avoit cédée au Portugal par le Traité d'Utrecht.

La plus grande difficulté étoit l'élargiſſement des Domeſtiques empriſonnés de part & d'autre. Il étoit naturel que le Portugais commençât, puiſque c'étoit lui qui avoit tort. Mais Don Diégo de Mendoça, qui par une ſotte vanité faiſoit une affaire d'Etat, d'une affaire qui ne regardoit que ſa Famille, empêchoit le Roi ſon Maître de ſuivre les mouvemens de ſon équité. Les Négociations ont duré juſqu'à ſa mort, ſans que ſa Cour ait voulu ſeulement conſentir à élargir les Domeſtiques du Miniſtre d'Eſpagne en même tems qu'on élargiroit ceux de celui de Portugal. Il prétendoit que l'Eſpagne commençât, comme ſi ce n'eût pas été elle qui eût été lèzée. Mais enfin Mendoça eſt mort, & Don Antoine Guedes Pereura lui a ſuccédé. Ce Seigneur a ſignalé ſon entrée au Miniſtère, par la concluſion de l'accommodement,

qui a été fait ſur un pié raiſonnable. La mort du Miniſtre du Roi d'Eſpagne, Don Joſeph Patinho, arrivée preſqu'en même tems a auſſi beaucoup contribué à hâter cet accommodement. Ce Miniſtre avoit inſpiré au Roi ſon Maître la vigueur avec laquelle on avoit agi contre M. de Belmonte ; il étoit engagé pour ſa gloire particulière, à ſoutenir cette démarche. Son Succeſſeur n'ayant pas eu le même intérêt à cette affaire, s'eſt prêté plus facilement aux vues des Médiateurs. Le Roi d'Angleterre a eu auſſi part à l'accommodement, quoique la France en ait eu la principale direction. Le Roi de Portugal a accepté la convention qui avoit été arrêtée à Paris, en conſéquence de laquelle il a fait élargir les Domeſtiques de l'Envoyé d'Eſpagne, & a nommé le Comte de Tarouca ſon Ambaſſadeur à Vienne, pour aller réſider à Madrid en la même qualité. Le Roi d'Eſpagne a auſſi exécuté de ſon côté tous les points de cette convention qu'il avoit acceptée le premier ; & ainſi s'eſt terminé ſans tirer un coup de piſtolet, un différend qui a duré plus de deux ans.

Comme je compte de voir l'Eſpagne & le Portugal, je remets à ce tems-là à parler de la puiſſance de ces deux Royaumes. En attendant, je ſuplie votre Grandeur de remettre au premier Miniſtre qui eſt l'appui des Royaumes, le Mémoire ſuivant.

III. MEMOIRE.

A

L'ATHEMADEULET,

Contenant une description de la Pologne, de la forme de son Gouvernement, de ses forces actuelles, & un abrégé historique des Rois qui y ont régné.

TRÈS-EXCELLENT, &c.

EN conformité des ordres émanés des Conseils où Votre Altesse préside, je me suis rendu dans la Capitale du Royaume de Pologne, où je ne crois pas pouvoir être d'aucune utilité; mais en attendant qu'il vous plaise de m'envoyer en quelque autre lieu, j'ai l'honneur de mettre à vos piés tout ce que j'ai pu trouver d'instructif touchant ce Pays.

La Pologne est un Etat proprement Républicain. Les Européens (1) appellent Républiques les Etats où il n'y a point de Roi, ou ceux

(1) Il ne faut pas s'étonner que notre Espion explique au premier Ministre de Perse ce que c'est qu'une République. Les Orientaux n'ont aucune idée de cette espèce de Gouvernement, & quand les Hollandois traitent avec eux, ce n'est jamais au nom de la République, mais du Gouverneur de Batavia. Du tems de Guillaume Prince d'Orange depuis Roi d'Angleterre, la République traitoit au nom de ce Prince, qui prenoit dans ses Lettres le titre de Roi de Hollande.

ceux qui ont des Rois dont l'autorité est bornée par les Loix & les Privilèges de la Nation, & qui ne peuvent pas faire tout ce qu'ils voudroient. Il y a des Républiques où le Peuple est le dépositaire de l'autoriré Souveraine, d'autres où la Noblesse tient seule les rênes du Gouvernement, d'autres enfin où le Peuple & la Noblesse ont part également à la Souveraineté. Ces trois ou quatre sortes de Gouvernement sont appellés *Démocratiques*, *Aristocratiques*, *Mixtes*, & *Aristc-Démocratiques*.

En Pologne la Souveraineté réside purement dans la Noblesse à certains égards : le Roi n'est que le premier de la République. Il ne peut faire ni guerre ni paix sans le consentement de la Noblesse. Il a un revenu fixe audelà duquel il ne peut rien prétendre, ni imposer de nouvelles taxes. Ce revenu est fort modique, puisqu'il ne va pas à dix mille *tomans* (150000 livres de France).

La Pologne est un Royaume considérable. Il est composé de la Pologne proprement dite, qui se divise en haute & basse Pologne, de la Prusse Royale, du Grand Duché de Lithuanie, des Provinces de Mazovie, Podlachie, Russie noire, Volhinie, Podolie, Ukraine, & de quelques autres petites Provinces. Il est borné du côté du Nord par la Mer Baltique, la Samogitie, la Livonie & la Moscovie. A l'Orient, les Etats de la Russie, & la petite Tartarie se trouvent sur ses frontières. La Moldavie & les Monts Krapack lui servent de limites au Midi. Enfin la Moravie, la Silésie & les Terres de l'Electeur de Brandebourg le terminent à l'Occident. Sa longueur est de cinq-

cens parasanges, (250 lieues) & sa largeur de quatre-cens (200 lieues).

La Ville de Gnesne, située dans la grande Pologne, a été autrefois la Capitale de tout le Royaume, & elle en est encore aujourd'hui la Métropole. Son Archevêque a le titre de Primat, & est ordinairement ce que les Nazaréens appellent Cardinal. Pendant l'interrègne il est le Chef de la République. Son pouvoir est si grand qu'on a souvent vu des Primats faire des Rois & les détrôner.

La Vistule, le Borysthène, & le Niester sont les principaux Fleuves de Pologne, & il semble que le Commerce devroit fleurir dans ce Royaume, puisque la Nature lui a donné tout ce qui peut faciliter la Marine & le Négoce avec l'Europe & l'Asie; mais ces avantages sont absolument négligés. Les Gentilshommes ne manient que leurs armes, & les Roturiers ne sont que de misérables Esclaves des Gentilshommes, accablés sous le joug de leurs Seigneurs, sans industrie, & sans biens.

Il n'y a en Pologne aucune Place fortifiée: tout y est ouvert. Les Polonois regardent les Châteaux & les Forteresses comme des écueils où leur Liberté pourroit faire naufrage, & comme les instrumens de la tyrannie de quelque Ambitieux qui voudroit leur donner des fers. Kaminiec sur la frontière de Moldavie a toujours été regardé comme une Barrière contre les Turcs; il n'est pourtant considérable, ni par sa grandeur, ni par ses Fortifications: Dantzig même qui est la meilleure Forteresse de Pologne, n'est que médiocrement forte.

Le Roi, qui n'est, comme j'ai dit, que le Chef,

Chef, ou le premier Magiſtrat de la République, ne doit point ſa dignité à ſa naiſſance, mais aux ſuffrages de la Nobleſſe. Lorſqu'on veut procéder à cette Election, on voit les Gentilshommes accourir de tous côtés à Varſovie : la plupart ſont à cheval, ceux qui ſont pauvres viennent à pié & armés de vieilles faux rouillées, comme des moiſſonneurs. Le nombre de ces Gentilshommes monte à plus de cent-mille, rangés ſous les bannières de chaque Palatinat. Ils s'aſſemblent dans un champ à un quart de lieue de Varſovie, ſur la gauche du grand chemin de Dantzig près de la Viſtule. Ce champ a au milieu une eſpèce de toit, comme celui d'une halle de Village. Sa figure eſt un quarré long, partagé en deux, avec deux ouvertures à la levée qui l'enferme, pour communiquer de l'un à l'autre. Les Sénateurs ſont ſous le toit, & la Nobleſſe forme un cercle tout autour, & c'eſt à cauſe de ce cercle qu'on a donné à ce lieu le nom de *Kolo*, qui en Polonois ſignifie tout ce qui a une figure ronde. Chaque Gentilhomme a voix délibérative à cette Aſſemblée, & il peut d'un ſeul mot ſuſpendre l'Election. Comme les pauvres Gentilshommes ſont en plus grand nombre que les riches, le Prétendant qui a le plus d'argent peut preſque s'aſſurer d'être élu. L'Election ſe fait à cheval, au milieu de ce champ, & ſe décide à la pluralité des voix, ſouvent à coups de ſabre; car quelquefois la petite Nobleſſe force le Sénat & la Chambre des Nonces, à conſentir malgré eux à l'Election propoſée.

Quand le Roi eſt mort ou qu'il a abdiqué, on voit arriver en Pologne les Miniſtres de di-

vers Prétendans, ou *Candidats*. Ces Miniſtres propoſent de la part de leurs Maîtres reſpectifs, les avantages qu'ils promettent de procurer à la République. Ses propoſitions ſont rédigées par écrit, & s'appellent *Pacta conventa*. Dès que le Roi eſt élu, il faut qu'il jure ces *Pacta conventa*, non ſeulement les ſiens, mais encore ceux de ſes Prédéceſſeurs: & s'il s'aviſoit de violer ces engagemens, il verroit bientôt une ſuperbe Confédération ſe former parmi la Nobleſſe pour le dépoſer. Il ne peut, ſans le conſentement de cette même Nobleſſe, faire de nouvelles Loix, établir des Impôts, contracter des Alliances, déclarer la Guerre, ni même ſe marier ou ſortir du Royaume. Quelle différence d'un tel Roi avec le nôtre! Le Roi de Perſe règne ſur un Peuple qui fait gloire d'être eſclave, & de lui ſacrifier ſes biens & ſa vie. Quel homme parmi nous, quelqu'élevé qu'il ſoit, oſeroit examiner les ordres du Roi, dans le cas où il s'agiroit de ſa tête? & cependant le plus petit Gentilhomme Polonois oſe impunément s'oppoſer aux deſſeins du ſien, même dans les cas où il n'eſt pas intéreſſé perſonellement.

Le Sénat de Pologne n'eſt que pour l'adminiſtration de la Juſtice. Il ne peut rien réſoudre ſur les affaires générales, ſans l'intervention des Diètes, qui ſont les Aſſemblées des Etats. Ce Sénat eſt compoſé de Laïques & d'Eccléſiaſtiques. Le Grand-Maréchal, le Maréchal de la Cour, le Chancelier, le Vice-Chancelier, & les Tréſoriers ſont les premiers Sénateurs. Le Royaume de Pologne, & le Grand-Duché de Lithuanie ont également tous ces Officiers.

Le Grand-Maréchal eſt Juge Souverain des deſordres qui peuvent arriver dans les Diètes, & dans la Maiſon du Roi. Il impoſe ſilence, & permet de parler dans les Aſſemblées de la Nation. Il introduit les Ambaſſadeurs, examine leurs dépêches, & leur aſſigne des logemens. Enfin c'eſt lui qui met le prix à toutes les marchandiſes.

Le Maréchal de la Cour ou le Petit-Maréchal, eſt ſon ſubſtitut, & en ſon abſence il exerce ſes fonctions.

Les Sceaux du Royaume ſont entre les mains du Grand-Chancelier, & le Roi-même ne peut l'obliger à ſcéller aucun Decret, ſans l'avis des Etats. On porte à ſon Tribunal les affaires civiles, & celles qui concernent les Domaines du Roi. Il veille à la conſervation des Loix, & au maintien des privilèges de la Nation. Il répond dans les Diètes aux Miniſtres des Princes étrangers. S'il eſt Eccléſiaſtique, il a l'inſpection ſur les Sécretaires, les Prêtres, & les Prédicateurs de la Cour. Son ſubſtitut eſt le Vice-Chancelier.

Le Tréſor de la République eſt adminiſtré par le Tréſorier, qui doit aſſiſter à tous les Contrats que le Roi fait, & les ſigner, ſans quoi ils ſeroient nuls.

Telles ſont les principales Charges du Sénat & de la République. Le détail des autres ſeroit trop long.

A l'égard du Clergé, il eſt bon de remarquer que c'eſt le premier Ordre du Royaume, qu'il eſt très-riche & très-puiſſant. Il poſſède plus de 200 mille Bourgs & pluſieurs Villes.

La Nobleſſe compoſe le ſecond Ordre. Elle eſt en poſſeſſion des Dignités & des Charges du Royaume & du Grand-Duché, & ne permet pas que les Etrangers ni les Roturiers y ſoient admis. Elle eſt fort jalouſe du droit d'élire les Rois, & dans certaines occaſions où le Sénat a paru vouloir ſe rendre maître de l'Election, il s'eſt trouvé expoſé à de grands dangers de la part de cette Nobleſſe.

La Pologne n'entretient pas au-delà de dix-mille hommes de troupes reglées; mais lorsque le Royaume eſt menacé d'une invaſion, la *Poſpolite*, c'eſt-à-dire, toute la Nobleſſe en armes, monte à cheval. Outre les Palatins de chaque Province qui ſont à la tête de cette Nobleſſe, elle eſt commandée par un Général, même quand le Roi eſt préſent. Cette Nobleſſe eſt leſte & courageuſe, elle marche couverte de peaux de Tigre, de Léopard & de Panthère: les chevaux ſont vifs, & pour la plupart magnifiquement enharnachés; mais ces Gentilshommes ſont peu ſoumis aux ordres de leurs Chefs. Ils négligent impunément de ſe rendre au lieu marqué par les Lettres de convocation; & lorsqu'ils ne ſont pas payés, ce qui eſt ordinaire, ils ſe retirent ſans congé. Leur marche n'eſt pas plus régulière. Ils commettent mille deſordres dans le Royaume même; & comme il n'y a jamais de Vivandiers dans une Armée Polonoiſe & qu'on ne fait point de Magazin, ils pillent de tous côtés. Il y a long-tems que cette *Poſpolite* n'a été employée, & quoique les Polonois ſoient braves & bons Soldats, il y a grande apparence que ce grand Corps de Gentilshommes

mes ſans ordre & ſans diſcipline, ne feroit pas de grands exploits contre de bonnes troupes reglées & bien diſciplinées. D'ailleurs cette Nobleſſe eſt deſunie par je ne ſai combien d'intérêts différens, & il n'eſt pas apparent qu'elle ſe réunît, à moins qu'elle ne ſe vît en danger de perdre ſa liberté ; mais tant qu'on lui en laiſſe l'ombre, on n'a pas à craindre qu'elle s'oppoſe unanimement à d'autres entrepriſes. Il y a déja long-tems que la Ruſſie eſt en poſſeſſion de diſpoſer de la Courlande, qui eſt un Fief du Royaume de Pologne, & que par la facilité qu'elle a de faire entrer ſes troupes dans le Royaume-même, elle prétend diſpoſer de la Couronne. Cela mérite l'attention de notre invincible Monarque, à qui il appartient de ſecourir les opprimés.

Il eſt de l'intérêt de notre Cour d'empêcher l'agrandiſſement de la Ruſſie; & quoique l'influence qu'elle a en Pologne ne nous regarde point directement, il convient pourtant de ſoutenir les Polonois & de ne les pas laiſſer abatre, afin de pouvoir dans l'occaſion s'en ſervir contre les Ruſſes, & les engager à une diverſion. Il me ſemble donc que nous devons entretenir une bonne intelligence avec la Pologne, non ſeulement à cauſe de la Ruſſie, mais auſſi à cauſe des Turcs. Si nous ſecourons les Polonois, ſoit par des ſommes d'argent, ſoit par une puiſſante diverſion, il n'eſt pas douteux qu'ils ne nous favoriſent en cas de guerre avec la Ruſſie. Je ſai qu'ils ſont fort mécontens de cette Cour-là, par rapport à la Courlande.

Il ne tient qu'à nous de nous les atta-

cher, en l'obligeant à leur donner ſatisfaction.

Le Roi qui règne à préſent en Pologne, eſt un Prince dont on loue fort l'équité & la clémence. Il a eu un Rival dans *Staniſlas*, ſoutenu de toute la puiſſance de la France ; mais cette Couronne étoit trop éloignée pour lui faire du mal, & ſon parti, quoique peu conſidérable par lui-même, ſe trouvant étayé des armes de la Ruſſie & de celles de l'Empereur, a triomphé de celui de ſon Concurrent quoique plus nombreux.

La Ville de *Varſovie* eſt depuis long-tems le lieu de la réſidence des Rois de Pologne, & du Sénat de la République. Elle a été préférée aux autres Villes, parce qu'elle eſt dans une diſtance à peu près égale de toutes les frontières, outre qu'elle eſt ſous une bonne température d'air, & à portée de recevoir les denrées du Royaume par la Viſtule, tant du côté de la Hongrie, de la Ruſſie & des autres Provinces méridionales, que des bords de la Mer Baltique, en remontant cette Rivière juſqu'à Dantzig. La Ville eſt ſituée à l'extrémité d'une vaſte campagne fort agréable, qui règne comme une terraſſe au-deſſus de la Viſtule ; & cette Rivière coule au pié de la hauteur où eſt Varſovie. Il y a vis-à-vis, ſur la rive droite, deux gros Villages contigus, qui n'en font qu'un, & qu'on nomme Prag, & Scarichouf. Le premier eſt fameux par une bataille donnée aux environs, entre le Roi de Suède Charles Guſtave & le Roi de Pologne Caſimir, qui commandoient tous deux leurs Armées en perſonne. Il y a à Varſovie un Château de brique aſſez bien conſtruit, quoique d'une architecture

chitecture fort commune. C'eſt proprement le Palais de la République ; car le Sénat y a une Salle, & la petite Nobleſſe une autre. C'eſt dans ce Palais que ſe tiennent les Conſeils & les Conférences avec les Ambaſſadeurs : c'eſt enfin là qu'on adminiſtre la Juſtice. Les dehors de Varſovie ſont ornés de quelques jolies maiſons de campagne & de fauxbourgs aſſez grands ; mais comme tous ces bâtimens ſont bas, d'un ordre aſſez commun, ſans régularité, ſans beauté de deſſein, ils ne préviennent guère les Etrangers qui arrivent. Les fauxbourgs ſont néanmoins ce qu'il y a de plus conſidérable, à cauſe que les Grands Seigneurs y ont leurs maiſons. Les rues en ſont larges & bien alignées: mais comme il n'y a point de pavé, on ne peut en hiver y paſſer qu'à cheval ou en voiture, ſans quoi on court risque de reſter dans la boue. La Ville n'a qu'une ſeule place, d'où partent cinq à ſix rues étroites qui font tout Varſovie, & qui ne ſont habitées que par des Marchands, des Artiſans, & quelques gens de Police. Elle eſt fermée d'une ſimple enceinte de baſſes murailles, flanquées de méchantes tours à demi ruïnées & ſans aucun foſſé. Du reſte la Ville n'a rien de remarquable, point de bâtimens de conſéquence ni de tombeaux; on ne peut guère voir de Capitale plus dénuée de monumens que celle-là. On trouve ſeulement hors de la porte principale, qui touche au Château, une colonne ronde d'une pièce de jaſpe, ou marbre rare, ſur un piedeſtal aſſez bien exécuté, & qui porte la Statue en bronze doré de *Sigismond III.*, revêtu des habits royaux, tenant un Sabre d'une main, & une grande Croix de l'autre.

tre. Ce monument, quoique beau par lui-même, ne paroît rien, parce qu'il est mal placé, & comme enterré dans un coin, environné d'une méchante levée de terre, qui ressemble à un ravelin éboulé.

Les Polonois sont naturellement crédules & superstitieux ; ils souffrent pourtant chez eux les Juifs, & quelques Sectes Nazaréennes opposées à celle du Pape laquelle ils suivent aveuglément. Lorsqu'ils embrassérent la Religion de Jésus, ils étoient gouvernés par des Ducs. MICISLAS le onzième de ces Ducs fut le premier qui se fit bâtiser.

La cérémonie s'en fit à Gnesne en présence d'un grand nombre de Seigneurs qui reçurent aussi le batême. Il règna vingt-cinq ans. Son fils BOLESLAS lui succéda : C'est le premier qui ait porté le titre de Roi de Pologne, & il aquit cette dignité d'une manière assez singulière. L'Empereur *Othon III.* s'avisa d'aller à Gnesne en pélerinage, pour visiter les os d'un certain *Adalbert* que les Polonois avoient tué, parce qu'il leur prêchoit le Christianisme. *Boleslas* rendit de grands honneurs à ce devot Monarque, & flatta sa dévotion en l'imitant, quoique dans le fond il se moquât peut-être de voir un grand Prince courir le Monde pour voir des reliques, dont il y avoit assez bonne provision en Allemagne. Quoi qu'il en soit, *Boleslas* suivit Othon à Gnesne, & cet Empereur charmé de la reception que le Duc lui faisoit, le revêtit des habits royaux, & depuis ce tems il porta toujours le titre de Roi, de même que son Successeur. Mais le Petit-fils de celui-ci *Boleslas II.* arrière-petit-fils de *Bo-*

leslas I. perdit ce Titre en punition d'un homicide qu'il commit dans la personne d'un Prélat. Ce Prince avoit donné de belles espérances dans sa jeunesse, mais dans la suite il se plongea dans la débauche. *Stanislas*, Evêque de Cracovie, après l'avoir exhorté à changer de vie, lança contre lui les foudres de l'Eglise (pour parler comme les Nazaréens) Boleslas en fut si irrité, qu'il hacha le Prélat en pièces, à coups de Sabre, au pié de l'autel. L'action étoit cruelle & impie, mais la punition fut bizarre. Le Pape *Gregoire VII.* ne se contenta pas d'excommunier ce Roi sacrilège & barbare, il s'avisa de le dépouiller de la Dignité Royale, & défendit aux Polonois de donner à leur Pays le titre de Royaume. Ces bonnes gens eurent la complaisance de se soumettre à ce Decret: la Pologne redevint Duché, & resta telle pendant 290. ans, c'est-à-dire jusqu'en 1370. Cependant les Polonois chassérent leur Roi excommunié, & ce malheureux Prince, devenu l'horreur de tout le Genre-humain, se retira en Hongrie, où il se tua lui-même de desespoir.

Après sa mort, la Pologne fut divisée en plusieurs Souverainetés, dont les Souverains se qualifioient Ducs ou Princes de Pologne. Cela dura jusqu'à *Uladislas Lockteck*, qui étant parvenu au gouvernement de toute la Pologne, songea à recouvrer le titre de Roi. D'abord il voulut s'adresser à l'Empereur *Louïs de Bavière*; mais ayant ensuite fait réflexion que les Allemands pourroient bien se prévaloir de cette démarche, pour faire de la Pologne un Fief de l'Empire, il se ravisa; & comme il étoit naturel de supposer que si le Pape avoit

le droit de dépouiller les Rois de leur dignité, il avoit auſſi celui de les en revêtir, il envoya une Ambaſſade en France, où *Jean XXII.* Souverain Pontife étoit alors, & le ſuplia de lui rendre le titre dont *Gregoire* avoit privé *Boleſlas*. Le Pontife lui accorda ſa demande; mais la Pologne ne fut reconnue pour Royaume que trente-ſept ans après la mort de ce nouveau Roi, qui mourut en 1333. laiſſant un fils & une fille. Ce fils s'appelloit *Caſimir* troiſième du nom. Il mourut en 1370. ſans laiſſer d'héritiers, & en lui finit la poſtérité de PIASTE, Payſan fameux dans l'Hiſtoire de ce Royaume. Les Polonois le tirérent de ſa charrue en 842. pour en faire leur Souverain, & ſa mémoire eſt encore en grande vénération parmi eux.

La fille d'*Uladiſlas* s'appelloit *Eliſabeth*. Elle avoit épouſé *Charles Robert*, Roi de Hongrie. *Louïs* leur fils unique fut Roi de Hongrie en 1342, après la mort de ſon Père, & Roi de Pologne après la mort de ſon Oncle maternel.

Il n'eut que deux filles, l'aînée deſquelles épouſa *Sigiſmond* Roi de Bohème & Empereur, à qui elle porta la Hongrie. La puinée fut mariée à *Jagellon* Duc de Lithuanie, à condition qu'il ſe feroit Chrétien, & qu'il engageroit ſes Sujets Lithuaniens à embraſſer la même Religion. Il le promit & tint parole. Après la mort de ſon Beaupère les Polonois lui déférérent la Couronne. Jagellon changea de nom à ſon Batême, & ſe fit nommer *Uladiſlas*.

La fille ainée de *Louïs* Roi de Hongrie, laquelle avoit épouſé *Sigiſmond*, ne laiſſa, de ſon mariage avec cet Empereur, qu'une fille unique, nommée *Eliſabeth*, qui fut mariée avec *Albert* d'Au-

d'Autriche, à qui elle porta la Hongrie & la Bohème, & c'eſt-là l'origine de la grandeur de cette Maiſon d'Autriche, qui a tant fait de bruit en Europe.

La Poſtérité maſculine de Jagellon finit dans la perſonne de *Sigismond-Auguſte*, fils de *Sigismond I.*, petit-fils de Jagellon. Sigismond-Auguſte mourut ſans poſtérité l'an 1572. & alors les Polonois ſe reſſaiſirent du droit d'Election, auquel ils ſembloient avoir renoncé depuis deux ſiècles, que la Poſtérité de Jagellon étoit ſur le Trône, encore ce Prince n'y étoit-il monté qu'à titre d'Epoux d'*Edwige*, ſeconde fille de Louïs, Roi de Hongrie, qui étoit lui-même devenu Roi de Pologne du chef de ſa Mère ſœur de Caſimir III. dernier Roi de la Poſtérité de Piaſte. Ainſi durant 730. ans, c'eſt-à-dire, depuis 842 juſqu'à l'an 1572. la Couronne de Pologne ne ſortit point de la famille de Piaſte, ni de celle de Jagellon. Si un Roi étoit dépoſé, on prenoit ſon Frère ou ſon Neveu.

En 1573. les Polonois élurent *Henri de Valois* frère de *Charles IX.* Roi de France. Il eſt remarquable que ce Prince ne tint point aux Polonois tout ce que ſes Envoyés avoient promis de ſa part ; il ne voulut ratifier que les propoſitions qui ſe trouvérent écrites ; & déclara qu'il ne prétendoit point jurer ce qui avoit été promis verbalement, ni le ratifier, alléguant que ſes Miniſtres avoient paſſé leur pouvoir. Depuis cela les Polonois ne ſe fient plus aux promeſſes verbales.

Henri III. quitta les Polonois pour aller prendre poſſeſſion de la Couronne de France, qui lui étoit dévolue par la mort de ſon frère.

Les Polonois le pourſuivirent fort loin ; mais n'ayant pu l'atteindre, & ne comptant plus de le revoir, ils élurent pour leur Roi *Etienne Bathori*, Prince de Tranſilvanie : il avoit épouſé Anne ſœur de Sigismond-Auguſte : s'il en eût eu des Enfans, il y a apparence qu'ils auroient ſuccédé ; mais étant mort ſans poſtérité, les Polonois élurent *Sigismond*, Fils de CATHERINE, Reine de Suède, autre ſœur de Sigismond-Auguſte. Il eut pour ſucceſſeur *Uladiſlas VII.* qui mourut en 1648. Son frère *Jean-Caſimir*, qui avoit été *Derviche* de la Compagnie de Jéſus, & qui étoit alors Cardinal, fut élu pour lui ſuccéder. Il règna non en Prince, mais en *Derviche* (en Moine). Les Coſaques, les Tartares, les Moſcovites, les Suédois & autres Peuples, firent impunément, ſous ſon règne, des irruptions juſqu'au cœur de la Pologne. Jean Caſimir ſentit que l'eſprit du Cloître n'étoit pas propre à le rendre redoutable, & il vit bien que le Sceptre n'étoit pas ſa vocation. Il y renonça, & ſe retira en France, où il finit paiſiblement ſa carrière.

Les Polonois lui avoient donné pour ſucceſſeur MICHEL CORIBUT, Duc de Wiesnowieski en Lithuanie, qui deſcendoit d'*Olgerd* Duc de Lithuanie, & Père de *Jagellon*. Son règne fut court & peu glorieux. Les Turcs lui enlevérent Caminiek. A ſa mort, les Polonois comprenant le beſoin qu'ils avoient d'un Roi guerrier, élurent JEAN SOBIESKI, qui s'étoit déja ſignalé par la victoire de Choczim, qu'il avoit remportée ſur les Turcs. Il les battit encore diverſes fois, & les contraignit à re-

noncer

noncer au tribut qu'ils avoient imposé aux Polonois. Il épousa une Dame Françoise d'une illustre Maison; il en eut plusieurs Enfans, dont aucun ne fut élu. Les Polonois craignant que leur Royaume ne devînt héréditaire, ne jugérent pas à propos de couronner la Postérité de SOBIESKI, & élurent les uns le Prince de *Conti* Prince du Sang de France, les autres l'Electeur de Saxe. Le Parti du premier étoit le plus fort, le Primat-même étoit à la tête, cependant l'Electeur de Saxe l'emporta. Ce Prince sut gagner une partie des Partisans du Prince de Conti, & le reste fut obligé à le reconnoître. AUGUSTE II. Electeur de Saxe & Roi de Pologne éprouva les vicissitudes de la fortune; il fut détrôné par le jeune Roi de Suède *Charles XII.* mais ce terrible ennemi ayant été vaincu à son tour par le Czar Pierre I. Auguste remonta sur le Trône. Il mourut il y a quatre ans. Les Polonois s'étant assemblés pour lui donner un successeur, élurent *Stanislas* que *Charles XII.* avoit déja fait Roi de Pologne, & qui fut obligé de céder le Trône à AUGUSTE III. que ce Conquérant en avoit chassé, pour l'y placer. Stanislas n'y fut cependant rappellé que par une partie de la Nation. L'autre partie élut le fils du Défunt, qui étoit déja Electeur de Saxe ; & cette double Election fut cause de la guerre qui s'alluma entre l'Empereur & la France: Guerre qui fut fatale à l'Empereur, puisqu'il perdit toute l'Italie dans une seule campagne. Mais la paix lui fut aussi avantageuse, que la guerre lui avoit été funeste.

On a ici des nouvelles certaines que l'Armée

mée Russienne, sous les ordres du Comte de Munich a passé le Bog le 29. de Juin, sans que les Tartares y aient apporté d'obstacle. Ils se sont retirés du côté d'Oczakof, où Munich les a suivis avec toute la diligence possible, pour ne pas leur donner le tems de se reconnoître. Dans moins de huit jours de marche, il s'est trouvé devant la Ville. Elle étoit défendue par quelques milliers de Janissaires; & outre cette Garnison, un Corps de douze-mille hommes tant Tartares, qu'autres troupes ramassées, campoient hors de la Place, à la portée du canon, dans des jardins & derrière des haies. Les Moscovites les ont attaqués avec beaucoup de vigueur, & les ont chassés de poste en poste. Malheureusement pour la Garnison, l'Artillerie ennemie avoit mis le feu à la Ville, & le Pacha occupé à le faire éteindre n'a pu venir au secours de ses gens. Les Russes les ont poursuivis jusqu'aux palissades qu'ils ont arrachées, & profitant du trouble & du desordre où cette attaque imprévue & l'incendie de la Ville avoient jetté les Turcs, ils sont entrés pêle-mêle avec les fuyards. Ce n'a plus été qu'une boucherie. Non seulement la Garnison, mais presque tous les Habitans ont été passés au fil de l'épée, on n'a épargné ni âge ni sexe. Munich ne s'est point opposé à la fureur du soldat; il en auroit trop couté à son tempérament bouillant & féroce. Les Femmes Turques ont été violées; leurs Pères, leurs Maris, leurs Enfans ont été massacrés, & elles-mêmes ont eu le même sort. On n'a fait grace qu'au Bacha, & à quelques-uns des prin-

cipaux

cipaux Officiers de la Garnison dont on espère une bonne rançon.

Cependant le Grand Vizir se tient avec une forte Armée derrière le Niester, pour couvrir Bender, au cas que les Russes eussent quelque dessein sur cette Place. Il n'y a que quelques camps volans en Hongrie sous les ordres du Pacha de Bosnie, plutôt pour observer les Impériaux que pour les attaquer.

On a beaucoup parlé de paix jusqu'à présent, mais c'est sans aucun fondement. On n'a pas laissé d'assembler un Congrès à Nimirow, dans l'Ukraine Polonoise. L'Empereur, la Russie & la Porte y ont envoyé leurs Ministres. Lorsqu'il a été question de convenir de quelques préliminaires, on a remarqué des prétentions si opposées, qu'il a été facile de juger que les conférences ne seroient ni longues, ni utiles. En effet, les Russes ont d'abord déclaré qu'ils avoient ordre de n'entrer en aucune négociation, qu'on ne fût convenu du possessoire de ce que chacun avoit pris, c'est ce que les Européens appellent *uti possidetis*. Les Impériaux tenoient le même langage; mais les Ministres Turcs, qui avoient ordre de ne point traiter qu'on ne fût préalablement convenu de la restitution d'Azoph & d'Oczakof, n'avoient garde d'écouter de telles propositions. Après avoir déclaré aux Ministres de Russie les intentions de la Porte à l'egard de ces deux Places, ils ont ajouté, en parlant au Comte d'Ostein principal Agent de l'Empereur, „ que „ bien loin que le Grand-Seigneur fût obligé „ de consentir à une condition si onéreuse, Sa

„ Hau-

„ Hautesse étoit au-contraire en droit de de-
„ mander un dédommagement à l'Empereur,
„ puisque S. M. Imp. avoit rompu le Traité
„ de Passarowitz, pendant que la Porte l'avoit
„ observé exactement, jusqu'au point de n'a-
„ voir pás donné le moindre ombrage à la
„ Cour de Vienne durant la guerre malheureu-
„ se qu'elle avoit eu à soutenir contre l'Espa-
„ gne, la France & le Roi de Sardaigne. Que
„ le Grand-Seigneur avoit évité tout ce qui
„ auroit pu donner quelque soupçon qu'il vou-
„ lût profiter de cette occasion pour attaquer
„ l'Empereur. Que cependant on ne se con-
„ tentoit pas de violer les Traités les plus so-
„ lemnels, on vouloit encore obliger la Porte
„ à une Paix honteuse, après l'avoir attaquée
„ sans raison.

Le Congrès avoit commencé le 16. de Mars de cette année 1737., sous la médiation de la Hollande & de l'Angleterre. Il n'a pas eu un succès fort heureux ; la Cour de Vienne ne voulant rien rabattre des conquêtes chimériques qu'elle se propose de faire en Hongrie, & les Turcs demandant satisfaction de la violation du Traité de Passarowitz. La première est si enflée de quelques succès que ses armes ont eus en Hongrie au commencement de cette Campagne, que quoique la fortune ait paru lui tourner le dos sur la fin, elle ne laisse pas de menacer Constantinople d'un Siège, & de trouver mauvais que l'Impératrice de Russie ait consenti à la tenue d'un Congrès, au-lieu de pousser la guerre jusqu'au moment qu'on verroit les Turcs réduits à signer les conditions qu'on voudroit leur prescrire. C'est ainsi
que

que parlent les Miniſtres Impériaux; mais les Ruſſes leur ont fait comprendre, que l'Impératrice aiant pris Azoph, forcé les lignes de Précop, chaſſé le Kan de ſa Réſidence, pris Précop même, raſé les Lignes, & enfin s'être emparé d'Oczakof, n'avoit plus rien à deſirer; qu'elle avoit tiré ſatisfaction du tort fait à ſes Sujets, & que par conſéquent elle n'avoit plus de raiſon de continuer la guerre; qu'elle en avoit même une de la finir indépendamment des autres; & que c'étoit parce qu'il ſembloit que la fortune voulût changer de parti, puiſqu'en effet le Général Laſci ayant entrepris de ruïner les nouvelles Lignes de Précop, & de fourager la partie occidentale de la Crimée, avoit été repouſſé avec perte; & que l'Armée de Munich avoit acheté bien cher les avantages qu'elle avoit remportés à Oczakof, puiſqu'elle avoit été ruïnée par les maladies contagieuſes, cauſées par les grandes chaleurs, le défaut d'eau & de vivres dans les déſerts qu'il avoit falu traverſer. Qu'enfin ces deux Armées, qui étoient revenues en Ukraine pour ſe rétablir, ſe trouvoient diminuées des deux tiers, & qu'il n'y auroit pas peu de difficulté à les recruter. Que celle de Laſci avoit été pourſuivie dans ſa retraite par les Tartares, qui en avoient tué quantité de Soldats, & fait un bon nombre d'eſclaves, de ceux qui ne pouvoient pas ſuivre, on qui s'écartoient pour quelque beſoin, ou pour piller.

Pendant qu'on négocioit ainſi à Nimirow, la guerre alloit ſon train. Le Grand-Vizir toujours poſté ſur le Nieſter avec la grande Armée, n'eut pas plutôt appris la retraite de l'Ar-

mée

mée Ruſſe en Ukraine, qu'il fit un Détachement pour reprendre Oczakof, dont la perte eſt à coup ſûr un avant-coureur de ſa diſgrace. Les Moſcovites écrivent que ce Détachement étoit au moins de ſoixante-mille hommes, auxquels s'étoient joints vingt-mille Tartares: c'eſt ſans doute pour relever la gloire de la Garniſon, & augmenter la honte des Turcs, qu'ils exagérent ſi fort le nombre des Ennemis; la vérité eſt que dans ce détachement, qui ne paſſoit pas vingt-mille hommes, il y avoit à peine deux-mille bons Soldats; le reſte n'étoit qu'un ramas de Goujats, peu propres à faire un Siège. Mais le Grand-Vizir ſe figuroit que les Ruſſes n'auroient pas eu le tems de ſe fortifier, & qu'en les ſurprenant par une attaque bruſque & imprévue, ils rendroient une Place, qui fumoit, pour ainſi dire, encore de l'incendie que le dernier Siège y avoit allumé. Il a été trompé dans ſon eſpérance. Le Seraskier Gentzy Ali-Bacha, qu'il avoit chargé de cette entrepriſe, n'a pu en venir à bout. Le 5. d'Octobre le Siège a commencé, & le 23. du même mois il a été levé, après beaucoup d'aſſauts & de canonnades. Dans le même tems de la levée du Siège d'Oczakof, le Congrès de Nimirow a ceſſé, & les Miniſtres Turcs s'étant retirés, ceux de Ruſſie & d'Autriche ont pris le même parti.

Dès que je ſerai bien informé des affaires de Hongrie, je ne manquerai pas d'en inſtruire Votre Majeſté, à qui j'offre cependant l'encens de ma profonde vénération.

Fin du III. Mémoire.

LET-

LETTRE IX.

PAGI-NASSIR-BEK,

A

ABDALEM-HISSA.

Mehter (1) *du Roi.*

Il lui parle de son départ de Pologne, de son arrivée à Vienne, des grands Hommes qui ont été Eunuques, & de l'opinion de quelques Pères de l'Eglise sur les Eunuques.

DIEU veuille combler de ses faveurs le plus excellent, le plus officieux & le plus géné-

(1) *Meh* en Arabe signifie *Grand*, & *ter* est le mot dont les Persans se servent pour exprimer le comparatif, comme le *teros* des Grecs. Ces deux mots joints ensemble désignent un Officier, dont l'emploi revient à celui de Grand-Chambellan. Cette charge est toujours possédée par un Eunuque. Les Eunuques sont de deux sortes, les blancs & les noirs ; les blancs ne vont jamais parmi les femmes, ou fort rarement, au lieu que les noirs ne sortent jamais du Palais. Ces derniers viennent du fond de l'Ethiopie, & sont affreux à voir. Les uns & les autres sont coupés à fleur de ventre, s'il m'est permis de parler ainsi ; opération dangereuse, même pour les plus jeunes Enfans, puisque de ceux que l'on taille ainsi, il en échape à peine la moitié. Le *Mehter*, ou Grand-Chambellan est toujours un Eunuque blanc, d'un âge avancé. Il n'a pas la liberté d'entrer dans les appartemens des femmes, à moins qu'il n'y soit appellé ou mené par le Roi, mais à cela près son autorité est très-grande ; car il

néreux des Confidens des Rois, Monſeigneur *Abdalem Hiſſa*, dont je fais gloire de me dire l'Eſclave.

J'avois voulu écrire à Votre Excellence avant mon départ de Pologne ; mais ayant été occupé à m'inſtruire des affaires de ce Royaume pour en informer notre premier Miniſtre, qui eſt la baſe de la Juſtice, j'ai été obligé de différer d'un jour à l'autre, juſqu'à ce qu'enfin j'ai reçu ordre de me rendre ici pour le ſervice du Roi du Monde.

Je ſuis charmé de ce changement, car le ſéjour de Varſovie commençoit à m'incommoder extrêmement. Les Polonois ſont les meilleures gens du monde, mais on ne peut vivre avec eux ſans boire du vin & du brandevin. Comme ils aiment à l'excès ces liqueurs, ils croiroient commettre une incivilité de n'en pas offrir à ceux

il eſt établi ſur tous les Eunuques du Palais. Il ne quitte jamais le Roi, & eſt toujours le plus proche de ſa perſonne, ſoit aux aſſemblées, ſoit ailleurs. Il le ſert à table, les deux genoux à terre, & fait l'épreuve des viandes pour la ſeconde fois, après qu'elle a été faite à l'entrée de la Sale. Il l'habille & deshabille. Il a le maniment de tout ce que le Prince met journellement de pierreries & de bijoux, & de ſon argent comptant. En un mot il ne quitte preſque point le Roi, que quand il le voit prêt à s'engager avec quelque femme. La marque de ſa dignité conſiſte en un petit cofret d'or, garni de pierreries, & fait en façon de gondole. Il le porte attaché à la ceinture. Ce cofret contient trois ou quatre petits mouchoirs, ſi fins & ſi déliés qu'on les pourroit mettre dans une coque de noix, quelque peu de cachou, & d'opium, des parfums & des cordiaux, dont il ſert le Roi quand il lui en demande. Comme cet Officier a plus d'occaſions que perſonne de parler au Roi & de choiſir les momens, il eſt fort craint, fort reſpecté, & en même tems fort careſſé.

ceux qui les viennent voir, & ils tiennent pour un affront le refus qu'on fait d'en boire. Je n'avois que deux ou trois connoissances parmi les Marchands de Varsovie, je les voyois rarement chez eux; mais quand la bienséance m'y amenoit, ils m'importunoient avec une opiniâtreté qui me déplaisoit infiniment, pour me faire boire du vin de Hongrie. J'avois beau leur dire que je ne buvois que de l'eau, ils croyoient que je me moquois d'eux, & s'imaginoient que c'étoit par mépris pour leur maison que je refusois de boire d'un vin dont ils sont très-friands. Ils me pressoient d'une manière à me faire perdre patience. J'espère de vivre ici avec plus de liberté, & je me flate que les Allemands ne se piqueront pas d'une politesse si incommode.

La première chose à quoi j'aye pensé en arrivant ici, a été de vous assurer d'une obéissance éternelle, & de me recommander à votre protection. Vous pouvez, Très-Excellent *Mehter*, faire valoir mieux que personne les foibles services que je rends à notre glorieux Monarque, les dangers où je suis exposé parmi des Nations infidelles & perfides, qui comptent pour rien les Droits de l'Hospitalité, qui cherchent à vous perdre lorsqu'ils vous caressent, & qui violent le Droit des Gens avec encore moins de scrupule que les Traités les plus solennels.

Les Turcs appellent la Ville de Vienne *Besch* ou *Vesch*, ils donnent le même nom au Duché d'Autriche, & appellent l'Empereur *Vesch Krali*, Roi d'Autriche. Cependant la Dignité

 d'Em-

d'Empereur eſt la plus diſtinguée parmi les Souverains de la Religion de Jéſus.

La Ville de Vienne eſt ſituée au midi du Danube ſur la pente d'un côteau, dans l'endroit où la petite Rivière de Vienne ſe jette dans ce Fleuve. Elle eſt à douze *Paraſanges* (ſix lieues) des frontières de Hongrie, & à vingt de Presbourg Capitale de ce Royaume. Elle n'a pas les agrémens de nos Villes de Perſe; on y voit peu de jardins, d'allées d'arbres, de maiſons de plaiſance : on a plus ſongé à la fortifier qu'à l'embellir. J'ai pourtant ouï dire à un habile Ingénieur qu'elle n'eſt point forte, & que les Turcs l'auroient priſe, lorsqu'ils l'ont aſſiégée, s'ils avoient ſu l'art d'attaquer une Place comme le ſavent certaines Nations Européennes. En effet toutes ſes fortifications ne conſiſtent qu'en une ſeule envelope, compoſée de baſtions, de demi-lunes, de chemins couverts & de foſſés.

Pour l'entretien de ces fortifications, on a mis un impôt aſſez ſingulier; c'eſt que tous ceux qui veulent entrer dans la Ville après les huit heures du ſoir, ſont obligés de payer la valeur d'un *Chayé* (quatre ſous & demi); mais je ne ſai par quelle fatalité le produit de cet impôt, quoique plus que ſuffiſant pour la choſe à quoi il eſt-deſtiné, n'empêche pas que les fortifications ne tombent en ruïne, & que les foſſés ne ſe comblent des décombres mêmes des baſtions. Les rues de Vienne ſont étroites & ſombres. Il y a peu de Places publiques, & celles qu'on y voit ne ſont ni des plus belles ni des plus ſpacieuſes.

L'Em-

L'Empereur n'eſt pas logé comme un Prince de ſon rang devroit l'être. Le Palais où il tient ſa Cour eſt un bâtiment antique, dont les murailles ſont d'une épaiſſeur ſi prodigieuſe, qu'on le prendroit pour une de ces groſſes tours oblongues qui étoient anciennement des Citadelles.

Les eſcaliers n'y ont aucun ornement : les appartemens ſont bas & étroits, avec des plafonds couverts de toiles peintes : les planchers de Sapins tels que chez les moindres Bourgeois; enfin le tout eſt auſſi ſimple que s'il avoit été bâti pour des Fakirs (2). Cela eſt ſi vrai, qu'il n'y a même pas de jardin dans ce Château, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à un petit enclos qui eſt ſous les fenêtres de l'appartement de l'Impératrice, où l'on plante quelques fleurs & où l'on tient un peu de verdure. Pour réparer la mauvaiſe apparence de cette vieille maiſon, on y a ajouté un nouveau corps de logis, qui contient des appartemens un peu plus ſpacieux, plus exaucés, & plus ornés de peintures & de tapiſſeries. Le dehors a même quelque apparence, cependant les portes & les fenêtres n'ont que leur ouverture dans la muraille, ſans aucun de ces ornemens qui les accompagnent ordinairement dans les maiſons modernes, pour peu qu'elles ſoient proprement bâties. Il y a cependant de beaux Palais à Vienne, que les Grands de la Cour ont fait bâtir à leurs dépens : tel eſt celui du Prince Eugène, le plus grand Général que l'Em-

(2) *Fakir* ſignifie un mendiant volontaire. C'eſt le nom que prennent certains Moines Mahometans.

l'Empereur ait eu, qui a si souvent battu les Turcs, & qui est mort il y a deux ans. Ce Prince étoit François de naissance, de l'illustre Maison de Savoye. Le Roi de France lui avoit refusé de l'emploi dans ses Armées, où son Père avoit eu un rang considérable. Ce refus lui couta cher: le jeune Prince alla porter sa valeur & ses talens chez les Ennemis de la France, & fit à celle-ci tout le mal qu'il put.

Les fauxbourgs sont sans doute ce qu'il y a de plus beau à Vienne. Le plus vaste & le plus agréable en même tems de ces fauxbourgs, est celui de Léopoldstadt, au Septentrion de la Ville. Les autres sont rangés autour de la Ville-même, sans aucune séparation entre eux, de sorte qu'ils paroissent n'en faire qu'un qui entoure toute la Ville. Ils ont été rebâtis depuis le dernier siège, & la plupart pourroient passer pour de jolies Villes. Il y en a un entre autres nommé la *Favorite*, du nom d'un Château où l'Empereur va passer ordinairement l'Eté. Ce Château n'a guère plus l'air d'une Maison Impériale que celui de la vieille Cour, excepté qu'il est neuf; à cela près, il n'est ni grand ni élevé; c'est un long corps de logis sans aucune magnificence, & que personne ne s'aviseroit de prendre pour la maison de délices du premier Prince de l'Europe.

La Ville, quoique dans une agréable situation, se trouvant dans un endroit où le Danube se partage en cinq branches & forme plusieurs Iles couvertes de bosquets, ne jouït pas néanmoins d'un air fort sain, & on a même un proverbe qui dit que l'air de Vienne est toujours

ou

ou venteux ou venimeux. En effet on remarque presque toute l'année que les vents s'y font sentir avec tant de violence & de fracas, qu'on a de la peine à marcher dans les rues; aussi les Seigneurs n'habitent pas l'Eté dans la Ville. Ils vont passer la belle saison dans les fauxbourgs, où ils ont presque tous de très-beaux Palais.

La Ville de Vienne fut assiégée en 1529. selon la manière de compter des Chrétiens, qui revient à l'année 935. de l'Hégire, par Soliman Ben Sélim Khan (3). Ce Prince la pressa vivement pendant vingt jours de siège; mais la rigueur de la saison, jointe à la résistance de la garnison, l'obligea à abandonner cette entreprise. Il leva le siège le 14. d'Octobre.

En 1683. sous le règne de Mahomet IV. le Vizir *Kara Mustafa* vint mettre le siège devant cette Ville, & ouvrit la tranchée le 14. de Juillet. Elle fut mal attaquée, & vaillamment défendue par le Comte de Stahremberg. Cependant le Vizir s'en seroit rendu maître, s'il n'eût pas fait les fautes qu'il fit.

L'Empereur qui règnoit alors étoit *Léopold*, Père de l'Empereur *Charles VI.* Il étoit sorti de Vienne dès qu'il vit l'Armée Turque diriger sa marche de ce côté-là. Il appella *Jean Sobieski* Roi de Pologne à son secours. Ce Prince se mit

(3) C'est Soliman II. du nom, surnommé le Grand à cause de ses exploits de guerre. Il gagna la fameuse bataille de Mohatz, où le jeune Roi de Hongrie Louis II. périt avec plus de 40. mille Chrétiens. Il vainquit Schach Thamas Roi de Perse, prit sur lui les Villes de Tauris & de Bagded, & obtint divers autres avantages sur ses Voisins.

mit en marche avec environ trente-mille hommes, & s'étant joint à l'Armée Impériale, forte d'environ vingt-mille hommes, il alla combattre les Turcs, quoique plus forts de la moitié, les défit, & délivra Vienne, service important qui ne fut payé que d'ingratitude par celui qui l'avoit reçu.

J'ai dit que le Vizir fit de grandes fautes : en voici deux principales. Il marcha vers Vienne, sans s'assurer de quelques petites Places qui étoient sur sa route, & qui dans la suite l'incommodérent beaucoup. Fièr de se voir à la tête de plus de deux-cens-mille hommes, il méprisa ces sortes de précautions, & ne doutant pas d'emporter Vienne en peu de jours avec une si puissante Armée, il ne voulut pas que rien pût retarder sa conquête.

L'Ennemi profita de sa négligence & de sa présomption. Le siège tirant en longueur, ces petits postes que le Vizir avoit négligés, lui rendirent sa subsistance difficile. La disette se mit dans son camp, & il perdit beaucoup de monde, qui périrent de faim & de misère, sans compter que la Garnison faisant de fréquentes & sanglantes sorties, en tuoit beaucoup. Cependant son Armée étoit encore de cent-cinquante-mille hommes, lorsqu'il fut attaqué par les Polonois & les Impériaux.

La seconde faute que fit Kara-Mustafa, & qui lui fit perdre la bataille, c'est qu'il ne voulut jamais sortir de ses lignes pour aller au devant des Chrétiens, & qu'il laissa tailler en pièces un corps de douze-mille hommes qu'il avoit posté au bas de la montagne nommée Kalemberg, à deux parasanges (une lieue) de Vien-

Vienne. Les Chrétiens ayant forcé ce quartier, en forcérent un autre, & puis un troisième. Ceux qui en purent échaper, fuyant vers le Quartier-Général, y portérent l'allarme. En moins de trois heures tout fut dans une confusion extrême. On voyoit les Troupes Turques courir en desordre, & criant *Giaur Joachinder* (4) : tout prenoit la fuite sans faire la moindre résistance. La déroute fut entière. Le Camp, l'Artillerie, le Trésor de l'Armée, tout tomba entre les mains des Chrétiens. Le lâche Grand-Vizir fut des premiers à fuir.

Il y a un Arsenal à Vienne médiocrement bien fourni d'artillerie. La Cavalerie de l'Empereur passe pour bonne. Quant à l'Infanterie, j'en ai vu quelques Régimens en fort mauvais état. Les Officiers sont mal payés, & les Soldats demandent l'aumône sans façon à tous les passans. Leurs habits sont pour la plupart déchirés, & répondent assez à leur pauvreté.

Il y a à Vienne beaucoup de ces Mosquées, que les Nazaréens appellent Eglises; mais elles ont presque toutes assez peu d'apparence. En revanche il y a une belle maison d'Opera.

Les Européens appellent Opera des Tragédies en musique, où l'on voit chanter des Héros enchaînés, & d'autres qui meurent en chantant; celui qui leur fait couper la tête chante aussi, & celui qui la coupe en fait de même. Enfin les actions non seulement les plus tragiques, mais les plus atroces s'y font en chantant, ce qui me paroît absurde & extravagant, & qui me fait croire que les Européens ne sont pas si

(4) C'est-à-dire, *voici les Infidelles.*

ſi ſages qu'ils le prétendent. Ceux qui repréſentent ces Héros ſont des Eunuques, ou plutôt des demi-Eunuques ; & quoiqu'il ſoit défendu chez les Nazaréens, par le Droit Civil & Eccléſiaſtique (5), de châtrer ou faire châtrer de jeunes Garçons, j'ai néanmoins ouï dire à d'habiles gens, que les Cardinaux, qui ſont les Lieutenans du Souverain Pontife, font faire cette opération à tous les jeunes Garçons qui ont la voix belle, tant les Italiens ſont paſſionnés pour le Chant mou & efféminé, & pour tous ces Spectacles qu'on appelle Opera. C'eſt pour ce ſpectacle ſeul que les Européens font des Eunuques ; car du reſte ils n'en ont point pour la garde de leurs femmes, à qui ils laiſſent une entière liberté ; & c'eſt quelque choſe d'aſſez ſingulier pour un Perſan de voir, dans ce Pays-ci, les femmes pêle-mêle avec les hommes à la promenade, & dans tous les autres divertiſſemens en uſage chez les Européens.

Ce n'eſt pas que les Italiens ne ſoient pour le moins auſſi jaloux que les Perſans ; on dit même qu'ils le ſont davantage ; mais c'eſt qu'ils ſe défient même des Eunuques, & qu'ils ſe fient davantage à certaines inventions aſſez ſemblables à des cadenats dont ils portent toujours la clé ſur eux. Outre cela ils ont ſoin de tenir leurs femmes dans une gêne & une contrainte

(5) Les Canons parlent du châtrement comme d'une eſpèce d'homicide, *Eunuchismo homicidium committi ſancientes*. Juſtinien ordonne la peine du talion contre ceux qui font ſoufrir cette ſorte de martyre : ce qui eſt conforme au ſentiment d'Ovide, qui dit,

Qui primus pueris genitalia membra recidit,
Vulnera quæ fecit debuit ipſe pati.

trainte pour le moins aussi étroite que celle où nous tenons les nôtres, de sorte que ce sont les seuls Européens qui imitent un peu nos manières.

Quand je dis que les Italiens ne se fient pas aux Eunuques, je n'entens pas seulement ceux qui ne le sont qu'à demi, mais même ceux qu'on a rasés entièrement, fussent-ils noirs comme des corbeaux. Les Chrétiens croient en général que leurs femmes ne doivent avoir de desirs que pour eux; je dis en général, car il y a des Nations parmi eux assez commodes sur l'article en question. Ils croient que les Eunuques peuvent faire naître des desirs, & même plus que cela: & cette idée suffit pour troubler leur repos, en quoi ils sont plus jaloux que les Orientaux, qu'ils accusent pourtant d'une jalousie excessive, & pensent bien différemment d'eux, puisqu'ils croient que leurs femmes sont portées à aimer les Eunuques, & que nous sommes persuadés que les Eunuques n'ont pas de plus grands ennemis que les femmes qu'ils ont sous leur garde, comme l'expérience nous en a assez convaincu. Ce n'est pas tout, les plus anciens Docteurs de leur Religion, qu'ils appellent *Pères de l'Eglise*, ont employé plusieurs pages de papier à exhorter les Vierges, les Veuves, & les Femmes mariées à éviter la présence des Eunuques, d'autant plus dangereux pour elles, qu'elles s'en défient moins, ou plutôt qu'elles craignent moins les suites d'un pareil commerce. Un savant Derviche (6) *de la Compagnie de Jésus* a fait

(6) Il faut que notre Espion ait aimé la lecture, & qu'il

fait un catalogue de tous ces Docteurs qui ont écrit sur cette matière ; & rien n'est plus plaisant que ce que dit là-dessus un d'entre eux nommé Basile.

Cependant au commencement du Nazaréenisme, la mode s'étoit introduite parmi les Dévots de se châtrer, à cause d'un passage de l'*Evangile*, où le Messie promet de grandes récompenses à ceux qui se châtreront pour le Royaume des Cieux. Un certain Origène Docteur célèbre parmi les Nazaréens se fit Eunuque, pour obéir à cette parole ; Leontius Evêque d'Antioche en fit de même. Leur action fut blâmée dès-lors, & l'est encore bien plus à présent. Les autres Ecclésiastiques, de crainte que la manie de se châtrer ne se répandît au point de passer en coutume, & ne devînt à la fin une Loi, prétendirent que ce passage étoit une métaphore, & qu'il faloit l'entendre spirituellement d'une castration figurée. Ils n'ont garde de trouver des figures dans les passages des Evangiles qui paroissent favorables au pouvoir sans bornes qu'ils se sont aquis parmi les sots Nazaréens, & à la cupidité qui leur a fait amasser tant de richesses, qu'ils emploient à un Luxe épouvantable.

Les Chrétiens s'imaginent que les Eunuques n'ont ni la force d'esprit ni la force de corps qu'ont les autres hommes. Vous pourriez, Très-Excellent *Mehter*, être une preuve du contraire ;

&

qu'il eût fait d'assez grands progrès dans la Langue Françoise pour avoir lu le Dictionnaire de Bayle, où l'on trouve le passage de Saint Basile rapporté au long, & le Jésuite Théophile Raynaud cité en plusieurs endroits. Voy. Bayle, Dict. article *Combabus*.

& s'il faloit remonter aux tems les plus reculés, combien de Héros & de grands Ministres d'Etat ne trouveroit-on pas qui ont été Eunuques! Un ancien Historien dit que les Eunuques des Rois de Perse étoient leurs yeux & leurs oreilles, voulant signifier l'autorité de ceux-là & la confiance de ceux-ci. C'étoit la même chose en Egypte & en Mésopotamie; & cela n'a pas changé aujourd'hui, par un effet de la sagesse des Rois d'Orient, qui ont compris de tout tems, que les Eunuques n'ayant ni femmes ni enfans, ni Maîtresses, ni par conséquent d'affection, devoient naturellement en être d'autant plus intègres, & plus zélés pour le bien & la gloire de l'Etat. Je ne comprens pas pourquoi les Nazaréens s'imaginent que les Eunuques sont foibles de corps, & n'ont ni le courage ni la capacité des autres hommes. Il me semble qu'on n'en est ni moins robuste, ni moins brave, ni moins habile pour avoir perdu un bras à la guerre: Et un Philosophe, que les Nazaréens appellent eux-mêmes l'Oracle de la Nature (7), a remarqué que les Animaux qu'on châtre de bonne heure, n'en deviennent que

(7) C'est apparemment Aristote qui a dit en effet quelque chose de semblable dans son Histoire des Animaux au dernier chap. du 9. Livre. Voici la traduction Latine de ce passage; *Omnia animalia si dum crescunt castrentur, majora & elegantiora quàm incastrata evadunt.* Claudien n'est pas si favorable aux Eunuques. Voici comme il parle à un d'eux qui vouloit commander les Armées:

Tu potes alterius studiis hærere Minervæ;
Tu telas, non tela pati; tu stamina nesse;
Tu segnes operum sollers urgere puellas,
Et niveam Dominæ pensis involvere lanam.
Vel si sacra placent, habeas pro Marte Cybellen:
Rauca Celænæos ad tympana disce furores,

que plus grands & plus beaux. Les Grecs étoient même en général ſi perſuadés que les Eunuques avoient quelque avantage ſur les autres hommes, que le mot d'*Eunuque*, qui dans leur Langue ſignifie un *châtré*, eſt dérivé de ceux-ci *eu noun echein*, qui ſignifient qui a l'eſprit bon. Les Romains appelloient *caſtra* les Camps, les Armées, du mot *caſtrare* qui veut dire *châtrer*, par où ils ont voulu faire entendre que les Gens de guerre devoient être des Eunuques, ou pour parler plus proprement, vivre chaſtement, comme des Eunuques. Auſſi avoient-ils ſoin de chaſſer de leurs camps les femmes de mauvaiſe vie. Mais ſans recourir à des tems ſi reculés, & ſans parler de Narſès, un des plus grands Capitaines qu'il y ait eu, n'a-t-on pas vu en Europe Sigismond Battori Prince de Tranſilvanie, ſurnommé l'invincible à cauſe de ſes grands exploits, qui néanmoins étoit Eunuque, ce qui fut cauſe de la caſſation de ſon mariage avec la fille de l'Archiduc de Grätz ? Les Turcs n'ont-ils pas eu Sinan-Bacha (8), ſi fameux par ſes exploits de Mer, & Halis l'Eunuque qui fit plus d'une fois trembler l'Empereur d'Allemagne ſur ſon trône, par les belles actions qu'il fit en Hongrie, & les victoires qu'il y remporta ? Enfin, pour ce qui eſt de

Cymbala ferre licet, pectusque illidere pinu,
Inguinis & reliquum Phrygiis abſcindere cultris.
Arma relinque viris ...... Claudian. In Eutrop.

(8) Paul-Jove dit qu'une Truye le fit Eunuque ; car comme il dormoit, étant encore enfant, au milieu d'un chemin à l'ombre, cet animal ſurvint, & l'auroit dévoré, ſi on n'étoit accouru au ſecours ; mais on ne put empêcher que d'un coup de dent elle ne lui emportât cette partie qu'on ne nomme pas.

de la capacité, n'avons-nous pas vu en Perse vers le milieu du siècle passé le célèbre (9) Saroutaki, l'un des plus habiles, des plus intègres

(9) „ Les avantures de ce Grand-Vizir sont si singulières, que je crois qu'on ne sera pas fâché d'en voir ici un récit abrégé. Saroutaki nâquit sous Séphi I. & fut premier Ministre sur la fin du règne de ce Prince & au commencement de celui d'Abas II. Il étoit fils d'un Boulanger de Tauris Capitale de la Médie, qui n'ayant pas les moyens nécessaires pour l'établir d'une manière conforme à l'éducation qu'il lui avoit donnée, l'envoya à Ispahan chercher fortune. Le jeune homme avoit du cœur & de l'ambition, il crut qu'en entrant dans les Troupes il trouveroit les moyens de se distinguer & de s'avancer. Il prit ce parti. Devenu soldat, il eut le malheur d'avoir pour camarades de jeunes libertins, qui l'entraînérent dans toute sorte de débauches, & lui firent sur-tout prendre du goût pour un crime abominable, qui attira autrefois le feu du Ciel sur deux Villes fameuses par leurs desordres. Il ne se contentoit pas de tomber dans cette horreur avec ses camarades, il poussa même la fureur jusqu'à enlever les beaux garçons qu'il rencontroit à l'écart. Il y avoit environ deux ans qu'il menoit cette vie, lorsqu'un Officier du Roi le trouvant capable de quelque chose de plus que de porter le mousquet, le prit pour son Sécretaire; mais à peine l'avoit-il été trois mois, qu'un Enfant du quartier qu'on cherchoit depuis huit jours fut trouvé dans sa chambre dans l'état des gens qu'on enlève avec violence. Les Parens de l'Enfant poussés d'un juste desir de vengeance, s'allérent jetter aux piés du Roi, pour lui demander justice d'un si sanglant afront. Le Roi entendant leur plainte, & se trouvant de bonne humeur dans ce moment-là, leur dit en riant, *allez le châtrer*. Ces gens ne se le firent pas dire deux fois, ils coururent au logis du Ravisseur, & le rencontrérent, comme il en sortoit à cheval, accompagné d'un seul domestique. Ils l'eurent bientôt jetté à bas, & dans le même instant ils exécutérent l'ordre du Roi, avec toute la fureur qu'on peut s'imaginer en des gens irrités comme l'étoient ceux-là. C'est ainsi qu'en Perse on laisse ordinairement à chacun le soin de venger de ses propres mains le tort qu'on lui a fait; la Justice prononce, & l'Offensé exécute. Le Maître de Saroutaki n'étoit pas loin du Roi lorsque la plainte fut faite & la sentence prononcée; & comme ce

tègres & des plus éclairés Miniſtres qui aient jamais eu la confiance de leur Maître.

Pour

„ Monarque plaiſantoit ſur l'arrêt en queſtion, il prit la „ liberté de lui dire: *Sire, c'eſt en vérité grand dommage* „ *que ce garçon périſſe. Il a de l'eſprit infiniment, & il* „ *pourroit un jour rendre de grands ſervices à Votre Majeſté.* „ Le Roi répondit, *Hé bien qu'on le ſauve, s'il en eſt en-* „ *core tems, ſinon qu'on le faſſe panſer.* Malheureuſement „ la grace arriva trop tard; l'ordre étoit exécuté; mais „ le Criminel n'étoit pas mort, choſe extraordinaire à „ l'âge où il étoit. On prit ſoin de lui, & on le panſa „ ſi bien qu'il en guérit. *Saroutaki* devenu incapable de „ débauche, ne s'appliqua plus qu'aux affaires, & il ſe „ rendit, en dix ans de tems, ſi habile dans les Finances, „ qu'on le fit Contrôleur-Général du Vizir de Mazenderan, „ c'eſt à-dire, de l'Intendant d'Hyrcanie, lequel étant „ mort Saroutaki eut ſa place. Enfin après avoir été Gou- „ verneur de Guilan, il devint Nazir, c'eſt-à-dire, Grand- „ Maître de la Maiſon du Roi, & puis Premier Miniſtre „ d'Etat. Jamais la Perſe ne fut gouvernée avec plus d'é- „ quité & d'intégrité que ſous ſon Miniſtère, & le Roi „ Abas II. ne ſe conſola jamais de l'avoir fait périr mal à „ propos. Voici en peu de mots comme la choſe arriva. „ Un certain *Janikan* Général des Courtches avoit un „ Couſin qui étoit Gouverneur de Province, & qui ayant „ mal verſé dans le Pays, & traité les habitans avec beau- „ coup de dureté, fut mandé à la Cour, & condamné „ par le Grand-Vizir à une juſte ſatisfaction, malgré les „ ſollicitations de Janikan. Celui-ci ſe déclara depuis „ ennemi du Miniſtre, & épiant les occaſions de le per- „ dre, il la trouva. Il fut quelques mois ſans pouvoir „ néanmoins exécuter ſon deſſein; mais un jour que le „ Roi avoit donné audience à des Ambaſſadeurs, ayant „ remarqué que ce Prince étoit fâché contre le Miniſtre „ pour un ſujet qu'on raconte diverſement, il ſe mit à „ l'accuſer de pluſieurs choſes la plupart fauſſes, mais qui „ ne laiſſérent pas de faire impreſſion. L'audience finie, „ le Roi voulut monter à cheval, & par malheur pour le „ Premier-Miniſtre, il ſortit par le grand Portail du Pa- „ lais, par où il paſſoit rarement. Le Prince trouva le „ cheval du Vizir tout proche du ſien. On le menoit tou- „ jours le plus près qu'il étoit poſſible du lieu où étoit le „ Roi, à cauſe du grand âge & des infirmités de ce Mini- „ ſtre. Le Roi voyant ainſi un autre cheval près du ſien, „ demanda à Janikan, qui ſuivoit Sa Majeſté, à qui il

„ étoit

Pour vous, Seigneur Très-benin, qui êtes le réfuge de ceux que la fortune maltraite, puisſiez-

„ étoit. Le Général des Courtches ne laiſſa pas échaper „ cette nouvelle occaſion de nuire au Vizir : *Sire*, dit-il, „ *quel autre homme que ce chien de Grand-Vizir oſeroit faire* „ *cela ? Il ne ſe contente pas de maltraiter les Serviteurs, il* „ *perd encore le reſpect pour le Maître. Je le ſai bien, Ja-* „ *nikan*, répondit le Roi ; *mais j'y pourvoirai.* Jani- „ kan prit ces paroles pour un ordre de le défaire du Vi- „ zir. Il s'aſſocia avec quelques autres Grands qui étoient „ ennemis jurés de ce Miniſtre, & s'étant rendu chez lui, „ il le maſſacra, & lui coupa la tête qu'il apporta aux „ piés du Roi. Ce Prince ſurpris de la promptitude de „ *Janikan*, demeura interdit, & ne ſut s'il devoit louer „ ou blâmer cette action. Il ſe contenta de remercier le „ Général des Courtches de ſon zèle, & ſe retira. *Jani-* „ *kan* revint chez lui triomphant, ſuivi de plus de trois- „ cens Courtiſans qui ſe réjouïſſoient de la mort de Sa- „ routaki. Malheureuſement pour *Janikan*, la Reine Mè- „ re étoit amie intime du défunt, qui ſavoit les moyens „ de fournir aux dépenſes exceſſives de cette Princeſſe. „ Cependant le meurtrier fut d'abord élevé aux premiers „ honneurs de la Guerre, & fut fait Généraliſſime. Ebloui „ de ſa faveur, il traita aſſez cavalièrement la Reine-Mè- „ re, qui lui avoit fait dire qu'il auroit dû reſpecter l'âge „ & les ſervices du Grand-Vizir ; & comme il prévit que „ cette Princeſſe travailleroit à le perdre, il réſolut de „ la prévenir, & forma le deſſein, avec quelques amis, „ de l'enlever du Serrail & de l'égorger, crime juſqu'a- „ lors inouï en Perſe, où les Serrails ſont des lieux Sa- „ crés. Un des conjurés frapé de l'horreur du crime, & „ du péril où il s'alloit expoſer, découvre tout le com- „ plot & obtient ſa grace. Le Roi qui regardoit déja „ *Janikan* de mauvais œil, & qui regrettoit ſon Vizir, „ entra dans la plus affreuſe colère, en apprenant ce der- „ nier trait ; & ſans délibérer davantage, il donna ſes „ ordres, pour que le lendemain on maſſacrât, dans la „ grand-Salle de ſon Palais, tous les Conjurés qui s'y „ trouveroient. Ce jour étant venu (c'étoit le cinquiè- „ me de la mort du Vizir) le Roi vétu de rouge, ſelon „ la coutume du Pays, lorſqu'il ſe fait quelque exécution „ d'importance, ſe rendit le matin à la Salle, & voyant „ Janikan aſſis avec huit des Conjurés, dont quatre étoient „ des Gouverneurs de Province, il lui adreſſa la parole, „ & lui dit : *Perfide, de quelle autorité avez-vous tué mon*

„ *Vi-*

ſiez-vous jouïr long-tems de la gloire que vous vous êtes aquiſe dans l'exercice de votre charge, & de la confiance du plus grand Roi du Monde. Je baiſe très-humblement le bout de votre robe.

A Vienne &c.

LETTRE X.

LE MEME AU MEME.

Il lui parle de l'état préſent de l'Empire d'Allemagne, & de l'origine du pouvoir de la Maiſon d'Autriche.

TRES-EXCELLENT MEHTER, je ne puis mieux m'adreſſer qu'à vous pour faire parvenir juſqu'au Roi tout ce que j'apprens de remarquable du Gouvernement des Puiſſances d'Europe. Pour ce qui eſt des guerres & des intérêts que les Européens ont en-

„ *Vizir*? Il voulut répondre, mais le Roi ne lui en donna pas le tems. Il ſe leva en diſant tout haut, *frapez*, & ſe retira dans un cabinet qui n'étoit ſéparé de la Salle que par des vitres de criſtal. Auſſitôt des Gardes apoſtés ſe jettérent ſur les Proſcrits, & les mirent en pièces à coups de hache, ſur les beaux tapis d'or & de ſoie dont la Salle étoit couverte, aux yeux du Prince & de toute la Cour. D'autres Gardes coururent exécuter les autres Conjurés, qui étoient les uns dans le bain, les autres dans leurs maiſons. Les cadavres furent jettés au milieu de la Place Royale, & expoſés pendant trois jours, après quoi on les enterra. V. Chardin Voy. T. VIII,

entre eux, j'en dresse des Mémoires que j'envoie directement à l'Athemadeulet.

L'Allemagne est une des plus grandes Régions de l'Europe ; sa longueur est de deux-cens milles, qui font quatre-cens Parasanges, & sa largeur de cent-cinquante. Elle a pour Voisins la France, la Hollande, la Pologne, la Hongrie, l'Italie & les Suisses.

Elle est divisée en plusieurs Souverainetés, parmi lesquelles il y en a qui ne rapportent pas cinquante-mille écus. Les plus puissans de ce nombre prodigieux de Souverains sont sans doute les Electeurs, dont il y en a quelques-uns qui peuvent mettre de nombreuses Armées sur pié, & ont des revenus considérables. Ces Electeurs sont au nombre de neuf, dont trois sont Ecclésiastiques, & les six autres Séculiers. Depuis un tems immémorial l'Empire a conféré à ces neuf Princes le droit d'élire les Empereurs ; mais ils en étoient autrefois les Sujets, & étoient obligés de leur obéir en tout ce qui regardoit le bien général de l'Empire. Cette sujetion rendoit fort douteuse la Souveraineté des Electeurs ; mais à la Paix de Westphalie, Paix fameuse parmi les Européens, les Electeurs obtinrent le droit de faire des alliances offensives & défensives, non seulement avec d'autres Princes de l'Empire, mais même avec des Etrangers; de lever tels impôts qu'il leur plairoit sur leurs Sujets; & de faire la guerre quand bon leur sembleroit, pourvu que ce ne fût pas contre l'Empire. La manière dont la plupart se sont conduits depuis cette Paix, a bien fait voir qu'ils ne se croyoient point obligés de rendre compte de leur conduite aux

Em-

Empereurs, & qu'ils estimoient ne tenir leurs Etats que de Dieu seul. Quelquefois aussi ils s'en sont mal trouvés, & lorsque les Empereurs se sont vus les plus forts, ils les ont traités avec la dernière sévérité, les dépouillant de leurs Domaines, de leur Dignité, & les enfermant dans d'étroites prisons.

Autrefois après que l'Empereur étoit élu, il faloit qu'il allât se faire couronner à Rome par le Pape, qui le confirmoit dans sa Dignité, & qui le déposoit, quand il lui plaisoit. Cela arriva à Henri IV. pour s'être voulu mêler des affaires des Ecclésiastiques de l'Empire.

L'Electeur de Mayence est le premier de ses Collègues, à cause de sa Charge de Grand-Chancelier, qui lui donne le droit de fixer le jour de l'Election d'un Empereur, & d'inviter les autres Electeurs à se rendre à Francfort où se tient l'Assemblée Electorale. Il ne doit faire cette invitation qu'un mois après la mort de l'Empereur décédé, afin de donner aux Electeurs le tems d'examiner les qualités de ceux qui briguent cette haute Dignité. Il n'est pas nécessaire que les Electeurs se trouvent en personne au lieu de l'Election, il suffit qu'ils envoient des Ambassadeurs bien instruits des Loix de l'Empire. Lorsque tous les Electeurs ou leurs Ambassadeurs se trouvent assemblés, on tient quelques Conférences préliminaires sur les Personnes qui se présentent pour la Dignité Impériale, & sur ce qu'il convient de stipuler avec eux dans la Capitulation : après quoi l'Electeur de Mayence fixe encore le jour de l'Election actuelle. On tient ce jour-là les portes

tes de la Ville fermées, & c'est l'Electeur de Mayence qui en a les clés.

Les Electeurs se rendent de l'Hôtel de Ville à l'Eglise avec un cortège qui répond à leur Dignité, étant entourés de leurs Gardes, & faisant porter devant eux par leurs Grands-Maréchaux une épée la pointe en haut, mais dans le fourreau. Les Ambassadeurs des Electeurs absens se contentent de l'éclat d'une suite de Gentilshommes & de Domestiques. Ils donnent aussi le pas aux Electeurs qui sont présens en personne, quand même leur Maître auroit le rang sur eux dans le Collège Electoral.

Arrivés à l'Eglise, on y célèbre ce que les Nazaréens appellent la Messe. Les Protestans n'y assistent point, leur Religion ne le leur permettant pas. Je dirai ailleurs à Votre Altesse ce que c'est que les Protestans. Cette cérémonie étant finie, les Electeurs entrent dans une chambre de l'Eglise, nommée *Sacristie*, où ils procédent à l'Election.

Tout ce qui s'observe en cette occasion est réglé par la Bulle d'or, qui est une Constitution de l'Empereur *Charles IV*. laquelle est regardée depuis long-tems comme une Loi fondamentale de l'Empire, & dont les Princes de ce même Empire se moquent en de certaines occasions, pendant qu'ils la font valoir en d'autres.

Le nombre des Electeurs étoit fixé autrefois à sept, savoir, l'Archevêque de *Mayence* Archi-Chancelier, en Allemagne; l'Archevêque de *Cologne* Archi-Chancelier du St. Empire, en Italie; l'Archevêque de *Trèves* Archi-Chance-

lier

lier dans les Gaules & au Royaume d'Arles; le Roi de *Bohème* Archi-Echanſon; le *Comte Palatin du Rhin* Archi-Maître-d'Hôtel; le Duc de *Saxe* Archi-Maréchal; le Marcgrave de *Brandebourg* Archi-Chambellan.

Ces grandes Charges ſont reſtées aux Electorats, excepté celle du Comte Palatin du Rhin, qui s'étant embarqué dans une guerre contre la Maiſon d'Autriche, fut dépouillé de ſa Dignité & banni de l'Empire. Sa Dignité fut conférée au Duc de Bavière, qui avoit embraſſé le parti contraire, & s'étoit ſacrifié pour les intérêts de l'Empereur *Ferdinand II.*: mais à la Paix de Weſtphalie les Ennemis de la Maiſon Palatine ayant été obligés de la rétablir dans ſes Etats & dans la Dignité Electorale, on convint de créer un huitième Electorat auquel on attacha la Charge d'Archi-Tréſorier de l'Empire. Enfin l'Empereur Léopold créa un neuvième Electorat en faveur du Duc d'*Hannovre*, & cette entrepriſe fit crier tout l'Empire, qui prétendit que l'Empereur n'avoit pas le droit d'ériger de nouveaux Electorats ſans ſon conſentement. Le Duc de Brunswig, fâché de voir conférer une pareille Dignité au Cadet d'une Branche cadette, fit plus de bruit que perſonne; mais l'Empereur étoit puiſſant & redoutable, il falut ſe taire. Le nouvel Electeur s'engagea à ne donner jamais ſa voix qu'à un Prince de la Maiſon d'Autriche. Il y a des Villes dans l'Empire, qui ne dépendent d'aucun Prince, & qui ſe gouvernent en Républiques ſous la protection immédiate de l'Empereur. Des Provinces-mêmes ſous le nom de *Cercles* conſervent

vent le Gouvernement Républicain, proprement Démocratique.

Tous les Membres de ce vaſte Corps envoient des Députés à la Diète générale de l'Empire, qui ſe tient d'ordinaire à Ratisbonne. Outre cette Diète générale chaque Etat de l'Empire eſt en droit d'en tenir de particulières, pour ſes propres intérêts.

Les Electeurs uſent de cette prérogative d'une manière qui marque leur indépendance, & ils ont été les premiers à ſe diſtinguer à cet égard des autres Membres du Corps Germanique. Le Droit qu'ils avoient aquis inſenſiblement de faire ſeuls l'Election de l'Empereur, étoit déja très-propre à leur donner du relief: mais quand ils commencérent, ſous l'Empereur *Louïs de Bavière*, à conclure entre eux une étroite alliance pour ſe maintenir dans ce Droit & dans les autres avantages qui leur en revenoient, on les vit prendre encore un plus grand aſcendant ſur les autres. La Bulle d'or y contribua auſſi beaucoup. Elle les repréſente comme les Colonnes de l'Empire, & non ſeulement les autoriſe à tenir des Aſſemblées particulières, mais elle les exhorte même à veiller ſoigneuſement à la conſervation du Corps Germanique & à ſes intérêts, & leur enjoint de s'aſſembler fréquemment pour cet effet. L'Empereur Wenceſlas leur fournit bientôt après l'occaſion de faire valoir leurs Droits, lorsque s'étant attiré le mépris de l'Empire, par ſon indolence & ſa mauvaiſe conduite, les Electeurs s'aſſemblérent & le dépoſérent dans toutes les formes. Ils tinrent encore de fréquentes Aſſemblées ſous le règne

de

de *Frédéric III.* dont ils étoient si mécontens qu'ils pensérent à le déposer. Ce fut sous ce même règne qu'ils commencérent à former une Chambre particulière à la Diète. Enfin le Droit de prescrire aux Empereurs une Capitulation, dont les Electeurs commencérent à se mettre en possession lors de l'Election de Charles-Quint, n'augmenta pas peu leur prééminence. Ils se servent soigneusement de ce Droit pour obliger les Empereurs à demander principalement leur avis & leur consentement sur les affaires les plus importantes. En quoi ils ont trouvé si peu d'opposition de la part de ces Monarques, que plusieurs d'entre eux ont voulu abolir les Diètes générales, & convoquer seulement les Electeurs, en leur joignant encore quelques Princes qu'ils avoient intérêt de ménager. Mais la Paix de Westphalie rétablit les choses sur le pié où elles sont présentement.

Les Comtes de l'Empire sont des Etres amphibies, qui participent de l'état de Souverain & de celui de Sujet. Ils ont séance à la Diète générale dans le Collège des Princes; mais comme ils ne jouïssent pas dans cette Assemblée d'un droit égal à celui des Princes, & qu'ils n'assistent pas aux Diètes particulières, on peut les regarder comme un Corps à part, & comme jouïssant de tous les droits dont un Corps particulier peut jouïr dans l'Empire sans préjudice du Corps général. C'est à leur égard que se manifeste la différence que met l'inégalité des forces entre ceux qui ont le même droit. C'est sur-tout envers eux que les Empereurs exercent leurs droits réservés, & cette au-

autorité dont on a bien voulu que le Chef de l'Empire fût revêtu, d'une manière qu'on a peine à trouver dans la ſupériorité territoriale des Comtes les caractères eſſentiels de la Souveraineté. Il en eſt de même des Villes libres de l'Empire, qui par leur foibleſſe actuelle ſont dans une dépendance manifeſte du Chef de l'Empire ; & cette ſupériorité territoriale qu'elles prétendent, & qu'on ne leur diſpute point, devient chez elles purement précaire dans ſon exercice, tant à l'égard de l'Empereur qu'à l'égard d'un puiſſant Voiſin. D'où l'on peut conclure que ſi la Cour Impériale en agit avec plus de circonſpection à l'égard des Electeurs, ce n'eſt pas qu'elle reſpecte davantage leur Souveraineté, qu'elle regarde peut-être comme une uſurpation, mais c'eſt qu'elle reſpecte leurs forces & leur puiſſance.

Le Corps Germanique quoique très-puiſſant en lui-même, eſt très-foible par ſa conſtitution. En effet il paroît bien difficile d'accorder tant de Membres d'un même Corps dans les choſes qui regardent leur bien commun, & cette difficulté augmente à meſure que le nombre de ces Membres eſt plus grand. D'ailleurs ceux qui compoſent ce Corps diffèrent ſi fort entre eux, tant par leur puiſſance & par le rang qu'ils tiennent dans l'Empire, que par les prérogatives dont ils y jouïſſent à l'égard de ſon gouvernement général, qu'on peut les regarder comme autant de petits Corps particuliers qui ont des intérêts ſéparés. Ces diſtinctions ne peuvent que cauſer des jalouſies, ſi celui à qui elles ſont dues en uſe d'une manière incompatible avec le bien de ceux qui ſe trouvent

vent dans un rang inférieur, & si elles leur deviennent injurieuses. Ajoutez à tout cela les entreprises continuelles que les Empereurs font pour étendre leur autorité, & l'attention des Princes à s'y opposer. Charles-Quint & tous ses Successeurs n'ont rien oublié pour écraser les Etats de l'Empire, afin de les pouvoir gouverner despotiquement. Il en est résulté de sanglantes guerres, qui ont pensé causer la ruïne totale de ce Corps, & y ont jetté des semences de soupçon & de défiance entre le Chef & les Membres, qui vraisemblablement subsisteront, tant qu'il y aura un Empereur puissant & en état d'être craint, & des Electeurs capables de lui résister.

Voilà en abrégé, Très-Excellent Mehter, quel est l'état actuel de l'Empire d'Allemagne, dont la suprême Dignité est depuis plus de deux-cens ans dans une illustre Maison, qui semble se l'être rendue héréditaire, & avoir réduit le Droit d'Election à une simple cérémonie, dont on pourroit bien un jour se passer, si les Electeurs n'y prennent bien garde.

Cette Maison est celle d'Autriche, peu connue avant le onzième siècle de l'Ere Chrétienne. Elle tire son origine des Comtes de Habsbourg, qui tenoient un rang distingué en Suisse. *Rodolphe* Comte de Habsbourg, après avoir été quelques années Grand-Maréchal de la Cour d'Ottocare Roi de Bohème, fut élevé à l'Empire l'an 1273. Il fit la guerre à Ottocare, le vainquit, & lui enleva les Provinces d'Autriche, de Styrie, de Carinthie & de Carniole, qu'il réunit à l'Empire. Il en donna le gouvernement à son fils Albert, & celui-ci en reçut l'in-

l'investiture du consentement de l'Empire en 1283. Albert avoit épousé Elisabeth d'Autriche, Héritière de ces Etats qu'Ottocare avoit usurpés, & que Rodolphe enleva à Ottocare.

Après Rodolphe de Habsbourg l'Empire élut Adolphe de Nassau pour Empereur ; mais Albert, fils du défunt, qui prétendoit à cette Dignité, fit assassiner Adolphe de Nassau, entre Beinheim & le Cloître de Rosendahl, après l'avoir renversé lui-même de son cheval, d'un coup de sabre qu'il lui donna au travers du visage, après quoi il se fit élire Empereur. Les Electeurs Palatin & de Trèves lui refusérent leur voix, & s'absentérent pour ne point se trouver à une Election qui ne devoit pas être des plus régulières ; mais Albert les força peu de tems après à le reconnoître pour Chef légitime de l'Empire.

Albert donna l'Autriche à Rodolphe, son fils aîné, & l'institua lui & ses Successeurs Ducs d'Autriche. C'est depuis ce tems-là que la Maison de Habsbourg s'est appellée Maison d'Autriche. Il fut assassiné par le fils de son frère, qui le soupçonnoit de vouloir retenir l'Alsace qui étoit son patrimoine. Six mariages contractés par des Princes de la Maison d'Autriche, ont porté cette Maison au degré de puissance où elle est présentement. J'ai parlé de celui d'Albert, fils de Rodolphe I. avec Elisabeth d'Autriche, qui lui apporta ses droits sur l'Autriche & la Carinthie.

II. Albert II. fils du précédent, épousa Jeanne fille unique d'Ulric Comte de Pfirt, qui lui porta ce Comté en dot. Il mourut en 1358.

III. Albert V. Duc d'Autriche & ſecond du nom en qualité d'Empereur, épouſa Eliſabeth fille de Sigismond Roi de Hongrie, de Bohème, & Empereur. Il ſuccéda à ſon Beau-père dans la Dignité Impériale, & aux Royaumes de Hongrie & de Bohème.

IV. Maximilien I. Empereur qui ſuccéda à ſon Père Fréderic III. Empereur & Duc d'Autriche, épouſa Marie de Bourgogne, qui lui apporta les Pays-Bas & le Comté de Bourgogne.

V. Philippe d'Autriche, fils de Maximilien I. & de *Marie* de Bourgogne, épouſa *Jeanne* fille unique & héritière de *Ferdinand V.* Roi d'Arragon & d'*Iſabellé* de Caſtille, dont il eut *Charles*, qui fut le fameux CHARLES-QUINT, & FERDINAND I. qui fut Empereur, après l'abdication de ſon frère.

VI. FERDINAND I. épouſa *Anne*, fille de *Ladiſlas IV.* Roi de Hongrie & de Bohème, qui mourant en 1516. eut pour ſucceſſeur à ces deux Couronnes *Louïs II.* ſon fils tué à la bataille de Mohacz en 1526. ſans poſtérité, & ſa ſœur fut héritière de ces Royaumes qui revinrent à la Maiſon d'Autriche, ce qui augmenta conſidérablement le pouvoir qu'elle avoit déja en Allemagne.

Cette Maiſon a été de tout tems ennemie déclarée de la France, qu'elle a toujours regardée comme un obſtacle à ſes deſſeins ambitieux. En effet Charles-Quint étoit ſur le point de ſubjuguer les Allemands, lorsque Henri II. Roi de France l'attaqua avec une puiſſante Armée, & donna le tems aux Princes de l'Empire de ſe reconnoître, & de ſortir de

cet abattement général où les progrès de l'Empereur les avoient jettés. Ce Monarque fut si piqué de cette conduite de la France, qu'il résolut sa perte. Il s'accommoda comme il put avec les Princes de l'Empire, qui lui fournirent des Troupes pour faire la guerre à une Puissance qui ne l'avoit faite que pour eux, & il vint mettre le siège devant Metz avec cent-mille hommes d'Infanterie, douze-mille Chevaux & cent-quatorze Pièces de canon. Le siège fut long & meurtrier; mais enfin l'Empereur fut obligé de céder à la bravoure des Assiégés, & de le lever honteusement. Ce fut alors que ce Monarque voyant que la fortune l'abandonnoit, prit la résolution d'aller finir dans un Cloître une vie presque toujours marquée de prospérités.

Charles V. en quittant le monde laissa ses Etats d'Allemagne à son Frère *Ferdinand I.* & le Royaume d'Espagne avec les Pays-Bas à *Philippe II.* son fils unique. C'est ainsi que se formérent les deux branches de la Maison d'Autriche, l'une Allemande, l'autre Espagnole, qui a fini à *Charles II.* auquel a succédé PHILIPPE V. Duc d'Anjou Petit-Fils de *Louïs XIV.* Roi de France & Oncle du Roi *Louïs XV.* à présent régnant en France. La Branche Allemande ne consiste plus que dans la personne de l'Empereur régnant *Charles* sixième du nom, le dernier des fils de *Léopold*. Ce Monarque n'a eu de son Epouse que deux filles & un fils qui n'a pas vécu long-tems. La première de ces Filles s'appelle MARIE THERESE, l'autre *Marie Anne*. Celle-là a épousé FRANÇOIS Duc de Lorraine & de Bar, Grand-Duc de

Toſcane, & on dit que celle-ci eſt deſtinée au Prince *Charles* frère du Grand-Duc.

Il ne paroît pas que l'Empereur puiſſe avoir d'autres héritiers: mais il a pourvu à ſa ſucceſſion par une diſpoſition éventuelle, connue ſous le nom de Pragmatique Sanction, qu'il a fait dreſſer dans la meilleure forme dès l'an 1713. Par cet Acte l'Empereur conſtitue ſa fille aînée ſon héritière univerſelle; & au défaut de cette Princeſſe Marie-Anne, & les Enfans qui naîtront d'elle; enfin au défaut de ceux-ci, les Enfans de l'Empereur Joſeph ſuccèderont. *Joſeph* étoit fils de Léopold, & par conſéquent frère de Charles VI. qui règne aujourd'hui. Il eut deux filles, dont l'une a épouſé l'Electeur de Saxe, l'autre l'Electeur de Bavière.

Charles VI. n'a rien oublié pour étayer ſa Pragmatique, il a ſollicité la garantie des principales Puiſſances de l'Europe, les unes l'ont accordée, les autres l'ont refuſée. Reſte à voir ſi cette Succeſſion n'excitera pas de grands troubles en Europe, nonobſtant les précautions que l'Empereur a priſes pour les prévenir.

Au reſte il y a dans l'Empire trois Electeurs, qui ſont Rois; mais dont les Royaumes ſitués hors de l'Empire, n'empêchent pas l'Empereur de traiter les trois Princes comme de ſimples Electeurs, ne leur donnant d'autre titre, quand il leur écrit pour les affaires qui regardent l'Empire, que celui de *Dilection*. Le premier de ces Electeurs eſt celui de *Brandebourg*, qui eſt Roi de *Pruſſe*; l'autre eſt l'Electeur

teur de *Saxe*, Roi de *Pologne*; & le troisième, l'Electeur de *Hannovre*, Roi d'*Angleterre*.

Ces trois Rois Electeurs sont les plus puissans Princes de l'Empire, & ils pourroient s'ils étoient unis changer la face des affaires, & empêcher que la Maison d'Autriche ne dispose à son gré de la Couronne Impériale; ce qui arrivera, si l'Empereur vient à bout de faire élire le Grand-Duc son Gendre Roi des Romains. Mais malheureusement ils sont si divisés & ont des intérêts si opposés, qu'il n'y a pas apparence qu'ils se réunissent jamais pour cela.

Très-Excellent Seigneur, je me recommande à la bonté de Vos Esclaves.

A Vienne ce 25. d'Août 1738. (1)

LETTRE

(1) Le Lecteur sera peut-être surpris que quelquefois j'ômette les dates, & que d'autres fois je les mette à notre manière. Je réponds à la première question, que je ne mets point de date quand je n'en trouve pas dans l'original de ce très-véritable Ouvrage, ou qu'elles sont effacées; & à l'autre question, que c'est pour éviter la difficulté qu'il y a d'accorder notre manière de compter avec celle des Mahométans, difficulté qui n'est pas petite, puisqu'ils comptent par les années Lunaires, & que nous comptons par les années Solaires, ce qui est cause que nos Auteurs sont si peu d'accord entre eux, quand il s'agit de supputer les années de l'Hégire, & de les réduire à notre façon de compter. Je dirai ici une fois pour toutes, quelle est la nature des années des Mahométans, & comment il faut compter par l'Hégire, après quoi on me permettra, pour éviter la confusion, de n'employer que nos époques, permis à chacun d'en faire la supputation à la manière des Mahométans. Quoique les Arabes se servissent toujours autrefois des années Lunaires; cependant en ajoutant sept mois à dix-neuf années, comme font les Juifs, ils les réduisoient aux années Solaires, & avoient toujours par conséquent leurs Mois fixés à la même saison de l'année; mais comme environ le tems de Mahomet cette coutume devint hors d'usage,

LETTRE XI.

Le Meme au Meme.

Il l'entretient des trois Religions qui ſont ſoufertes dans l'Empire, & répond à quelques objections que les Chrétiens font contre Mahomet, & ſes Sectateurs.

SAge Dépoſitaire des plus ſecrettes penſées d'un Monarque qui ſurpaſſe tous les autres en mérite, comme le Soleil ſurpaſſe les autres Aſtres en ſplendeur, j'ai promis à Votre Excellence de lui marquer ce que c'étoient
que

leur année a toujours été depuis exactement Lunaire, conſiſtant ſeulement en 354. jours 8. heures 48 minutes; & comme ces heures & ces minutes de ſurplus faiſoient exactement onze jours en trente ans, ils ont accoutumé d'ajouter un jour aux années 2. 5. 7. 10. 13. 15. 18. 24. 26. & 29. de cette période. De manière que ces ſortes d'années conſiſtent chacune en 355. jours, à cauſe du jour qu'ils ajoutent alors au dernier mois de l'année Tous ceux qui profeſſent la Religion Mahométane ſe ſont toujours ſervis de cette année-là, & il y a un paſſage de l'Alcoran qui les y oblige; car Mahomet dit dans cet endroit, que c'eſt une impiété de prolonger l'année, c'eſt-à-dire, d'y ajouter un mois. Selon ce compte l'année des Mahométans étant d'onze jours plus courte que l'année Solaire, il s'enſuit que le commencement de l'année de l'Hégire n'eſt pas fixe, l'année ſuivante commençant toujours onze jours plutôt que celle qui la précède; c'eſt pourquoi il arrive quelquefois en Eté, quelquefois au Printems, d'autres fois en Hiver, & quelquefois en Autonne; & paſſe dans l'eſpace de 35. ans par toutes les ſaiſons de l'année, & revient encore au même tems de l'année Solaire, mais non pas exactement le même jour.

que les Proteſtans, & je vais m'aquitter de ma promeſſe avec toute l'exactitude & la préciſion dont je ſuis capable.

Au commencement du XVI. Siècle, le Moufti de Rome Léon X. voulant bâtir une belle Mosquée à l'honneur de St. Pierre, ſans qu'il lui en coutât rien, s'aviſa de promettre le Paradis à tous ceux qui voudroient contribuer à ce pieux deſſein. Il ouvrit les tréſors de l'Egliſe, pour parler comme les Nazaréens, c'eſt-à-dire, qu'il fit publier des Indulgences pour les plus grands Pécheurs, moyennant quelque contribution en argent. Une Troupe de Fakirs fainéans & ſuperſtitieux ſe chargérent de cette gueuſerie. Ils montent en chaire, vantent les Indulgences, & les mettent au-deſſus de tout ce qui peut appaiſer la colère de Dieu. Ils ne ménagérent pas les hyperboles, & portérent l'impiété juſqu'à dire, que quand même un homme auroit couché avec la *Mère de Dieu*, ſon péché lui ſeroit pardonné au moyen d'une petite ſomme d'argent pour la Mosquée de St. Pierre. Un de ces Fakirs portoit ſur l'oreille une longue plume de coq, qu'il diſoit être de l'aile de l'Ange Gabriel. Ces impiétés étoient ſoutenues d'un déréglement de vie abominable, qui rendoit ces Prêcheurs odieux aux gens de bien, même chez les Allemands, qui ſont d'ailleurs d'aſſez bonnes gens. Le Moufti avoit cru mieux faire ſes affaires chez ces Peuples que chez ſes Italiens, ſoit qu'il crût ceux-ci moins riches ou plus rafinés: mais il ſe trompa. L'Allemagne a toujours abondé en perſonnages éminens en ſavoir & en vertu. Un Docteur nommé MARTIN LUTHER s'éleva contre

les Prêcheurs d'Indulgences, & contre les abus qu'ils en faiſoient. Juſques-là les plus zélés Défenſeurs du parti contraire, avouent que Luther avoit raiſon, & qu'il auroit été louable, s'il en fût demeuré-là; mais il s'aviſa d'attaquer les Indulgences-mêmes, & celui qui s'en dit le Diſpenſateur. Auſſi-tôt il fut cité à Rome; mais il ſe moqua de la citation, & continua à traiter le Moufti, qu'on nomme *Pape*, avec le dernier mépris, & à déclarer la guerre aux Fakirs & à ſes autres Supôts. L'Empereur voulut impoſer ſilence au Docteur, mais il n'en put venir à bout, & il remarqua dès-lors que Luther étoit ſoutenu des plus puiſſans Princes de l'Empire. Ceux-ci gardoient encore quelque ménagement avec Charles-Quint; ils ſe contentoient de demander la réforme de *l'Egliſe* dans ſa doctrine, & dans les mœurs du Clergé, ſur-tout de celui de Rome, & en attendant ils vouloient qu'on accordât la liberté de conſcience à quiconque abandonneroit le Pape pour embraſſer la Doctrine de Luther. Ce n'étoit pas-là le compte de l'Empereur: préoccupé du deſſein de gouverner l'Empire comme une Monarchie, il voyoit de mauvais œil une foule de monde ſe ranger ſous les Etendars de Luther; des Provinces entières, des Villes, des Etats; & il jugeoit bien que les Allemands prenoient le chemin de ſe moquer des foudres du Pape, qu'il avoit deſſein de joindre au bruit de ſon Artillerie. Ces foudres du Pape ſont des morceaux de papier qui ont eu autrefois la vertu de changer toute la face de pluſieurs Royaumes. On a vu des Uſurpateurs, moyennant

nant un de ces talismans, appellés *Bulles* d'excommunication, devenir des Rois légitimes, & des Rois lègitimes, être chassés de leur trône, comme des Tyrans & des Intrus. Jamais la baguette d'Aaron n'opéra de pareils miracles.

L'Empereur auroit bien voulu se venger de Luther & de ses Adhérens; il n'y étoit pas médiocrement sollicité par le Pontife Romain; mais la guerre que les Turcs avoient portée en Hongrie l'obligeoit à dissimuler. Il étoit de son intérêt que l'Empire fût paisible au dedans, afin d'en pouvoir être secouru au dehors, & les Partisans de Luther pouvoient lui fournir autant de troupes que les amis du Pape. Voulant donc prévenir les divisions intestines, il convoqua une Diète générale à Spire, où Ferdinand son Frère vint présider. On délibéra dans cette Assemblée sur les moyens d'arrêter le zèle fougueux des Catholiques (c'est le nom que prennent les Partisans du Pape) & de calmer les inquiétudes des Luthériens. Après diverses conférences, on dressa un Decret qu'on crut propre à produire ces deux effets. Ce Decret portoit : 1. Que dans les lieux où l'on avoit reçu l'Edit de Worms contre le Luthéranisme, il ne seroit permis à personne de changer de créance, & que l'on continueroit à observer cet Edit, en y obligeant pareillement le Peuple, jusqu'à la tenue du Concile que l'Empereur faisoit espérer bientôt. 2. Que dans les endroits où l'on a embrassé la nouvelle Religion, qu'on ne peut quitter sans un danger évident de Sédition, on y pourra persister dans les mêmes pratiques, jusqu'à ce qu'on ait

aſſemblé le Concile. 3. Que dans ces endroits-là on ne pourra abolir la Meſſe, ni empêcher que les Catholiques ne jouïſſent du libre exercice de leur Religion, ni même permettre qu'aucun d'eux embraſſe la Secte Luthérienne. 4. Que les Sacramentaires ſeroient bannis de l'Empire, & les Anabâtiſtes punis de mort, ſuivant l'Edit de l'Empereur qui avoit été ratifié. 5. Que les Prédicateurs obſerveroient le Decret des deux derniéres Diètes de Nuremberg, qu'ils ſeroient circonſpects & s'abſtiendroient d'offenſer perſonne dans leurs diſcours, & de donner ſujet au Peuple de ſe ſoulever contre les Magiſtrats. Qu'ils ne propoſeroient aucuns nouveaux ſentimens, à moins qu'ils ne fuſſent fondés ſur l'Ecriture ; qu'ils prêcheroient l'Evangile ſuivant l'interprétation approuvée par l'Egliſe ; & que pour les articles qui étoient en diſpute, l'on attendroit la déciſion légitime du Concile. 6. Qu'enfin tous les Membres de l'Empire vivroient en paix, & n'exerceroient aucun acte d'hoſtilité les uns contre les autres ſous prétexte de Religion.

Les Etats du parti de Luther virent bien que ce Decret ne tendoit qu'à les amuſer, & à fermer la bouche à leurs Prédicateurs. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, Erneſt & François Ducs de Lunebourg, Philippe Landgrave de Heſſe & Wolfgang Prince d'Anhalt, avec quatorze Villes Libres ou Impériales, s'oppoſérent à ce Decret comme captieux & illuſoire, & ſignérent une Proteſtation qu'ils ſignifiérent à la Diète. C'eſt de cette Proteſtation que les Sectateurs de Luther prirent le nom de PROTESTANS, que presque tous

tous les ennemis du Pape ont ensuite pris à l'exemple des Luthériens.

Dans la suite l'Empereur fit une cruelle guerre à ces Protestans ; mais ayant encore eu besoin d'eux, il fut obligé de leur donner la paix, & de leur permettre le libre exercice de leur Religion. Ses Successeurs crurent qu'ils seroient plus heureux que lui. *Ferdinand II.* entreprit de les exterminer ; mais les Rois de Suède & de France vinrent à leur secours, & Ferdinand fut trop heureux de n'être pas dépouillé de ses Etats & de la Couronne Impériale. Cette guerre dura trente ans, pendant lesquels il se commit des cruautés sans nombre. Enfin elle fut terminée par le Traité de Westphalie, qui fut l'époque de la grandeur & de la puissance des Protestans ; car non seulement ils obtinrent l'exercice libre de leur Religion ; mais encore plusieurs cessions considérables, & des privilèges qui les mettent au niveau des Catholiques, qu'ils surpassent même en forces & en richesses ; car le seul Roi de Prusse est aussi puissant que tous les Electeurs Catholiques ensemble, à l'exception de la Bohème, qui est un Electorat possédé par la Maison d'Autriche.

Les Catholiques ont grand soin que le nombre des Electeurs de leur Religion surpasse celui des Protestans, afin que ces derniers ne puissent pas élire un Empereur ennemi du Pontife Romain & de son Clergé.

Pendant que Luther faisoit la guerre au Pape en Allemagne, CALVIN la lui faisoit en France, ZUINGLE en Suisse, & HENRI VIII. Roi d'Angleterre la lui faisoit dans son Ile.

Je pourrai dans la ſuite informer Votre Excellence d'une partie de ces faits, ce ſera vous faire l'Hiſtoire des folies des Nazaréens; mais en attendant, j'aurai l'honneur de vous dire que plus j'avance dans cette Hiſtoire & dans la Lecture des Livres Nazaréens, plus je me confirme dans la Sainte Religion (1) où la Providence m'a fait naître. En voici quelques raiſons générales. Les Chrétiens nous appellent Infidèles, ſans aucune raiſon; car nous regardons ISA (Jéſus) comme un grand Prophète, plus grand que Moyſe, & Mahomet (2) comme ſon Paraclet. Nous ne parlons du Meſſie qu'avec reſpect, & eux ne parlent de ſon Paraclet qu'avec blaſphême. Comme ils ſont tous très-portés à la calomnie, à la médiſance & à la ſatyre, il n'y a ſorte d'abomination qu'ils n'ayent écrit contre l'Apôtre de Dieu, ſorte de railleries qu'ils n'en ayent faites. Nous pourrions nous en venger, ſi nous étions auſſi malins qu'eux, ils nous donnent aſſez de priſe; mais ce n'eſt pas-là notre caractère. Nous ne médiſons point, nous ne calomnions point, & nous plaiſantons encore moins ſur un ſujet auſſi grave que la Religion. Nous alléguons des raiſons, & non pas des railleries qui ne prouvent rien. Quelles calomnies n'ont-ils pas forgées contre tous les grands-hommes qui n'ont pas été de leur ſentiment, depuis Julien juſ-

(1) Il faut ſe ſouvenir que c'eſt un Mahométan qui parle.

(2) Selon la véritable prononciation de ce nom il faudroit écrire *Mohammed*, mais je me conforme à l'uſage reçu parmi nous.

jusqu'à Henri IV. Roi de France ? Quelles fables indécentes n'ont-ils pas inventées pour les rendre odieux & méprisables ? Quelles satyres n'ont-ils pas publiées contre eux ? Quels crimes n'ont-ils pas approuvé, lorsqu'ils en ont pu retirer quelque avantage pour leur parti ? Quels Tyrans n'ont-ils pas comblé de louanges, lorsqu'ils les ont défaits de quelque Prince qui ne leur plaisoit pas ? témoin les trois Lettres de ce Moufti qu'ils appellent *Saint Gregoire le Grand* au Tyran *Phocas*, le plus affreux de tous les Monstres, qui après s'être révolté contre l'Empereur *Maurice* son Maître qui l'avoit comblé de bienfaits, le détrôna, & fit égorger en présence de ce malheureux Monarque cinq jeunes Princes ses Enfans, que Maurice n'avoit pas eu le tems de mettre en sureté. La Nourrice du plus jeune voulant lui sauver la vie, mit son propre enfant à la place; mais Maurice qui s'en aperçut, fit donner le sien aux bourreaux. Phocas peu touché de cette générosité, ordonna qu'on massacrât ce petit Prince sur le corps de ses frères, ce qui fut aussitôt fait : après cela Phocas fit étendre l'Empereur même sur les cadavres encore sanglans de ses fils, & l'y fit égorger comme sur un autel. Ce malheureux ne s'en tint pas-là, il fit encore périr tous les Parens & les Amis de Maurice, qui étoient en grand nombre. Que dit le Grand Gregoire à ce monstre ? Il lui dit, *qu'il rend graces à Dieu de son avènement à la Couronne, comme du plus grand bien qui pût arriver à l'Empire, & qu'il loue Dieu de ce qu'après avoir été sous un fâcheux joug, on commence à rentrer dans la jouïssance d'une douce Liberté ?* Quelle bassesse ! mais

pourquoi lui dit-il cela ? Parce qne Maurice s'étoit déclaré pour le Patriarche de Constantinople contre Gregoire dans des disputes très-délicates, celles du rang & de la supériorité. Le Pape ravi d'être délivré d'un Empereur qui favorisoit son Adversaire, espéroit que le Tyran lui seroit plus favorable, & le combloit d'éloges pour le disposer en sa faveur contre son Rival.

Il n'y a rien de si réjouïssant que de lire les calomnies que les Catholiques ont publiées contre les Protestans, & tour à tour les Protestans contre les Catholiques, sans pudeur, sans aucun respect pour le trône, ni pour le mérite. On feroit de grosses Bibliothèques rien que de ces Libelles. Les Nazaréens ont tous la fureur d'écrire, & de disputer. Les matières les plus futiles, sont pour eux des sources inépuisables de mauvais raisonnemens ; témoin les gros volumes que certains Fakirs ont publiés contenant des Commentaires sur la forme du Capuce d'un certain *François d'Assise*. Quelle irrévérence dans les Eglises des Nazaréens, & quel respect, quelle modestie dans nos Mosquées! Quelle décence, quelle gravité dans notre culte! Quelle étourderie, quelle dérision dans le leur ! On les prendroit pour des baladins. Quelle ferveur, quelle attention dans nos prières! Quelle tiédeur, quelle négligence dans les leurs! Chez nous les hommes les plus élevés en dignité sont ceux qui se distinguent le plus par leur piété & par leur foi. Chez eux, le Peuple est superstitieux, & les Grands ne regardent la Religion que comme un établissement politique, qui contribue

tribue au bon ordre. Les Cardinaux ſont les premiers à s'en moquer, témoin le Cardinal Carafa neveu du Pape Paul IV. qui entrant dans Paris & voyant une foule de monde qui ſe mettoit à genou pour recevoir ſa bénédiction, diſoit tout bas en la leur donnant, *Trompons ces ſots, puisqu'ils veulent être* (3) *trompés.* Témoin encore le mot de Léon X. qui voyant entrer tant d'argent dans ſes cofres par le moyen des Indulgences, s'écria, O, *la bella coſa ch'è queſta favola di Criſto* ! Et la réponſe de cet autre Pape à ſon Médecin, qui ne vouloit pas lui laiſſer manger d'un certain mêts dont il étoit fort friand, *Porta mi quel mio piato, al diſpetto di Criſto.* Enfin l'horrible ſerment de ce Prélat Italien, qui ayant reçu certain préſent de Vénus, jura qu'il s'en vengeroit, *Al diſpetto da quel can che pendeva nella croce.* Voilà comme les Nazaréens qui nous appellent *Infidèles*, traitent la Religion; & véritablement leur conduite fait aſſez voir qu'ils ne la regardent que comme un joug fait pour le Peuple, & non pour les honnêtes gens.

Ils nous objectent que notre Religion a été établie par la force; quelle calomnie! Quelle force pouvoit avoir l'Apôtre de Dieu, né de Pa-

(3) Ceci paroît être tiré de la traduction de l'Hiſtoire de M. de Thou. Voici les paroles de l'original, elles méritent qu'on y faſſe attention. *Inde Carafa Lutetiam regni Metropolim, tanquam Pontificis legatus, ſolita pompa ingreditur; ubi cum ſignum crucis, ut fit, ederet, verborum quæ proferri mos eſt, loco, ferunt eum, ut erat ſecuro de Numine animo & ſummus religionis deriſor, occurſante paſſim populo & in genua ad ipſius conſpectum procumbente, ſæpius ſecreta murmuratione hæc verba ingeminaſſe, Quandoquidem populus iſte vult decipi, decipiatur.* Thuan. Hiſt. Lib. XVII. pag. 587. Edit. Lond.

Parens peu accommodés des biens de la Fortune, & destiné à une Profession peu propre à lui attirer de la considération. Que s'il a accompagné quelquefois les Arabes dans leurs expéditions militaires, ce n'étoit pas pour étendre sa doctrine, mais pour se conformer aux mœurs d'un Peuple parmi lequel il étoit né. Ce ne sont pas les Musulmans qui persécutent les Juifs, qui les font bruler, encore moins persécutent-ils les Chrétiens. Nous n'avons jamais publié de Croisade, ni obligé les Hommes à abandonner leurs familles, la culture de leurs terres, la défense de leur Patrie, pour aller répandre leur sang, à la conquête d'un Pays qui ne vaut pas celui des Cosaques. Ce n'est pas nous qui avons rempli l'Europe de meurtres & d'incendies pour l'interprétation d'un passage de la Bible, qui avons massacré les Ariens, saccagé & brulé les Albigeois, inventé l'Inquisition, & persécuté les Protestans. La conjonction *&* ne nous a jamais fait courir aux armes, ni traiter de (4) Schismatiques ceux qui ne l'ont pas voulu admettre à notre fantaisie. Mais toutes ces persécutions que les Nazaréens exercent les uns contre les autres, sont bien

(4) Je m'imagine que l'Espion veut parler des disputes qu'il y a eu & qu'il y a encore entre les Grecs & les Latins sur la Procession du St. Esprit ; les premiers disant qu'il procède du Père *par* le Fils, & les autres voulant qu'on dise, qu'il procède du Père *&* du Fils ; Question grave, & qui me feroit volontiers appliquer aux Théologiens les vers que Barleus adresse aux Auteurs qui s'entredéchirent plus que les Grammairiens :

Cedite Grammatici, magno quibus ilia fastu,
Inconsulta tument, delapsaque littera sede
Sufficit ad bellum, vel iniquum comma minaces,
Exacuit calamos & tanti scena paratur
Nominis : : : : : :

bien voir qu'ils ne considérent la Religion que comme un établissement Politique ; car si cela n'étoit, ils écouteroient la voix de la Raison, qui leur crie, Ne forcez personne à croire ce que vous croyez; car la Foi est un don de Dieu, & ne peut être produit par la violence (5); ou si vous voulez persuader, ayez recours à d'autres moyens, employez la douceur, la patience, le mépris du Monde & de ses pompes, en un mot, montrez que vous êtes persuadé vous-même, & priez Dieu d'accorder ce précieux don à ceux que vous voulez amener à son véritable culte. Mais ce n'est pas ainsi que pensent les Nazaréens : comme ils cherchent des Partisans, des Esclaves, ils se mettent peu en peine de gagner des ames à Dieu; & pourvu qu'on entre aveuglément dans leurs opinions, ils ne sont pas gens à exiger qu'on ait de l'équité, de la bonté, du support, de la modération. Naturellement turbulens & inquiets, il y a dix-sept-cens ans qu'ils remplissent le Monde de leurs fureurs. A peine ils étoient éclos, qu'ils commencérent à disputer & à se battre. Jamais les Empereurs ne furent si occupés que depuis qu'ils eurent embrassé cette Religion. Ils étoient tous les jours étourdis de quelque accusation d'hérésie. On imploroit leur autorité, tantôt pour faire bruler celui-ci, tantôt pour faire pendre celui-là. Tous les ans il faloit assembler un Concile, & y faire venir les Evêques des quatre coins du Monde avec

(5) Tertullien a dit dans son Livre à Scapula Gouverneur d'Afrique qui persécutoit les Chrétiens : *Non est religionis cogere religionem, quæ sponte suscipi debet, non vi.*

avec des fraix immenſes, & au grand dommage des Peuples. A peine le différend étoit appaiſé par la condamnation & la punition de l'Accuſé, qu'il s'en élevoit un autre. Vous croirez peut-être qu'enfin las d'exciter des troubles, ils ſe ſont guéris de bonne heure de cette eſpèce de frénéſie? Point du tout. Cela n'a pas ceſſé depuis le règne de Conſtantin, & l'affaire des Janſéniſtes en eſt une bonne preuve. Ces diviſions ſe ſuccédent les unes aux autres; il eſt à naître qu'un ſiècle ſe ſoit écoulé ſans hérétiques, & par conſéquent ſans perſécutions & ſans guerre. Qu'ils fouillent tant qu'ils voudront dans l'Hiſtoire des Muſulmans, & qu'ils nous diſent s'ils y trouvent de pareilles altercations, & des troubles ſi graves ſur des ſujets ſi minces.

Les Théologiens Nazaréens nous objectent que Mahomet voulant gagner les Arabes, les avoit pris par leur foible, leur promettant un Paradis où ils trouveroient grand nombre d'arbres touſus & de belles femmes dont ils auroient la jouïſſance. Rien ne pouvoit, diſent-ils, flater davantage les Arabes, que l'ardeur de leur climat rend fort laſcifs, & qui manquent d'ombrages frais où ils puiſſent quelquefois ſe délaſſer, & ſe mettre à l'abri des rayons brulans du Soleil.

Il faut être bien perſuadé qu'on parle à des Idiots, pour oſer dire publiquement que les Arabes prenoient ces paroles de l'Alcoran au pié de la lettre. Il y avoit d'aſſez bons Philoſophes parmi eux pour avoir découvert l'abſurdité du ſens littéral: mais quand cela ne ſeroit pas, les Nazaréens ont mauvaiſe grace de

nous

nous chicaner ſur ces paſſages de l'Alcoran, eux dont les plus anciens Docteurs ont cru & enſeigné qu'avant la fin du Monde, le Chriſt viendroit régner mille ans ſur la Terre, & que pendant tout ce tems il procureroit à ſes diſciples toute ſorte de plaiſirs charnels.

Ces Théologiens ſont ſur-tout inépuiſables dans leurs railleries, & ne brillent jamais tant que quand ils plaiſantent ou qu'ils injurient. Ils ont beaucoup tourné en ridicule ce Pont étroit dont le Prophète de Dieu parle, ſur lequel les juſtes & les méchans ſeront obligés de paſſer; avec cette différence, que les premiers le paſſeront gayement & heureuſement; & les autres en tremblant, de manière qu'ils trébucheront dans l'abîme. Si nous étions auſſi malins qu'eux, que ne pourrions-nous pas dire de plaiſant ſur *les grincemens de dents*, *ſur ce feu qui ne s'éteint point*, *ſur ce ver qui ne meurt point*, & ſur les commentaires que les Peintres & les Prêtres font ſur ces paſſages de l'Evangile? Les premiers peignent les Dannés avec de gros ſerpens qui s'entortillant à leurs bras, viennent leur ſifler aux oreilles; les autres parlent du feu de l'Enfer avec des détails à faire mourir de rire. On diroit qu'ils en ont calculé tous les degrés au moyen de quelque *Baromètre*.

Enfin ils nous reprochent encore la liberté que le Prophète nous a donnée, de coucher avec les filles eſclaves que nous pouvons entretenir: mais ils ne voyent pas que c'eſt pour prévenir les deſordres où l'adultère plonge la Société, & dont ils ſont eux-mêmes un aſſez triſte exemple, comme le témoignent très-bien les fréquens procès, les meurtres, & au-

tres

tres excès qui naiſſent de ce crime, ſi général parmi les Nazaréens, que, ſi l'on en croit leurs Auteurs, le vol ne l'eſt pas davantage chez les Mingréliens (6). „ En vérité nos mœurs, dit „ un de ces Ecrivains, ſont arrivées pour cet „ égard (de l'adultère) à un étrange période: „ & la proſtitution de ce Sexe par ceux-mê- „ mes qui croyent que leur honneur dépend „ abſolument de ſa conduite, n'eſt pas conceva- „ ble par le raiſonnement, n'y ayant que ce „ que nous voyons tous les jours, qui nous „ la puiſſe rendre croyable; & jamais la „ Grammaire Latine ne rendit par ſes pré- „ ceptes la Corne ſi indéclinable, que „ notre conduite inſenſée pour ce regard l'a „ faite inévitable en ce tems, par une plai- „ ſante ſynonymie.

Voilà, Très Excellent Seigneur, les objections les plus fortes qu'ils puiſſent faire contre notre Sainte Religion; & la plus grande preuve qu'ils allèguent en faveur de la leur, eſt qu'elle a été prêchée par des gens ignorans. Certainement ſi l'ignorance y fait quelque choſe, cette preuve eſt pour nous, puiſque Mahomet ne ſavoit (7) ni lire ni écrire.

Lorsque je conſidère certains dogmes des Nazaréens, je ne conçois point qu'ils n'ayent pas des ſuites plus terribles. Par exemple, ils prétendent que les Enfans qui meurent avant l'âge

(6) Nation qui s'exerce à voler dès l'enfance.

(7) C'eſt un fait conſtant atteſté par tous les contemporains de Mahomet & par tous les Ecrivains Mahométans. C'eſt pour cela auſſi que dans pluſieurs endroits de l'Alcoran, il s'appelle lui-même, le Prophète *idiot* & *illettré*.

l'âge de ſept ans ſont tous ſauvés, pourvu qu'on leur jette un peu d'eau ſur la tête: quelques-uns même les diſpenſent de cette condition. Or puiſque le ſalut des hommes, à un certain âge, devient ſi incertain, pourquoi ne le pas aſſurer dès l'enfance? Peut-on mieux témoigner l'amour que chacun a pour ſes enfans? & n'eſt-il pas étrange qu'en conſéquence de ce dogme, chaque Mère n'ait pas la charité d'étoufer les ſiens dans le berceau? Mais ce n'eſt pas en cela ſeul que les uſages des Nazaréens ſont contraires à leur doctrine : un volume entier ſufiroit à peine pour marquer toutes ces oppoſitions.

Ils accuſent le Prophète de Dieu de ſe contredire dans ſon Alcoran, & de varier ſelon les circonſtances où il ſe trouvoit : mais apparemment c'eſt pour prévenir le juſte reproche que nous pourrions leur faire à eux-mêmes, de ce qu'étant diviſés en tant de différentes Sectes oppoſées les unes aux autres comme le jour à la nuit, ils prétendent tous néanmoins que leurs ſentimens ſont fondés ſur les Saintes Ecritures.

Jamais, depuis la naiſſance de l'Islamisme, notre croyance ni notre culte n'ont varié. Il n'en eſt pas de même de celui des Nazaréens : chaque ſiècle a vu naître quelque changement dans leur doctrine & dans leur culte. Autrefois on les accuſoit d'adorer des croix, & ils s'en défendoient comme d'une calomnie atroce. (8) Aujourd'hui l'adoration de la croix fait

(8) Tertullien dans ſon *Apologétique* met l'adoration de la croix au nombre des calomnies que les Payens impoſoient aux Chrétiens : Et Minucius Felix répondant à la même

fait une partie eſſentielle de leur culte & de leur croyance. Ils la mettent par-tout, ſur leurs habits, dans tous les coins de leurs maiſons, dans leurs Egliſes, ſur les grands-chemins. Ils l'adorent, & avec un ſigne de croix ils penſent faire peur au Diable & ſe garantir de la foudre. S'ils ouvrent la bouche pour bâiller, ils ſont un ſigne de croix; s'ils ſe lèvent, s'ils ſe couchent, s'ils ſe mettent à table, c'eſt toujours avec une douzaine de ſignes de croix; leurs Drapeaux, leurs Etendars ſont parſemés de croix; en un mot ils en mettent par-tout, excepté peut-être dans leurs cœurs. Les Payens reprochoient encore aux Chrétiens qu'ils n'avoient ni Temples ni Autels (9), & ils s'en juſtifioient avec beaucoup de ſolidité. Mais à préſent on leur feroit aſſurément tort, ſi on s'aviſoit de leur faire le même reproche: non ſeulement ils ont des Temples & des Autels; mais encore des ſacrifices, plus que

même calomnie, dit tout net : *Cruces nec colimus, nec adoramus.* Dupin *Rép aux Rem. ſur la Biblioth. Ecc'éſ.* p. 39.

(9) *Cécile*, l'un des plus zèlés Défenſeurs du Paganiſme, reproche aux Chrétiens dans le Diſcours qu'il a fait contre eux, qu'ils n'ont ni Temples ni Autels, *cur nullas Aras, Templa nulla?* *Celſe* leur faiſoit la même objection, comme il paroît par le huitième Livre d'Origène, ὁ Κέλσος φησὶν ἡμᾶς βωμοὺς, ἀγάλματα καὶ νεὼς ἱδρῦσαι φεύγειν : & Arnobe remarque au Livre ſixieme, que les Payens avoient coutume de former cette accuſation contre les Chrétiens. *Conſueſtis crimen nobis maximum impietatis affingere, quòd neque ædes ſacras venerationis ad officia conſtruamus.* Octave répondant à Cécile avoue que les Chrétiens n'ont point de temple, parce qu'on n'en peut édifier qui ſoit digne de la Majeſté de Dieu, & que l'autel qu'on lui doit conſacrer, eſt notre cœur & notre eſprit : *Templum quod ei extruam, cum totus hic mundus cujus opere fabricatus eſt, eum capere non poſſit &c. Nonne melius in noſtra dedicandus eſt mente, in noſtro imo conſecrandus eſt pectore?*

que l'Italie, la Grèce & la Judée: & quels ſacrifices! des ſacrifices non ſanglans, où avec deux ou trois paroles, ils font d'un morceau de pain un Dieu qu'ils avalent à l'inſtant. Un verre de vin qu'ils tiennent à côté dans une coupe d'argent devient le Sang de ce Dieu; mais un ſang qui enivreroit auſſi bien que le meilleur vin de Chiras (10), s'il avoit la quantité comme il a la qualité. Cependant c'eſt du ſang, & le Diable emportera quiconque refuſe de le croire. Si on vouloit relever les contradictions des Nazaréens, ce ſeroit ici le lieu: car ſi vous les preſſez ſur la nature de Dieu qui le rend immanducable, ils vous diront qu'ils ſont d'accord avec vous ſur ce point-là; mais que cependant ils le mangent: ainſi ils mangent Dieu & ne le mangent pas. Que s'ils diſent qu'ils ne mangent que le corps de Jéſus-Chriſt, & qu'on leur objecte que ſelon leurs principes, ſa divinité eſt inſéparable de ſon humanité, ils vous répondent que ſa divinité entre dans leur eſtomac comme elle entra dans le ſein de Marie. Mais ſi vous inſiſtez en leur diſant qu'il eſt impoſſible qu'on mange un Corps ſans qu'il ſe faſſe une diſſolution de ſes parties, ils vous répondront que cela paroît impoſſible, mais qu'il ne l'eſt pas. Si vous dites qu'on n'a pas d'idée d'une pareille manducation, & qu'elle eſt contraire à l'expérience de tous les jours & de tous les hommes, & que ſi on ne peut pas s'aſſurer de ſon impoſſibilité on ne peut s'aſſurer de rien; ils re-

(10) Ville de Perſe où croît le plus excellent Vin de l'Aſie.

repliqueront par un argument, qui réduit les plus braves au ſilence; c'eſt en menaçant du feu & de la roue. Qui pourroit réſiſter à des raiſons de ce poids-là?

Je reviens à mon premier propos, & j'ajoute que certainement on ne doit pas reprocher aux Chrétiens d'aujourd'hui de n'avoir pas de Temples; ils en ont, & en ſi grand nombre, qu'on pourroit avec juſtice les accuſer d'imiter ceux à qui ils faiſoient gloire autrefois de ne pas reſſembler. Ces Temples ſont la plupart vaſtes & magnifiques. On y voit briller l'opulence, le luxe & l'orgueil. Les ornemens d'Architecture y ſont diſtribués avec beaucoup de goût, ſur-tout en Italie, ſelon les deſcriptions que j'en ai lues. Les Vaſes d'or & d'argent y ſont en quantité. La Peinture & la Sculpture ſemblent s'être épuiſées pour repréſenter un nombre prodigieux de Saints & de Saintes, ſans compter Dieu & ſes Anges exprimés en je ne ſai combien de manières. Tout cela a mis les Nazaréens d'aujourd'hui hors d'état de craindre les reproches des Payens, qui, s'ils reſſuſcitoient, ſeroient ſurpris de ſe voir ſi exactement copiés par des gens qu'ils ont regardé autrefois comme les plus grands ennemis de leur culte & de leurs cérémonies religieuſes.

Je ne finirois point, ſi je voulois entrer dans le détail de tous les changemens qui ſe ſont faits dans le Culte & dans la Doctrine des Chrétiens, & combien ces mêmes Chrétiens diffèrent actuellement entre eux, ſoit dans les cérémonies, ſoit dans les opinions. Un volume entier ne ſuffiroit pas pour marquer ſeulement

lement les diverses opinions qu'ont au sujet du Pape ceux-mêmes qui suivent ses étendarts.

J'avois dessein de ne point finir ma Lettre sans vous parler de l'origine d'une Secte Nazaréene appellée *Calviniste*, comprise sous le nom général de *Protestans*, quoique les véritables Protestans ne soient guère moins ses ennemis qu'ils le sont du Pape & de ses Partisans; mais cette Lettre est déja si longue, que je crois que Votre Excellence me permettra de renvoyer ce détail à une autre fois.

Je baise très-humblement la trace de vos piés, & me dis bien dévotement votre fidèle Esclave.

A Vienne ce 1 Octobre 1738.

LETTRE XII.

DU MEME

AU MEME.

Il lui parle de la naissance & du progrès du Calvinisme: des Guerres Civiles de France, & par occasion de la Nation Italienne.

QUOIQUE les Puissances de l'Empire ennemies du Pape soient comprises sous le nom général de *Protestans*, qui dans sa première origine ne désignoit que les Sectateurs de Luther, il y a néanmoins quelques-unes de ces Puissan-

ces qui ſuivent les dogmes de Calvin ; tels ſont le Roi de Pruſſe, la Maiſon de Heſſe-Caſſel, & autrefois l'Electeur Palatin.

Je ne puis parler du Calviniſme, ſans dire premièrement un mot de ſon Auteur, & il n'eſt pas aiſé de démêler la vérité d'un fatras de libelles & de calomnies d'un côté, & de beaucoup d'éloges de l'autre. Il n'arrive que trop ſouvent que pour réfuter la ſatyre on outre le panégyrique. Voici en peu de mots ce qui me paroît de plus certain touchant les mœurs, la doctrine & le caractère de cet homme célèbre.

J'ai déja fait remarquer à Votre Excellence dans ma précédente Lettre, que l'abus que le Moufti de Rome faiſoit de ſon autorité, l'ignorance & le déréglement de ſon Clergé, avoient donné lieu à la doctrine de Luther. Les Peuples, las de l'orgueil & du faſte de la Cour de Rome ſoupiroient après une réforme. Les Princes indignés des entrepriſes que cette Cour faiſoit tous les jours ſur leur autorité, & convoitant peut-être en ſecret les richeſſes immenſes des Eccléſiaſtiques n'attendoient que l'occaſion de s'en ſaiſir. Luther parut dans le tems que toute l'Europe étoit dans ces diſpoſitions favorables. Il ne lui fut pas difficile de réuſſir dans ſon projet de réformation, & ne manqua pas de partiſans ; mais comme il vouloit en attirer davantage, & faire recevoir ſa doctrine dans tous les coins de l'Europe, il uſa de divers ménagemens à l'égard des opinions reçues, ſachant que plus les préjugés ſont anciens, plus ils ſont difficiles à déraciner

ner(1). En attaquant le Pape il conserva la plus grande partie des Cérémonies de l'Eglise Romaine, retint les Images, les Statues, les Cierges, & s'éloigna le moins qu'il put de certains Dogmes, qu'il ne croyoit pas pouvoir combattre entièrement sans se rendre odieux, lui & son parti. CALVIN plus jeune, plus impétueux, & plus sévère que Luther, n'eut pas les mêmes égards, & entreprit d'abolir non seulement les Cérémonies, mais même les Dogmes qui ne lui paroissoient pas conformes à la croyance des premiers Nazaréens. En un mot, il enseigna un Culte plus simple, & une Religion qui en imposoit moins par son extérieur, mais qui paroissoit plus conforme à la droite-Raison.

Ce nouveau Réformateur étoit né à Noyon en Picardie, Province de France, le dixième de Juillet 1509. Ses Parens, qui étoient de fort honnêtes gens, l'avoient élevé avec beaucoup de soin; & comme il avoit un génie étonnant pour les Sciences, il y fit des progrès rapides.

Il devint grand Jurisconsulte, habile Théologien, possédant à fond la Langue Grecque, & écrivant en Latin aussi bien qu'homme de son tems. Il joignoit à tout cela une application infatigable, beaucoup de frugalité qui ne con-

(1) La pensée d'un Ancien vient parfaitement ici ;

Nil adeo fœdum est, quod non exacta vetustas
Ediderit, longique labor commiserit ævi.
Oedipodes matrem, natam duxisse Thyestes
Cantatur. Peperit fratres Jocasta marito,
Et Pelopæa sibi . , ...
In volucrem Tereus, Cadmus se vertit in anguem.
Claudian. In Eutrop.

contribuoit pas peu à ſoutenir ſa ſanté naturellement aſſez chancelante, & altérée par un travail continuel. A l'égard de ſon caractère, il ſe reſſentoit un peu de la ſècheresſe de ſon tempérament. Il étoit dur & inflexible, pouſſant l'amour de l'Ordre juſqu'à la rigueur: Entier dans ſes ſentimens juſqu'à l'opiniâtreté, & traitant ceux des autres avec trop de hauteur & de mépris: Saiſiſſant les premières lueurs, ſans trop réfléchir ſur les conſéquences, & ne s'accommodant pas aſſez à la foibleſſe des eſprits avec qui il traitoit, trop indulgent pour ſes opinions, trop dur & trop ſévère pour celles des autres. Et un mot, c'étoit un de ces hommes qui ont de grands défauts parmi de grandes qualités.

La Doctrine de Luther ayant pénétré juſqu'en France, Calvin la goûta, à la réſerve de quelques points, qu'il entreprit de réformer, & il y réuſſit. Il eut bientôt nombre de Diſciples; mais la ſévérité du Roi François I. contre les *Novateurs*, l'obligea à ſortir du Royaume.

François I. étoit gouverné par une Maîtreſſe qui s'étoit fait ajuger tous les biens des Hérétiques. Elle avoit nombre d'Eſpions en campagne, qui lui dénonçoient ceux qui paroiſſoient pancher pour les nouvelles Opinions, & ſouvent même des gens qui ne ſe ſoucioient ni de Luther ni de Calvin; mais la cupidité de la Dame n'y regardoit pas de ſi près, & s'accommodoit de tout.

Auſſitôt que les accuſés étoient connus, ils étoient empriſonnés, puis brulés, & leurs biens confiſqués au profit de la Ducheſſe de Valentinois

tinois (c'eſt le nom de cette Maîtreſſe du Roi). Calvin ſe retira à Genève, où il fit ce que Luther avoit fait dans une partie de l'Allemagne, & Zuingle dans une partie de la Suiſſe, c'eſt-à-dire, qu'il y changea la face de la Religion, pour y ſubſtituer ſa nouvelle Doctrine.

De-là il entretenoit correſpondance avec ſes Sectateurs de France, dont le nombre croiſſoit tous les jours malgré la rigueur des Edits. Il ſembloit qu'on les multipliât en voulant les exterminer. Des Seigneurs de la première diſtinction embraſſérent la nouvelle Réforme, entre autres le Prince de Condé premier Prince du ſang frère du Roi de Navarre, l'Amiral de Coligni, d'Andelot ſon frère puîné, & le Cardinal de Beauvais ſon cadet, tous trois neveux du Connêtable Anne de Montmorency.

Après le décès du Roi François I. les Calviniſtes ne furent pas mieux traités par Henri II. ſon Succeſſeur, qui en s'amourachant de la Maîtreſſe de ſon Père, continua à lui ajuger les biens de ceux qu'on accuſoit du crime d'Héréſie.

Henri II. mourut, & François II. ſon fils aîné, Prince foible & jeune encore, lui succéda. Ce fut ſous ſon règne que les Calviniſtes furent ſurnommés *Huguenots*, & qu'ils commencérent à lever la tête, ſoutenus des Grands de leur Religion, qui ſous prétexte d'obtenir la liberté de conſcience, ne cherchoient qu'à culbuter la faction des Guiſes, qui gouvernoient le Royaume, ſous ce Roi foible, qui avoit épouſé leur Nièce. Alors on vit éclôre ce feu qui couvoit ſous la cendre, & qui ravagea la France pendant plus de quarante ans.

François II. ne vécut pas long-tems, & Charles IX. son frère lui succéda. Il fit une guerre cruelle & continuelle aux Huguenots, sans pouvoir les détruire, tant ils étoient devenus puissans, outre qu'ils étoient commandés par des Chefs d'une valeur & d'une sagesse consommée. Le Prince de Condé ayant été tué à la bataille de Jarnac, l'Amiral de Coligni fut nommé Généralissime des Armées Huguenotes, & le jeune Henri Roi de Navarre fut reconnu Chef de tout le Parti. Pendant tout le cours de ces guerres civiles, vous ne sauriez croire, très-Excellent Seigneur, les cruautés & les abominations qui furent commises par des gens qui prétendoient servir Dieu.

Le Pape avoit envoyé dans un petit Pays que les Rois de France leur ont donné dans leur Royaume, un Corps de trois-mille Italiens de ses troupes, sous la conduite de Serbellon, Gentilhomme Milanois. Ce Général forma le dessein d'assiéger Orange, dont le Souverain suivoit la nouvelle Réforme, de même que la plupart des Habitans. Ce Souverain étoit alors en Hollande où il faisoit la guerre au Roi d'Espagne.

L'Armée du Pape se mit en marche d'Avignon, & fut bientôt devant Orange qui n'en est qu'à quatre petites lieues. La Place étoit sans aucune fortification; elle fut bientôt prise, & les Troupes du Souverain Pontife s'y comportérent d'une manière tout à fait barbare. „ Après avoir tué dans le premier feu ceux „ qu'ils rencontrérent sous leurs mains, ils „ traitérent inhumainement ceux qui s'étoient „ dé-

» dérobés aux premiers coups. Ils percérent » les uns de plusieurs petits coups de poignard, » lentement & à diverses reprises, pour leur » donner le tems de sentir toutes les horreurs » de la mort ; ils précipitérent les autres & » les firent tomber sur des piques, des halle- » bardes & des épées nues ; ils en pendirent » quelques-uns à des cremaillères, & les bru- » lérent ; enfin il y en eut qu'ils coupérent » par morceaux. Ils ne firent point de quar- » tier, ni aux estropiés, ni à ceux qui étoient » au lit malades, ni aux pauvres des hôpitaux, » ni même aux misérables moissonneurs, à qui » un siège si prompt & si imprévu n'avoit pas » permis de sortir de la ville, quoiqu'ils n'eus- » sent d'autres armes que leurs faucilles. On » tua la plupart des femmes, on les pendoit » aux fenêtres ou aux portes ; on arrachoit les » enfans qu'elles tenoient dans leurs bras, & » on les tuoit coups d'arquebuse. Plusieurs » filles furent forcées & violées ; plusieurs jeu- » nes garçons, enlevés pour assouvir l'infame » passion de ces abominables vainqueurs, fu- » rent détenus dans une affreuse captivité, » dont ils ne sortirent que long-tems a- » près (2).

» Ils

(2) Comme je suppose que notre Espion a lu ceci dans l'Histoire de Mr. de Thou, j'employe ici mot pour mot l'excellente traduction que Mr. Prévot d'Exille nous a donnée de cet Ouvrage, & je joindrai dans cette note les termes de l'Original, pour ceux qui souhaiteront de le lire en Latin. *Nam, qui primum impetum effugere, alii lentis ac minutis pugionum ictibus, sic ut se mori sentirent, occisi, alii ad cremasterum paxillos appensi & combusti ; alii denique exsecti : nec decrepitis senibus, mutilatis & in lecto per valetudinaria decumbentibus ægris, miserisque messoribus subita*

„ Ils ajoutérent à tant de cruautés les plus
„ horribles ſpectacles. Les cadavres des fem-
„ mes furent expoſés nuds, après leur avoir
„ mis des cornes de bœuf dans les endroits
„ que la pudeur ne permet pas de nommer.
„ On expoſa de même les cadavres des hom-
„ mes, après avoir rempli leurs plaies de
„ feuillets des Livres ſacrés, uniquement par-
„ ce qu'ils étoient écrits en Langue vulgaire.

Dans le tems que ces horreurs ſe paſſoient à Orange, un autre Corps de troupes du Pape commandé par Anguiſciola, l'un des meurtriers de Pierre Louïs Farnèſe Duc de Parme, s'étoit joint aux troupes du Roi; mais bientôt (3) Anguiſciola, ſous prétexte qu'on ne payoit point ſes troupes, décampa, & il ne reſta dans le camp que ſix Enſeignes d'Italiens. „ On ne
„ ſait ce qui fut plus horrible & plus funeſte
„ de

obſeſſione in urbe oppreſſis, quibus nulla præter falces arma » parcitum: pleræque fœminæ interfectæ, aliæ ad feneſtras & porticus ſuſpenſæ, &, avulſis ex earum amplexibus parvulis infantibus, ſclopetorum ictibus con oſſæ: multæ virgines per vim corruptæ: pueri multi item rapti ab Italis & ad nefandam libidinem ſatiandam in miſeram captivitatem, ex qua non niſi diu poſt, redierunt, abducti. Auxerunt crudelitatem contumelioſa ſpectacula, productis mulierum cadaveribus, & in eorum pudenda boum cornibus & ſaxis ac ſtipitibus ad ludibrium injectis. Virorum item interfectorum plagæ foliis ſacrorum librorum fartæ; qui, quia vernacula lingua ſcripti, ab illis diſcerpti paſſim jacebant. Thuan. Hiſt. p. 228. T. II. Ed. Lond.

(3) *Eodem fere tempore Anguiſciola militi ſtipendium minime perſolvi cauſatus, & ipſe a caſtris diſceſſit, remanentibus tantum VI. Italorum ſignis, Brancatio duce: quæ prædandi licentia an deteſtanda libidine plus nocuerint ambiguum reliquêre, ſtupratis paſſim pueris, ac nec capris quidem parcentes, quas ob id tota fere regione ruſtici ſtatim poſt eorum diſceſſum, utinam & cum eis crimen, paſſim abolevere.* Id. p. 242.

„ de là part de ces Italiens, ou leur fureur
„ pour le pillage, ou leur étrange impudicité.
„ Aucun jeune garçon n'étoit en sureté; ils
„ forçoient tous ceux qu'ils rencontroient, &
„ n'épargnoient pas même les chèvres. C'est
„ ce qui fit que les Paysans des environs les
„ tuérent toutes, après le départ de ces im-
„ pudiques; & plût à Dieu qu'en les extermi-
„ nant, ils eussent aboli la mémoire d'un cri-
„ me si abominable.

Au sujet des Italiens, je vous prierai de remarquer en passant, très-Excellent Mehter, que cette Nation a si bien su gagner le St. Esprit & le mettre dans ses intérêts, que depuis plusieurs siècles aucun autre Peuple Nazaréen n'a eu l'honneur de donner des Souverains Pontifes à *l'Eglise*. Elle s'est comme approprié cette haute Dignité, de manière qu'il n'y a point de si petit Curé en Italie qui ne soit tout fier de l'idée qu'il peut devenir Pape; ce qui me paroît en effet plus flateur, que l'idée de pouvoir être élu Roi de certains Royaumes, où la Royauté n'est qu'un titre, & rien de plus. En effet qu'est-ce qu'un Pape? C'est, selon les définitions des Docteurs Nazaréens, le Vicaire de Jésus-Christ, un Dieu sur Terre, qui est au-dessus des Rois, & si bien au-dessus qu'il peut les déposer; qui est infaillible & si infaillible, que, *s'il disoit que la vertu est vice & le vice vertu, il faudroit l'en croire préférablement à un Ange du Ciel, qui annonceroit le contraire de la part de Dieu.*

Qu'est-ce qu'un Pape? C'est le Successeur de St. Pierre; mais un Successeur qui fait honneur à celui qui l'a nommé son héritier, puisque

n'ayant reçu de lui qu'un pauvre Anneau, il l'a ſi bien ſu faire valoir, qu'il peut actuellement mettre trente à quarante-mille hommes ſur pié, & les entretenir aſſez long-tems. Il poſſède pluſieurs Pays en Souveraineté. Il marche avec une pompe & un appareil de Conquérant. Il a des Places, des Magazins, des Ports, des Flottes, une Cour, un Tréſor, des Finances, & par deſſus le marché, il ouvre & ferme les portes du Ciel quand il lui plait ; car il en a ſeul les clés.

Après cela les Italiens n'ont-ils pas raiſon d'être fiers, & ne faut-il pas qu'ils ſoient bien modeſtes de ne l'être pas davantage ? Car quels autres hommes & quelles autres femmes peuvent ſe vanter de mettre au monde des Créatures dignes d'une ſi éminente Dignité ? Il y a long-tems que la choſe eſt décidée.

Cependant, nonobſtant toutes ces belles prérogatives, les Italiens ſont extrêmement décriés chez les autres Nazaréens. Peut-être eſt-ce un effet de la jalouſie, & du dépit que ceux-ci ont de ne pas tâter de la Papauté ; mais quoi qu'il en ſoit, ils accuſent les Italiens d'être généralement avares, traîtres, perfides, vindicatifs au ſuprême degré, & laſcifs à proportion.

A l'égard de ce dernier article, ils leur attribuent un goût ſingulier pour le Péché antiphyſique. Leurs Hiſtoires ſont pleines d'exemples qui font horreur, comme ceux que je viens de vous rapporter. Ils les accuſent encore d'être adonnés à la Magie, à l'Aſtrologie judiciaire, dont pluſieurs Papes ont été entêtés au point de tenir des Magiciens & des Aſtrologues à leurs gages, comme le témoignent

gnent les Ecrivains Italiens-mêmes. Enfin les Hiſtoriens François ſe plaignent tous q e du tems de Catherine & de Marie de Médicis, Princeſſes Italiennes, l'une Femme de Henri II. l'autre de Henri IV., la France fut inondée de Magiciens & d'Empoiſonneurs Italiens, & ils racontent des choſes dont je ne crois pas qu'on ait jamais ouï parler en aucun Pays du Monde; mais comme les voix ſont de poids & unanimes, il n'eſt pas poſſible de douter de ces faits, quelque porté qu'on ſoit à penſer avantageuſement de tout le monde.

Il ſeroit encore plus difficile de juſtifier les Italiens ſur un nombre infini d'obſcénités qu'ils ont écrites, où il ſemble qu'ils ayent voulu rafiner ſur ce qui a jamais été penſé & exprimé ſur cette matière par leurs ancêtres, les Romains, & par leurs voiſins. Il n'y a pas juſqu'aux Prélats qui ne ſe ſoient exercés ſur ce ſujet: témoin le Livre que *Jean de la Caſe* Archevêque de Benevent écrivit à la louange du Péché antiphyſique qu'il appelle *œuvre divine*, ajoutant qu'il n'uſe d'autre acte vénérien, parce qu'il n'en eſt point d'autre qui lui plaiſe davantage. Comme Votre Excellence entend la Langue Italienne (4), je vais lui rapporter le paſſage où cet Archevêque étale ces beaux ſentimens. Je croirois ſouiller la Langue Perſane, ſi je traduiſois des choſes ſi abominables; l'Ouvrage a pour titre *Capitolo del Forno*:

Tennero il Forno già le Donne ſole :

Oggi

(4) Les Eunuques ſont ordinairement en Perſe des gens curieux qui s'adonnent aux Belles-Lettres, & c'eſt le ſeul amuſement qu'ils ayent dans l'oiſiveté du Serail.

Oggi mi par che certi Garzonacci
L'abbian mandate poco men ch'al Sole.
Spazzinlo a posta lor, nessun non vacci.
Dicon pur ch'egli è umido e mal netto
E sono ben cagion quelle sue stracci.
Io per me rade volte altrove il metto:
Con tutto ch'l mio pan sia piccolino,
E'l forno delle Donne un po grandetto.
Ben che chi fa questo mestier divino,
Sa ben trovar dove l'anno nascosto
Cola dirieto un certo fornellino (5).

Ce ne sont pas seulement les Poëtes qui ont parlé sur ce ton ; mais encore ceux qui ont écrit en prose, témoin la Harangue d'Héliogabale composée par Léonard Aretin.

Enfin les Italiens ont non seulement vanté & loué la plus infame débauche ; mais ils ont même inventé des genres d'impudicité inconnus aux autres Nations ; tel est celui auquel ils ont donné le nom de *far' balar la pecora* (6).

Mais

(5) Ce n'est pas seulement les Etrangers qui se scandalisent du grand nombre d'Ouvrages obscénes que les Italiens ont écrits dans leur Langue : ceux des Italiens mêmes qui ont quelque pudeur, s'en plaignent comme d'une chose qui fait honte à leur Nation. Voici ce qu'écrivoit Mr. *Magliabechi* à Mr. Bigot. *Io non intendo di far qu' l'Apologista del Casa: troppo chiare sono l'infamità che si leggono in quel suo sporco Capitolo. . . . . Ognun vede le orribili infamità nel medesimo genere che si trovano nel Berna, nel Capitolo à M. Antonio da Bibbiena, e nell' altro Capitolo sopra un Garzone ed in mille altri luoghi : in Curzio da Marignolle : nel Russoli : in Marco Lamberti : nel Persiani : ed in cento e mille altri nostri Poëti Fiorentini ; per tralasciare altri quasi infiniti di altre patrie.* Voy. l'Anti-Baillet. T. II. p. 152.

(6) Ce n'est pas les Italiens modernes qui ont inventé ce genre de débauche : il étoit connu des Anciens, qui l'appelloient *fellare*, *irrumare*. Mais il est vrai que parmi les

Na-

Mais je reviens aux Calvinistes, & aux moyens qu'on employoit pour les ramener à sa *Foi Catholique*.

Pendant qu'on les bruloit en France, & qu'on les tourmentoit en tant de diverses manières, le Duc de Savoye leur faisoit la guerre dans les Alpes.

Les Alpes sont une longue chaîne de montagnes qui séparent l'Italie de la France. Dans ces montagnes sont, du côté du Piémont, des Vallées stériles habitées depuis long-tems par des Paysans nommés *Vaudois*; gens simples, mais robustes, & laborieux, qui par leur travail & leur frugalité, avoient trouvé le moyen de subsister pendant plusieurs siècles du produit de ces Vallées. Ces Peuples suivoient la même doctrine que Calvin avoit prêchée en France, ce qui prouve qu'elle n'étoit pas nouvelle.

Comme le Pape voyoit sa puissance sur le point de recevoir une rude secousse, il sollicitoit les Princes de sa Communion à exterminer tous ces Chiens d'Hérétiques. Le Duc de Savoye poussé par ce Pontife, & par la France à qui il n'osoit rien refuser, entreprit de leur faire la guerre; & il faut convenir, que du côté

Nations Chrétiennes, les Italiens sont les seuls qui lui ayent donné un nom dans leur Langue. Les Vénitiens l'expriment d'un seul mot, qui est *Guattare*. Au reste l'équité nous oblige de remarquer en passant, que les Peuples les plus corrompus sont ceux qui produisent les plus gens de bien & les hommes les plus vertueux, témoin les Grecs & les Romains; & quand on examine bien les choses, on trouve que là où la corruption est moins générale, les grandes vertus sont aussi plus rares. *Not. du Trad.*

côté du zèle ses troupes ne le cédérent point à celles du Pape. En effet elles employérent des suplices inconnus auparavant. J'en rapporterai un, pour faire voir le génie profond des Nazaréens, & leur sagacité à intenter des moyens de ramener dans le chemin de la Vérité ceux qui ont eu le malheur de s'en écarter. Vous verrez par ce seul trait, combien ils l'emportent sur nous de ce côté-là.

Des Soldats de la Garnison de la Tour ayant pris un Vaudois de la Vallée d'Angrogne âgé d'environ soixante ans, lui attachérent les mains derrière le dos (7), & le liérent sur un banc, après quoi ils appliquérent sur son nombril un escarbot couvert d'une coquille. Cet insecte ne cessa de ronger ce pauvre patient, jusqu'à ce qu'il fut entré dans son ventre, & qu'il lui eut fait souffrir un genre de mort aussi cruel qu'inouï. On prit pour exécuter ces hostilités, le tems que les Députés des Vallées étoient allés, sur la foi de la trève, faire de très humbles représentations au Prince, qui étoit à Verceil.

Cependant le Roi de France ne voyant pas qu'il pût venir à bout des Calvinistes par la guerre dont il étoit déja las, songea à les exterminer en leur accordant une paix qui les plongeât dans une sécurité où ils pussent être pris au dépourvu, & massacrés tous à la fois.

Les

(7) *Hominis 60. circiter annos nati manibus post tergum revinctis umbilico scarabæum testa tectum admovent ; qui fodicare ac rodere numquam desiit, donec in ejus alvum penetravit, & miserum captivum truculento & inaudito mortis genere enecavit.* Thuan. p. 92. T. II.

Les Calviniſtes étoient épuiſés, & ne ſe ſoutenoient plus que par l'ardeur qu'inſpire la défenſe de ſa Religion, de ſa vie & de ſes biens. Ils reçurent donc avec avidité les ouvertures de paix. Elle fut conclue, & pour la mieux cimenter, le Roi fit offrir à la Reine de Navarre, ſa ſœur Marguerite en mariage pour le Prince de Bearn ſon fils unique, qui peu de tems après prit le titre de Roi de Navarre. La bonne Princeſſe donna dans le panneau; mais comme il ne ſuffiſoit pas de l'avoir elle, ſon fils & le Prince de Condé, & qu'il faloit ſur-tout attirer l'Amiral dans le piège (car il étoit l'ame du parti) le Roi feignit de vouloir faire la guerre au Roi d'Eſpagne, le plus cruel ennemi des Calviniſtes.

L'Amiral étoit un vieux routier, d'autant plus ſoupçonneux qu'il étoit dans un âge avancé, & qu'il avoit éprouvé plus qu'un autre le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur les promeſſes d'une Cour perfide gouvernée par une Reine Italienne, la plus fourbe & la plus diſſimulée de ſa Nation. Et toutes les fois qu'on lui avoit propoſé de venir à la Cour, il avoit répondu en riant qu'on le prenoit pour un autre; qu'il n'étoit pas le Comte d'Egmont (ce Comte avoit eu la tête tranchée en Flandres pour avoir eu trop de confiance au Duc d'Albe).

Nonobſtant ſa juſte défiance, l'Amiral ſe laiſſa tromper. Le Roi, tout jeune qu'il étoit, ſut lui perſuader qu'il vouloit attaquer l'Eſpagne, & qu'il avoit beſoin de ſon bras & de ſa tête dans cette entrepriſe.

Il vint donc à la Cour avec le Prince de Bearn, le jeune Prince de Condé, la Reine de Na-

Navarre, & une suite nombreuse composée de la Noblesse la plus distinguée du Parti Huguenot, & des plus vaillans Capitaines de ce Parti.

Il fut reçu avec toutes les caresses imaginables. Le Roi qui, quoique dans un âge peu avancé, avoit parfaitement appris de sa Mère à dissimuler & à donner le change, lui témoigna tant de confiance, & usa de tant d'artifices, que l'Amiral fut confirmé de plus en plus dans la pensée que le Roi agissoit de bonne foi. Il recevoit néanmoins de divers côtés des avis secrets de ce qui se tramoit contre lui; on l'avertissoit de prendre garde à ne pas se fier aux apparences, & on l'exhortoit à se mettre en sureté; mais il n'en faisoit nul compte, & regardoit tous ces avis comme l'effet de la crainte de ceux qui les lui donnoient. Il alla même jusqu'à se fâcher contre un de ses gens, qui le prioit de sortir de Paris & de se sauver au plus vite.

Un Capitaine Huguenot nommé *Langoiran*, voyant la sécurité de ce Seigneur, vint prendre congé de lui, & lui déclarer qu'il jugeoit à propos de s'en retourner dans sa Province. L'Amiral lui demanda pourquoi il quittoit Paris. *C'est*, répondit l'Officier, *qu'on nous y fait trop de caresses; & j'aime mieux me sauver avec les foux, que de périr avec ceux qui se croient trop sages.*

Cependant on faisoit de grands préparatifs pour le mariage de la Sœur du Roi avec le Prince de Bearn, lorsque la Reine de Navarre sa Mère tomba malade & mourut en peu de jours à l'âge de quarante-quatre ans, non

sans

ſans ſoupçon d'avoir été empoiſonnée ; on débita même que cela s'étoit fait par des gands parfumés que lui préſenta un Marchand de Milan. Quoi qu'il en ſoit, ce fut alors que le jeune Prince ſon fils prit le titre de Roi de Navarre. Son mariage ſe fit, nonobſtant la différence de Religion.

La mort de la Reine de Navarre donna d'abord de l'inquiétude aux Huguenots; ils commencérent véritablement à craindre quelque choſe de funeſte. Le Roi s'appliqua à détruire leurs ſoupçons, & pour cet effet il donna des bals, des ſpectacles & autres divertiſſemens, dans lesquels les Seigneurs Huguenots étoient confondus avec les Catholiques. Le Duc de Guiſe penſa tout gâter par ſon impatience. Un certain *Poltrot* Gentilhomme Huguenot avoit tué autrefois en trahiſon le Père de ce Seigneur, & le bruit avoit couru que l'Amiral l'avoit pouſſé à faire ce coup. Celui-ci s'en étoit juſtifié; mais l'idée en étoit reſtée dans la Maiſon de Guiſe, & le fils du défunt ne penſoit qu'à venger ſon Père ſur celui qu'il croyoit l'inſtigateur de ſon meurtrier.

Il craignit que l'Amiral ne lui échapât, c'eſt pourquoi il apoſta un homme armé d'une arquebuſe pour le tuer. Cet homme s'aquitta du mieux qu'il put de cette horrible commiſſion ; mais il ne tua point l'Amiral, & lui fracaſſa ſeulement le bras & la main gauche. Dès-que l'Amiral ſe ſentit bleſſé, il dit froidement, *voilà le fruit de ma réconciliation avec le Duc de Guiſe.*

Le Roi, qui jouoit alors à la paume, ayant appris ce qui venoit d'arriver, ſe mit à jurer

le

le nom de Dieu, en quoi il étoit fort habile, & jettant sa raquette à terre, il se retira au Louvre, protestant qu'il puniroit exemplairement l'auteur de cet attentat. Ensuite usant de sa dissimulation ordinaire, il donna ordre d'arrêter le Duc de Guise, qui fut contraint de se cacher. Il fit plus, il alla lui-même visiter l'Amiral, & l'abordant avec un air de douleur, qui paroissoit sincère, il lui répéta qu'il puniroit sévèrement l'auteur de cet attentat, & qu'il seroit content du châtiment qu'il en feroit. Tout cela ne fut pas dit sans beaucoup de juremens; car si ce Prince étoit bon Catholique, il étoit encore plus débauché & blasphémateur. Il avoit apris tout cela de son second Gouverneur (8), qui étoit un Italien perdu d'honneur & de réputation.

Plu-

(8) Voici ce que dit Brantome touchant ce Gouverneur, qu'il avoit connu particulierement. „ On disoit que le „ Roi avoit ainsi appris d'être dissimulateur de son grand „ favori ALBERT DE GONDY, Maréchal de Retz, qui „ étoit un Florentin, fin, caut, corrompu, menteur, & „ grand dissimulateur.

„ Pour parler de lui en deux mots, son Grand-père fut „ Meunier à deux lieuës près de Florence, d'un moulin „ où il se retira durant la Ligue, n'osant demeurer en „ France; mais il y laissa sa femme pour faire valoir son „ talent: puis son Père fut Banqueroutier à Lyon, & sa „ Mère Madame du Perron grande revenderesse de Pu„ tains, & pour ce le Roi Henri la prit en amitié, & la „ fit Gouvernante de ses Enfans, & sur-tout du Roi Char„ les IX. à qui elle donna son fils le Perron, qui fut long„ tems Commissaire des Vivres aux Armées du Roy, le„ quel après le prit en amitié, & ne l'appelloit jamais que „ son Serviteur, & qui étant Roy l'avança ainsi qu'il a „ été, & apprit au Roy à jurer & dissimuler; car de son „ naturel il ne l'étoit nullement dans sa jeunesse, étant „ fort ouvert, prompt, actif, vigilant, éveillé, & peu „ songeard comme doit être tout dissimulateur.

„ De plus, feu Mr. de Sipierre, son Gouverneur, qui

„ étoit

Plusieurs Seigneurs Huguenots avoient pris l'allarme, en voyant l'assassinat qui venoit de se commettre dans la personne de leur Chef. Ils tâchérent de lui persuader de se faire transporter dans l'un des fauxbourgs de Paris, pour prévenir tout nouveau malheur; mais l'Amiral persuadé que le Roi agissoit avec franchise, n'y voulut jamais consentir.

La Reine voyant l'agitation que cette affaire causoit parmi les Huguenots, craignit qu'ils ne lui échapassent, & pressa le Roi de hâter le projet de leur ruïne. Ce jeune Prince avoit quelque peine à se résoudre à la perte de tant de braves gens, qui étoient venus sur sa parole Royale; mais la Reine mit après lui son Gouverneur Italien, qui le gouvernoit comme il vou-

„ étoit le plus généreux & plus brave Seigneur qui fut „ jamais Gouverneur du Roy, ne l'étoit nullement, mais „ tout loyal, franc, ouvert & du cœur & de la bouche, „ point menteur ni dissimulateur, qui l'avoit nourri très „ bien & instruit, & ne l'avoit jamais fait étudier dans „ les chapitres des dissimulations: aussi disoit-on qu'après „ sa mort ledit Maréchal de Retz, dit le Perron, le per„ vertit du tout, & lui fit oublier & laisser toute la belle „ nourriture de ce brave Gouverneur; si bien qu'on disoit „ qu'il lui avoit appris à jurer aussi débordément comme „ il faisoit, bienque Mr de Sipierre juroit quelquefois, „ mais c'étoit en Cavalier; non le Perron, qui juroit & „ renioit en Sergent, qui prend un pauvre homme par le „ collet qui ne se défend, comme on le disoit à la Cour; „ car on tenoit, & le tient-on encore, le Perron, pour le plus „ grand renieur de Dieu, de sang froid, qu'on peut voir. „ Ainsi avec les loups apprend-on à hurler, si bien que „ le Roy apprit de lui ce vice & s'y accoutuma si fort, „ qu'il tenoit que blasphémer étoit une sorte de parole & „ devis plus de braveté & de gentillesse que de péché; à „ cause de quoi il ne faisoit point de difficulté de fausser „ sa foi toutes fois & quantes qu'il vouloit & lui venoit „ en fantaisie". *Mém. de Brant.* CHARLES IX. p. 7.

vouloit, & qui sut lui persuader de frapper ce terrible coup, sans aucun égard pour sa parole donnée, ni pour aucune autre considération.

Cette affaire avoit été concertée entre les Cours de Rome & de Madrid. La première y étoit intéressée en qualité de Mère commune des Chrétiens; l'autre parce qu'elle étoit ennemie jurée des Calvinistes, & qu'elle craignoit en particulier la capacité & la valeur de ce grand Amiral.

Enfin le tems du massacre fut fixé à la nuit d'entre la veille & le jour de St. Barthelemi, & on chargea le Duc de Guise du soin de tout disposer pour cette sanglante tragédie

On ne pouvoit mieux s'adresser, & jamais commission ne fut reçue plus agréablement. Je passe sous silence les mesures qu'il prit pour ne pas manquer son coup. Il suffira de dire qu'il disposa les choses de manière que l'exécution se fit avec un succès extraordinaire. Six-mille hommes de la garde du Roi, furent postés dans les rues, & aux portes du Louvre (c'est ainsi qu'on appelle en France le Palais du Monarque). Tous les Bourgeois se mirent sous les armes & s'emparérent des rues. Le Roi prévoyant que ces mouvemens donneroient de l'inquiétude à l'Amiral, le fit assurer plusieurs fois qu'il n'avoit rien à craindre, que ce qu'on faisoit n'étoit que pour empêcher le Duc de Guise de remuer & de faire soulever le Peuple parmi lequel il avoit un grand crédit.

On lui avoit envoyé pour sa garde quelques Suisses commandés par Cosseins, fameux scélérat dévoué aux Guises. Le Roi s'informoit toujours soigneusement de sa santé, & il témoignoit

gnoit beaucoup de joie quand les Médecins lui disoient qu'il étoit hors de danger, & qu'il pourroit agir dans une quinzaine de jours.

Enfin quand tout fut prêt, on délibéra si on envelopperoit dans le massacre le Roi de Navarre & le Prince de Condé. Après plusieurs débats pour & contre, il fut arrêté qu'on leur feroit grace, moyennant qu'ils promissent de changer de Religion.

Le signal de cette tragédie fut donné à l'Horloge du Palais qui sonna minuit : alors Cosseins, Attin, Sarlabouz Colonels des Troupes Françoises, avec Pétrucci Siennois, & *Bem* (9) Allemand domestique du Duc de Guise, en-

(9) „ Parlons un peu que devint ce Bem qui le tua. „ On disoit pourtant qu'alors Sarlabouz, Gouverneur du „ Havre, se vanta de l'avoir tué. Si c'est la vérité, ou „ qu'il s'en soit vanté à faux, c'est une récompense mau„ vaise d'un Capitaine envers son Colonel, qui d'autres„ fois lui avoit commandé; mais pour le sûr ce fut Bem, „ possible que l'autre lui donna quelque coup. Et pour „ en voir une divine vengeance, ce Bem étoit un Gen„ tilhomme Allemand, que j'avois vu d'autresfois nourri „ Page du Cardinal de Guise; il se mit en telle grace & „ amitié du Cardinal de Guise, qu'il le gouvernoit paisi„ blement, & pour ce lui fit épouser la fille bâtarde du „ grand Cardinal de Lorraine. Je nommerois bien sa „ mère, & cette fille dite Arne, fort belle & honnête „ Demoiselle, & bien créée à la Cour d'Espagne, & nour„ rie de cette notre grande Reine de-là, à qui je l'ai „ vue, & après sa mort elle s'en vint en France de„ meurer avec la Reine Mère, qui n'en refusa jamais......
„ Arne donc étant mariée, son homme se résout deux „ ans après d'aller en Espagne par le moyen de Mr. de „ Guise, tant pour quérir son mariage (*la dot de sa femme que le Roi d'Espagne avoit promis de payer*) „ que pour braver & se montrer en piaffe devant le Roi „ & les Espagnols, & dire que c'étoit lui qui avoit fait „ le coup de Mr. l'Amiral; & quel coup à son avantage, „ qu'un petit Enfant en eût fait autant ? Il y va & sans „ danger, & y fut très bien venu & payé, dont la plu„ part

entrérent dans la maison de l'Amiral. Les Suisses qui le gardoient, ne sachant rien de l'affaire, voulurent se mettre en défense, mais ils furent hachés en pièces.

Les meurtriers montérent à l'apartement de l'Amiral, qui ayant entendu le tumulte & se doutant de ce qui se passoit, se leva du lit en chemise & en bonnet de nuit, & s'appuyant contre la muraille, il s'étoit mis à prier Dieu avec son Ministre. Bern lui dit en entrant, *Est-ce toi qui es l'Amiral? Oui, c'est moi-même*, lui répon-

„ part de son argent, il le met en pierreries, bagues, „ joyaux & babioles pour mieux porter son fait, & aussi „ qu'il savoit bien que Mr. de Guise l'en déchargeroit. „ Outre tout cela le Roi d'Espagne le gratifia de quelque „ autre présent, pour la gratification & récompense du „ meurtre, pour son retour. Il fut si imprudent & perdu „ du d'esprit & d'entendement, ou Dieu, juste vengeur „ des forfaits, possible l'aveugla de telle façon, qu'il vint „ passer par le grand chemin des postes de la Guienne, „ où les Huguenots avoient bien bon crédit, lesquels alors „ faisoient quelque petite guerre par les forteresses petites „ qu'ils tenoient. Parquoi il fut pris entre Barbezieux & „ Chateauneuf, & mené prisonnier au château de Boute- „ ville, où commandoit pour lors le Sieur de Bertauville, „ qui commande aujourd'hui à Pons. Il fut là gardé „ long-tems prisonnier, dont fut remontré audit Bertau- „ ville ce qu'il vouloit faire de cet homme; & qu'il ne „ faloit qu'une heure qu'il se sauvât (comme de vrai il la „ faillit une fois) & s'il ne savoit pas ce qu'il méritoit. „ Parquoi un jour on lui fit accroire qu'il vouloit rompre „ les prisons & se sauver, comme de vrai il y eut de l'ap- „ parence; si bien qu'il fut tué, & eut ce qu'il avoit „ prêté à Mr. l'Amiral, & très bien employé; car il étoit „ venu trop hautain & trop glorieux, bien qu'il ne fût „ pas plus mauvais qu'un autre, comme je le vis au siège „ de la Rochelle, ainsi que je le voyois fort échaufé de „ retirer Mr. de Guise des coups & harquebusades, & lui „ remontrer les hazards qu'il couroit, & lui pour son „ honneur avec son maitre. *Brantom. Chap. de l'Amiral DE COLIGNI* p. 160.

pondit-il : *au moins*, ajouta-t-il, *si je mourois de la main d'un brave homme & non pas d'un valet.* Comme il achevoit ces mots, *Bem* lui enfonça son épée dans le corps, & la retirant encore toute fumante, il lui en donna plusieurs coups du tranchant sur le visage. Les autres voulurent aussi avoir la gloire de percer un homme mort, & lui donnérent chacun plusieurs coups; après quoi ils descendirent dans la cour, où les Ducs de Guise & d'Aumale avec le Bâtard d'Angoulême les attendoient. Dèsque Guise les apperçut, il demanda à Bem si l'affaire étoit faite, & celui-ci ayant répondu qu'oui; „ Mr. d'Angoulême, dit le Duc, ne le croira „ point s'il ne le voit à ses piés". Sur cela le cadavre fut jetté par la fenêtre. Le Bâtard s'en approchant essuya le sang qui couvroit le visage tailladé de l'Amiral, & l'ayant examiné, il s'écria, *C'est bien lui.* Allons, amis, poursuivit-il, continuons notre ouvrage. Sur quoi lui & les Ducs de Guise, de Montpensier, de Nevers, & le Maréchal de Tavannes parcoururent l'épée à la main toutes les rues de Paris, excitant le Peuple à tuer tous les Hérétiques.

Un peu avant que cette scène commença, le Roi avoit fait dire au Roi de Navarre son Beau-frère, & au Prince de Condé de se retirer au Louvre, parce qu'il craignoit que les Guises n'excitassent le peuple, & que des personnes qui étoient si chères à Sa Majesté ne fussent pas en sureté ailleurs que chez elle. Ces jeunes Princes reçurent cette proposition avec beaucoup de reconnoissance, & se rendirent au Louvre avec toute leur suite : ce n'étoit que pour mieux égorger les Seigneurs qui leur

étoient attachés, comme la suite le fit voir.

Après le meurtre de l'Amiral, les soldats entrant en foule dans son logis, tuérent le jeune Téligni son Gendre, son Ministre, & tous ceux qui s'étoient venus réfugier auprès de lui, croyant d'y être en sureté à cause de la garde que le Roi lui avoit donnée : de ce nombre furent le Comte de la Rochefoucaut, le Marquis de Rênel. Antoine Marassin Sieur de Guerchi, très brave Officier, se voyant surpris par ces meurtriers, sans qu'il eût le tems de se reconnoître, s'enveloppa le bras de son manteau, mit l'épée à la main & se défendit long-tems, sans néanmoins en tuer aucun, parce qu'ils étoient tous cuirassés; enfin il succomba sous le nombre. Baudiné frère du Duc d'Uzez, Pluviaut, Berny furent égorgés par les Soldats de la garde du Roi, aussi bien que Charles de Quenellec Baron de Pont en Bretagne, qui avoit épousé Catherine de Parthenai, fille & héritière de Soubize; mais il y avoit quelque tems que la Mère de Catherine lui avoit intenté un procès, dans le dessein de faire casser le mariage pour cause d'impuissance, & l'affaire n'étoit pas encore terminée.

A mesure qu'on massacroit ces malheureux, on jettoit leurs corps devant le château sous les yeux du Roi, de la Reine & de toute la Cour; & les Dames venoient en foule, avec encore plus d'impudence que de curiosité, considérer ces cadavres nuds, sans qu'il parût qu'un si horrible spectacle leur fît la moindre peine. On en remarqua qui avoient les yeux attachés sur le Baron de Pont, pour

voir

voir ſi elles y trouveroient quelque cauſe de l'impuiſſance dont on l'accuſoit. (10)

Charles de Beaumanoir de Lavardin, Parent de ce Baron & ancien Gouverneur du Roi de Navarre, fut tué par Brion, Gentilhomme du Marquis de Conti, dans les bras de ce jeune Prince, qui fit tout ce qu'il put pour lui ſauver la vie. Mais jamais ſpectacle ne fut plus digne de pitié que celui du meurtre de François de Nompar de Caumont Sieur de la Force, logé près du Louvre. Ce Seigneur étoit couché dans un lit avec deux enfans qu'il aimoit tendrement ; les meurtriers que le zèle de la Religion animoit beaucoup moins que l'avidité du pillage, avoient réſolu de l'égorger lui & toute ſa famille. Ils tuérent donc le Père & un des enfans ; l'autre qui avoit à peine douze ans, montrant en cette occaſion une prudence au-deſſus de ſon âge, couvrit ſon corps le mieux qu'il put de ceux de ſon Père & de ſon frère ; comme il nâgeoit dans le ſang il fit le mort, & les meurtriers le laiſſérent pour tel. Il vint enſuite une foule de monde pour piller la maiſon, & on parloit diverſement du meurtre de ces trois perſonnes. Les uns louoient, les autres blâmoient cette action. Sur le ſoir, le jeune Enfant ayant entendu un de ceux qui étoient dans la chambre déteſter cette barbarie, & dire que Dieu ne laiſſeroit pas une telle action impunie, il ſe remua dans ſon lit, & levant un peu la tête,

(10) *Et in Pontio præcipue aciem defigebant, ſi qua ratione frigiditatis illius cauſam aut notas perrimari poſſent.* Thuan. T. III. p. 131.

tête, il dit qu'il n'étoit pas mort. On lui demanda qui il étoit. „ Je suis, dit-il, fils de „ l'un de ces deux morts, & frère de l'autre, „ & il eut la prudence de ne pas dire son nom. Comme on le pressoit, il répondit qu'il le diroit, dès qu'on l'auroit mis en sureté. On lui demanda où il vouloit qu'on le menât. „ A l'Arcenal, dit-il, je suis allié de Biron „ Grand-Maître de l'Artillerie, & vous pou„ vez compter que vous serez bien payé du „ service que vous me rendrez." Cet homme l'y fit conduire avec toutes les précautions nécessaires. C'est ainsi que fut sauvé Jaques Nompar de Caumont, d'une des plus illustres familles de Guyenne, dont il devint le chef par la mort de Godefroi de Caumont son oncle qui ne laissa qu'une fille. Dans la suite il épousa Charlote de Gontaut, fille de Biron, & en eut huit fils & deux filles. Henri IV. ce même Roi de Navarre qui venoit d'épouser la sœur du Monarque par l'ordre de qui se faisoient ces massacres, étant devenu lui-même Roi de France, le combla d'honneurs, le fit Capitaine de ses Gardes, & lui donna le Gouvernement de Béarn. Il monta aux premières charges de la Guerre, & devint le plus grand Capitaine de son siècle, & Louïs XIII. érigea en sa faveur la Terre de la Force en Duché & Pairie. Il vécut jusqu'à l'âge de 90. ans; & Louïs XIII. un peu avant de mourir, l'ayant fait venir, lui dit, *mon Cousin vous êtes le premier Général de votre tems; il ne vous manque que d'être de notre religion.* A quoi le Maréchal répondit qu'il *se trouvoit bien de la sienne, & qu'il ne la troqueroit jamais pour une autre.*

Ce-

Cependant le Roi fit dire aux Seigneurs Huguenots qui s'étoient venus loger au Louvre avec le Roi de Navarre & le Prince de Condé, d'en fortir au plutôt. Cet ordre ne vint qu'après qu'on leur eut ôté leurs épées. Obligés d'obéir, ils defcendirent le grand efcalier, & à mefure qu'ils entroient dans le veftibule, ils y étoient égorgés par des Soldats apoftés. Ce veftibule fe trouvant rempli de cadavres, on mena les autres victimes un peu plus loin, & on les poignarda de la même manière. Parmi ces derniers étoient Pardaillan, Saint Martin, Bourfes, & Armand de Clermont Sieur de Piles, le plus habile homme de l'Europe dans la défenfe des Places. Lorsqu'il apperçut les tas de corps morts fur lesquels on le faifoit marcher, il vit bien qu'on le menoit à la boucherie. On dit qu'il s'écria: „ Eft-ce donc-là „ cette parole que le Roi nous a donnée; ces „ promeffes, cette paix qu'on nous a jurée? „ Grand Dieu, prenez la défenfe des opprimés! „ Jufte Juge, vengez une cruauté & une per- „ fidie fi déteftable." A l'inftant il ôta un manteau de grand prix qu'il portoit, & le donna à un Gentilhomme de fa connoiffance qui étoit auprès de lui, en lui difant: „ Gardez-le „ comme un monument de la mort indigne „ qu'on me fait fouffrir": mais le Gentilhomme n'ofa le recevoir à cette condition. De Piles fut maffacré à coups de hallebarde.

Il n'échappa de ce maffacre général que Jean de Rohan Sieur de Frontenai, Godefroi de Caumont, Jean de Ferrières Vidâme de Chartres, Gabriel de Montgommeri, Jean Lafin Seigneur de Beauvoir la Nocle, Segur, Par-

daillan le jeune, & quelques autres qui ne voulurent jamais se fier au Roi, quelque chose qu'on alléguât pour le leur persuader. Ils étoient restés dans le Fauxbourg St. Germain. Le bruit des armes, les cris des blessés & des mourans les réveillérent. Ils comprirent de quoi il étoit question, & s'enfuirent sur de bons coureurs qu'ils faisoient toujours tenir tout prêts.

Pendant que les Soldats égorgeoient la Noblesse Huguenote, les Bourgeois faisoient main-basse sur tous les Habitans soupçonnés de Calvinisme, & plusieurs profitoient de cette occasion pour se venger de leurs ennemis, ou pour se défaire de ceux dont ils vouloient avoir les biens ou les charges. On n'entendoit de tous côtés que plaintes, que hurlemens de gens qu'on massacroit ou qui étoient prêts de l'être. On ne voyoit que corps morts jettés par les fenêtres. On les traînoit inhumainement dans les carrefours & dans les boues. Les rues regorgeoient tellement de sang qu'il s'en formoit des torrens. Enfin on n'épargna ni âge ni sexe, & on massacra impitoyablement jusqu'aux femmes grosses.

La tuerie dura trois jours, pendant lesquels il y eut au-delà de deux mille personnes d'égorgées.

Cette soif du sang des concitoyens se communiqua dans les Provinces, comme un feu dévorant qui brule & ravage tout à mesure qu'il s'étend. Plus de trente mille hommes périrent par le fer en moins de trois semaines.

On commit des indignités affreuses sur le

corps

corps mort de l'Amiral. On lui coupa la tête, les jambes, & ce que la pudeur ne permet pas de nommer. On le traîna par les rues de Paris, & on le jetta ensuite dans une cloaque, d'où il ne fut tiré que pour être pendu par les cuisses au gibet de Montfaucon.

Je doute, très-Excellent Mehter, que les Nazaréens trouvent de pareils traits dans nos Annales, & qu'ils nous puissent faire voir que Mahomet on les Musulmans ayent jamais traité de la sorte ceux qui n'ont pas voulu embrasser leur Religion, bien moins encore leurs concitoyens, leurs amis, leurs parens. S'ils sont hors d'état de nous reprocher de pareils forfaits, qu'ils conviennent que c'est à tort qu'ils nous appellent barbares, & qu'il n'y a pas de plus grands barbares qu'eux. Qu'ils conviennent encore que c'est eux, & non Mahomet, qui prêchent leur Religion les armes à la main. Qu'ils cessent de nous appeller *Infidelles*, & qu'ils avouent qu'il n'y a pas d'autres *Infidelles* qu'eux, puisqu'ils ont employé les promesses, les sermens, les Traités les plus solennels pour faire tomber dans un piège si funeste tant de milliers d'hommes.

Mais c'est peu que de défier les Nazaréens de trouver dans les Annales des Musulmans un trait pareil à celui de la St. Barthelemi, je les défie encore d'en trouver dans les Annales d'aucun Peuple du Monde. A la vérité on a des exemples d'une fureur passagère, bornée à un certain lieu, à un certain tems, à un certain nombre de personnes, & que le premier ressentiment d'une injure toute récente pouvoit excuser; mais qui ne s'est étendue que sur

ceux que le Chef de l'émotion avoit intérêt de faire périr. Ce fut ainsi que Mithridate Roi de Pont fit égorger le même jour dans toute l'Asie quarante-mille Citoyens Romains ; que Pierre d'Arragon fit tuer en Sicile huit-mille François, qui dans son absence s'étoient rendus maîtres de l'Ile ; mais tout cela étoit bien différent de ce qui se fit en France le jour de la St. Barthelemi. En effet ces Rois n'exerçoient leur cruauté que sur des Etrangers ; & leurs Troupes & leurs Sujets punissoient leurs Oppresseurs, leurs Tyrans ; mais ici, c'étoit un Roi armé contre ses propres Sujets confiés à ses soins aussi-bien qu'à sa puissance, qui ne demandoient pas mieux que d'être laissés en repos, & ne prétendoient autre chose que la liberté de chanter les Pseaumes de David en leur Langue naturelle ; c'étoit tout un Peuple acharné contre ses concitoyens, ses parens. Le frère massacroit le frère, le fils son père. En un mot il n'y a nulle comparaison à faire, si ce n'est peut-être avec les factions des Guelphes & des Gibelins, qui agitérent long-tems l'Italie, & dont les Papes furent les moteurs, comme ils le furent indirectement du massacre en question : car pour Mithridate & Pierre d'Arragon, ils n'étoient liés que par une parole qu'ils avoient donnée à des Etrangers : mais Charles IX. venoit tout récemment de s'obliger par un Traité solennel fait avec des Rois & des Princes voisins de garder la paix qu'il avoit jurée. Les premiers n'avoient employé aucun artifice indigne de la majesté du Trône pour exécuter leur dessein. Charles pour amorcer ceux qu'il vouloit exterminer, leur avoit

donné

donné sa foi, il avoit abusé des cérémonies sacrées du mariage, & avoit presqu'ensanglanté l'habit nuptial de sa propre sœur ; & ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce barbare Prince fit frapper des médailles sur cette affaire, comme s'il eût triomphé de quelque ennemi de son Etat. Il se fit représenter dans ces médailles assis sur un Trône élevé avec cette inscription, VIRTUS IN REBELLES; *les Rebelles ont senti la force de son bras*; & sur le revers on voyoit deux colonnes qu'il avoit prises pour emblême, avec cette légende, PIETAS EXCITAVIT JUSTITIAM ; *Sa piété a armé sa justice*. Celles-là étoient d'or. On en fabriqua aussi d'argent, où il paroissoit sous la figure d'Hercule écrasant l'Hydre de l'Hérésie, avec le titre fastueux de *Domteur des Hérétiques & des Rebelles*.

La Cour de Rome aprit les nouvelles de ce massacre avec les transports de la plus vive joie ; on ordonna des prieres publiques pour rendre grace à Dieu de ce succès. On fit des processions, & on employa les plus habiles Peintres à représenter dans un tableau l'image de cette cruelle boucherie.

Pour le Roi d'Espagne, en qualité de Roi Catholique, il ne témoigna pas moins de joie que le St. Père. Il fit un présent considérable au Courier qui lui apporta la Lettre du Roi de France, dans laquelle ce Prince lui donnoit avis du succès de leur projet ; car tout cela s'étoit fait de concert avec la Cour de Madrid.

Ce bon Roi Catholique répéta plusieurs fois qu'il ne pourroit croire que tant d'habiles gens

ſe fuſſent laiſſé prendre tous à la fois, ſi la Lettre de ſon frère ne l'en aſſuroit. Il envoya d'abord le Courier à l'Amirante de Caſtille, qui étoit alors à Madrid, & lui fit en même tems remettre la Lettre du Roi de France.

Le Courier entrant dans la baſſecour du Palais de l'Amirante ſe mit à crier, *Nuevas, nuevas, buenas nuevas*, & montant à la ſalle où ce Seigneur ſoupoit, il ajouta, en s'approchant de lui & lui rendant la Lettre du Roi : *Buenas nuevas, todos los Lutheranos y de los principales ſon muertos y matados en Paris ay tres dias* ; bonnes nouvelles ; tous les Luthériens avec leurs Chefs ont été maſſacrés en trois jours dans Paris. Le Courier ayant conté comment la choſe s'étoit paſſée, un jeune Seigneur nommé le Duc de l'Infantado, qui étoit alors à table avec l'Amirante, demanda ſi cet Amiral de France, & les autres qu'on avoit tués avec lui, étoient François & Chrétiens, & ſi ceux qui les avoient tués l'étoient auſſi. On lui répondit qu'oui. *Como diabolo*, s'écria-t-il, *puede ſer que pues que ſon Franceſes y aſſi Chriſtianos, ſe mattan como beſtias*! „Comment diable ſe peut-il qu'étant François & „Chrétiens, ils ſe tuent comme des bêtes". L'Amirante lui repliqua, *Calla, Señor Duque, que la guerra dy Francia, es la paz d'Eſpaña; y la paz d'Eſpaña es la guerra dy Francia con noſtros dublones.* „Taiſez-vous, Monſieur le Duc; „car la guerre de France eſt la paix d'Eſpagne, „& la paix d'Eſpagne eſt la guerre de France „que nous faiſons avec nos piſtoles"; pour marquer que c'étoit l'argent d'Eſpagne qui gagnoit le Conſeil du Roi de France, & les

prin-

principaux du Clergé, lesquels animoient les Catholiques contre les Proteſtans.

L'étonnement de ce jeune Duc d'Infantusque n'étoit pas ſi déplacé, puiſqu'en effet les François paſſent pour la Nation la plus civile, & la plus humaine qu'il y ait en Europe, & que les Nazaréens ont toujours à la bouche le mot de *charité Chrétienne*, qui exprime la douceur, la patience, la débonnaireté. Par où il eſt aiſé de juger combien leur cœur eſt peu d'accord avec leurs paroles; & ce ſeul trait d'Hiſtoire, j'entens le maſſacre de la St. Barthelemi, peut faire juger des cruautés, des barbaries que les Nazaréens ont commiſes en divers tems ſoit contre nous, ſoit contre eux-mêmes, ſans compter celles dont l'Amérique a été l'affreux théatre; & l'on peut encore conclure, que puiſque la Nation de l'Europe la plus polie eſt tombée dans une telle cruauté, les autres en doivent avoir commis de plus grandes encore, comme en effet il ſeroit aiſé de le prouver, & comme Votre Excellence pourra elle-même s'en convaincre par les choſes que je pourrai lui en écrire dans la ſuite; & alors vous verrez que leur charité Chrétienne eſt un vain mot pour couvrir leurs deſordres & leur hypocriſie. Vous verrez que la pratique de cette vertu ne ſe trouve que chez les Enfans du Prophète de Dieu, & que les Nazaréens n'en ont retenu que le nom.

Recevez, Très Excellent Seigneur, les hommages ſincères du plus affectionné de vos Eſclaves, qui ne ceſſe de prier le Tout-Puiſſant pour la conſervation de vos jours.

A Vienne ce 1. Décembre 1738.

IV. MEMOIRE.

A L'ATHEMADEULET.

Tre's-Haut &c.

Avant que d'informer Votre Majesté des différens succès de la guerre de Hongrie, j'ai voulu attendre d'en être informé moi-même par des avis certains ; car il se trouve parmi les Nazaréens une espèce de gens nommés Nouvellistes & Politiques, qui sont des raisonneurs sans pitié, & qui mentent avec la dernière effronterie. Je me suis bien gardé d'ajouter foi à leurs discours, encore moins d'en composer mes Mémoires. Tout ce que j'avance dans celui-ci me vient de bonne main, & l'on peut y faire fond.

La guerre étant résolue quoique non encore déclarée de la part de l'Empereur, du moins dans les formes, ce Monarque a nommé pour Général en Chef de ses Armées le Duc de Lorraine son Gendre, qu'on appelle aussi Grand-Duc de Toscane ; & pour servir sous lui, le Feld-Maréchal de Seckendorff, les Généraux Kevenhüller, Saxe-Hildbourghausen, & Schmettau. Le premier est chargé de la direction des entreprises déja concertées dans le Conseil de Guerre, & les autres doivent les exécuter. De sorte que le Grand-Duc n'est-là que pour apprendre le métier de la Guerre, ou, si l'on veut, pour encourager l'Armée par sa présence.

ſence. Cette Armée étoit compoſée au commencement de la campagne dernière de trente-ſix Régimens d'Infanterie, dix-huit de Cuiraſſiers, onze de Dragons, & huit de Huſſars, ou Hongrois à cheval. Ce qui faiſoit environ cent-dix-ſept-mille hommes de Troupes Impériales, auxquelles ſe joignirent huit-mille Saxons, quinze-cens hommes de Wolfenbutel, & quelque vingt-mille Miliciens. Il y avoit outre cela une Eſcadre de dix Vaiſſeaux de guerre ſur le Danube, & de cinq Galères.

On ſe promettoit de grandes conquêtes avec de ſi grandes forces. Le Peuple de Vienne s'en repaiſſoit; & la Cour avoit ſoin de l'entretenir dans cette idée, en affectant de mépriſer les Turcs, & de publier qu'ils n'étoient pas en état d'avoir plus de cinquante-mille hommes en campagne, & même de mauvaiſes troupes, gens ramaſſés & inaguerris, les bonnes ayant ou péri, ou étant actuellement employées contre les Ruſſes. La Cour elle-même étoit à peu près dans cette idée, mais elle ſe trompoit; les mauvaiſes troupes, les gens ramaſſés étoient employés contre les Ruſſes conjointement avec les Tartares; & les bonnes étoient ſur la frontière de Hongrie, où la Porte avoit bien plus à craindre que dans les déſerts qui ſéparent ſes Pays de ceux des Ruſſes, & qui ne promettoient pas à ceux-ci une longue poſſeſſion des conquêtes qu'ils entaſſoient les unes ſur les autres. D'ailleurs quoique Seckendorff ſoit un Elève du Prince Eugène, il n'en avoit ni l'autorité ni peut-être la capacité. Eugène étoit Prince; ſa naiſſance lui donnoit déja beaucoup de crédit; &

outre cela il étoit Catholique, & Préſident du Conſeil de Guerre, Charge néceſſaire pour obliger les Miniſtres à ne laiſſer manquer les troupes de rien. Seckendorff eſt ce que les Nazaréens appellent Hérétique, & n'étoit pas Préſident du Conſeil de Guerre. Comme hérétique il avoit contre lui les Confeſſeurs de l'Empereur, de l'Impératrice, & tout le Clergé avec les Derviches qui ont une grande influence dans les intrigues de cette Cour; & n'étant pas à la tête du Conſeil de Guerre, il ſe trouvoit dans la dépendance & à la diſcrétion des Miniſtres. Une autre circonſtance qui a achevé de le perdre & l'Armée de l'Empereur avec lui, c'eſt que pendant que ce Monarque & la plus grande partie de ſon Conſeil vouloit la guerre, ſon Gendre avec la moindre partie de ce Conſeil, qui étoit dans ſes intérêts, ne la vouloit pas. En voici la raiſon. On avoit remarqué que la ſanté de l'Empereur s'altéroit tous les jours, & qu'il s'afoibliſſoit à vue d'œil, ayant eu quelques attaques qui ne faiſoient pas eſpérer qu'il dût vivre long-tems. Le Grand-Duc craignoit que l'Empereur s'embarquant dans une guerre contre le Turc, il n'en vît pas la fin, & que venant à manquer dans ces entrefaites, on ne pût pas s'oppoſer aux Princes qu'on ſavoit qui formoient des prétentions, & même ſourdement des ligues pour ſoutenir ces prétentions.

Cette différente manière d'enviſager les choſes, a dérangé les projets qu'on avoit formés; & la prudence des Généraux Turcs à profiter des fautes des Impériaux, a achevé de

de ruïner les affaires de l'Empereur , comme je vais le faire voir par un récit aussi succint qu'il me sera possible, sans néanmoins rien oublier d'important.

Pour subvenir aux fraix d'une si grande guerre, & à l'entretien de tant de forces, l'Empereur a emprunté de l'argent de tous côtés, & a imposé le dixième sur tout le Clergé de ses Etats, avec la permission du Pape, qui lui a non seulement accordé un Indult pour cela ; mais lui a encore donné gratuitement environ cent cinquante *tomans* de son trésor, pour l'aider à pousser la guerre contre les Ennemis de sa Religion.

Le 13. de Juillet 1737. la grande Armée des Impériaux, sous les ordres de Seckendorff s'étant rassemblée sous Jagodina, se mit en marche vers Nissa, pour commencer les hostilités sur les terres des Turcs, en attendant l'arrivée du Grand-Duc. Elle passa la Morave, & vint camper vis-à-vis de Baraquin, d'où l'on fit quelques détachemens, qui eurent ordre de se rendre maîtres des Palanques que les Turcs avoient aux environs, d'où ils auroient pu incommoder les Impériaux. Les Turcs n'avoient pas dessein de défendre ces petits postes. Ils les abandonnérent à l'aproche des Impériaux, & se rassemblérent sous Nissa, ville peu importante par ses fortifications, quoiqu'elle soit la clé des Etats du Grand-Seigneur depuis la perte de Témeswar & de Belgrade.

Les Détachemens Turcs qui avoient abandonné les Palanques, ne faisoient pas un Corps fort considérable. On les fit entrer dans Nissa,

dont la Garnison étoit fort foible; elle se trouva alors de deux-mille hommes.

Sur ces entrefaites le Grand-Duc arriva à l'Armée, & on envoya un Trompette au Pacha de Nissa, pour lui signifier la déclaration de guerre de l'Empereur. Le Pacha feignant d'être surpris de cette démarche, dépêcha un Aga au Prince, pour lui témoigner que n'ayant eu aucun avis que l'Empereur fût en guerre avec la Porte-Ottomanne, il ne pouvoit assez exprimer son étonnement; mais qu'il espéroit qu'on ne passeroit pas outre, & qu'on ne violeroit pas une paix solennelle à l'égard d'une Puissance qui l'avoit observée avec tant de scrupule.

Le Grand-Duc fit dire en peu de mots à l'Aga, les principales raisons qui portoient l'Empereur à faire la guerre aux Turcs. „ Messieurs, dit l'Aga, „ vous êtes Chrétiens, & „ Jésus est votre Chef & votre Dieu: sachez „ donc qu'il prendra le parti des Musulmans; „ car il est juste, & il punit ceux qui violent „ les Traités de Paix. Celle qui est entre la „ Sublime Porte & l'Empereur n'est pas en„ core expirée, & l'on travaille actuellement à „ l'affermir dans un Congrès. Voyez donc si „ vous voulez vous charger du reproche que „ Dieu & les hommes vous feront d'avoir „ rompu un lien aussi salutaire que la Paix.

On lui dit qu'on se chargeoit de tout, & on ajouta que si le Pacha de Nissa continuoit à nier qu'il y eût guerre, on tâcheroit de l'en convaincre de plus près.

L'Aga fut congédié avec cette réponse, & d'abord après son départ on détacha le Général

néral Philippi avec ſix Régimens de Cavalerie, deux-mille Grenadiers, cinq-cens Huſſars, & quelques Canoniers avec ſix Pièces de campagne, pour s'emparer de Niſſa, & en même tems toute l'Armée fit un mouvement en avant pour ſoutenir ce Détachement. Le Général Philippi ſomma le Pacha de ſe rendre, le menaçant, en cas de refus, de ne faire quartier à perſonne. Le Pacha demanda le tems néceſſaire pour envoyer un Courier à l'Armée du Grand-Seigneur qui s'aſſembloit près d'Andrinople; on le lui refuſa; & apprenant en même tems que toute l'Armée Impériale approchoit, il ſe rendit, à condition qu'on le laiſſeroit ſortir avec armes & bagages, ce qui fut accordé.

Pendant que la grande Armée Impériale faiſoit ces progrès ſur les confins de la Bulgarie, divers autres Corps de Troupes s'emparoient de quelques petits poſtes dans la Valachie, & la Boſnie; mais tout cela n'étoit pas à beaucoup près ſi conſidérable qu'on le faiſoit accroire au Peuple de Vienne, qui crut que pour le coup c'en étoit fait de l'Empire Ottoman, & que les Impériaux iroient droit à Conſtantinople, deſorte qu'il s'abandonna à des tranſports de joie incroyables, comme s'ils euſſent enchaîné la Fortune.

Le Grand-Seigneur apprit avec chagrin la priſe de Niſſa, il vit bien que les Impériaux n'en reſteroient pas-là; & ſachant la bonne intelligence qui règnoit entre la Cour de Vienne & celle de France, il réſolut de demander la médiation de celle-ci, & fut confirmé dans cette réſolution par le peu de ſuccès qu'avoit le Congrès de Nimirow. La Cour de France,

flatée

flatée de se voir recherchée par les Turcs, n'eut garde de refuser sa médiation; mais la Porte vouloit qu'on admît celle de la Hollande & de l'Angleterre. Ce n'étoit pas ainsi que la France l'entendoit, & l'on remarqua que son Ambassadeur à Constantinople se refroidit tout d'un coup, & ne cherchoit qu'à amuser le Divan, afin d'attendre que la nécessité des affaires l'obligeât à se conformer à ses vues.

Cependant la prise de Nissa exposoit toute la Bulgarie aux Impériaux, & leur ouvroit la communication avec le Corps du Prince de Saxe-Hildbourghausen qui couvroit l'Esclavonie, avec celui du Comte de Wallis qui défendoit la Transilvanie, & les mettoit en état d'assiéger Widdin. Ils en auroient même formé le siège & l'auroient peut être pris, si leur Armée avoit osé s'éloigner de Nissa avant que d'avoir pourvu à la sureté de cette Place. Ils firent néanmoins un Détachement aux ordres du Feld-Maréchal Kévenhüller pour bloquer Widdin.

D'un autre côté le Prince de Saxe-Hildbourghausen fut chargé d'assiéger Banjaluka.

Les Turcs laissoient faire tout cela, sans s'en mettre beaucoup en peine. Ils suivoient le conseil du Comte de Bonneval, qui leur prédisoit que dans moins de deux mois l'Armée Impériale seroit fondue de la moitié. Il savoit bien qu'en effet les mesures prises pour la subsistance de tant de troupes n'étoient pas les meilleures du monde, & qu'ils avoient entrepris cette guerre sans avoir pourvu aux moyens nécessaires pour la faire avec succès.

Il ne se trompoit point. Dès la prise de Nissa les vivres commencérent à manquer aux Impériaux ; il leur falut beaucoup de tems pour en amasser suffisamment pour la forte Garnison qu'ils mirent dans cette Place, & cela retarda leurs progrès. L'Armée se ressentit bientôt de ce défaut de précaution. Le Soldat manquoit souvent de pain. Il se nourrissoit comme il pouvoit de fruits, de racines ; & la mauvaise nourriture, jointe à la chaleur excessive, mit la dyssenterie dans l'Armée, & causa la désertion à un tel point, que les Bataillons en furent considérablement affoiblis.

Cependant les Turcs étoient exactement informés de l'état des Impériaux & des ravages que causoient parmi eux la disette & la contagion, & lorsqu'ils se virent en état de leur faire tête, ils se mirent de tous côtés en mouvement, & entrérent tout à coup dans la Valachie, la Moldavie, & les autres Provinces où les Impériaux avoient pénétré, & d'où ils les poussérent avec succès. Ils firent lever le blocus de Widdin, battirent les troupes qui l'avoient formé, & forcérent Kévenhüller à repasser la petite rivière du Timoc & à se retirer sous Orsowa ; après quoi ils vinrent se présenter devant Nissa forts de soivante-mille hommes.

Celui qui y commandoit s'appelloit Doxat, vieux Général de réputation, qui ne voulut pas se rendre à la première sommation, & demanda quinze jours de tems, ce qui lui fut accordé. Il dépêcha un Courier au Comte de Seckendorff, pour l'informer de l'état de la Place & de la force des Assiégeans.

Secken-

Seckendorff envoya le Courier à Vienne pour ſavoir les intentions de l'Empereur, & fit en même tems partir un Convoi de vivres pour Niſſa ſous une forte eſcorte. Malheureuſement pour les Impériaux l'eſcorte fut attaquée & défaite, le Convoi pillé, & la Garniſon qui manquoit ſur-tout de munitions de bouche fut privée de ce ſecours.

L'ordre de Vienne arriva avant l'expiration des quinze jours; il portoit que Doxat ſe défendroit juſqu'à la dernière extrémité, & que Seckendorff iroit le ſecourir. Celui-ci étoit avec la grande Armée occupé à pénétrer en Boſnie & à s'emparer d'Uſitza, qui eſt un Fort ſitué ſur un rocher, & la première Place de la frontière.

La dyſſenterie continuoit à déſoler les Impériaux; le Grand-Duc & le Prince Charles ſon frère en furent attaqués. Dèsque le premier ſe trouva mieux il fut rappellé à Vienne, l'Empereur ne jugea pas à propos d'expoſer davantage un Prince qui lui étoit ſi cher; & d'ailleurs il n'y avoit plus guère de lauriers à cueillir en Hongrie, les affaires y prenoient un tour qui n'étoit pas avantageux. Peut-être auſſi que la mort du Grand-Duc de Toſcane, le dernier de la Maiſon de Médicis, contribua à ce rappel. Le Duc de Lorraine, en vertu du Traité de Vienne, devoit ſuccéder à ce Prince, & il étoit naturel que ſur la nouvelle de ſa mort l'Empereur rappellât ſon Gendre pour le mettre en poſſeſſion de cette riche ſucceſſion, & régler avec lui tout ce qui en dépendoit.

Uſitza ſe rendit après une attaque vigoureu-

ſe;

ſe; & de-là, l'Armée s'avança dans la Boſnie. On fit un Détachement pour bloquer Zockol, qui eſt la ſeconde Place de cette Province.

Sur ces entrefaites il arriva un Aide-de-camp Général de l'Empereur, qui apporta l'ordre au Comte de Seckendorf de ſe rendre à Vienne. Il obéit, & en arrivant il fut arrêté, comme ſi on eût voulu le rendre reſponſable des fautes commiſes par les Miniſtres, des maladies qui ravageoient l'Armée, & enfin du décompte qu'il faloit faire des conquêtes dont on s'étoit flaté. Il remit, comme l'Empereur le lui ordonnoit, le commandement de l'Armée au Comte Philippi, & partit enſuite pour Vienne.

Peu après la Garniſon de Niſſa manquant de tout fut obligée de rendre la Place, aux conditions que la Garniſon Turque avoit obtenues. Les Turcs ſe raſſemblérent après la priſe de Niſſa, chaſſérent les Impériaux de devant Zockol, & les pouſſérent hors de la Bosnie. Ceux-ci ſe retranchérent ſous Sabatz, où le Pacha de Boſnie les vint chercher; mais il ne jugea pas à propos de les attaquer dans un poſte ſi avantageux, & ſe retira au-delà de la Drina faiſant le dégât par-tout où il paſſoit, pour rendre la ſubſiſtance encore plus difficile aux Impériaux. Il ne penſa plus qu'à les inquiéter durant le reſte de la campagne, ſe propoſant de la prolonger auſſi longtems qu'il lui ſeroit poſſible, afin d'achever de les ruïner par la contagion, qui augmenteroit avec les fatigues & la diſette, auſſi bien que la déſertion.

Cependant l'Empereur fit arrêter à Belgrade le Général Doxat qui s'y étoit retiré avec ſa Gar-

Garnison, après avoir rendu Nissa. Il fut accusé de n'avoir pas obéi aux ordres de l'Empereur, qui portoient qu'il se défendroit jusqu'à la dernière extrémité. Il répondit qu'outre que la Place n'étoit pas tenable, il n'avoit pas les munitions nécessaires pour un siège; que d'ailleurs les Turcs le menaçoient de ne point faire de quartier, desorte qu'il avoit cru qu'il valoit mieux sauver une bonne & nombreuse Garnison que de l'exposer à une perte assurée; que cependant il n'avoit agi que de l'avis des principaux Officiers.

Ces raisons firent très-peu d'impression sur l'esprit de l'Empereur & de son Conseil, qui ne pouvoient digérer la perte subite d'une conquête pour laquelle ils avoient tant fait de bruit, & le Peuple tant de réjouïssances. Doxat fut trouvé coupable, & après un long procès on lui trancha la tête. Il avoit la réputation d'être brave, & on ne l'a pu convaincre de trahison. Les gens sages l'ont plaint, le Peuple s'est réjouï de sa mort. Doxat étoit Protestant comme Seckendorff, & l'on fit entendre au Peuple ignorant que l'héresie des Chefs étoit cause du malheur des Troupes.

On donna ordre, peu après l'emprisonnement de Doxat, d'arrêter le Général Schmettau, autre Hérétique, qui ne faisoit que de sortir d'une grande maladie qui l'avoit retenu quelque tems à Belgrade. Schmettau ayant eu avis de ce qu'on tramoit contre lui se sauva, mais il fut reconnu & pris à Bude. On arrêta encore le Colonel Salhausen, qui a eu le même sort que Doxat. Cela donna lieu à un Plaisant de dire que si les Turcs ne se hâtoient de se

faire

faire battre, Sa Majesté Impériale feroit mettre toute son Armée aux arrêts avant la fin de la campagne.

Ce bon-mot couta cher à celui qui l'avoit dit; il disparut, & on n'a jamais su depuis ce qu'il étoit devenu. Il est si vrai qu'on croyoit à Vienne que l'Hérésie influoit sur le changement arrivé en Hongrie, qu'après l'arrêt des Généraux hérétiques, on ne douta plus que les Armes Impériales ne reprissent le dessus; mais on se trompa, & la prédiction de l'Aga continua à se vérifier, quoique les Généraux qui commandérent dans la suite fussent Catholiques à bruler.

Ce qui contribua à répandre cette idée dans les esprits, fut que le Pape en promettant des secours d'argent à l'Empereur pour faire la guerre aux Turcs, lui marquoit en même tems qu'il auroit fort souhaité que les Troupes de Sa Majesté Impériale eussent été commandées par un Chef qui eût été en état de profiter de sa Bénédiction Apostolique: Et un Derviche nommé Peick...... prêchant publiquement dans une Eglise de Vienne, appellée St. Etienne, dit, *qu'un Général hérétique à la tête d'une Armée Catholique n'étoit propre qu'à irriter le Ciel contre elle & à détourner la bénédiction de Dieu.* Ce raisonnement étoit faux, puisque les Turcs sont pour tous les Nazaréens bien pis qu'Hérétiques, & cependant ils triomphent, & le Ciel se déclare pour eux. Mais tel est le génie des Nazaréens, il faut qu'ils brouillent, & ils ne haïssent rien tant que l'union des esprits, qui les priveroit d'une source inépuisable d'occasions de faire briller leur éloquence, leur zèle,

zèle, & certaines apparences de piété qui leur attirent les respects du Peuple idiot.

Les Turcs voyant les Impériaux affoiblis & harassés de fatigue, soupirant après des quartiers d'hiver, les retinrent encore en haleine, & vinrent investir Orsova qu'ils se contentérent de bloquer le reste de la campagne & tout l'hiver. Les Impériaux après avoir pourvu à la défense du Bannat de Témeswar, entrérent dans les quartiers qui leur étoient assignés, & dont ils avoient un besoin extrême. Leur Flotte sur le Danube fut aussi peu heureuse que leur Armée de Terre. Ils perdirent quelques Vaisseaux de guerre, & le reste fut obligé de fuir devant l'Escadre Turque.

Voilà, TRES-PUISSANT SEIGNEUR, ce qui s'est passé dans le cours de l'année derniére (1737.) La Cour de Vienne a été occupée tout l'hiver à amasser de l'argent & des troupes, pour défendre au moins ses propres Domaines; car dès-lors elle perdit toute espérance de faire aucune conquête sur les Turcs. Ceux-ci de leur côté ne se sont pas endormis cet hiver, ils ont tiré des troupes de la Georgie & de la Mésopotamie, qu'ils ont embarqué sur la Mer Noire, & qui ont pris terre à Warne, d'où elles sont ensuite venu grossir leurs Armées de Hongrie.

L'Empereur a fait mettre aux fers tous les Officiers de la Garnison de Nissa au nombre de plus de deux-cens, parce qu'ils ont eu la hardiesse de présenter une Requête en faveur du Général Doxat leur Commandant. Quelques-uns d'entre eux ont été cassés avec ignominie, enfin cela fait pitié.

Le

Le Grand-Vizir forma le deſſein, au commencement de l'année dernière, d'exciter une révolte en Tranſylvanie par le moyen du jeune Ragotzki, qui a fait un Traité avec la Porte, par lequel il promet de ſe reconnoître ſon Vaſſal lorsqu'il aura conquis cette Principauté. Le Grand-Seigneur s'engage à lui donner vingt-mille hommes de Troupes réglées avec tout l'attirail néceſſaire. Le Grand-Vizir a propoſé au Comte de Bonneval de commander cette Armée, lui offrant de le faire Sérasquier; mais ce Pacha, n'augurant pas bien de cette entrepriſe, a refuſé le commandement de l'Armée en queſtion, & a ſouhaité de ſervir avec le Pacha de Bosnie ſon bon ami, ce qui lui a été refuſé. Le Grand-Vizir s'eſt même emporté contre lui, a fait ſuſpendre le payement de ſa penſion, & lui a ordonné de ne pas ſortir de Conſtantinople juſqu'à nouvel ordre. L'Ambaſſadeur de France a fait tout ſon poſſible pour détourner le Vizir du projet formé contre la Tranſylvanie, lui repréſentant que cette démarche ne feroit pas un bon effet auprès des Puiſſances qui vivoient en amitié avec la Porte, & qui regardoient Ragotzki comme un Sujet rebelle à ſon Souverain: Que cela pourroit nuire aux affaires de la Sublime Porte, en engageant certaines Puiſſances à ſe mêler de cette affaire. Le Vizir a pris cela pour une menace, & a repliqué que Dieu merci on avoit pris de ſi bonnes meſures qu'on ne craignoit perſonne. L'Ambaſſadeur pénétrant la penſée du Vizir, lui a répondu que certainement ce ne feroit pas la France qui s'en-mêleroit, puisqu'elle ne cherchoit qu'à vivre en paix avec

tout

tout le monde, & particuliérement avec le Grand-Seigneur; mais qu'il y avoit bien d'autres Souverains en Europe qui n'étoient pas à méprifer. Tout cela n'a pas empêché que le Vizir n'ait pourfuivi fon deffein. Ragotzki s'eft approché de la Tranfylvanie avec les Troupes Turques, mais moins fortes qu'on ne le lui avoit promis. Il a publié un Manifefte, qu'il a fait répandre dans la Province ; mais qui n'a produit aucun mouvement en fa faveur, & le projet s'en eft allé en fumée. Il n'en a pas été de même de ceux du Pacha de Bosnie.

Dès le commencement du printems il détacha un Corps confidérable qui reprit Ufitza. Un autre vint s'emparer du vieux Orfova, dont la Garnifon fut hachée en piéces, & les Magazins tombérent entre les mains des Turcs.

De-là ce Corps, qui étoit de près de trente-mille hommes, s'avança pour faire le fiége de Méadia, qui eft la clé du Bannat de Témeswar. Ils voulurent l'emporter de force, mais ils furent repouffés avec perte. Cependant ils pénétrérent par un défilé dans le Bannat, où ils mirent tout à feu & à fang, & coupérent toute communication à la Garnifon de Méadia, qui fut forcée par-là à capituler faute de vivres.

Pendant ce tems-là, les Troupes qui avoient formé le blocus du nouvel Orfova qui eft à demi lieue du vieux, l'affiegérent dans les formes, & après quelques volées de canon ils fommérent la Place de fe rendre, menaçant de tout paffer au fil de l'épée. Le Commandant nommé Cornberg fit réponfe, qu'il n'avoit pas envie

envie d'avoir le ſort du Général Doxat, & qu'il ſe défendroit juſqu'à la dernière extrémité. Cependant il informa les Généraux de l'Empereur des menaces des Turcs & de l'état de la Place. Ces Généraux étoient occupés à tirer les Troupes de leurs quartiers d'hiver, qu'elles avoient bien de la peine à quitter, & à les raſſembler en Corps d'Armée. Ils tinrent conſeil, & délibérérent ſur ce qu'il y avoit à faire. Les uns prétendoient qu'il faloit aller ſecourir Orſova, les autres qu'on devoit aſſiéger Méadia & le reprendre, pour arrêter les courſes que les Turcs faiſoient dans le Bannat de Témeswar. Ces deux projets furent envoyés à Vienne, & en attendant la réſolution du Conſeil Impérial, on continua à raſſembler les Troupes.

On en fit venir d'autres de la Tranſylvanie ſous le Prince de Lobkowitz qui avoit défendu cette Province, & peu après le Grand-Duc arriva lui-même à l'Armée avec l'ordre d'aſſiéger Méadia.

Cette Armée s'étoit formée ſous le canon de Témeswar, d'où elle ſe mit en marche vers Méadia par Carenſébès.

Le Pacha qui commandoit le ſiège du nouvel Orſova apprenant la marche des Impériaux, laiſſa quelques Troupes devant Orſova, & ſe hâta d'aller occuper les défilés des hauteurs; mais il arriva trop tard. Il attaqua néanmoins les Impériaux près d'un endroit nommé Gornia, quoiqu'il leur fût fort inférieur, & il eut d'abord de l'avantage; mais enfin il fut repouſſé avec quelque perte, & obligé de ſe retirer. Cet accident lui fit lever le ſiège d'Orſova,

 craignant

craignant que les Impériaux ne s'emparassent pas assez tôt de Méadia pour lui venir tomber sur les bras.

Méadia fit peu de résistance, & les Impériaux s'en étant rendu maîtres s'arrêtérent quelque tems aux environs, pour se reposer de leurs fatigues. En attendant on travailla à pourvoir Méadia des munitions nécessaires. Les Turcs voulurent profiter de ce tems pour reprendre ce poste,& s'en approchérent au nombre d'environ trente-mille. Deux-mille Janissaires emportérent le Fort inférieur, & en sabrérent la petite Garnison. Celle de la Ville le reprit le lendemain ; & toute l'Armée Impériale étant accourue des hauteurs où elle campoit, il y eut dans une espèce de Vallon un combat fort vif au desavantage des Turcs, qui néanmoins firent leur retraite en bon ordre.

Ces avantages, qui au fond n'étoient pas grand' chose, furent annoncés à Vienne avec tout l'éclat imaginable. On fit des réjouïssances publiques, & le Peuple s'abandonna à toute l'ivresse d'une joie immodérée. Les réflexions sur le passé succédérent à ses transports d'allégresse. Il tira cette conséquence, que puisque les Armées de l'Empereur triomphoient sous les nouveaux Chefs, il faloit que les précédens eussent été traîtres, & là-dessus il courut en foule à la maison où Seckendorff étoit gardé par un Officier & quelques Soldats, & voulut y entrer de force, criant, jurant & blasphémant, que si on ne lui livroit pas *ce chien d'hérétique, cet ami du Diable & des Infidelles, ce Damné*, il alloit mettre le feu à la maison. La garde qui avoit pris les armes pour

pour s'oppoſer à ces mutins fut obligée de tirer ſur eux, & on prétend qu'un *Fakir* qui les excitoit fut tué d'un coup de feu. C'eſt ce que j'ai ouï dire à de fort honnêtes Catholiques.

L'Empereur informé de ce deſordre & en apprehendant les ſuites envoya un renfort à la garde, qui obligea la populace à ſe retirer, & pendant la nuit, on jugea à propos de tirer le Priſonnier de Vienne, & on l'envoya dans une Fortereſſe aſſez éloignée de la Capitale.

Ce bon Prince s'imaginoit ſans doute que ſes nouveaux Généraux fourniroient bien d'autres occaſions à la populace d'apoſtropher Seckendorff; mais il ſe trompa. La diſette recommença dans ſon Armée, & la déſertion ſuivit bientôt plus fort que jamais, auſſi bien que la contagion. Il y eut peu de Généraux qui ne tombaſſent malades. Le Grand-Duc même fut attaqué d'une fièvre qui l'obligea de quitter l'Armée & de ſe faire tranſporter à Vienne, pour aller chercher un climat moins infecté.

Le Comte de Bonneval, parfaitement inſtruit de toutes ces choſes, auſſi bien que de l'embaras où la Cour Impériale étoit pour fournir des vivres à ſes Armées, ne parut pas faire grand cas des petits avantages que l'Ennemi venoit de remporter; mais comme le Divan étoit un peu allarmé de la perte de Méadia & de la levée du ſiège d'Orſova, quoiqu'il affectât le contraire, Bonneval fut appellé à une grande conférence, & conſulté ſur les moyens non ſeulement de réparer cet échec, mais auſſi de faire tout le mal poſſible aux Impériaux.

Il fut d'avis qu'on raſſemblât tous les diffé-

rens Corps d'Armée qui étoient en Servie, Bosnie, & Bulgarie, & de reprendre Orsova, pour aller tout de suite mettre le siège devant Belgrade ; d'employer la Flotte qu'on avoit près de Widdin à se rendre maître du Danube, & à transporter autant de munitions de bouche qu'il seroit nécessaire, afin que les Turcs n'eussent d'autres Ennemis à combattre que les Impériaux, & que la disette ne leur fît pas éprouver les maux que ceux-ci soufroient, faute de pourvoir à la subsistance de leurs soldats. Ce dessein fut goûté, mais il y avoit un inconvénient à parer; c'est que l'Empereur sollicitoit la Russie de lui envoyer un Corps de trente à quarante mille hommes de renfort. A la vérité le Comte de Munich avoit été repoussé avec une perte considérable. Il avoit été contraint d'abandonner le projet de passer le Borysthène, & sa retraite vers l'Ukraine lui avoit couté plus de dix-mille hommes ; mais il étoit à craindre qu'il ne respectât plus la neutralité des Polonois, & que traversant leur Pays, il ne se portât dans la Moldavie, où les Peuples n'attendoient que son approche pour se soulever. Cette considération obligeoit la Porte à renforcer l'Armée qu'elle avoit en Bessarabie sous les ordres du Pacha de Bender. Malgré cela on parvint à rassembler cent-cinquante-mille hommes de Troupes d'élite en Hongrie, pour forcer l'Empereur à faire une paix séparée.

La confiance que l'Empereur avoit dans l'amitié de la France, l'avoit porté à n'admettre d'autre médiation que celle de cette Puissance, & le Marquis de Villeneuve avoit si bien fait,

fait, que la Porte étoit entrée dans les vues de l'Empereur à cet égard.

On négocioit toujours ; mais comme l'Empereur ſuppoſoit que les Ruſſes pourroient venir à ſon ſecours, il parloit haut, & diſoit qu'il étoit bien éloigné de vouloir rien céder de ce qu'il poſſédoit en Hongrie, qu'au contraire il prétendoit que la Porte le rembourſât des fraix de la guerre.

Le bruit qui courut que, pour venir au ſecours de l'Empereur, les Ruſſes ne ménageroient plus les Polonois, & qu'ils paſſeroient par les Terres de la République, donna lieu à quelques mouvemens en Pologne. Un petit nombre de Gentilshommes Polonois voulurent former une Confédération, & envoyérent une perſonne à Conſtantinople pour négocier de l'argent & du ſecours, afin de ſoutenir leur prétendue Confédération ; mais le Vizir ne voyant pas la partie bien liée, ne donna que des réponſes générales, & beaucoup de promeſſes.

Les Ambaſſadeurs d'Hollande & d'Angleterre piqués de ſe voir exclus de la médiation, firent de nouveaux efforts pour y rentrer : mais Villeneuve informé de leurs démarches, déclara que ſon Maître ne ſe mêleroit point de cette affaire, ſi on admettoit la médiation d'aucune autre Puiſſance. Sur cela le Divan fit dire aux autres Miniſtres, qu'ils pouvoient ſe diſpenſer d'envoyer leurs Dragomans ; que celui de la France ſuffiſoit. Ils écrivirent au Vizir, qui ne leur répondit qu'en termes équivoques, accompagnés de beaucoup de politeſſe.

On ſait déja à la Cour du Roi du Monde que ce Vizir eſt *Ticas-Méhémet* Bacha de Widdin, grand guerrier, mais néanmoins porté pour la paix.

Son prédéceſſeur s'étoit brouillé avec le Kiſler-Agaſi Favori du Grand-Seigneur, qui le protégeoit; il n'étoit pas aimé du Bacha de Boſnie, qui ne lui avoit point pardonné les injures qu'il avoit faites à Bonneval ſon bon ami. Enfin il s'étoit attiré par ſon humeur brusque & hautaine l'inimitié de diverſes perſonnes accréditées. La perte de Méadia & la levée du ſiège d'Orſova avoit ſoulevé le Peuple contre lui, il demandoit ſa tête; mais le Grand-Seigneur s'eſt contenté de le dépoſer & de l'exiler.

La première choſe que Ticas-Méhémet a faite après ſon élevation, a été de conſulter le Pacha de Bonneval, & de l'avertir de ſe tenir prêt à le ſuivre en Hongrie où ſa perſonne étoit néceſſaire.

Toutes les Troupes Ottomannes s'étant raſſemblées en un Corps, ſelon le conſeil de Bonneval, formérent une Armée de cent-cinquante-mille hommes, dont quarante-mille étoient Janiſſaires, & trente-mille Spahis.

Les Impériaux ne pouvoient leur oppoſer que quarante-mille hommes; mais ils attendoient un renfort de Saxons & de Bavarois, qui les devoient venir joindre. Ce renfort ne pouvoit cependant les mettre en état de s'oppoſer efficacement aux Turcs. L'Empereur le ſentoit bien. Auſſi n'avoit-il d'autre eſpérance que dans les négociations du Miniſtre de France, qui faiſoit tous ſes efforts pour procurer

la Paix, & pour que toutes choses fussent remises sur le pié où elles étoient avant la guerre. Le Grand-Vizir y consentoit, pourvu que la Russie voulût restituer Azoph & Oczakow dans l'état où ils étoient avant que les Russes s'en emparassent. La Russie rejettoit absolument ces conditions, & exhortoit l'Empereur à tenir ferme, lui promettant un puissant secours.

L'Ambassadeur de France avoit suivi le nouveau Grand-Vizir à l'Armée. Il s'apperçut du mauvais état des affaires de l'Empereur, quoiqu'il affectât de mettre au rang des impossibilités morales le projet que les Turcs avoient formé de prendre Belgrade.

Cependant ils se rendirent maîtres du nouvel Orsova avec une rapidité surprenante, & la nombreuse Artillerie qui étoit dans la Place tomba dans leurs mains, aussi bien que les munitions de guerre & de bouche qu'on y avoit amassées pour une longue défense. L'Armée Impériale sous les ordres du Comte de Königseg ne fit aucun mouvement pour empêcher la perte d'un poste si important.

De-là l'Armée Turque se mit en marche pour s'approcher de Belgrade. Le Vizir envoya un gros Détachement dans le Bannat de Témeswar, qui y mit tout à feu & à sang, pendant qu'il étoit ravagé d'un autre côté par une troupe de Bandits qui se disoient Soldats du Prince Ragotzki, qui étoit alors à Widdin avec une garde de trois-cens Hongrois mécontens.

Après la prise du nouvel Orsova les Turcs se rendirent maîtres de Sémendria & de Vipa-

lanka, & leur Flottille ayant remonté le Danube s'approcha de Belgrade, qui se trouva bloqué par eau & par terre du côté du Midi.

Pendant ce tems-là les Impériaux se tenoient sur la défensive, & tâchérent de mettre Segedin & Péter-Waradin en sureté, en attendant les renforts qu'on leur faisoit espérer. L'approche de l'Hiver lès fit retourner dans leurs quartiers, où les Turcs ne les laissérent pas tranquilles, faisant des courses continuelles pour affoiblir leur Ennemi, déja ruïné par les fatigues, par la disette, & par la peste qui ravageoit la Hongrie.

A peine la belle saison fut revenue que le Grand-Vizir retourna à l'Armée, & fit toutes les dispositions pour le siège de Belgrade. Son Artillerie étoit de trois-cens pièces de canon, parmi lesquelles il y en avoit d'un calibre extraordinaire. Cette Artillerie étoit servie par des Canonniers François, les meilleurs de l'Europe, que le Pacha de Bonneval avoit fait venir de France, & à qui les Turcs donnoient une grosse paye.

Pendant que l'Armée Ottomanne étoit en mouvement pour venir occuper le camp qu'on lui avoit marqué à Croska, Village assez près de Belgrade, les Impériaux, sous la conduite du Général Wallis, passoient la Save dans le dessein de leur livrer bataille, n'y ayant pas d'autre moyen de sauver Belgrade. Wallis, s'imaginant de surprendre les Turcs par une attaque imprévue, & jugeant que le succès dépendoit de la diligence, ne voulut pas même attendre un renfort de treize-mille hommes

que

que le Général Neuperg lui amenoit du Bannat de Témeswar.

Il détacha le Général Berenklaw pour aller reconnoître la position des Turcs. Celui-ci alla tomber dans un gros de Spahis avancés, qui lui tuérent beaucoup de monde, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il regagna l'Armée Impériale avec le débris de son Détachement. Il rapporta à Wallis, que l'Ennemi ne faisoit que d'arriver aux environs de Croska, & sur ce rapport Wallis ne voulant pas donner le tems aux Turcs de se retrancher, se mit à la tête de toute sa Cavalerie, suivie des Grenadiers, & ordonna au Prince de Hildbourghausen de suivre avec toute l'Infanterie.

Le chemin par où l'Armée défila se trouva coupé de côteaux & environné de vignobles, de brossailles & de vallons, de sorte qu'on fut obligé de marcher sur une seule colonne, dont le Régiment de Hohenzollern faisoit la tête. Ce Régiment s'avança un peu trop. Il trouva dans la plaine un gros de Cavalerie Turque, qui l'attaqua si brusquement qu'il le mit en fuite. Il vint se jetter dans la colonne de Cavalerie qui débouchoit dans la plaine, & y mit quelque desordre; mais il fut bientôt réparé, & toute l'Armée commençoit à se former dans la plaine, lorsque l'Armée Turque parut en ordre de bataille avec une nombreuse Artillerie.

Les Turcs étoient serrés comme les Européens, & rangés à leur manière, le tout par les soins de Bonneval. Ils commencérent à faire jouer leur Artillerie sur les Ennemis, avec une promtitude & une justesse à quoi ils

ne se seroient jamais attendus. Après leur avoir fait essuyer ce feu pendant une heure, ils les attaquérent avec tant de valeur, que leur Cavalerie dénuée d'Infanterie qui n'étoit pas encore arrivée, fut mise en desordre, & poussée jusqu'au défilé. Dans ce moment l'Infanterie déboucha d'un autre côté, & rallentit l'ardeur des Turcs par le grand feu qu'elle fit.

La Cavalerie Impériale se rallia à la faveur de ce feu, & ayant regagné du terrein la bataille recommença avec plus de furie. Les Impériaux disent que jamais les Turcs ne s'étoient servis d'armes à feu avec tant d'adresse que dans cette action. Les Impériaux commençoient à perdre du terrein, lorsque Neuperg arriva avec le renfort de treize-mille hommes qu'il amenoit. Les Turcs furent repoussés à leur tour.

Bonneval, le Vizir, le Bacha de Bosnie les ramenérent à la charge, & leur firent faire de si grands efforts, que les Impériaux ne purent y résister. Ils furent mis en déroute, & laissérent dix-mille morts sur le champ de bataille. On leur fit deux-mille prisonniers, & leur perte avec les blessés fut de près de dix-huit-mille hommes. On comptoit parmi les blessés le Prince Charles de Lorraine frère du Grand-Duc, & parmi les morts des Généraux du premier rang, tels que *Caraffa*, *Daun*, le Prince de *Hesse-Rhinfels*, & quelques autres. Les défilés sauvérent le reste de cette Armée, & empêchérent de la poursuivre dans sa déroute. Elle se rassembla au-delà des bois & des hauteurs, & marcha vers Belgrade, où elle se

posta

posta dans les lignes élevées par le Prince Eugène lorsqu'il assiégea cette Place. Ses lignes sont si fortes, que malgré l'échec que les Impériaux venoient de recevoir, ils s'y crurent en sureté; & en effet les Généraux Turcs ne jugérent pas à propos de les y forcer, mais ils usérent d'une ruse pour les en tirer. Ils envoyérent ordre à trente-mille hommes qu'ils avoient dans le Bannat de Témeswar, de revenir sur le Danube. Ce mouvement fit craindre aux Impériaux d'être pris entre deux feux; ils levérent leur camp, passérent le Danube, défilant par Belgrade, & se portérent sur la Témes, qu'ils passérent aussi. Ils apprirent que les trente-mille Turcs dont je viens de parler, campoient actuellement sous Panczova. On tint conseil de guerre, & la résolution fut prise de les aller combattre. Ils firent, pour les surprendre, toute la diligence possible; mais ils trouvérent pourtant les Turcs qui les attendoient en bon ordre, & qui firent la moitié du chemin quoiqu'ils fussent inférieurs en nombre.

Le combat fut sanglant & opiniâtre. Les Turcs n'ayant pu rompre les Impériaux se retirérent en bon ordre à Vipalanka, & ceux-ci occupérent le camp que leur Ennemi venoit d'abandonner près de Panczova.

Le Grand-Vizir ayant réussi dans le dessein qu'il avoit eu de tirer les Impériaux de leurs lignes, s'y vint poster lui-même avec toute son Armée, & aussitôt il fit travailler à des batteries qui furent plantées sur les côteaux & les carrières qui sont près de Belgrade. Dès que ces batteries furent prêtes, on commença

à jetter des bombes dans la Ville, & à battre en brêche les ouvrages extérieurs.

La Garnison de Belgrade étoit alors forte de 24. Bataillons & de 22. Compagnies de Grenadiers. Le Général Sukow qui commandoit dans la Place, paroissoit résolu de se bien défendre, & passoit pour fort capable: mais les Turcs battoient la Place avec une si nombreuse Artillerie, y jettoient tant de bombes & de pierres, que la Garnison commençoit à se décourager. D'ailleurs la Flotte Impériale venoit de recevoir un échec sur le Danube, qui l'avoit obligé à se retirer, de sorte que celle des Turcs étant maîtresse du fleuve, il n'y avoit pas d'apparence que la Ville pût recevoir aucun secours.

Pour comble de malheurs la peste y faisoit mourir beaucoup de Soldats & d'Officiers, & les Turcs donnoient de si fréquens assauts & tant de fausses allarmes, que la Garnison succomboit sous les fatigues. Tout cela faisoit croire que Belgrade succomberoit, d'autant plus que les travaux des Assiégeans avançoient rapidement, & qu'il y avoit des brêches aux bastions.

Ces tristes nouvelles firent penser à l'Empereur que le meilleur moyen d'arrêter les progrès des Turcs étoit de faire la paix.

Un Ministre de Russie nommé Brakel, étoit venu de Berlin à Vienne pour exhorter l'Empereur à rester ferme dans l'Alliance de la Russie, lui promettant un puissant secours. Quelques jours après on lui demanda pourquoi ce secours tant promis n'arrivoit point. Il répondit que les mouvemens des Suédois sur leurs côtes

côtes ne permettoient pas à l'Impératrice de Russie de dégarnir la Livonie : mais on lui montra une Lettre du Cardinal de Fleuri premier Ministre du Roi de France, dans laquelle ce Ministre assuroit l'Empereur qu'il n'y avoit entre la France & la Suède aucun engagement qui dût causer le moindre ombrage à la Cour de Pétersbourg. Brakel répondit qu'on ne pouvoit pas toujours compter sur ces sortes d'assurances.

Peu de tems après on apprit avec une surprise agréable, que le Général Munich avoit passé le Borysthène, sans opposition de la part des Turcs, & qu'ayant traversé une partie de la Pologne il avoit passé Caminiek.

Cette nouvelle rendit l'Empereur plus difficile sur la paix ; mais apprenant bientôt que Belgrade étoit pressé, & en danger d'être pris, il envoya ordre au Général Wallis de traiter directement avec le Grand-Vizir, auprès duquel étoit encore l'Ambassadeur de France pour le disposer à la Paix.

Wallis envoya un Colonel nommé le Comte de Gross au Ministre Ottoman, qui le reçut fort bien, & lui témoigna qu'ayant le pouvoir de faire la paix & la guerre, il aimoit encore mieux être Pacificateur que Conquérant ; qu'ainsi on le trouveroit toujours disposé à donner les mains à un accommodement, pourvu que la gloire du Sultan y trouvât son compte. Cette première conférence se passa sans entrer en matière.

Gross s'en retourna pour rendre compte à Wallis des dispositions du Vizir, & le lendemain il fut renvoyé à ce Ministre. La premiè-

re propoſition qu'il fit, fut que l'Empereur conſentoit à faire la paix pourvu qu'on lui reſtituât ce qu'on lui avoit pris. Le Vizir ſourit; & dit à Groſs que s'il n'avoit pas d'autre propoſition à faire, il étoit inutile qu'il ſe donnât la peine de revenir.

Il s'en retourna avec cette réponſe, & quelques jours après il revint, & fut joint par le Général Neuperg, qui ſe rendit au camp des Turcs à la prière de l'Ambaſſadeur de France, qui lui promit toute ſorte de ſureté.

Le Grand-Vizir les logea dans une tente magnifique, & leur donna une garde de cent Janiſſaires, qui pour lors n'étoient que pour leur faire honneur, mais qui dans la ſuite ſervirent à autre choſe, comme je le dirai ci-après.

Dans les premières Conférences, le Comte de Neuperg, après avoir montré les pleins-pouvoirs de l'Empereur que Wallis lui avoit remis, déclara que Sa Majeſté Impériale ſe réſoudroit à céder Orſova & une partie de la Servie, pourvu qu'on levât le ſiège de Belgrade après la ſignature des Préliminaires.

Le Grand-Vizir répondit; que ſi l'Empereur deſiroit de rétablir la paix, injuſtement violée, il faloit qu'il ſe déterminât à reſtituer au Grand-Seigneur la Ville de Belgrade avec tout le Royaume de Servie; que ſi au contraire on s'expoſoit à attendre un aſſaut général, & que la Place fût emportée, la ceſſion qu'on voudroit en faire alors ne ſeroit plus une condition ſuffiſante pour traiter de la Paix; que l'Armée Ottomanne profiteroit de ſes avantages, & tâcheroit de recouvrer Témeswar &

Pé-

Péterwaradin; qu'il dépendoit de l'Empereur, de conserver ces deux Places en gardant Belgrade; & que moyennant ces restitutions, le Traité de Passarowitz seroit renouvellé pour les autres qui y sont contenues: que tout le Bannat demeureroit à l'Empereur avec les territoires qui y appartiennent, & que les dépenses de la guerre seroient compensées.

Le Général Neuperg trouva ces conditions trop dures. Il s'en plaignit à l'Ambassadeur de France, qui lui témoigna combien il en étoit mortifié, ajoutant, que si les affaires avoient pris une face si différente & si triste pour Sa Majesté Impériale, c'étoit parce que son Ministère avoit refusé de se prêter aux propositions qui lui avoient été faites au mois de Novembre dernier, où Sa Majesté Très-Chrétienne, après deux ans de négociations, avoit amené la Porte au point de se contenter d'une partie de la Valachie & de la Servie. *Aujourd'hui*, dit-il, *nous voyons avec chagrin qu'il n'y a plus d'apparence de pouvoir régler les choses suivant les desirs de Sa Majesté Impériale.*

Le Général Impérial fit tout ce qu'il put pour persuader au Vizir d'adoucir un peu les conditions de la paix, & il fut parfaitement secondé par l'Ambassadeur de France; mais le premier Ministre de l'Empire Ottoman dit qu'il y alloit de sa tête à ne rien changer à ce qu'il avoit proposé, & que tout ce qu'il pouvoit faire en faveur de la médiation du Roi Très-Chrétien, étoit d'accorder la démolition des fortifications de Belgrade, s'entend de celles qui avoient été faites depuis que cette Place avoit été prise par le Prince Eugène. La

Paix

Paix fut conclue ſur ce pié-là, quoique Neuperg n'ignorât pas que l'intention de l'Empereur étoit qu'on ne parlât de la reſtitution de Belgrade qu'au cas que cette Ville ſe trouvât dans un danger évident d'être emportée d'aſſaut. Or elle étoit encore bien loin de ce danger, & elle pouvoit ſe défendre encore ſix ſemaines au moins, vu qu'elle étoit ſoutenue de l'Armée Impériale qui s'en étoit approchée, en ſe plaçant entre la Save & la Drave près d'un lieu nommé Semlin. Voici le nœud de cette affaire.

Le Grand-Duc de Toſcane avoit remarqué un déchet conſidérable dans la ſanté de l'Empereur. Il voyoit que ce Monarque s'affoibliſſoit tous les jours, & les Médecins qu'il interrogeoit là-deſſus, lui témoignoient qu'ils ne croyoient pas qu'il vécût long-tems. Il étoit ſujet à des indigeſtions & à des vomiſſemens accompagnés de petites fièvres, qui ne duroient pas à la vérité, mais qui donnoient tout lieu de craindre que le dérangement d'eſtomac ne corrompît la maſſe du ſang, & qu'à la première occaſion Sa Majeſté Impériale ne tombât dans quelque maladie mortelle. Ces conſidérations en amenoient d'autres. Il étoit à craindre que ſi l'Empereur venoit à manquer, pendant qu'il étoit engagé dans une guerre malheureuſe avec les Turcs, ceux-ci ne pouſſaſſent leurs conquêtes juſqu'aux Portes de Vienne, pendant que les Puiſſances qui formoient des prétentions ſur les Pays héréditaires de la Maiſon d'Autriche, ſe partageroient la riche ſucceſſion de l'Empereur. La ſituation auroit été en effet très-fâcheuſe, & le Grand-

Grand-Duc fit fort bien de la prévenir. Neuperg avoit été son Gouverneur, & étoit ensuite devenu son Confident. Ce fut à lui que ce Prince s'ouvrit plus particulièrement sur la nécessité de faire la paix avec les Turcs à quelque prix que ce pût être ; & ce fut pour y parvenir que Neuperg alla lui-même dans le camp du Grand-Vizir, sans ordre de l'Empereur, qui néanmoins approuva d'abord cette démarche, ne prévoyant pas qu'elle dût lui couter si cher.

Après que les Préliminaires eurent été dressés, il fut convenu que Neuperg resteroit dans le camp gardé par les cent Janissaires jusqu'à l'exécution de l'article qui concernoit l'évacuation de Belgrade.

L'Empereur, qui ne savoit rien de cette intrigue, se plaignit à la Cour de France de ce que le Vizir faisoit arrêter un Général qui étoit venu chez lui pour traiter de la Paix, & sur la parole de l'Ambassadeur de France.

Il se recrioit sur la mauvaise foi du Vizir dans d'autres Lettres, & celui-ci alléguoit que Mr. de Neuperg étoit venu sans passeport, & sans demander aucun ôtage ; & que selon les Loix de la Guerre il étoit en droit de l'arrêter jusqu'à ce qu'il sût les intentions du Sultan.

Tout cela n'étoit qu'un jeu dont on n'avoit garde d'instruire l'Empereur. Le Marquis de Mirepoix, Ambassadeur de France à Vienne, se contenta de dire à Sa Majesté Impériale, pour la tranquilliser, que Mr. de Neuperg auroit bientôt la liberté d'aller où il voudroit,

&

& que Villeneuve avoit ordre de faire les plus fortes inſtances ſur ce ſujet.

Wallis reçut bientôt les articles préliminaires, & les envoya à Vienne. Deux jours après il reçut lui-même un ordre de l'Empereur, qui lui défendoit d'accorder la ceſſion de Belgrade; mais il n'étoit plus tems, les articles étoient ſignés, & le Traité définitif étoit même dreſſé & les copies échangées. Une porte de Belgrade avoit été livrée, quoique la Garniſon n'en dût ſortir qu'après l'entière démolition des nouveaux ouvrages.

Sur ces entrefaites on eut avis que Munich étant arrivé près de Choczin, y avoit battu les Turcs; qu'il s'étoit emparé de la Ville, & qu'il étoit en pleine marche vers la Moldavie, d'où il avoit détaché vingt-mille hommes pour venir renforcer les Impériaux. Munich ayant appris la nouvelle de la paix, rappella ſon monde & regagna le Boryſthène, laiſſant une forte Garniſon dans Choczin.

En attendant les ordres de l'Impératrice de Ruſſie, Munich écrivit au Général Prince de Lobkowitz une Lettre, où il ſe plaint qu'on eût fait une paix ſi précipitée. Il y parle enſuite de ſes propres exploits avec une complaiſance qui ne fait pas honneur à ſa modeſtie, & inſulte au malheur des Généraux de l'Empereur d'une façon ſi marquée, qu'il n'eſt pas poſſible d'avoir bonne opinion de ſa politeſſe en liſant cette Lettre. Il faut être même quelque choſe de plus qu'incivil, pour faire un long éloge de ſoi-même dans une Lettre qu'il prie le Prince de Lobkowitz de montrer à un Général qui n'a pas eu les mêmes ſuccès, &
pour

pour lui reprocher des accidens dont il n'a peut-être pas été cause.

C'eſt ainſi que le Tout-Puiſſant a vengé la violation de la Paix. L'Empereur, qui s'étoit promis de conquérir au moins toute la Boſnie & la Bulgarie, a perdu par ce Traité, la Servie, tout ce qu'il poſſédoit dans la Valachie avec le Fort de Périſchan, qu'il avoit fait conſtruire avec beaucoup de dépenſe. La Save & la Drave ſont à préſent les limites des deux Empires, & l'importante Forteresſe de Belgrade eſt entre les mains des Turcs.

L'Empereur, croyant que cette Paix étoit une diminution de ſa gloire, en rejetta toute la faute ſur ſes Plénipotentiaires dans une Lettre circulaire qu'il adreſſa aux Cours de l'Europe. Il fit même arrêter ces Plénipotentiaires, & les envoya augmenter le nombre des Généraux qu'il avoit fait mettre dans des Citadelles, où ils étoient gardés avec une rigueur extrême. Cependant comme le mal étoit ſans remède, il ratifia le Traité, & le Public a toujours cru que l'empriſonnement des Plénipotentiaires n'étoit que pour appaiſer la Ruſſie, qui ſe plaignoit de cette paix, & pour mettre la gloire de l'Empereur à couvert. En effet c'étoit en-vain qu'on prétendoit que Belgrade ne couroit aucun danger, pourvu que l'Armée Impériale vint ſe poſter à Semlin: la queſtion eſt ſi elle pouvoit ſe maintenir dans ce poſte, & il eſt ſûr qu'elle ne le pouvoit qu'en hazardant une bataille qu'elle ne devoit point riſquer, puiſqu'outre la ſupériorité des forces de l'Ennemi, les ſuites étoient bien plus dangereuſes pour l'Empereur que pour les Turcs,

qui ne risquoient en la perdant que de lever le siège de Belgrade, au-lieu que l'Empereur risquoit la perte du Bannat de Témeswar, celle de Péterwaradin, & peut-être la Transylvanie.

Quoi qu'il en soit, la Lettre circulaire de l'Empereur prouve que ses Plénipotentiaires ont agi sous une direction différente de celle de l'Empereur même; & il n'est pas vraisemblable que des gens de ce poids ayent brusqué cette paix sans être assurés d'une puissante protection, qui saura bien les défendre de la mauvaise humeur des Ministres de Sa Majesté Impériale.

A l'égard de la Russie, il n'a rien été spécifié pour elle dans ce Traité; mais comme elle avoit un Ministre dans le Camp des Turcs qui traitoit directement avec le Grand Vizir, elle a aussi fait son accommodement. La paix ne lui étoit guère moins nécessaire qu'à l'Empereur; car quoiqu'elle eût fait la guerre avec quelque avantage, il est sûr qu'elle avoit payé très cher les succès qu'elle avoit eus, & qu'il lui en coutoit plusieurs centaines de milliers d'hommes, qui avoient péri moins par le fer de l'Ennemi, que par de longues & pénibles marches dans des Pays ruïnés, où l'on ne trouvoit pas même les choses les plus nécessaires à la vie. D'ailleurs sa Flotte de la Mer-noire, inférieure à celles des Turcs, avoit depuis peu reçu un échec considérable. Enfin la paix particulière de l'Empereur l'exposoit à toutes les forces réunies des Turcs, auxquelles il n'y avoit pas apparence qu'elle pût résister.

Quelques Politiques ont prétendu que l'Ambassadeur

baſſadeur de France à la Porte avoit contribué à la ceſſion de Belgrade ; mais l'Empereur le juſtifie dans ſa Lettre , en diſant que ce Médiateur ne s'eſt pas écarté des inſtructions qui lui avoient été envoyées de Vienne, & que la précipitation de Neuperg étoit cauſe de tout.

Le Traité de paix entre la Ruſſie & la Porte fut ſigné le 16. du mois de *Zilcade* (1) (18 Septembre) de l'année dernière. Il contient vingt & un Articles, portant en ſubſtance, qu'Azoff demeurera à la Ruſſie après que les fortifications en auront été raſées. Qu'on laiſſera un eſpace de Pays inhabité & déſert entre le Cuban & la Ruſſie pour prévenir les invaſions de part & d'autre. Qu'on pourra conſtruire ſur la frontière une Forteresſe de chaque côté, la Ruſſie ſur ſon terrein, & les Turcs dans le Cuban. Que la Nation qui habite le Cuban ſera regardée comme indépendante. Que les Ruſſiens ne pourront tranſporter en Turquie des marchandiſes ſur leurs propres vaiſſeaux. Qu'on nommera de part & d'autre

(1) Les Mois communs des Perſans ſont, *Mahonam*, *Safar*, *Rebiab premier*, *Rebiab ſecond*, *Gemadi premier*, *Gemadi ſecond*, *Regeb*, *Chabban*, *Rhamazan*, *Chaval*, *Zilcade*, & *Zilhagé*. Ils ſe ſervent quelquefois des Mois Alexandrins, ou Syriens, qui ſont uſités chez tous les Chrétiens d'Orient, & qui ſont, *Techrin premier*, que nos Auteurs appellent mal à propos *Tivri*, *Techrin ſecond*, *Canoun premier*, *Canoun ſecond*, *Chebat*, *Adar*, *Niſan*, *Aynr*, *Hezyran*, *Temous*, *Ab*, *Ayloul*. La pratique de donner un même nom à deux mois eſt ancienne en Orient; les Syriens s'en étoient ſervis avant les Arabes. L'Epoque de l'*Egere* que nous appellons *Hegire* commence environ l'an 621. de Notre Seigneur Jéſus-Chriſt, ſelon quelques-uns, & ſelon d'autres l'an 6[illegible]4. Enfin il y en a qui la fixent à l'an 623, & 624. tant les calculs ſont différens.

d'autre des Commiſſaires pour régler les limites. Qu'il ſera libre à la Cour de Ruſſie d'envoyer à la Porte des Miniſtres avec tel caractère qu'elle voudra. Qu'il ſera nommé de part & d'autre des Ambaſſadeurs pour aller à Pétersbourg & à Conſtantinople avec les préſens ordinaires. Que le Traité de Pruth ſera aboli. Que le Commerce ſera libre aux Sujets des deux Puiſſances contractantes. Qu'au cas que les Sujets de l'une ou de l'autre commiſſent quelque violence, ils ſeroient punis, & que l'on reſtitueroit ſur le champ ce qu'ils auroient enlevé. Que les Ruſſiens pourroient aller librement en pelerinage à Jéruſalem. Que l'on conviendroit du titre de Majeſté Impériale demandé par la Souveraine de Ruſſie. Qu'il y auroit un oubli de tout le paſſé. Que la Porte empêcheroit les Tartares d'inquiéter dorénavant les frontières de la Ruſſie. Que les priſonniers faits pendant la guerre ſeroient remis en liberté......... Le Miniſtre de Ruſſie ne commit pas la même faute que le Comte de Neuperg, à qui l'Empereur reprocha, avec raiſon, de n'avoir pas exprimé dans le Traité combien de tems la paix devoit durer; il eut ſoin de ſtipuler que la paix ſeroit perpétuelle entre la Porte & la Ruſſie.

Pendant que la guerre ſe faiſoit en Hongrie & ſur le Boryſthène, quelques mois avant la Paix, il arriva un cas particulier, qui mortifia beaucoup toute la Nation Suédoiſe.

Un Major nommé Sinkler, de la même Nation, étoit parti de Conſtanſtinople en compagnie d'un Marchand François nommé Couturier.

Le

Le voyage de ce Major avoit donné de l'ombrage aux Puiſſances Chrétiennes qui étoient en guerre avec la Porte. On diſoit que le Major étoit allé négocier à Conſtantinople une Alliance défenſive & offenſive entre cette Cour-là & celle de Suède. On le fit ſuivre par un Capitaine nommé Küttler avec un Lieutenant & quatre Dragons, qui l'atteignirent à Varſovie, & le talonnérent juſqu'à Breſlau en Siléſie, Province appartenant à l'Empereur. Là Sinkler fut arrêté par ordre de la Régence; mais ayant montré des Paſſeports des Rois de France & de Suède on le laiſſa continuer ſa route. Küttler partit d'abord après en poſte, & l'ayant atteint ſur les frontières de Saxe, il lui appuya le piſtolet ſur la gorge en lui criant de ſe rendre. Le Major voulut ſe défendre ; mais ſe voyant environné par le Lieutenant & les quatre Dragons, il ſe rendit.

Küttler le tira en bas du chariot, & lui demanda les Papiers dont il étoit chargé. Sinkler donna la clé de ſon cofre, où l'on ne trouva que des nipes & quelques habits dont le Lieutenant & les Dragons s'accommodérent, & qui leur firent peut-être plus de plaiſir que les papiers qu'ils cherchoient ne leur en auroient fait. On le fouilla rigoureuſement, & après lui avoir ôté ſon argent, & tout le reſte qu'il avoit ſur ſon corps, à la chemiſe près, on le mena dans un bois tout proche. Là on lui ofrit la vie, moyennant qu'il voulût déclarer ce qu'il ſavoit. Il répondit qu'il ne pouvoit rien déclarer, parce qu'il ne ſavoit rien. Sur quoi le Capitaine fit ſigne au Lieutenant,

nant, & celui-ci lâcha auſſitôt un coup de piſtolet au Major Sinkler qui le renverſa par terre; les Dragons accoururent, & à coups de ſabre ils hachérent ce cadavre en morceaux, de ſorte qu'il n'étoit plus reconnoiſſable.

L'Impératrice de Ruſſie & l'Empereur ſachant qu'on mettoit ſur leur compte un ſi noir aſſaſſinat, ont publié des déclarations pour s'en juſtifier, & la choſe en eſt reſtée-là......

A Vienne ce 24. *Avril* 1740.

Fin du IV. Mémoire.

V. MEMOIRE.

Au Meme.

A Peine l'Impératrice de Ruſſie étoit ſortie de la guerre qu'elle avoit déclarée aux Turcs, qu'elle découvrit une conſpiration dangereuſe contre ſa perſonne.

Les Princes Dolgoroucki étoient les auteurs de cette conſpiration. Il y a long-tems que cette Maiſon tient un rang conſidérable en Moſcovie. Elle eſt ancienne & fort illuſtre. Elle a eu toujours beaucoup de crédit à la Cour, & a été employée dans les principales affaires du Gouvernement. Lorsque Pierre II. Petit-fils de Pierre I. monta ſur le trône, Alexis Dolgoroucki fut un des principaux Miniſtres de ce jeune Prince, dans les bonnes graces duquel il ſut ſi bien s'inſinuer, qu'il ſupplanta Menzikof, dont le jeune Empereur devoit épouſer la Fille. Alexis Dolgoroucki rompit

rompit non seulement ce mariage, mais même il eut la satisfaction de voir l'Empereur disposé à épouser sa fille. Comme il craignoit toujours l'ascendant de Menzikof, il s'apliqua à irriter l'Empereur contre lui. Il n'eut pas de peine à y réussir: le jeune Monarque étoit piqué des hauteurs de Menzikof, & il écouta volontiers Dolgoroucki, qui lui conseilloit de chasser cet homme de rien qui vouloit trancher du Souverain & du Maître. Un jour que l'Empereur avoit besoin d'argent, Menzikof lui en refusa. Le Monarque prit cela en très-mauvaise part; il maltraita Menzikof, le chassa lui & sa famille, & l'envoya peu après en Sibérie, où il mourut de chagrin. Alexis Dolgoroucki ne devint pourtant pas beaupère de l'Empereur, ce jeune Prince étant mort avant la conclusion de cette affaire. On dit que Dolgoroucki s'avisa alors de faire un faux Testament sous le nom & le seing de Pierre II. par lequel ce jeune Monarque nommoit pour lui succéder la Princesse Catherine fille de Dolgoroucki. Que cela soit ou non, il est sûr que ce Testament n'a jamais paru, & qu'il n'eut aussi aucunes suites.

La conduite que tinrent les Dolgoroucki après la mort de Pierre II. détruit même le faux bruit de ce prétendu Testament. En effet à peine l'Empereur avoit les yeux fermés que Basile Dolgoroucki, frère d'Alexis, se rendit en diligence à Mittau, où se trouvoit la Duchesse de Courlande, qui est l'Impératrice Anne. Il lui dit en l'abordant qu'on pourroit faire en sorte qu'elle fût appellée au trône, si elle vouloit bien soufrir qu'il le par-

 tageât

tageât avec elle. Elle demanda le tems d'y penſer, & délibéra avec *Biren* ſon favori Grand-Maître de ſa Maiſon, qui l'exhorta à reſter veuve ſi elle vouloit jouïr de toutes les prérogatives de la Souveraineté. Que la Maiſon Dolgoroucki étoit ambitieuſe ; qu'elle viſoit maintenant à partager le trône, mais que dans peu elle voudroit l'avoir ſeule. Qu'enfin Son Alteſſe devoit regarder comme ſes plus grands ennemis ceux qui oſoient lui faire de pareilles propoſitions.

Anne répondit donc à Baſile Dolgoroucki qu'elle vouloit être libre dans le choix d'un Epoux, & qu'elle choiſiroit celui qui ſe diſtingueroit le plus par ſon zèle pour ſon ſervice. A ces mots Dolgoroucki ſe proſterna & la ſalua Impératrice.

Etant arrivée à Moſcow pour être couronnée, Oſterman ſon Premier-Miniſtre lui conſeilla de s'aſſurer des Dolgoroucki, qui étoient ſes plus dangereux ennemis. Le Sénat approuva cette réſolution, & les Dolgoroucki furent arrêtés pour crime de Lèze-Majeſté, leurs biens furent confiſqués. Alexis, Sergei & Jean frères de Baſile, avec un autre Jean Dolgoroucki fils de Jean-Baſile furent envoyés en exil. Quant à Baſile-même, il obtint ſa liberté en faveur de l'aveu de ſa faute, & de la découverte du complot formé par Alexis de mettre ſa fille ſur le trône au moyen du faux Teſtament fabriqué ſous le nom de Pierre II. On le laiſſa jouïr de toutes ſes dignités à cauſe de cela.

Les Princes exilés n'en furent pas quittes pour

pour l'exil, on forma de nouvelles accuſations contre eux. On les accuſa d'avoir tenu des diſcours ſéditieux au ſujet du mariage de la Princeſſe Anne de Meklenbourg, nièce de l'Impératrice, avec le Prince Ulric de Wolfenbutel, & d'avoir tramé une conſpiration contre la vie même de l'Impératrice & de ſon auguſte famille.

Il paroiſſoit aſſez difficile que ces Exilés puſſent former un pareil projet, vu la diſtance des lieux & de leur exil, qui ne lui permettoit pas d'avoir enſemble aucune communication.

On les tira cependant de ces lieux pour leur faire leur procès. On les conduiſit tous à Novogrod, où leur ſentence leur fut prononcée. Jean fils d'Alexis fut condamné à être rompu vif; Baſile fils de Lucas, Sergei & Jean fils de Grégoire à être décapités, & le Prince Baſile frère d'Alexis, avec Michel fils de Volodomir à être exilés pour toute leur vie après avoir eu la langue coupée.

Jean fils d'Alexis entendant le genre de ſupplice auquel il étoit condamné, tira un couteau qu'il avoit caché dans ſon habit, & s'en frapa à la gorge. Les autres moururent avec conſtance.

La Porte a envoyé ici un Ambaſſadeur nommé Gianiby-Ali Pacha. C'eſt un grand homme, bien fait, qui parle parfaitement François, Italien, & Latin. Il paroit ſombre & fier. Il a penſé faire perdre patience à l'Empereur & à ſes Miniſtres par les difficultés & les incidens qu'il a fait naître. Lorſqu'il fut arrivé à Schwechat à deux petites lieues de Vienne, il

ne fit point donner part de ſon arrivée au Préſident du Conſeil de Guerre, comme c'eſt la coutume. On le fit avertir ſous main que c'étoit un devoir dont il ne pouvoit ſe diſpenſer. Il mépriſa l'avis, & prétendit qu'étant ſi proche de la réſidence de l'Empereur, c'étoit à Sa Majeſté Impériale à le faire complimenter ſur ſon arrivée dans ſes Etats, ſans qu'il fût néceſſaire qu'il fît annoncer qu'il étoit arrivé, puiſque ni l'Empereur ni perſonne de ſa Cour ne l'ignoroit. On lui répondit tout court qu'il s'écouleroit bien des jours avant que l'Empereur fît cette démarche, & qu'il pouvoit compter que s'il s'y attendoit, il attendroit long-tems. Il s'en déſiſta, & envoya chez le Comte de Harrach, pour lui faire ſavoir ſon arrivée. Celui-ci le fit complimenter par un Maître des Requêtes, & lui fit dire que le jour de ſon entrée publique étoit fixé au 4. du mois ſuivant, ſi le tems étoit beau & propre à cette cérémonie.

L'Empereur avoit nommé le Prince d'Aversberg & le Comte de Wurmbrandt pour l'accompagner, & marcher avec lui, l'un à ſa droite, l'autre à ſa gauche. Le Turc a prétendu qu'ils marchaſſent à deux pas derrière lui, & non ſur la même ligne. On lui fit dire que s'il s'obſtinoit ſur cette prétention, on alloit dépêcher un Courier à Conſtantinople pour en informer la Porte, & qu'en attendant il reſteroit au village où il étoit, juſqu'au retour du Courier. Il ſe rendit à cette menace, ne voulant pas vivre ſi long-tems à ſes fraix; car il eſt fort avare, ou peut-être même fort pauvre.

Cependant il ne s'en tint pas-là. Il prétendit n'être point obligé de reconduire de son apartement, les deux Seigneurs qui étoient nommés pour l'accompagner, & pour lui tenir lieu de Commissaires de l'Empereur. Il refusoit d'ôter, selon l'usage, ses pantoufles en entrant dans la salle d'audience de Sa Majesté Impériale. Il vouloit encore qu'après l'audience de l'Empereur, on le conduisît non à celle du Comte de Harrach Feld-Maréchal de l'Empereur, mais à celle du Grand-Duc de Toscane, disant que ce Prince étoit Généralissime des Armées Impériales, & qu'en cette qualité il avoit plus de raport au Grand-Vizir que le Comte de Harrach, qui n'étoit que subalterne du Grand-Duc, & tout au plus une espèce de Caïmacan: Or, disoit-il, c'est à l'audience du Grand-Vizir qu'on mène, à Constantinople, les Ambassadeurs au sortir de l'audience du Sultan. A toutes ces prétentions il en ajoutoit encore deux autres aussi contraires aux usages & à l'étiquète de la Cour de Vienne. La première, c'est qu'il vouloit que les Officiers de l'Empereur marchassent pêle-mêle avec les Personnes de sa suite, & que les Janissaires & les Spahis de sa Garde portassent librement les armes hautes en passant devant le Palais de l'Empereur. L'autre prétention étoit que l'Empereur lui donnât sa main nue à baiser, comme il le pratiquoit à l'égard des Ambassadeurs des Princes Chrétiens, & non couverte du Manteau Impérial, comme c'est l'usage à cette Cour à l'égard des Ambassadeurs Turcs.

Il y eut de longues contestations sur tous ces

points, & le Maître des Requêtes du Conſeil de Guerre fut ſouvent député à l'Ambaſſadeur Turc, pour lui repréſenter qu'il devoit ſe ſoumettre au cérémonial établi de tems immémorial, & auquel ſes devanciers s'étoient tous ſoumis. Que d'ailleurs les Ambaſſadeurs de l'Empereur ſe ſoumettoient à celui qui étoit reçu à la Porte, & que toutes ces choſes avoient été déja réglées par les Articles XX & XXI. du Traité conclu au Camp ſous Belgrade.

Tout cela ne le perſuada point, il refuſa d'aller à l'audience & fit le malade. Les Miniſtres de l'Empereur enrageoient de l'opiniâtreté de cet homme; ils ne ſavoient plus comment s'y prendre pour lui faire entendre raiſon. Ils s'aviſérent d'un expédient qui leur réuſſit. Ils avoient remarqué que l'Ambaſſadeur Turc avoit une affection ſingulière pour le Marquis de Mirepoix Miniſtre de France à Vienne, & qu'il s'étoit formé entre eux une ſi grande familiarité, que le Turc appelloit d'ordinaire le Marquis *ſon Ami le Pacha Mirepoix*. Ils crurent qu'il faloit employer Mirepoix, & ce moyen leur réuſſit. L'Ambaſſadeur Turc devint traitable, il ſe ſoumit à tout. Mais pour dépaïſer le Public qui faiſoit mille conjectures ſur le peu d'empreſſement qu'il témoignoit pour l'audience de l'Empereur, il donna la déclaration ſuivante.

» Puiſque l'indiſpoſition qui nous étoit ſur-
» venue par la permiſſion divine, & qui a du-
» ré près de quinze jours, eſt actuellement
» paſſée, & que graces au Tout-Puiſſant nous
» nous ſentons à préſent ſi bien rétablis, que
» nous

„ nous sommes en état de monter à cheval, „ nous déclarons que nous nous comporterons „ cette fois-ci, Dieu aidant, & ferons notre „ entrée de la même manière que les Ambassadeurs Turcs l'ont faite ci-devant, & dans „ l'ordre projetté & couché par écrit, de l'avis „ de l'Ambassadeur de France, notre ami, le „ jour que Sa Majesté Impériale Romaine „ fixera pour ladite entrée, & qu'à cette fin „ on nous invitera à partir de Schwechat."

Après cette déclaration tout se fit dans l'ordre, & il n'y eut plus de difficulté.

Gianibi-Ali Pacha a fait admirer ici son esprit; car, comme je l'ai déja marqué, il parle en perfection, & aussi bien que le Turc, le François, l'Italien & le Latin; mais on n'a pas eu trop bonne opinion de sa politesse, & encore moins de son humeur, qui a paru tout-à-fait bizarre en diverses occasions.

L'Empereur avoit envoyé de son côté le Comte d'Uhlefeld à Constantinople en qualité de son Ambassadeur, qui y fit une entrée magnifique; & pour témoigner au Marquis de Villeneuve combien il étoit satisfait de ses soins, ce Monarque lui envoya en présent son Portrait garni de diamans, estimé 36000 florins. L'Impératrice de Russie avoit fait présent au même Ambassadeur d'un Diamant du poids de 50 grains, & de 25000 Roubles. L'Ambassadeur accepta le Diamant, mais il refusa les Roubles.

Il vient de mourir trois Personnes, dont le décès va, selon toute apparence, plonger l'Europe dans un horrible cahos. Ces trois Personnes sont l'Empereur d'Allemagne, l'Im-

pératrice de Russie, & le Roi de Prusse, le plus puissant des Electeurs de l'Empire. Ce dernier n'a précédé les deux autres que de quelques mois, étant mort le 31. de Mai 1740. Il a laissé plusieurs Enfans, dont l'Aîné, nommé Charles-Frédéric, vient de lui succéder sous le nom de Frédéric II. C'est un Prince âgé d'environ 28 ans, qui a beaucoup d'esprit, & qui sait plus que les Rois Nazaréens n'ont accoutumé de savoir. On espère beaucoup de lui. On dit qu'il a de la valeur, de l'ambition; ce qui joint à beaucoup d'esprit, pourroit bien former un Conquérant, d'autant plus redoutable qu'on assure que son Père lui a laissé une belle Armée & des trésors considérables, deux moyens surs pour exécuter de grands desseins.

L'Impératrice de Russie n'est morte que quelques jours après l'Empereur. Peu de tems avant sa mort, cette Princesse avoit fait faire une cruelle exécution sur plus de quarante personnes, dont les plus qualifiés étoient les Comtes Wolinski Grand-Veneur, & Platon Musin-Puschkin. L'Impétrice les accusoit dans sa déclaration sur leur châtiment de divers crimes, dont le plus grand méritoit à peine l'exil. Il y a même des gens qui prétendent que tout leur crime étoit d'avoir aquis de grandes richesses, & d'avoir tenu quelques discours un peu libres sur le compte du Duc de Courlande, le Sr. de Biren, Favori de l'Impératrice. Que cela soit ou non, il est toujours certain que Wolinski & Puschkin ont été mis à mort, leurs biens confisqués, leurs enfans envoyés en exil, leurs amis emprisonnés, fustigés;

tigés; plusieurs même de ces derniers ont eu la langue arrachée dans leurs prisons, le Ministère n'ayant pas jugé à propos de faire exécuter cette dernière espèce de supplice en public, à cause du mécontentement général qu'on remarquoit dans les esprits, & des murmures qu'on entendoit de tous côtés.

Ce ménagement n'a pas empêché qu'on n'ait répandu une infinité de satires à Pétersbourg contre le Duc de Courlande, & même contre la Personne sacrée de Sa Majesté Impériale. La chose est allée si loin, qu'il a falu prendre des précautions pour en arrêter le cours. On a mis des espions en campagne, & on a eu soin d'examiner avec la dernière rigueur tout ce qui entroit & sortoit de la Ville. Dès-que quelques personnes se trouvoient ensemble, ils étoient observés; & s'il leur échapoit quelque chose sur les affaires du tems, quand même leurs discours n'auroient eu aucun rapport au Gouvernement, on les enlevoit & on les envoyoit en Sibérie, sans autre forme de procès. Jamais il ne s'est vu une pareille tyrannie dans les Etats les plus despotiques. Quelle malheureuse situation, que celle d'un Peuple dont les raisonnemens sont épiés & punis comme des crimes d'Etat, sans qu'on prenne la peine d'entendre ses justifications, ni de le convaincre d'avoir manqué au respect ou à la soumission due au Souverain! Quelle tyrannie que de condanner des gens pour quelque intempérance de bouche, & sur le rapport d'un misérable Délateur, sans examiner si ces discours intéressent l'Etat, & s'ils ont effectivement été proferés! A-t-on jamais vu dans tout l'O-

rient de pareilles injuſtices? Après cela que les Nazaréens vantent, s'ils veulent, leurs Loix, leur Police, leur Équité, leur Religion, leur Piété, leur Charité; il reſte toujours pour certain qu'ils croupiſſent dans la barbarie, & qu'ils ne connoiſſent que les noms des Vertus, tandisque les Enfans du Prophète de Dieu en pratiquent les devoirs.

L'Impératrice de Ruſſie avoit eu ſur la fin de l'année précédente un commencement d'attaque de goute, qu'on arrêta mal à propos. Elle garda quelques jours la chambre, & au bout de ce tems on publia qu'elle étoit parfaitement guérie. Mais cette humeur acre à quoi on n'avoit pas laiſſé un libre cours, s'inſinua dans le ſang, avec d'autant plus de danger que l'Impératrice étant fort replette ne pouvoit faire aucun exercice qui empêchât les progrès du mal. Elle traîna juſqu'au commencement d'Octobre de cette année, & le 12. du même mois elle ſe trouva dans un danger évident qui augmenta chaque jour. Le 16. le Duc de Courlande & le Miniſtre-d'Etat Oſterman prirent le moment de lui parler de ſa Succeſſion, & lui firent entendre qu'il étoit convenable d'y mettre ordre. Il ſe tint enſuite un grand Conſeil où la Succeſſion fut réglée, & on en dreſſa un Acte, que le Sénat ratifia. On ajouta à cet Acte un formulaire du Serment que tous les Etats de l'Empire devoient prêter. Le petit Prince Iwan encore au berceau, & né du mariage de la Princeſſe Anne de Meklenbourg avec le Prince Antoine-Ulric de Brunswick-Bévern, fut nommé pour ſuccéder au trône de Ruſſie, & la Régence de l'E-

tat pendant la minorité du petit Empereur fut ajugée à Biren Duc de Courlande, à qui l'Impératrice voulut encore donner cette marque de son affection: l'Acte de cette dernière disposition avoit été dressé le 17, & le 18. les Portes de la Ville furent fermées: on renforça les postes de la Garnison, & les Gardes Préobraginski furent rangés en bataille sur la place du Palais Impérial.

Les Ministres, le Sénat, les Généraux, les Officiers de la Cour s'assemblérent dans la Grand' Salle pour y prêter le serment au Successeur désigné dans l'Acte de Succession.

Deux jours après, l'Impératrice se trouva mieux; les douleurs de reins étoient diminuées, les rougeurs qui lui étoient venues aux jambes & aux bras étoient dissipées, & l'inflammation diminuée.

Elle fit apporter devant son lit le petit Prince Iwan, & dit aux personnes qui étoient dans la Chambre: *Je me trouve mieux aujourd'hui à la vérité; mais peut-être n'est-ce pas pour longtems, ainsi reconnoissez dès à présent votre futur Empereur.* Elle continua à se trouver mieux les deux jours suivans; mais le troisième, les douleurs la reprirent, & la goute qui étoit descendue aux piés remonta dans les entrailles. Le 25. le danger augmentant, elle déclara qu'elle avoit nommé pour Régent de l'Empire le Duc de Courlande, & ajouta que le Général Munich & Osterman seroient du Conseil de Régence. Le lendemain les douleurs furent si grandes qu'elle en perdit connoissance. Le 28. elle eut quelques bons intervalles, dont elle profita pour parler à la Princesse Anne, au Duc

de Brunswick, & au Duc de Courlande. Elle dit à ce dernier, *Je vous recommande ma Nièce, je vous recommande mon cher Neveu, je vous recommande l'Empire.* Le 28. après midi elle fut tout à fait agonisante, & enfin elle expira entre huit & neuf heures du soir. Sa mort fut tenue cachée jusqu'au lendemain. Dès le point du jour on doubla toutes les gardes & les sentinelles aux portes de la Ville, qui restérent fermées jusqu'au jour suivant. Pendant ce tems-là, le Régent fit assembler le Sénat, le Clergé, les Ministres, les Généraux; & après leur avoir fait prêter le serment de fidélité, il proclama Iwan III. Empereur de toutes les Russies, & prit lui-même les rênes du Gouvernement sous le titre de Régent. Mais il ne s'est pas soutenu long-tems dans cette haute dignité: Et sa chute a bien fait voir que son élevation n'étoit point le fruit de son mérite, & qu'il n'étoit pas redevable à son esprit de la faveur dont il avoit joui.

Le Général Keith, qui commande en Ukraïne, fut un des premiers qui refusa de plier sous le joug du Régent. Il étoit instruit des intrigues que ce Seigneur avoit employées pour s'emparer de la Régence, & jusqu'à quel point il avoit abusé de la foiblesse de l'Impératrice, & du triste état où elle se trouva les derniers jours de sa maladie, pour lui faire approuver le plan de domination qu'il s'étoit formé. Il prévit les obstacles qu'il trouveroit dans l'exécution de ce plan; puisqu'il n'étoit pas naturel que le Père & la Mère de l'Empereur se laissassent enlever les plus beaux de leurs Droits, l'Education de leur Enfant, & le

le Gouvernement de ses Etats pendant son bas-âge. Il eût été étonnant qu'une disposition aussi peu équitable que celle-là eût subsisté, & que le Père & la Mère du Souverain eussent été sujets, pendant qu'un Etranger, d'une naissance fort équivoque, pour ne pas dire obscure, auroit été le dépositaire de l'Autorité Souveraine.

Keith reçut le 15. de Novembre dernier un Courier de Pétersbourg avec des dépêches du Régent, qui après lui avoir marqué en peu de mots la mort de l'Impératrice & l'avènement d'Iwan III. lui enjoignoit de prêter serment à ce Prince, & de le faire prêter aux Officiers des troupes qui étoient sous ses ordres, selon la forme prescrite: mais comme cette forme de serment renfermoit aussi qu'on reconnoîtroit la Régence du Duc de Courlande, & qu'on s'engageroit à défendre le Régent aussi bien que l'Empereur, Keith ne jugea pas à propos de se hâter dans cette affaire, jugeant bien que dans peu il pourroit survenir quelque changement qui le feroit repentir de s'être engagé par serment avec le Duc. Cependant il assembla la Généralité & les autres Officiers, & leur dit qu'il venoit de recevoir la triste & déplorable nouvelle de la mort de l'Impératrice, & en même tems la proclamation de leur légitime Souverain l'Empereur Iwan III. Il leur montra ensuite le Formulaire du serment, dans lequel l'obéïssance & la fidélité ne se bornoient pas à la personne de l'Empereur seulement, mais devoient s'étendre aussi au Duc de Courlande comme Régent. » Je vous déclare, Messieurs, ajou-

» ta-t-il, que je prête avec joie le ferment de
» fidélité & d'obéiſſance à notre préſent &
» très-gracieux Empereur Iwan III. & que je
» ſuis prêt à verſer mon ſang pour lui & pour
» ſes auguſtes parens ; qu'après Sa Majeſté
» Impériale, c'eſt à eux que je ſuis prêt d'o-
» béir & de me ſoumettre ; mais qu'il ne con-
» vient point de me lier par aucun ſerment au
» Duc de Courlande." Ce diſcours fit impreſ-
ſion ſur la plupart des Officiers ; mais il y en
eut quelques-uns qui par crainte, ou pour faire
leur cour au Régent, le ſignérent purement &
ſimplement.

Biren, pour amuſer le Duc de Brunswick, le fit déclarer Généraliſſime des Forces de l'Empire. Ce n'étoit proprement qu'un titre qu'il lui procuroit, pendant que ſa qualité de Régent lui réſervoit toute l'autorité de Généraliſſime. Il uſa de la même politique à l'égard de ceux qu'il ſoupçonnoit n'être pas de ſes amis ; il tâcha de les gagner par des graces & des bienfaits, ou du moins de les appaiſer. Il défendit qu'on deſarmât la Flotte qui étoit à Cronſtadt. Il diſpenſa les Peuples du payement des contributions qu'ils devoient encore au tréſor, dans la vue de leur rendre ſon adminiſtration agréable. Il accorda une amniſtie générale, mais avec des exceptions qui marquoient qu'il n'avoit pas deſſein de pardonner à ceux qui l'avoient voulu deſſervir auprès de la feue Impératrice ; & en exceptant ceux qui avoient commis *de grandes malverſations*, il faiſoit aſſez connoître qu'il n'avoit pas deſſein de reſtituer les biens confiſqués à ſon profit, & que ſous ce terme vague, il ſe réſervoit le droit de pu-

punir tous ceux qu'on découvriroit encore des complices de Wolinski & de Musin Puschkin. Il augmenta la Garnison de Pétersbourg jusqu'à 22 Bataillons & 16 Escadrons. Il se donna une garde particulière, & se fit assigner 300000 roubles par an, au-lieu que la Princesse Anne & le Duc son Epoux n'en avoient que 200000.

On dit que dès-lors il rouloit de grands desseins. Si on en croit certaines gens, il travailloit à renvoyer en Allemagne le Père & la Mère de l'Empereur; à faire proclamer Impératrice la Princesse Elisabeth fille de Pierre le Grand, à laquelle il se proposoit de faire épouser son Fils; à faire élire le jeune Duc de Holstein Successeur au trône de Suède, à condition qu'il épouseroit sa Fille; & c'est à ce dernier projet qu'il destinoit, dit-on, les richesses immenses qu'il avoit amassées.

Qu'il ait eu ces grands desseins ou non, il est toujours certain qu'il travailloit à se perdre par ses manières hautaines, qui déplaisoient infiniment au Duc de Brunswick & à la Princesse son Epouse, pour qui d'ailleurs la Femme du Régent n'avoit pas tous les ménagemens qu'elle auroit dû avoir, & à qui elle donnoit quelquefois des mortifications fort sensibles. Il se croyoit pourtant hors d'atteinte excepté du côté du Général Munich, homme de main, & aimé des troupes, qui pouvoit beaucoup appuyer les complots qu'on pourroit former contre sa personne, & les exécuter même avec succès. Il comprit donc qu'il faloit ou le gagner ou s'en défaire; & après bien des réflexions, craignant de ne pas réussir à se l'attacher,

cher, parce qu'il paroiſſoit dévoué au Duc de Brunswick & à ſon Epouſe, il réſolut de le perdre. Son plan étoit de le faire arrêter, & de lui faire rendre compte des pertes que les Armées Ruſſiennes avoient ſouffertes. Il trouvoit le modèle d'un pareil procès dans celui que la Cour de Vienne avoit intenté au Comte de Seckendorff.

Le jour de l'arrêt du Général Munich fut fixé au 21. de Novembre. Le 19. il dina avec le Régent, & le même jour, la Ducheſſe Mère de l'Empereur fit une viſite à la Femme du Régent, qui la traita avec beaucoup de hauteur & d'indifférence. La Ducheſſe revint chez elle fort piquée contre Madame de Biren. Elle fit confidence de ſon chagrin à une de ſes Dames, parente du Comte de Munich; & lui avoua qu'elle aimeroit mieux la mort, que de ſouffrir plus long-tems les mauvais traitemens de la Ducheſſe de Courlande. Elle la chargea en même tems de lui envoyer le Comte de Munich. Ce Général vint incontinent, & trouva la Princeſſe fondant en larmes. Dès-qu'elle l'apperçut, elle le pria de la délivrer de la tyrannie du Régent. Le Général offrit de tout entreprendre pour ſon ſervice, pourvu qu'elle ſouffrît qu'il employât ſon nom & ſon autorité, & qu'elle le ſoutînt contre ceux qui voudroient l'inquiéter ſur cette affaire. Elle lui promit tout cela, & le Duc de Brunswick conſentit à tout, d'autant plus aiſément, qu'il étoit actuellement brouillé avec le Régent, parceque celui-ci lui avoit témoigné qu'il n'aimoit pas qu'il ſe montrât tant en public, & que s'il continuoit à n'être pas plus réſervé, il ne

ne pourroit s'empêcher de le ſoupçonner de vouloir ſe faire des créatures. Le Duc de Brunswick piqué d'un pareil compliment, lui fit rendre ſon titre de Généraliſſime avec le Brevet qui lui en avoit été expédié.

Le projet d'arrêter le Régent fut donc conclu ſans que perſonne s'y oppoſât, & dès la nuit-même on en vint à l'exécution. Tout ayant été diſpoſé à la faveur des ténèbres, le matin du 20 Novembre, Munich entra chez le Duc de Courlande, & lui dit d'un ton ferme qu'il le faiſoit priſonnier. Le Régent ſurpris de ce diſcours ſauta en bas du lit où il étoit, courut à ſon épée & voulut ſe mettre en défenſe.

Mais Munich donna un ſignal, & auſſitôt plus de vingt Officiers entrérent dans la chambre & deſarmérent le Duc. On le ſaiſit, & on le jetta nud & garotté dans une voiture, où il demeura pendant une groſſe demi-heure expoſé à toute la rigueur du froid, qui étoit exceſſif, aux injures & aux opprobres d'une populace qui le chargeoit de malédictions, & lui donnoit des épithètes dont ces ſortes de gens ne ſont pas avares. Il eſſuya encore les reproches de diverſes perſonnes qu'il avoit fait mettre en priſon, & qu'on venoit d'élargir. C'étoit une vengeance qu'on vouloit prendre de ſes airs de hauteur ; mais une vengeance qui étoit en même tems une grande preuve de l'inſtabilité des Grandeurs de ce Monde.

Pendant qu'on arrêtoit le Régent, ſa Femme qui étoit dans le même lit, courut comme une Lionne, & toute en chemiſe ſe jetta ſur ceux qui l'attachoient. On la repouſſa, & quelqu'un voulant la retenir lui déchira toute ſa che-

chemise, ou plutôt elle la déchira elle-même en se débattant. On fut obligé d'employer la force pour la faire entrer dans une chambre voisine, où on lui apporta quelques haillons pour couvrir sa nudité. Là elle fut aussi liée & garottée, ensuite jettée dans une voiture qui la conduisit au Monastère de St. Alexandre, pendant que l'on menoit son Mari dans la Forteresse de *Schlusselbourg*, où l'on ne tarda pas à commencer son procès.

Son frère, qui étoit Gouverneur de Moscou, fut aussi arrêté peu de jours après. On travaille au procès de tous ces prisonniers. Dès que je serai instruit de leur sort, je ne manquerai pas d'en informer Votre Majesté, qui est la colonne & l'appui des Royaumes. En attendant je vais lui faire part de ce qui s'est passé à la mort de l'Empereur d'Allemagne.

J'ai marqué dans mon Mémoire précédent que ceux qui approchoient le plus près Sa Majesté Impériale, s'étoient apperçus du déclin de sa santé. Ce Monarque s'en apperçut bientôt lui-même, & le 1. d'Octobre, jour auquel il célébroit l'Anniversaire de sa Naissance, l'Ambassadeur du Moufti de Rome étant venu lui faire un compliment rélatif à ce jour, & témoignant la satisfaction que tout le monde avoir de voir Sa Majesté Impériale jouïr d'une santé si bonne qu'il paroissoit qu'elle vivroit longues années, l'Empereur lui répondit, *Souvenez-vous de ce que je vous dis ; je n'irai pas bien loin, & ma fin est plus proche qu'on ne croit.*

Le 12. d'Octobre l'Empereur se trouvant à une Maison de chasse nommée Halbthurn à huit

huit lieues de Vienne, ſoufrit du froid à la chaſſe; étant de retour, il ſoupa de bon appétit, & mangea avec excès d'un plat de champignons qu'il trouva à ſon goût. Il lui prit pendant la nuit une violente colique cauſée par l'indigeſtion, & ſuivie d'un grand vomiſſement. Il étoit impatient de retourner à Vienne, & malgré ſon indiſpoſition, il ſe mit en caroſſe, & ordonna au cocher de faire diligence. Le mouvement de la voiture le fatigua beaucoup, les vomiſſemens le reprirent, & il tomba pluſieurs fois en foibleſſe. Il ne mit que trois heures à faire ce chemin, & ceux de ſa Maiſon qui avoient pris les devans, répandirent l'allarme dans la ville par les récits qu'ils firent de la maladie de leur Maître.

En arrivant au Palais de la Favorite, l'Empereur fut témoin de l'inquiétude du Peuple, dont la foule étoit accourue pour le voir. On le mit au lit dans un état pitoyable. Les deux jours ſuivans il fut pourtant aſſez tranquille, & l'on commença à croire que la maladie n'auroit pas de ſuite fâcheuſe; les Médecins-mêmes aſſuroient que ce n'étoit qu'un effet de l'indigeſtion & de la fatigue du voyage. Ils ſe trompoient, & la nuit du 16. au 17. l'Empereur ſe trouva ſi mal qu'il fut aiſé de juger dès-lors qu'il n'en reviendroit pas. La fièvre ſurvint avec beaucoup de violence, & il ſentit de grandes douleurs dans les inteſtins. On le ſaigna deux fois la même nuit, & le matin on le reſſaigna, ce qui l'affoiblit beaucoup. La goute ſe joignit à tous ces maux, ce qui fit que deux Médecins n'étoient pas d'avis de le ſaigner; mais le plus grand nombre l'emporta,

& le Malade fut la victime de cette pluralité de suffrages. Immédiatement après les saignées, le bas-ventre s'enfla, ensuite le ventre, & puis l'estomac. On appliqua des sangsues & des clystères, qui ne firent rien. Le 17. on lui annonça que sa maladie étoit mortelle, & qu'il n'avoit plus que très-peu de tems à vivre. Il n'en fit que rire, & traitant les Médecins d'ignorans, il leur disoit, *Regardez-moi bien entre les deux yeux, ai-je l'air d'un mourant ? Quand vous verrez que ma vue se troublera, vous pouvez, sans que je l'ordonne, me faire administrer les sacremens.* C'est ainsi que les Nazaréens appellent deux ou trois cérémonies qu'ils pratiquent à l'égard des Malades en danger de mort. La première de ces cérémonies consiste en ceci. Un homme habillé de noir avec un bonnet de même couleur, & semblable pour la forme à ceux des Femmes Indiennes, s'approche du Malade, marmotte quelques mots en Latin, & prête une oreille au récit exact & circonstancié que lui fait le Malade de tout le mal qu'il a commis ou qu'il a voulu commettre. Dès-que ce récit est fini, l'homme noir lève les yeux au Ciel, remue les lèvres, promène sa main à droite & à gauche, & le Malade est absous de tous les crimes qu'il peut avoir commis: mais comme il n'est pas possible qu'il n'en oublie quelques-uns des plus petits, il ne va pas droit en Paradis; mais il va dans un certain lieu qui ne se trouve point sur la Carte, où l'on dit qu'il fait une chaleur extrême. On le jette dans des marmites d'huile bouillante, où il reste jusqu'à ce que ces petits péchés soient effacés, & qu'il en soit entièrement net-

nettoyé. Ce qui n'arriveroit pas ſitôt, ſi on n'y pourvoyoit d'une autre manière, & ſi les Prêtres n'avoient trouvé un moyen ſûr d'ôter ces taches, & de hâter les opérations du feu purgatif. Leur ſecret ne coute pas beaucoup, la taxe ordinaire eſt de cinq ſous, ce qui fait à peine la valeur de la plus petite monnoye de Perſe.

Après que le Malade a récité ſincèrement tout ce qu'il a fait de mal, on lui apporte avec beaucoup de cérémonie un morceau de pain, que les Nazaréens diſent n'avoir que l'apparence du pain, tandisque la ſubſtance eſt changée en celle du Corps du Meſſie. Le Malade avale comme il peut ce corps, qu'il reçoit avec le plus de reſpect qu'il lui eſt poſſible. Lorsqu'on voit qu'il eſt prêt d'expirer, on le frotte d'un certain onguent qu'ils appellent ſaintes huiles, mêlées d'un peu de charpie, appellé ſaint chrême : mais jamais on ne m'a ſu dire à quoi ſervoit cette ſainte drogue. Les ſentimens ſont fort partagés ; les uns diſant qu'elle fait fuir le Diable, qui n'en peut ſupporter l'odeur ; les autres qu'elle attire les Anges ; les autres enfin qu'elle fortifie le Malade contre les frayeurs de la mort. Mais ce dernier ſentiment me paroît faux, & eſt démenti par l'expérience : car nous autres Muſulmans nous mourons pour le moins tout auſſi gaillardement que les Nazaréens, & néanmoins nous ne connoiſſons point l'uſage de ce remède. Je reviens à l'Empereur.

Les Médecins l'aſſurant de nouveau qu'il n'étoit que trop certain qu'il ne reviendroit pas de cette maladie, il leur demanda la cauſe

de

de son mal; & comme ils lui répondirent que cela étoit au-dessus de leur art : *Avouez donc*, leur dit-il, *que vous êtes des ignorans. Je veux qu'après ma mort on ouvre mon corps, pour voir ce qui m'aura tué; & ensuite vous viendrez me le dire.*

Mais bientôt laissant la raillerie, il comprit que le pronostic pourroit bien être véritable, & se détermina à faire son Testament. Le soir il se trouva un peu mieux; mais le lendemain le mal augmenta si fort, que le bruit se répandit qu'il étoit déja expiré. Il témoigna beaucoup de résignation & de fermeté. Il exhorta les Assistans à ne se point affliger, & appercevant le Prince Charles de Lorraine qui pleuroit au chevet de son lit, il lui dit : *Ne pleure pas. Il est vrai que tu perds un bon ami.*

Vers le déclin du jour le paroxisme finit, & l'Empereur passa la nuit assez tranquillement. Enfin le 19. il se trouva si mal qu'on jugea à propos de le frotter de l'onguent dont j'ai parlé plus haut. Il donna sa bénédiction à sa famille, & dit à son Nain, nommé le Baron de Stein, qu'il a toujours beaucoup affectionné : *Eh bien! me voilà prêt à faire le grand voyage. Il m'en coutera bien encore, & tu me suivras bientôt.* Il répéta plusieurs fois les mêmes mots. Il lutta tout le reste du jour contre la mort, malgré la violence de son mal.

L'Ambassadeur du Moufti vint le voir. *Souvenez-vous*, lui dit l'Empereur, *de ce que je vous disois le jour de l'Anniversaire de ma Naissance. Voici le cas arrivé.*

Il conserva l'esprit libre jusqu'au soir. Comme la Grande-Duchesse sa fille ainée étoit enceinte,

ceinte, & que dans cet état il ne lui étoit pas permis de paroître dans la chambre de l'Empereur, parce qu'on craignoit que la vue d'un Père mourant ne fît une dangereuse impression sur elle, il pria l'Ambassadeur du Moufti de lui porter sa bénédiction. Enfin sur le soir, il lui coula du nez & de la bouche quantité de matière noire. Il perdit connoissance aussitôt après, & expira la même nuit vers les deux heures du matin, après huit jours de maladie, âgé de cinquante-cinq ans & dix-neuf jours, étant né le 1. d'Octobre 1685. L'Impératrice ne l'a point quitté pendant sa maladie, & l'Empereur a paru très-sensible aux marques de tendresse que lui a donné dans ces derniers momens cette illustre Epouse. Elle s'appelle Elisabeth-Christine de Brunswick, fille de Louïs-Rodolphe, Duc de Brunswick Blankenbourg, dont il avoit eu un Fils mort en bas-âge, & trois Filles, dont deux sont encore vivantes.

L'ainée, Marie-Thérèse, a épousé le Duc de Lorraine Grand-Duc de Toscane; & la seconde nommée Marie-Anne est destinée, à ce qu'on dit, au Prince Charles de Lorraine frère du Grand Duc.

L'Empereur n'avoit pas la mine extrêmement haute; mais c'étoit un très-bon Prince, ami de la justice & de l'équité. Son règne avoit été brillant & glorieux, jusqu'à la fatale époque où il alla se mêler des affaires des Polonois, qui avoient élu le Beau-Père du Roi de France, dont l'élevation ne plut pas à l'Empereur, qui soutint le parti contraire. Cette démarche lui attira une guerre funeste, que lui

fit la France conjointement avec l'Efpagne & le Roi de Sardaigne. Il perdit dans deux campagnes toute l'Italie, à la réferve du Duché de Mantoue, qui étoit prêt à tomber, lorsque tout à coup, par un bonheur inefpéré, il fe vit rét bli dans cette partie de l'Europe, & en poffeffion de divers Etats beaucoup meilleurs que ceux qu'il avoit cédés.

Il fut redevable de cet avantage à la modération du Miniftère de France, qui voulut montrer dans cette occafion fon amour pour la Paix & pour le rétabliffement de la Tranquillité publique.

La guerre que l'Empereur déclara aux Turcs ne lui a pas été moins funefte que celle qu'il foutint contre la France ; & s'il ne fe fût pas embarqué dans ces deux affaires, il auroit laiffé en mourant des forces capables d'appuyer la difpofition qu'il avoit faite par raport à fa Succeffion.

Cette difpofition, à qui on a donné le nom de *Pragmatique Sanction*, fut faite en 1713. L'Empereur y établit l'ordre de Succeffion de cette manière. S'il meurt fans Enfant mâle, l'ainée de fes Filles lui fuccèdera, & elle aura pour Succeffeurs fes Enfans, à elle, felon l'ordre de primogéniture. Que fi elle mouroit fans Poftérité, fa Sœur cadette lui fuccèderoit, ou les Enfans de cette Sœur; & au défaut de Poftérité de la part de ces deux Princeffes, les Enfans de l'Empereur Jofeph, Frère de Charles VI. fuccèderont felon l'ordre fusdit. Cet Empereur Jofeph laiffa en mourant deux Archiducheffes, dont l'ainée a époufé l'Electeur de Saxe Roi de Pologne, l'autre l'Electeur de Ba-

Bavière, deux des plus puiſſans Princes de l'Empire.

L'Epouſe de Joſeph vit encore. On l'appelle l'Impératrice *Amélie*. Elle eſt de la Maiſon de Lunebourg. Depuis la mort de ſon Epoux, elle s'eſt retirée dans un Couvent, où elle ne ſe mêle de rien que de prier Dieu. . . . .

A Vienne le 22. Décembre 1740.

Fin du V. Mémoire.

LETTRE XIII.

ABDALEM-HISSA, *Mehter* du Roi,

A

PAGI-NASSIR-BEK.

Il lui accuſe la reception de ſes Lettres & l'en remercie. Il lui parle de l'expédition du Schach aux Indes. Parallèle de ce Conquérant avec le Sultan Mahmoud.

FIDELE obſervateur de la Loi, toi dont le zèle pour la gloire du Roi égale en activité le feu de la plus haute ſphère; prototype de tous les Eſpions du Monde, qui ont jamais été, qui ſont, & qui ſeront, reçoi mes remercimens ſur les Lettres que tu m'as écrites, & qui m'ont cauſé un plaiſir infini. Elles m'ont été remiſes par un Courier venu de Pétersbourg. Je les ai lues avec avidité. Elles m'ont amuſé, & j'ai admiré la ſolidité de tes réflexions.

Je t'avoûrai même qu'elles m'ont inſpiré un grand deſir d'en recevoir davantage, étant fort curieux de connoître les mœurs des Européens, leur Religion, leurs Loix, leurs Coutumes. Tu m'obligeras beaucoup en continuant à m'écrire. J'ai envoyé copie de tes Lettres au Roi du Monde, qui eſt à préſent à la tête de ſes Armées, ſuivi de la Fortune & de la Victoire. Il a ſubjugué les Etats de l'Empereur du Mogol, après l'avoir vaincu dans trois batailles rangées. Il l'a détrôné, lui a pris tous ſes treſors dont la ſomme eſt infinie, & le moindre des ſoldats victorieux revient chargé d'or & d'argent.

L'invincible Schach a rétabli ſur le trône Mahmetcha, qu'il avoit vaincu & fait priſonnier, voulant que deſormais il reconnût tenir la vie, la liberté & l'Empire de la pure généroſité de ſon Vainqueur.

Je ſuis reſté à Iſpahan pendant cette expédition, le Schach n'ayant mené perſonne de ſon Serail, pour n'être pas retardé dans une marche ſi longue & ſi dangereuſe. On m'écrit que l'Armée revient dans le meilleur état du monde. Quatre-cens chameaux chargés d'or, d'argent & de pierreries, marchent entre les deux colonnes de l'Armée: ce ſont les dépouilles, de ce fier Ennemi, qui avoit oſé fomenter la révolte des Aghwans, & ſoutenir les Rebelles du Candahar.

En voyant ces exploits de notre invincible Schach, ne croiroit-on pas que Mahmoud fils de Sebectegh[illegible] eſt reſſuſcité?

Ce Mahmoud étoit premier Sultan de la Dynaſtie des Gaznevides, dont ſon Père avoit néanmoins

néanmoins jetté les premiers fondemens. Il commença à régner abſolument lorſqu'il eut réduit ſon frère à la vie privée.

Et dès qu'il ſe vit maître abſolu dans ſes Etats, il paſſa de la Ville de Gazna à celle de Balkhe, pour appaiſer les troubles de la Province de Khoraſſan, & en étant venu à bout, le Khalife *Cader* lui envoya par forme d'inveſtiture une très-riche veſte, & lui écrivit une Lettre où il lui donnoit le titre de *Jemin addulat* (la main droite de l'Etat des Muſulmans) & celui *d'Amin Al millat* (gardien & protecteur des Fidèles) l'an 389. de l'Hégire. Peu de tems après, Mahmoud fit un Traité de paix avec Ilek-kan, Roi des Nations & des Provinces *Tranſoxanes* ou du Turqueſtan, & pour affermir davantage cette alliance, il lui demanda ſa fille en mariage & l'obtint. Après s'être ainſi aſſuré de ſes Voiſins, il porta la guerre aux Indes, & attaqua l'an 392. de l'Hégire, Gébal, le plus puiſſant Roi de l'Indoſtan. Il lui livra deux batailles où il le fit deux fois priſonnier, & le renvoya en liberté. Mais à la troiſième ayant été pris de nouveau, il fut obligé de céder le trône à ſon fils & de ſe bruler, pour expier ſon malheur, ſelon la coutume des Payens de ce Païs-là, où la Religion du Prophète de Dieu n'avoit point encore pénétré.

Mahmoud après ces grandes conquêtes obtint le ſurnom de *Gazi* (Conquérant) & revint à Gazna, chargé de richeſſes incroyables que ſes armes lui avoient aquiſes.

L'année ſuivante Mahmoud fit une expédition dans le Ségeſtan, pour mettre à la raiſon

Khalaf, qui n'étant que Gouverneur de cette Province, y tranchoit du Souverain, & avoit même fortifié le Château de That, comme s'il eût voulu s'y maintenir ; mais à l'approche de Mahmoud, il alla au devant de lui, lui remit les clés de la Forteresse, & le reconnut pour Sultan. Ce titre, qui n'étoit pas encore en usage, plut tant à ce Prince, qu'il le porta toujours depuis. Il pardonna à Khalaf, & le rétablit dans son Gouvernement. Khalaf n'en devint pas plus sage, ni plus fidèle. Il se révolta une seconde fois, & demanda du secours à Ilek-kan pour le soutenir. Le Sultan irrité de cette perfidie, marcha contre lui avec tant de diligence, qu'il le surprit & l'envoya prisonnier en Giorgian.

L'An 396. de la Sainte Fuite, Mahmoud retourna aux Indes, & y entra par le même chemin qu'a pris notre invincible Schach. Il prit chemin faisant Hébath & Multan. Ilek-kan profitant de l'absence du Sultan, fit une irruption dans le Khorassan. Il partagea son Armée en deux Corps, dont il donna le premier au Général Sipaschi-Teghin, & l'autre à Giafer-Teghin, leur assignant à chacun une moitié de la Province à conquérir. Anslan Giazeb, qui commandoit de la part de Mahmoud dans Hérat, dépêcha d'abord un Courier aux Indes pour donner avis au Sultan de ce qui se passoit. Ce Prince à cette nouvelle rebroussa chemin avec toute son Armée, & eut bientôt chassé les Ennemis. Ilek-Khan se voyant obligé d'abandonner le Khorassan, appella à son secours Cader-Khan, Prince Payen comme lui, qui le vint joindre avec cinquante-mille che-

chevaux. Ils paſſérent le fleuve Gihon, & ſe préſentérent devant la Ville de Balkhe. Mahmoud ſe voyant attaqué par une ſi puiſſante Armée fort ſupérieure à la ſienne, ſe trouva embaraſſé.

Cependant après avoir invoqué le Dieu des Armées & le nom du Prophète, il s'approcha d'eux, comme ils étoient encore à quatre lieues de Balkhe. Les deux Armées étant en préſence, on en vint aux mains. Celle de Mahmoud encouragée par l'exemple du Sultan, fit des prodiges de valeur. Il tua Ilek-Khan de ſa propre main, & après un combat de cinq heures l'Armée Infidelle fut miſe en déroute & taillée en pièces. Il n'en échapa que quelques ſoldats, qui même périrent dans le Gihon qu'ils vouloient paſſer à la nâge.

Après avoir délivré ſes Etats, il reprit la route de l'Indoſtan, y vainquit le Roi Neveſcha, & le condanna à lui payer un tribut conſidérable, pour avoir abandonné la Loi du Prophète, qu'il avoit embraſſée de ſon propre mouvement, peut-être auſſi pour s'attirer encore plus la bienveillance du Sultan.

Enſuite il attaqua Bal, fils d'Andbal, le plus riche des Rois de l'Indoſtan. Il s'empara de ſes treſors qui montoient à des ſommes prodigieuſes, tant en argent qu'en pierreries; le tout étoit renfermé dans la Fortereſſe de Betzeſim, qui fut emportée d'aſſaut. Enfin le Roi des Rois ou Empereur des Indes envoya demander la paix au Sultan, qui la lui accorda, à condition qu'il lui envoyeroit cinquante Eléphans dans ſes écuries, outre une groſſe ſomme d'argent,

gent, qu'il s'engagea de lui payer tous les ans à titre de tribut.

Il conquit le Gurgiſtan (Géorgie), défit pluſieurs Rebelles de ſes Etats, acheva la conquête des Indes, & revint chez lui couvert de gloire, & poſſeſſeur des plus grandes richeſſes que jamais mortel ait poſſédées.

L'An 420. de la Sainte Fuite, il conquit l'Iraque Perſique, & la donna en Souveraineté à ſon fils Maſſoud, déclarant pour ſon Succeſſeur dans ſes autres Etats ſon autre fils nommé Mohammed. Et après avoir réglé tout cela, il demanda à ſon fils Maſſoud comment il vivroit avec ſon frère Mohammed après ſa mort? *De la même manière*, lui répondit-il, *que vous avez vécu avec votre frère Iſmaël fils de Sebecteghin.* Cette réponſe toucha vivement le Sultan Mahmoud; car ayant eu autrefois ſon frère entre ſes mains, il lui pardonna; & lui ayant demandé un jour, comment il en auroit uſé avec lui, ſi Dieu lui avoit donné la victoire? Ce Prince lui répondit ſottement, *Qu'il l'auroit enfermé dans une priſon où il ne l'auroit laiſſé manquer de rien, hors de la liberté.* Cette impertinente réponſe engagea Mahmoud à remettre ſon frère entre les mains du Gouverneur d'un des Châteaux de la Province de Giorgian, qui le tint enfermé juſqu'à ſa mort, lui fourniſſant cependant avec abondance toutes les commodités de la vie.

Mahmoud a été le premier qui ait planté la Foi Mahométane dans les Indes. Il fut reconnu Roi de Perſe, quoique ſon Père eût été eſclave, & il fut tranquille poſſeſſeur de ce puiſſant Royaume après la défaite de Roſtan

furnommé Mageddoulat, fils de Fakheredoulat, duquel il fut fe défaire fecrettement. Il prit Casbin & Ifpahan qui avoient voulu lui réfifter.

La Maifon de Bouiah, qui avoit regné plufieurs années en Perfe, finit dans la perfonne de Roftan, & celle des Gaznevides commença avec Mahmoud.

Si tu trouves, fidèle Pagi-Naffir, que notre divin Schach reffemble à Mahmoud par fes victoires & fes entreprifes, ils ne te paroîtront pas moins reffemblans par leur exactitude à maintenir le bon ordre, la juftice & l'équité. En voici un trait bien extraordinaire à l'égard de Mahmoud. Il arriva qu'un Turc de fes troupes entrant par force dans la maifon d'un pauvre homme, y commit tant de desordres, que le pauvre homme fut obligé de s'en aller, laiffant fa femme & fes enfans à l'abandon. Il s'avifa, après avoir erré quelque tems, d'aller au Palais porter fes plaintes au Sultan, qui l'écouta avec bonté, & lorsqu'il eut achevé de parler, ce Prince lui dit, *Si le Turc retourne chez vous, ayez foin de m'en venir avertir.*

Trois jours après le pauvre homme revint, & dit au Sultan que le Turc étoit chez lui, où il renverfoit tout fens deffus deffous, battoit l'un, violentoit l'autre, enfin comme il avoit fait la première fois. Le Sultan s'y tranfporta auffitôt fuivi de quelques-uns de fes Gardes; & comme c'étoit dans les ténèbres de la nuit, perfonne ne l'apperçut. Auffitôt qu'il fut entré dans la maifon, il fit éteindre la lumière, & fes Gardes s'étant faifis du coupable le mirent

en pièces à coups de ſabre, ſelon l'ordre du Sultan.

Après que cela fut fait, le Sultan ordonna qu'on rallumât la chandelle, & vint lui-même reconnoître le viſage de celui qu'il avoit fait maſſacrer; & auſſitôt qu'il l'eut reconnu, il ſe proſterna à terre, & rendit graces à Dieu. Enſuite il pria le maître du logis de lui apporter quelque choſe à manger. Cet homme qui vivoit dans une grande pauvreté, ne put lui préſenter que du pain d'orge & un peu d'hydromel. Le Sultan s'en contenta, & après avoir un peu mangé & bu, il ſe mit en devoir de ſe retirer. Comme il étoit ſur le point de ſortir, l'homme à qui il venoit de rendre une ſi prompte juſtice, ſe jetta à ſes piés, & le pria très-humblement de lui dire, pour quelle raiſon il avoit d'abord en entrant fait éteindre la lumière? Pourquoi il s'étoit proſterné après la mort du Turc, & enfin comment il avoit pu ſe réſoudre à prendre un ſi mauvais repas? Le Sultan lui répondit avec beaucoup de douceur: depuis que vous m'avez porté votre plainte, j'ai toujours eu dans l'eſprit que ce ne pouvoit être qu'un de mes Enfans qui eût la hardieſſe de commettre une telle inſolence: c'eſt pourquoi, ayant pris la réſolution de vous en venger, je n'ai pas voulu m'expoſer à la vue d'un objet pareil, craignant qu'il ne m'attendrît, & ai fait éteindre la lumière: mais ayant enſuite reconnu que ce n'étoit aucun de mes Enfans, j'en ai loué Dieu, comme vous avez vu: & je vous ai demandé à manger, parce que le chagrin que j'avois de l'outrage qu'on vous avoit fait,

fait, m'a empêché de dormir & de manger comme à l'ordinaire.

Après qu'il eut donné le Gouvernement de l'Iraque Persique, qu'il avoit conquise, à son fils Maffoud, il arriva que la Caravane qui partoit de ce Pays-là pour les Indes fut pillée & détroussée par une troupe de voleurs, qui couroient le désert appellé Nedubendan. Il y eut à cette occasion plusieurs Marchands de tués, & entre autres le fils d'une Veuve appellée *Zal.* Cette femme vint à la Cour, & demanda justice du meurtre de son fils. Le Sultan lui dit que la Province d'Iraque étant éloignée de son Empire qui étoit à Gasnah, il étoit fort difficile qu'il remédiât à tous les desordres qui y pouvoient arriver. La Veuve lui repartit hardiment : *Pourquoi conquérez-vous donc plus de pays que vous n'en pouvez garder, & duquel vous ne puissiez répondre au jour du jugement, lorsqu'on vous en demandera compte?* Ces paroles firent beaucoup d'impression sur l'esprit du Sultan. Il n'oublia rien pour consoler cette Veuve, & la combla de présens, après quoi il donna ses ordres, pour qu'on travaillât à détruire les voleurs, & pour qu'à l'avenir les Caravanes fussent hors d'insulte.

Tel est aujourd'hui notre invincible Monarque, & tel il a paru en plusieurs occasions. Tu sais, mon très-cher Pagi Nassir-Bek, que quand un Chrétien Arménien ou autre du nombre de ceux qui trafiquent à Ispahan & logent dans les fauxbourgs : Tu sais, dis-je, que quand un de ces Chrétiens ouvre les yeux aux clartés de l'Alcoran, & qu'il embrasse notre Sainte Religion, il est émancipé dès-lors,

& qu'il faut que son Père lui donne sa légitime, & qu'à sa mort il lui laisse tout son bien, au préjudice de ses autres Enfans.

Schach Thamas Kouli-kan, se promenant un jour à cheval par Ispahan, rencontra une Créature qui lui parut fort belle. Il ordonna aux Eunuques de lui donner une place au Serail. Mais la jeune fille entendant cela, présenta une requête, où après avoir exposé au Roi que son Père avoit eu de gros biens, elle lui avouoit ingénûment qu'elle étoit promise, mais que le changement de sa fortune avoit fort refroidi les parens du jeune homme. Le Roi demanda pourquoi cette fille étoit devenue pauvre? On lui dit que c'étoit la conversion de son frère qui en étoit cause, en vertu d'une certaine Loi à quoi tous les Chrétiens devoient se soumettre. *Cette Loi*, dit-il, *est contraire au Droit naturel, ainsi je l'abolis, & j'ordonne qu'à l'avenir celui qui se fera Mahométan n'aura pas plus que ses frères qui resteront Chrétiens.* Et lorsque le *Grand Sèdre* (Pontife des Domaines) voulut lui faire quelques représentations là-dessus: Je ne veux pas, repliqua-t-il, que les Chrétiens puissent nous accuser d'attirer des Prosélytes par des vues d'intérêt, ni qu'ils soupçonnent ceux qui se convertissent de ne le pas faire sincèrement. Depuis ce tems-là nous avons eu moins de Prosélytes, mais de beaucoup meilleurs que ceux d'autrefois. Ce qui doit d'autant plus réjouïr chaque bon Musulman; puisqu'il vaut bien mieux que les Chrétiens meurent dans leur infidélité, que s'ils venoient profaner la Loi du Prophète pour contenter leur avarice, ou quelque autre passion.

Mais

Mais admirons en même tems l'équité de notre Roi. Non seulement il renonce à cette fille, quoiqu'elle fût très-belle, dèsqu'il apprend qu'elle est Chrétienne & sur le point de se marier; mais il abolit à cette occasion une Loi qui ne lui paroissoit pas juste. Certainement jamais Princes ne se ressemblérent plus que notre invincible Schach & Sultan Mahmoud.

Ce dernier étoit fort laid de visage. S'étant un jour regardé au miroir & ayant trouvé que sa laideur étoit augmentée, il en devint mélancolique. Son Vizir, homme fort sage, remarquant la tristesse du Roi, prit la liberté de lui en demander la cause. *J'ai toujours ouï dire*, lui repliqua Mahmoud, *que la face du Prince doit réjouïr la vue de ses Sujets : comment puis-je me flatter de leur donner de la joie, moi qui suis si difforme ? Seigneur*, lui dit le Vizir, *l'excellence de l'homme ne consiste pas dans sa bonne mine. La vertu & les qualités de l'esprit, suivant le sentiment du Sage, en font toute la beauté. C'est par ces qualités, que vous devez gagner les cœurs de vos Sujets, & être l'objet de leur amour. Parmi vos Sujets à peine de mille y en a-t-il un qui voie votre visage ; mais vos mœurs & vos vertus sont regardées de tous, & c'est de cette espèce de beauté que vous devez vous piquer. Quand vos mœurs n'auront pas plus de difformité que votre visage, jamais personne ne s'en plaindra.* Voilà des paroles qui méritent qu'on s'en souvienne. On ne peut rien dire de plus sensé, ni de plus solide.

Le Roi a élévé à la dignité de Chef des Porte-étendars de son Armée *Dioen Coelibek*; & le fils aîné de Sa Majesté, *Resa-Keli-Mirsa*, a été dé-

déclaré Régent ou Vice-Roi de Perſe, pendant l'abſence de Sa Majeſté ; *Naſſurulla Mirſa*, ſon ſecond fils, eſt Gouverneur de *Mazenderan*, & *Hattembek* a le Gouvernement d'Iſpahan.

Il y a eu à *Dély*, Capitale de l'Indoſtan & où le Grand Mogol fait ſa réſidence, une conſpiration contre le Schach, qui a triomphé des Conjurés, & les a tous châtiés comme ils le méritoient. Ayant apris que les Habitans de *Dély* n'avoient attendu que le ſuccès de la conjuration, pour ſe jetter ſur les troupes qu'il avoit logées chez eux, il a jugé à propos de faire un exemple de ſévérité qui contînt les autres Villes, & pour cet effet il a abandonné celle-là au pillage.

Je te prie, mon cher Pagi-Naſſir-Bek, de continuer à m'écrire ; tu le pourras facilement par la voie de Conſtantinople, où nous avons un Ambaſſadeur. Tu peux compter auſſi que je ne manquerai pas de faire valoir tes fidèles ſervices, & de diſpoſer le Roi à te donner à ton retour une récompenſe proportionnée à ta fidélité & à ton zèle.

A Iſpahan le 12. de la Lune de *Rhamazan*. 1741.

LET-

LETTRE XIV.

PAGI-NASSIR-BEK.

A

IBRAHIM, *Darogué* (Lieutenant de Police) d'Iſpahan.

Il lui propoſe d'établir une Gazette à Iſpahan, & lui en fait voir les avantages.

CELUI qui a placé les Aſtres au Firmament, & qui maintient dans l'Univers cet ordre admirable, cette harmonie qui en fait ſubſiſter les parties à l'avantage du tout, de ſorte que tout ce qui ſe meut dans la Nature tend à un but certain & déterminé, ſelon les vues du Créateur : Celui, dis-je, qui empêche la confuſion parmi tant de Corps qui ſe meuvent en même tems, vous a placé pour être l'image de ſa Providence qui conſerve tout, qui règle tout.

Vous maintenez l'ordre dans une Ville qui eſt un petit Univers, & vous puniſſez ceux qui oſent troubler l'harmonie de cette nombreuſe Société d'hommes réunis dans la circonférence d'un même terrain. Dieu veuille conſerver des jours ſi utiles à l'Etat, & ſi avantageux au Public. Le Tout-Puiſſant, par la médiation de ſon Envoyé, vous maintienne dans un état de ſanté que l'âge le plus avancé ne puiſſe affoiblir.

Il y a en Europe une espèce de gens qui se sont engagés à mentir publiquement une fois par semaine. Ces gens font imprimer leurs mensonges sur des feuilles de papier qu'ils envoient dans tous les Royaumes, & dans tous les Pays Européens.

Les Nazaréens ont la folie de payer ces menteries bien cher, & ils en sont si avides, qu'on les voit courir, comme des forcenés, aux bureaux de poste, où ces papiers se distribuent pour de l'argent. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que chaque Pays a plus ou moins de ces sortes de gens qui vendent le mensonge. On dit qu'il y en a beaucoup en Allemagne, encore plus en Hollande, & une infinité en Angleterre.

Je me suis exactement informé pourquoi des Etats, d'ailleurs assez bien gouvernés & policés, soufroient ce que la Morale condanne, & ce que tout honnête homme doit détester, je veux dire le mensonge. On m'a répondu que les Théologiens Nazaréens n'étoient pas d'accord sur le Mensonge ; que les uns le condannoient purement & simplement comme Mensonge ; mais que les autres le croyoient permis comme *Mensonge officieux*.

J'ai demandé si les mensonges contenus dans ces feuilles nommées *Gazettes*, pouvoient servir à quelque chose, & l'on m'a assuré qu'ils étoient fort utiles. Par exemple un Prince y fait publier des desseins qu'il n'a pas, pour mieux couvrir ses véritables vues : un autre y fait diminuer la perte qu'il a faite dans une certaine rencontre, & augmenter celle de ses Ennemis. On peut aussi par le moyen de ces im-

imprimés exciter les Peuples à la révolte contre leur légitime Souverain, ou entraîner celui-ci dans des démarches avantageuſes à ceux qui feignent d'être ſes amis, & qui néanmoins ne cherchent qu'à le dépoſſéder de cette Souveraineté dont il ne fait pas l'uſage qu'ils voudroient. Enfin par ces menſonges circulaires on inſpire aux Soldats du mépris pour les Nations qu'ils ont à combattre, & une haute idée d'eux-mêmes. Ces gens qui mentent ainſi pour de l'argent ſe communiquent leurs menſonges, & ſe copient mutuellement. L'Allemagne ment pour la Hollande, la Hollande pour la France, la France pour l'Italie, & l'Angleterre pour toute l'Europe.

J'ai pluſieurs fois penſé ſi un pareil établiſſement ne ſeroit pas avantageux au Royaume de Perſe, & ſi on ne pourroit pas établir à Iſpahan un de ces menteurs publics, tantôt pour exagérer les pertes de nos Ennemis en diminuant les nôtres, tantôt pour échaufer les eſprits & leur inſpirer un certain enthouſiasme qui ſervît aux vues & aux deſſeins de notre invincible Monarque. Si nous avions la guerre avec les Moſcovites, nous ferions répandre parmi les Tartares Calmuks de ces feuilles périodiques qui les exciteroient à la révolte. Nous ferions ſoulever les Grecs contre les Turcs, & nos rélations feroient peur aux Janiſſaires, tandis qu'elles rendroient nos *Courtches*, & nos *Coulars* (1) braves juſqu'à la préſomption. Une autre raiſon me fait pancher pour

(1) Cavalerie Perſane. J'ai dit ailleurs ce que c'eſt que le Courtches.

pour un tel établiſſement. C'eſt qu'il y a en Europe quantité de pauvres diables qui mourroient de faim ſans cette reſſource, & nous avons à Iſpahan nombre de Copiſtes qui gagneroient conſidérablement à copier l'un la Gazette, l'autre le Suplément ; & combien de milliers de copies ne s'en feroit-il pas ? Nous en fournirions tout l'Orient, & nous apprendrions aux autres Peuples, non pas ce qui ſe paſſe, mais ce que nous voudrions qui ſe paſſât.

Au cas que Votre Grandeur goûte ce projet, je me charge d'engager le Directeur d'une de ces fabriques. J'irai volontiers faire un voyage à C...... On dit que c'eſt la Ville de l'Europe qui a la meilleure boutique & la mieux garnie, où l'on trouve des menſonges de toutes les eſpèces. Le Doyen de cette fabrique eſt, dit-on, le plus hardi menteur de l'Europe. C'eſt un *Sabreur* impitoyable, & ce mot de *ſabrer* lui plaît tant, que pour avoir le plaiſir de le répéter, il fait *ſabrer* deux ou trois-mille hommes, pour ſe divertir ; & ſi on le fâche, il en fera *ſabrer* cent-mille. En moins de huit jours il nous feroit *ſabrer* tous les Peuples de l'Aſie, & honoreroit les morts de quelque trait de raillerie aſſaiſonné dans ſa boutique, & dont l'odeur tirant ſur le relent, & l'eſcafignon plaîroit infiniment à nos crocheteurs & colporteurs, & lui attireroit l'admiration de nos galopins. Ses confrères d'un Pays voiſin ſont la plupart plus timides, plus circonſpects ; mais pour lui, il eſt au-deſſus de toute crainte, & rien ne peut l'empêcher de tendre à la perfection.

Si l'on veut qu'il écrive en Arabe, je ſuis garant

garant qu'il en aura bientôt aſſez appris pour cela; & pour peu qu'il en ſache, il en ſaura bien autant qu'il ſait de François, qui eſt pourtant la Langue où l'on prétend qu'il ment avec le plus d'énergie, & d'élégance.

On dit qu'il s'eſt enrichi par ſes menſonges. Le moyen eſt nouveau, & par-là même digne de l'attention des Perſonnes prépoſées à contribuer à tout ce qui peut augmenter les richeſſes d'un Etat. Il y a vingt ou tant de mille Copiſtes à Iſpahan, qui meurent de faim. Une ou deux Gazettes les enrichiroient;& combien de bénédictions pour celui qui auroit introduit un ſi bel Art! Sa réputation paſſeroit juſqu'à la poſtérité la plus reculée, & s'étendroit dans toute l'Aſie, ſans compter les prières que beaucoup de miſérables feroient pour le répos de ſon ame.

Je laiſſe à Votre Grandeur à examiner cette affaire, & à prendre le parti qu'elle jugera le plus convenable à ſa gloire & à l'avantage des Sujets du Roi. Je ſerai toujours prêt à exécuter les ordres qu'il lui plaîra de me donner, comme au plus humble de ſes Eſclaves.

A Vienne le 6. Mars 1741.

VI. MEMOIRE.

A L'ATHEMADEULET.

AUSSITÔT après la mort de l'Empereur, la Grande-Ducheſſe de Toſcane ſa fille ainée, a non ſeulement pris le titre d'Archiducheſſe

cheſſe d'Autriche, mais auſſi de Reine de Hongrie & de Bohème, & s'eſt miſe en poſſeſſion de tous les Etats héréditaires poſſédés par ſes Ancêtres. Le titre d'Archiduc eſt ancien. Autrefois tous les Princes d'Allemagne un peu puiſſans le prenoient; mais dans la ſuite la Maiſon d'Autriche s'en eſt emparée au préjudice des autres, & il n'y a plus eu que les Princes de cette Maiſon qui ayent porté le titre d'Archiducs. J'ai déja expliqué de quelle manière la Hongrie & la Bohème étoient tombées à cette Maiſon; j'ajouterai qu'elle poſſède encore diverſes Provinces en Allemagne, dont la meilleure eſt la Siléſie, qui lui eſt diſputée préſentement par le Roi de Pruſſe. Elle poſſède encore en Italie les Duchés de Milan, de Parme, de Plaiſance & de Mantoue, qui ont auſſi leurs Prétendans, tels que les Rois d'Eſpagne & de Sardaigne. L'Electeur de Bavière forme des prétentions ſur l'Autriche & la Bohème; & l'on dit que l'Electeur de Saxe en forme ſur la Moravie, qui eſt proprement une annexe de la Bohème. Je développerai tout cela dans la ſuite de ce Mémoire.

La nouvelle Reine de Bohème & de Hongrie a d'abord envoyé des Couriers dans toutes les Cours des Princes ſes Alliés, pour leur donner avis de la mort de l'Empereur, & les prier de tenir prêts les ſecours promis en cas que la Pragmatique Sanction fût attaquée. Elle s'eſt ſurtout adreſſée à l'Angleterre & à la Hollande; & quant à la France, elle a paru s'en défier. En effet il ſembloit que la France, tant de fois attaquée par Charles-Quint, par Philippe II, & par divers autres

Em-

Empereurs & Rois de la Maiſon d'Autriche, qui l'ont plus d'une fois réduite à un aſſez triſte état, n'avoit pas envie de laiſſer échaper une ſi belle occaſion de porter un coup mortel à une Rivale ſi puiſſante, & ſi dangereuſe. Cependant la Reine de Hongrie a écrit à Louïs XV. mais on a différé de lui répondre, ſous prétexte que n'ayant pas la même Dignité que ſes Ancêtres qui étoient Empereurs, on ne pouvoit lui donner les mêmes titres, & qu'il faloit qu'on eût le tems de chercher dans les regîtres quelle étiquette on avoit obſervé à l'égard des Rois de Hongrie.

La vérité eſt qu'on vouloit voir quel parti prendroient les plus puiſſans Princes d'Allemagne, pour ſe régler ſur leurs démarches. Indépendamment de cela le Miniſtère de France n'étoit pas bien d'accord au ſujet de la Pragmatique Sanction.

Un Miniſtre disgracié, mais qui étoit en place lorsque la France attaqua l'Empereur au ſujet des affaires de Pologne, ce Miniſtre, nommé Chauvelin, avoit conçu un projet fort hardi. C'étoit de laiſſer au Roi de Sardaigne le Duché de Milan dont on s'étoit emparé, & qu'on lui avoit déja donné, moyennant qu'il cédât à la France ſa Comté de Nice & la Principauté d'Oneille : que l'Eſpagne eût les Duchés de Toſcane, de Parme & de Plaiſance pour l'Infant Don Philippe, moyennant qu'elle garantît le Duché de Lorraine à la France dont elle s'étoit miſe en poſſeſſion. Il portoit ſes vues plus loin, & ſachant bien que l'Empereur n'étoit pas immortel, ni même d'une ſanté qui promît une longue vie, il imagina de

de faire élire l'Electeur de Bavière depuis long-tems allié de la France, & de soutenir vigoureusement toutes les prétentions que ce Prince formoit sur l'héritage de la Maison d'Autriche, & que pour cet effet la France ne s'engageât jamais à garantir la Pragmatique Sanction.

La capacité de Chauvelin donna de l'ombrage au Cardinal de Fleuri, premier Ministre du Roi de France, qui ayant été Précepteur de ce Monarque, avoit par-là même beaucoup de crédit sur son esprit. Il l'anima contre Chauvelin, qui fut déposé de son emploi, & exilé de la présence du Roi.

Fleuri en examinant les papiers de ce Rival, y trouva le plan dont je viens de parler; il en prit tout ce qu'il y avoit d'avantageux & de glorieux à son Maître & laissa le reste, qui ne s'accordoit guère avec sa propre humeur. En effet Fleuri aimoit véritablement la paix, & ayant remarqué que la conduite des Ministres de Louïs le Grand, Prédécesseur de Louïs XV. avoit banni la confiance, & donné de l'ombrage à la plupart des Puissances de l'Europe, ce qui avoit attiré plusieurs fois à la France un nombre infini d'ennemis, dont elle avoit eu beaucoup de peine à se défendre, il avoit pris tout le contrepié, & s'efforçoit en toute occasion de convaincre tout le monde de sa bonne foi, & de ses vues pacifiques. Il étoit parvenu de cette manière à gagner l'affection des Hollandois, Nation qui se pique de droiture. Il trouva une occasion de les persuader entièrement de sa bonne foi, & de son amour pour la Paix.

L'Empereur s'étoit engagé dans ces affaires

de

de Pologne, contre le ſentiment de la Hollande & de l'Angleterre ſes Alliés naturels contre la France. Et lorsque cette Couronne lui déclara la guerre, ils refuſérent de le ſecourir. Dans deux campagnes, l'Empereur ſe vit dépouillé de tout ce qu'il poſſédoit en Italie, & l'Armée Françoiſe prit Philipsbourg en Allemagne. On diſoit alors que cette Armée forte de plus de cent-mille hommes, pénétreroit en Bavière, tandis que celle qui étoit en Italie perceroit par le Tyrol, & conjointement avec les Bavarois iroit faire une irruption en Autriche, & peut-être même aſſiéger Vienne, pendant que les Eſpagnols & les Piémontois aſſiégeroient Mantoue.

L'exécution de ce plan n'étoit pas une chimère, à ce que j'ai ouï dire à des gens qui s'y entendent. Cependant le Cardinal de Fleuri s'arrêta tout court. Il craignit que de ſi grands progrès n'allarmaſſent la Hollande & l'Angleterre. Il prévint leurs craintes, négocia ſecrettement la paix, & la conclut ſi avantageuſement pour l'Empereur, qu'il gagna plus par cette paix qu'il n'avoit perdu par la guerre. La France ſe contenta de la Lorraine, qui ne valoit pas l'argent qu'elle avoit dépenſé, ni le ſang qu'elle avoit répandu. Mais elle gagna entièrement la confiance de ſes plus grands & de ſes plus anciens Ennemis, l'Angleterre, la Hollande & la Maiſon d'Autriche. Les deux premières furent charmées de voir que cette paix conſervoit l'équilibre du pouvoir en Europe, qu'elles avoient presque deſeſpéré de voir rétablir, après les malheurs arrivés aux Armées de l'Empereur; & ce Monarque conçut

une si grande affection pour le Cardinal de Fleuri, & une si haute idée de sa modération, que dans la suite il parut une grande harmonie entre les deux Cours, jusques-là que l'Empereur ne voulut jamais d'autre médiation pour s'accommoder avec les Turcs, que celle de la France.

Le Cardinal étoit extrêmement flaté des éloges que les plus grands Ennemis de la France donnoient à son Ministère. Il s'entendoit avec plaisir, surnommer le Ministre pacifique & modéré. Il n'avoit garde de démentir de si beaux titres, ni de changer rien au Systême qui les lui avoit aquis. Cependant trouvant le Plan de Chauvelin avantageux au Roi & au Royaume de France, il se l'appropria.

L'Empereur étant venu à mourir subitement, la Cour de France se trouva embarassée sur le parti qu'elle devoit prendre dans les troubles qui sembloient devoir être une suite de cette mort.

L'Electeur de Bavière n'avoit jamais voulu se prêter à la garantie de la Pragmatique Sanction, dont l'Empire s'étoit chargé par une conclusion de la Diète. Il prétendoit avoir des droits sur la Succession Autrichienne. Et voici en peu de mots sur quoi ces droits sont fondés.

Avant Rodolphe de Hapsbourg, une branche de la Maison de Bavière possédoit le Duché d'Autriche, qui étoit alors une annexe de la Bavière. Frédéric *le Belliqueux* dernier Duc d'Autriche de la Maison de Bavière étant mort, ce Duché devoit naturellement revenir au Chef de la Maison; mais il eut des Concurrens plus puissans que lui, & entre autres Ot-

tocare

tocare Roi de Bohème, qui s'empara de l'Autriche à main armée. Quelque tems auparavant, les Electeurs ne s'accordant pas sur le choix d'un Empereur, résolurent de s'en rapporter au jugement de Louïs *le Sévère* Duc de Bavière, dont le choix tomba sur Rodolphe de Hapsbourg. Rodolphe revêtu de la Dignité Impériale, engagea le Corps Germanique à déclarer Ottocare Ennemi de l'Empire & à lui faire la guerre. Il se fit fournir des troupes & de l'argent, au moyen dequoi il chassa Ottocare de l'Autriche, & le réduisit dans un état pitoyable. Louïs *le Sévère* crut que Rodolphe lui étant redevable de la Dignité Impériale, ne balanceroit pas de lui rendre le Duché d'Autriche, qu'Ottocare avoit usurpé; mais il se trompa, & Rodolphe en investit son fils avec la permission de l'Empire, qui fut bien aise de témoigner par-là sa reconnoissance à son Chef. Louïs *le Sévère* fut obligé de souffrir cette disposition, qui le privoit d'un bien qui lui étoit dû. Il n'étoit pas en état de s'opposer à l'Empereur, encore moins à l'Empire. Dans la suite du tems la Maison d'Autriche s'est accommodée à cet égard avec celle de Bavière. Mais l'Electeur de ce nom prétend que Ferdinand I., à qui Charles V. son frère avoit cédé tous les Etats Autrichiens situés en Allemagne, ayant marié sa fille ainée Anne d'Autriche à Albert Duc de Bavière dont l'Electeur d'aujourd'hui descend en droite ligne, & voulant donner quelque satisfaction à son Gendre au sujet de ses droits sur le Duché d'Autriche, fit un Testament où il établissoit la Princesse Anne sa fille ainée, Héritière de

la Maiſon d'Autriche, au cas que la poſtérité maſculine de cette Maiſon vint à s'éteindre.

Dans le Contract de mariage paſſé entre Albert de Bavière & Anne d'Autriche en 1546. cette Princeſſe renonce à toute Succeſſion en faveur des Mâles de ſa Maiſon; mais au défaut de poſtérité maſculine, il eſt ſpécifié qu'elle & ſa poſtérité hériteront des Royaumes de Hongrie, de Bohème, & de tous les Etats Autrichiens ſitués en Allemagne.

Voilà le précis de ce que l'Electeur de Bavière allègue, pour appuyer ſes prétentions.

Ce Prince en refuſant de concourir aux engagemens que l'Empire prit par rapport à la garantie de la Pragmatique, déclara que c'étoit parce qu'il regardoit cette diſpoſition de Charles VI. comme contraire aux juſtes prétentions de la Maiſon Electorale de Bavière. Il fit faire par le Comte (2) de Thoering la même déclaration

(2) Tous ceux que nous appellons en Europe Comtes, Marquis, Barons, &c. ſeroient appellés *Coulomcha* en Perſe, & c'eſt ainſi que les appelle notre Eſpion. *Coulomcha* ſignifie proprement *Eſclave du Roi.* Le Roi de Perſe entretient un certain nombre de jeunes gens qui ſont ainſi appellés. Il les fait élever chacun ſelon ſes talens; & dès qu'ils ont appris ce qu'on leur enſeigne, on les diſtribue chez les principaux Miniſtres & les Grands Officiers de Guerre, où ils apprennent à ſervir le Roi, ſoit dans les Affaires, ſoit dans les Armées. Pendant qu'ils ſont chez ces Seigneurs, on les appelle *Tabouna*, c'eſt-à-dire, *Serviteurs:* on dit tel, *Eſclave du Roi, & Serviteur d'un tel Seigneur.* A meſure qu'ils avancent en âge & en expérience, on leur confie des emplois ſelon la capacité de chacun, & on les remplace par d'autres nouveaux venus. C'eſt, pour ainſi dire, une pépinière de Miniſtres d'Etat & de Généraux. On voit par-là qu'en Perſe le mot d'*Eſclave* eſt un titre d'honneur, au-lieu que celui de *Rayet* qui ſignifie *Sujet*, en eſt un de mépris, qui ne ſe dit que du plus bas peuple.

ration à la Cour de France : de ſorte que quand le Cardinal de Fleuri voulut négocier la paix avec l'Empereur, ce Monarque exigeant avant toute choſe que le Roi de France ſe chargeât auſſi de la garantie de ſa chère Pragmatique, le Cardinal s'en excuſa d'abord ſur les prétentions de l'Electeur de Bavière, aux Droits duquel le Roi de France ne vouloit point préjudicier.

L'Empereur écrivit là-deſſus une Lettre à l'Electeur, pour l'exhorter à ſe déſiſter de ſes prétentions, qu'il traitoit de chimériques; mais l'Electeur n'y voulut point entendre, & continua à faire ſolliciter la Cour de France de ne point ſe charger d'une affaire qui bleſſoit les droits d'un de ſes plus fidèles Alliés. Le Cardinal auroit bien voulu s'en diſpenſer; mais voyant que l'Empereur faiſoit de cette garantie une condition *ſine quâ non*, comme diſent les Européens, il falut qu'il s'y ſoumît pour avoir la Lorraine; ainſi la France ſe chargea de la garantie.

Cette démarche allarma l'Electeur de Bavière, qui avoit compté ſur les ſecours de la France; mais on lui fit entendre que par cette garantie, le Roi ne prétendoit pas préjudicier *aux Droits d'un tiers*, & que dès qu'il auroit bien établi la preuve des ſiens, on ne feroit pas difficulté de les ſoutenir, puiſque l'alliance qu'on avoit avec lui étoit avant l'Acte de garantie, & que cet Acte ne pouvoit jamais lier le Roi au point de lui faire commettre une injuſtice envers un Allié.

Sur cette réponſe l'Electeur demanda communication du Teſtament de Ferdinand I. A-

près bien des délais, on lui en envoya une copie, qu'il soutient être défectueuse.

Pendant ces contestations, l'Empereur a payé le tribut à la Nature, & l'Electeur de Bavière s'est mis en devoir de soutenir ses prétentions par la force. Il a demandé les secours que la France lui avoit promis, & le Conseil de Louis XV. délibérant sur cette affaire s'est trouvé fort partagé. Le Cardinal, craignant que si le Roi prenoit des mesures contraires à la garantie qu'il avoit donnée, les soupçons ne se réveillâssent, & que la réputation d'équité, de droiture, de modération qu'il s'étoit aquise, ne fût tout d'un coup ternie, prétendoit qu'il ne faloit pas se prêter aux vues de l'Electeur de Bavière, excepté en ce qui concernoit la Couronne Inpériale, que la France avoit intérêt de lui procurer. Mais d'autres disoient qu'il étoit de la sagesse du Roi de ne pas laisser échaper une si belle occasion de porter un coup mortel à une Maison rivale, qui, par les intrigues les plus dangereuses, avoit si souvent mis son Royaume à deux doigts de sa perte. Que cette occasion ne reviendroit peut-être jamais plus; & que Sa Majesté se rendroit responsable à la Postérité d'avoir négligé un moyen sûr d'assurer son Royanme contre toute invasion étrangère. Le Roi de France sait l'histoire de ses Prédécesseurs en perfection. Il sait que Charles-Quint fit assassiner les Ambassadeurs de France dans le Milanez, par des Soldats Espagnols travestis, & cela pour savoir les ordres dont ils étoient chargés, & le but de leur Ambassade. Il sait comment le même Empereur traita le Roi François I. durant sa prison,

ſon, & la paix honteuſe qu'il l'obligea de ſigner. Il ſait comment il le fruſtra du Milanez. Il ſait enfin d'où partit le coup qui mit Henri IV. au tombeau, & mille autres choſes, ſans parler de la guerre pour la Succeſſion d'Eſpagne, pendant laquelle on avoit voulu enlever le Dauphin, & obliger le Roi Louïs le Grand à joindre cinquante-mille hommes de ces Troupes à celles des Alliés pour détrôner ſon Petit-Fils, ſans quoi on le menaçoit de le venir aſſiéger dans Paris-même. Tout cela ſe préſenta à l'eſprit du Roi, ou du moins dut s'y préſenter. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il parut pancher pour le ſentiment de ceux qui ſoutenoient qu'il faloit ſecourir l'Electeur de Bavière, & l'aider puiſſamment à obtenir ce qu'il prétendoit lui être dû, afin de mettre une fois pour toutes la Maiſon d'Autriche hors d'état de nuire à la France.

Le Cardinal de Fleuri fit tout ce qu'il put pour détourner le coup. Il repréſenta au Roi combien une démarche de cette nature, contraire à ſes engagemens, alloit réveiller les jalouſies mal éteintes de ſes Voiſins : Qu'une guerre entrepriſe dans un Pays ſi éloigné, étoit ſujette à mille inconvéniens : Qu'il ne faloit pas compter ſur les Princes de l'Empire, dont les intérêts étoient ſi oppoſés, qu'il n'étoit pas poſſible de les réunir, & encore moins de les tenir longtems dans un concert néceſſaire à un pareil deſſein : Que l'Electeur de Bavière étoit un Allié qui ſeroit à charge, & que pour les autres, il ne faloit pas compter ſur eux : Que Sa Majeſté n'ignoroit pas de quelle façon les Princes ligués d'Allemagne traitérent le

Roi Henri II. après qu'ils eurent réduit l'Empereur au point où ils vouloient l'amener; de quelle manière Albert de Brandebourg, dont l'Armée ne subsistoit que par l'argent de la France, en agit pendant le Siège de Metz, lorsque s'avançant sur la frontière du Royaume pour secourir le Roi, il négocioit sous main avec l'Empereur, & dès que le Traité fut conclu, il demanda encore de l'argent au Roi, le reçut; & ensuite se remit en marche, non pour se joindre aux François, comme il le faisoit accroire; mais pour tomber sur eux à l'improviste & les tailler en pièces, comme il fit en effet, après quoi il alla grossir l'Armée de l'Empereur.

Ces raisons étoient sans doute fort solides, mais le Roi ne les goûta pas. Il étoit prévenu par des personnes habiles, qui lui représentoient l'exécution du projet comme très-aisée. D'un côté on lui faisoit voir le Roi de Prusse armé puissamment, & déjà maître de la meilleure partie de la Silésie; l'Electeur d'Hanovre Roi d'Angleterre embarassé dans ses Etats d'Allemagne, l'Electeur de Saxe assez porté à profiter de la conjoncture pour faire valoir ses prétentions; la Russie envelopée dans une guerre avec les Suédois, & les Hollandois dénués de tout secours hors d'état de remuer. De l'autre côté on lui représentoit une jeune Reine peu affermie dans sa nouvelle domination; des finances épuisées, une Armée réduite à la moitié par la réforme que l'Empereur y avoit faite après la paix avec le Turc; tous les Princes de l'Empire las de la longue domination des Princes Autrichiens, disposés

ſés à élire tout autre que le Grand-Duc de Toſcane pour Empereur: La facilité qu'il y auroit à faire tomber leur choix ſur l'Electeur de Bavière, qui révêtu de cette impoſante dignité devenoit un Allié reſpectable.

Ces raiſons balançoient beaucoup celles du Cardinal, & l'emportoient même ſur elles dans l'eſprit du Roi, frapé de ce concours de circonſtances favorables, pour parvenir à un but où ſes Ancêtres n'avoient jamais pu atteindre.

On peut donc aſſurer que le Cardinal a été plutôt entraîné que perſuadé. Ce Miniſtre eſt plus politique que guerrier. Il aime la Paix, & il paroît que ſon but a plus été juſqu'à préſent de rendre ſon Maître l'Arbitre des Différends entre les Princes de l'Europe, que d'en faire la terreur. Il s'eſt apliqué, dans cette vue, à inſpirer de la confiance à ſes Voiſins, en leur donnant des preuves de ſa bonne-foi & de ſa modération. Ce n'eſt qu'à la dernière extrémité qu'il a conſeillé les voies de fait, & lorſqu'il a vu la porte fermée aux négociations. Les ſuccès des armes ont fait chez lui le même effet, que les déroutes & la perte des Places font chez les autres: Ils l'ont engagé à accélérer la paix, comme s'il avoit craint que ſon jeune Monarque ne prît goût aux conquêtes, & que ce goût ne l'engageât dans des guerres longues & funeſtes; & ce n'eſt qu'à ſon grand regret qu'il voit la France entraînée dans une affaire qui peut avoir des ſuites bien terribles, & allumer un feu qu'il ne ſera pas aiſé d'éteindre.

Le Premier Miniſtre étant dans ces diſpoſitions,

ſitions, il y a apparence que la guerre ne ſe fera que mollement de la part des François. Cependant ils ſont en marche de tous côtés pour entrer en Allemagne, au nombre de cent-mille hommes.

La France en entretient toujours environ deux-cens mille. Elle n'a fait aucune augmentation à l'occaſion de ces nouveaux troubles; mais ſes Troupes ſont compoſeés de vieux ſoldats, aguerris. Ses finances ſont dans le meilleur état qu'on puiſſe deſirer. Elle a ſoixante Vaiſſeaux de guerre prêts à agir. Plus de cent Fortereſſes la mettent en ſureté contre ſes ennemis tant par mer que par terre; en un mot, c'eſt, au dire de tout le monde, la plus formidable Puiſſance qu'il y ait en Europe. Les François paſſent généralement pour être fort adroits en toute ſorte d'Arts & d'Exercices, & pour avoir les meilleurs Ingénieurs & les plus habiles Canonniers du monde. Tout cela joint à l'humeur toute belliqueuſe de cette Nation, forme un préjugé favorable pour ſes armes; mais Dieu qui eſt le maître des évènemens, peut rendre tout cela inutile.

Le Roi de Pruſſe en montant ſur le trône a trouvé un tréſor & une nombreuſe Armée. Ses Troupes paſſent pour bien exercées, il a d'habiles Généraux. Il eſt lui-même d'un génie à exécuter de grandes choſes. Il fit l'année dernière un voyage à Wézel ſur les Frontières de Hollande, & envoya de-là le Comte de Rothembourg en France, pour ſonder les diſpoſitions de cette Cour à l'égard de la Pragmatique Sanction: car ce Prince ayant dès-lors des deſſeins ſur la Siléſie, l'Alliance de

la

la France lui étoit néceſſaire, parce que la Maiſon d'Autriche & celle de Bourbon qui eſt ſur le trône de France, étant rivales & les deux principales Puiſſances de l'Europe, il n'eſt pas poſſible d'être ennemis de l'une ſans être ami de l'autre. D'ailleurs le Roi de Pruſſe formoit des prétentions ſur deux petites Provinces appartenant à l'Electeur Palatin, & prétendoit s'en mettre en poſſeſſion d'abord après la mort de cet Electeur. La France ménageoit un accommodement en faveur du Prince de Sultzbach Héritier de la Maiſon Palatine. Le Roi de Pruſſe fit connoître au Cardinal de Fleuri, que ſi la France vouloit ſe prêter au deſſein qu'il avoit de ſe ſaiſir de la Siléſie, le cas de la mort de l'Empereur arrivant, il céderoit au Prince de Sultzbach tous ſes droits & prétentions ſur Berg & ſur Juliers, c'eſt ainſi qu'on appelle ces deux petites Provinces. La négociation fut entamée, & la mort de l'Empereur étant ſurvenue, en a hâté la concluſion.

Le Roi de Pruſſe fonde ſes Droits ſur la Siléſie ſur des Pactes de famille paſſés entre les Ducs de ce nom & les Electeurs de Brandebourg, & ſur l'achat d'une Principauté particulière de ce Duché, dont un Prince de Brandebourg reçut l'inveſtiture de Ferdinand I. Empereur & Roi de Bohème. Cette Principauté eſt celle de Jagerndorff, dont l'Electeur de Brandebourg Joachim-Frédéric fut mis en poſſeſſion, après la mort du Fils de l'Acheteur, qui ne laiſſa point d'Enfant. Cet Electeur en revêtit peu après ſon Fils puîné *Jean-George*, à condition qu'au défaut de poſtérité de ſa

 part,

part, la Principauté seroit réunie à l'Electorat de Brandebourg. Ce *Jean-George* s'étant déclaré pour l'Electeur Palatin contre l'Empereur Ferdinand II. fut dépouillé de sa Principauté, mis au Ban de l'Empire, & mourut dans l'exil. Son fils qui n'avoit qu'un an quand ce malheur lui arriva eut part à sa disgrace, n'ayant jamais pu dans la suite rentrer dans son patrimoine, que l'Empereur avoit jugé à propos de s'approprier. Ce fils mourut ainsi dépouillé & errant d'un côté & d'autre. Comme il ne laissa aucune postérité, la Maison de Brandebourg prétendit rentrer en possession de cette Principauté; mais elle n'en put venir à bout, & la puissance de la Maison d'Autriche l'obligea à dissimuler. Elle a toujours néanmoins renouvellé ses instances tant à l'égard de cette Principauté, qu'à l'égard de quelques autres qui sont aussi partie du Duché de Silésie, & sur lesquelles elle a formé des prétentions en vertu de certains Pactes de famille appellés *Confraternité*; mais elle n'a rien pu obtenir. Le Roi de Prusse d'aujourd'hui se sentant plus en état que ses Ancêtres d'obtenir ce qu'on leur a refusé, est entré en Silésie à la tête de trente-mille hommes d'élite, pendant qu'un autre Armée s'assembloit dans ses Etats pour tenir en échec l'Electeur d'Hannovre, ou tel autre qui auroit pu s'opposer à son entreprise.

L'Affaire a été conduite avec tant de secret, que la Cour de Vienne n'apprit ces mouvemens du Roi de Prusse que lorsque ce Prince étoit déja en Silésie. Comme il s'étoit engagé à la garantie de la Pragmatique Sanction, il a eu

soin de publier qu'en entrant en Siléſie, il n'avoit d'autre vue que de mettre cette Province à couvert des entrepriſes de ceux qui formoient des prétentions ſur la ſucceſſion de la Maiſon d'Autriche; mais comme la Cour de Vienne n'a pas voulu l'en croire ſur ſa parole, il s'eſt expliqué en termes plus clairs. Il a dit qu'il ne refuſoit pas de remplir les devoirs de Garant, & qu'en entrant en Siléſie, il prétendoit que cette démarche ne dérogeoit point à la garantie de la Pragmatique; puiſqu'il n'en vouloit point à la ſucceſſion de l'Empereur, & qu'il ne formoit aucune prétention à cet égard; mais qu'il vouloit ſeulement recouvrer un bien qui lui appartenoit, qui avoit été poſſédé par ſes Ancêtres: & que ſi la Reine de Hongrie vouloit le lui céder à l'amiable, il étoit prêt de garantir ſes autres Etats, & d'employer toutes ſes forces pour faire élire le Grand-Duc Empereur.

La Reine de Hongrie n'a eu garde d'accepter ce parti: la Siléſie eſt un trop bon morceau pour le lâcher à ſi bon marché, & il eſt trop à la convenance de la Reine pour ne pas tout riſquer plutôt que de le perdre. La réſolution a été priſe de s'oppoſer au Roi de Pruſſe. Une Armée de vieilles troupes s'eſt avancée en Siléſie ſous les ordres du Comte de Neiperg. Une bataille étoit la voie la plus courte & la plus ſure de décider la queſtion. Les deux partis la ſouhaitoient également. On ſe cherchoit de part & d'autre, & on s'eſt rencontré le 10. d'Avril près d'un Village nommé Molwitz. Le commencement de la bataille a été funeſte aux Pruſſiens; leur Cavalerie ayant

d'abord été enfoncée par celle des Autrichiens: mais leur Infanterie a fait si bonne contenance, que les Autrichiens ont été obligés de leur abandonner le champ de bataille, où ils ont laissé deux-mille morts. Ils ont repassé la rivière de Neiss, & se sont rapprochés des frontières de la Moravie où ils s'étoient assemblés.

Cet avantage quoique peu considérable par lui-même, l'est beaucoup par la retraite de l'ennemi, & parce qu'il a été remporté au commencement d'une campagne, ce qui met le Roi de Prusse en état de former des sièges.

Les François passent le Rhin avec des forces formidables. Quarante-mille prennent la route de Westphalie, sous les ordres du Maréchal de Maillebois, & environ cinquante-mille traversent la Suabe pour se rendre en Bavière. Les Espagnols menacent l'Italie, & le Roi de Sardaigne assemble ses Troupes pour se saisir du Milanez.

En attendant que le tems développe le but de tous ces mouvemens, je vais parler d'une affaire non moins importante qui regarde particulièrement l'Allemagne. C'est l'Election d'un Empereur. Depuis l'an 1439. la Dignité Impériale n'est pas sortie de la Maison d'Autriche, & si Léopold Fils de Charles VI. né le 13. Avril 1718. avoit vécu, il est vraisemblable que l'Empire n'auroit pas d'autre Chef; mais ce Prince est mort au berceau, & quoique l'Empereur aimât beaucoup son Gendre, le Grand-Duc de Toscane, il n'avoit néanmoins pas jugé à propos de gêner les Electeurs au point de les obliger à élire ce Prince Roi des Romains. On appelle Roi des Romains celui

celui que les Electeurs choisissent pour l'associer à l'Empereur, soit pour le soulager dans les fonctions de sa Dignité, soit pour prévenir tout délai de l'Election; car quand une fois les Electeurs ont nommé un Roi des Romains, il est regardé comme le Successeur naturel de l'Empereur, quant à la Dignité Impériale; à moins que pour des raisons, qui ne sont pas ordinaires, les Electeurs ne jugeassent à propos de le déposer.

Il n'est pas apparent que le Grand-Duc soit élu. L'Electeur de Brandebourg est actuellement en guerre ouverte avec la Maison d'Autriche. L'Electeur de Saxe paroît disposé à rompre avec elle, l'Electeur de Bavière lui a déclaré la guerre, l'Electeur Palatin est trop lié avec ce dernier par les liens du sang & de l'amitié, & trop redevable à la France à cause de *Berg* & de *Juliers*. Les autres, allarmés de l'approche de deux puissantes Armées Françoises, ne peuvent que se conformer aux intentions du Roi de France. Si le Grand-Duc étoit Roi des Romains, tout cela disparoîtroit, & il seroit Empereur malgré la France, & ceux des Electeurs qui sont dans ses intérêts. Le feu Empereur auroit prévenu par-là bien des troubles; mais je pense aussi qu'il auroit rencontré bien des obstacles au dessein de disposer de la Couronne Impériale, avant sa mort, en faveur de son Gendre. Je ne doute pas qu'il n'y ait songé; mais je crois aussi qu'il en avoit senti la difficulté, & que desespérant d'en venir à bout, il jugea à propos de ne le pas tenter, de peur d'en avoir le démenti.

Il y a encore une autre difficulté. Le Ro-

yaume de Bohème jouït des prérogatives des Electorats, & celui qui est Roi de Bohème est en même tems Electeur, & concourt à l'Election d'un Empereur. Il est inouï qu'une Femme ait jamais eu part à cette élection, & cependant la Reine de Hongrie étant Reine de Bohème, en vertu de la Pragmatique Sanction, veut exercer la voix Electorale, sous le nom de son Epoux, qu'elle a associé à la Régence de ses Etats. Mais les Electeurs prétendent que si la Reine de Hongrie ne peut, à cause de son sexe, exercer la voix Electorale, elle peut encore moins conférer cette prérogative à un autre. La Cour de Saxe s'oppose sur-tout à cette disposition. Elle dit que si la représentation de l'Electorat de Bohème est jugée nécessaire, elle ne regarde point la Reine de Hongrie, mais le Prince-Royal & Electoral de Saxe, qui étant l'aîné mâle substitué par la Pragmatique Sanction, au cas que la Reine de Hongrie n'ait point de Fils, peut seul exercer cette représentation.

Tout cela a occasionné beaucoup d'Ecrits de part & d'autre, composés par ces gens que les Européens appellent *Jurisconsultes*. La coutume de ces Peuples est d'embrouiller les affaires, par quantité de raisonnemens & de citations, qui ne servent qu'à empêcher le Public de voir clair dans les affaires des Grands, & de juger sainement de leurs démarches.

Les Puissances Nazaréennes n'entreprennent jamais une guerre, sans instruire le Public des raisons qu'ils prétendent avoir de la déclarer. Ces raisons ne sont d'ordinaire que spécieuses, & couvrent des motifs qu'on n'a garde de dévoi-

ler.

ler. L'attaquant paroît offensé tant qu'on ne voit que ses raisons; mais quand celles de l'attaqué paroissent, c'est tout autre chose. Il en est de même des prétentions que ces Puissances forment à la charge les unes des autres. Lorsque les raisons manquent, on cite les Jurisconsultes, ces interprètes des Loix Nazaréennes, vrais nez de cire qu'on fait tourner comme on veut. Les Ecrits pleuvent de tous côtés, on s'échauffe, on se travaille, non dans la vue d'être véritablement juste, mais par la crainte de ne le pas paroître.

On feroit déja un gros volume de tout ce qui a été publié pour & contre la voix de Bohème, des Déductions des Droits des Prétendans à la Succession de Charles VI. & des réfutations qu'on en a faites. Au reste on assure que cette voix sera suspendue à la prochaine Election.

Le Roi de France après avoir été trois mois sans répondre à la Lettre de la Reine de Hongrie, y a fait enfin une réponse que je traduis ici, afin que Votre Majesté puisse juger de quelle manière les Princes Européens se traitent entre eux: beaucoup de politesse au dehors, mais peu de réalité; car il est remarquable que ce Monarque ne dit pas un mot des secours promis par la garantie de la Pragmatique Sanction, quoique la Reine de Hongrie en eût dès-lors grand besoin.

TRES-HAUTE, TRES-EXCELLENTE ET TRES-PUISSANTE PRINCESSE, notre très-chère & très-aimée BONNE SOEUR & COUSINE.

» La Lettre du 21. Novembre dernier, par

 » laquelle

» laquelle Votre Majesté nous a notifié le décès de notre très-cher & amé Frère & Cousin l'Empereur Charles VI. son Père, nous exprime aussi la haute étendue de l'affliction de Votre Majesté de ce triste évènement. La considération de sa vive douleur augmente les regrets d'un Prince, pour qui, depuis l'union sincère qu'il avoit contractée avec nous, notre amitié étoit aussi parfaite que notre estime l'a toujours été, & les sentimens que Votre Majesté nous témoigne, ne peuvent qu'augmenter & fortifier ceux que nous avons pour elle. Sur ce nous prions Dieu qu'il vous ait, très-Haute, très-Excellente & très-Puissante Princesse, notre très-chère & très-aimée Sœur & Cousine en sa sainte & digne garde. Ecrit à Versailles le 20. Février, 1741.

LOUIS.

Comme je ne vois pas qu'il y ait rien à faire ici pour le principal objet de ma mission, je partirai incessamment pour me rendre en Hollande, d'où je continuerai à informer Votre Majesté de ce qui se passe de plus important en Europe. De Hollande je passerai en Angleterre, selon les instructions émanées de votre cabinet, qui est la source de la lumière qui dirige la conduite des Esclaves du Roi du Monde.

A Vienne le 15. Mai 1741.

LETTRE XV.

PAGI-NASSIR-BEK

A

ABDALEM-HISSA *Mether* du Roi.

Il l'informe de l'état des Provinces Unies, & lui fait la rélation de la mort tragique du Prince d'Orange.

LA HOLLANDE où je me trouve présentement, est la plus grande Province d'une République qui porte le nom de Provinces-Unies, & dont le commencement & les progrès sont dignes de la curiosité de Votre Altesse.

Ces Sept Provinces faisoient autrefois partie des Pays-Bas, qui en contenoient dix-sept. Les Princes de la Maison de Bourgogne, issus des Rois de France, étoient Souverains de ces dix-sept Provinces. Charles le Hardi, dernier Duc de Bourgogne, ne laissa qu'une fille nommée *Marie*, qui épousa Maximilien Archiduc d'Autriche, fils de Frédéric III. Empereur. Maximilien I. son fils lui succéda à l'Empire, & eut pour fils Philippe qui épousa Jeanne Héritière de Castille. De cette manière la Souveraineté des Pays-Bas passa à la Maison d'Autriche. Les Flamands (car c'est sous ce nom que l'on comprenoit alors tous les Peuples des Pays-Bas) avoient des privilèges, dont ils é-

toient

toient fort jaloux, & dès qu'on touchoit à ces privilèges, on pouvoit s'attendre à une révolte générale. L'expérience l'avoit démontré. Les Flamands étoient riches & puiſſans. La proſpérité de leur Commerce, & l'idée de leurs Forces, les rendoient indociles pour le moins autant que l'amour de leurs privilèges.

Charles-Quint, Fils de Philippe d'Autriche & de Jeanne de Caſtille, connoiſſoit très-bien leur façon de penſer ſur cet article; il les traitoit avec douceur. Son humeur populaire, & la politique qu'il s'étoit faite, de ne jamais punir ces Peuples que quand il n'y avoit plus moyen de s'en faire aimer, lui avoient entièrement gagné leur amitié, & ſon nom eſt encore en vénération parmi eux. Au lieu de toucher à leurs privilèges, il leur en accordoit de nouveaux, & il y a encore des Villes dans les Pays-Bas qui ſe glorifient de ceux que cet Empereur leur a accordés.

Ce Monarque laiſſa à ſon fils Philippe les Pays-Bas, l'Eſpagne & le Milanez: mais il ne lui laiſſa ni ſon humeur, ni ſa politique. Philippe étoit un caractère dur, inflexible, & entêté à l'excès. Sa politique conſiſtoit dans une certaine gravité qui tenoit de la fierté & de la rudeſſe; plus propre à exciter & à fomenter des révoltes chez ſes Voiſins, qu'à les prévenir ou à les étoufer dans ſes Etats. Il voulut gouverner les Flamands comme les Eſpagnols, ſans conſidérer la différence de l'humeur de ces deux Nations. Sous prétexte d'arrêter les progrès de l'Héréſie de Luther & de Calvin, il voulut établir dans les Pays-Bas, l'Inquiſition, Tribunal terrible, dont jamais Peuple ne s'eſt

aviſé,

avisé, & que les Nazaréens ont inventé à leur honte, & à la gloire des Musulmans, pour qui cet établissement sera toujours un motif de s'affermir dans leur foi à la vue des détestables moyens que les Nazaréens emploient pour étendre leur Religion. J'espère de faire un jour à Votre Altesse l'Histoire de ce Tribunal, dont j'apprens tous les jours des choses plus étranges les unes que les autres.

Les Flamands refusérent constamment de se prêter aux vues de Philippe. Ils prirent même les armes, & firent la guerre avec assez peu de succès. Après beaucoup de sièges & de combats, les Espagnols recouvrérent ce qu'on appelle aujourd'hui les Pays-Bas Catholiques; mais ils ne purent jamais empêcher que sept Provinces ne s'unîssent, & ne conservassent leurs privilèges & leur liberté. Leur union fut signée le 29. Janvier 1579. dans la Ville d'Utrecht, & c'est depuis ce Traité d'union que ces sept Provinces furent appellées *les Provinces-Unies*. Elles forment la plus puissante République de l'Europe. Voici leurs noms selon l'ordre de leur signature au Traité d'Union: 1. La Gueldre & le Comté de Zutphen, 2. la Hollande, 3. la Zélande, 4. Utrecht, 5. la Frise & les Ommelandes entre les Rivières d'Ems & de Lauwer, 6. Overyssel, & 7. Groningue. Mais afin que Votre Altesse puisse mieux juger de toutes ces Provinces, je lui envoye ci-jointe une Carte particulière de chacune. J'envoye aussi des Cartes générales de l'Europe au Premier-Ministre du Roi du Monde, l'appui & la colonne de l'Empire Persan.

Ce qu'il y a d'admirable dans cette union, eſt que chaque Province eſt indépendante, & que les Etats de chacune en particulier jouïſſent d'une entière Souveraineté, pouvant faire de nouvelles Loix, & punir de mort ceux qui refuſeroient de s'y ſonmettre. A l'égard du droit de déclarer la Guerre ou de faire la Paix, il eſt réſervé à l'Aſſemblée générale des Etats, ou plutôt à toutes les Provinces enſemble repréſentées par l'Aſſemblée des Etats-Généraux. Cette Aſſemblée ſe tient à la Haye, & eſt compoſée des Députés des ſept Provinces, dont le nombre n'eſt ni fixe, ni égal; chaque Province en envoyant autant qu'elle le juge à propos, & elle fournit à leur dépenſe. On ne compte pas les ſuffrages des Députés, mais ceux des Provinces; de ſorte qu'il n'y a que ſept voix, quoique le nombre des Députés monte environ à cinquante, dont la Province de Gueldre fournit dix-ſept ou dix-huit. On pourroit dire en un certain ſens, que chaque Province a le droit de faire la Guerre ou la Paix, puiſque les Députés qu'elles envoient à l'Aſſemblée Générale, ne peuvent opiner que conformément aux inſtructions qu'ils ont reçues de l'Aſſemblée Particulière des Etats de leur Province; mais il faut à la vérité un concours unanime des voix pour déterminer quelque choſe ſur deux objets ſi importans.

Les Etats de chaque Province ſont compoſés des Députés du Peuple & de la Nobleſſe des Villes & des Bourgs qu'elle renferme, & c'eſt de cette Aſſemblée particulière qu'on choiſit les Députés qu'on veut envoyer à l'Aſſemblée générale. Les Etats de chaque Province

vince prennent le titre de *Nobles & Grands Seigneurs*, *Nobles & Grandes Puissances*. Ceux de l'Assemblée Générale, ou *Etats-Généraux*, prennent le titre de HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS, LEURS HAUTES PUISSANCES. Tous les Princes de l'Europe leur donnent ce beau titre, à la réserve des Rois d'Espagne & de France. Le premier les appelle *Messieurs les Etats-Généraux Vos Seigneuries*, & l'autre, *Très Chers & Grands Amis, fidèles Alliés & Confédérés.*

Dans cette Assemblée Générale, il y a toujours un Député qui préside, & qu'on nomme *le Président de Semaine*. Chaque Province préside à son tour, & sa présidence dure depuis le dimanche à minuit jusqu'à la même heure de la semaine suivante. Celui qui tient le premier rang dans la Députation de sa Province a les honneurs de la Présidence. Il reçoit les Mémoires & les Requêtes, il les présente & les fait lire dans l'Assemblée; il propose les affaires, recueille les voix, & déclare la conclusion. Si l'avis général est contraire à celui de sa Province, il a la liberté de céder sa place au Président de la semaine précédente, qui forme la résolution, & la fait coucher sur les Régîtres de l'Etat. Chaque Député est assis selon le rang de sa Province autour d'une longue table, au milieu de laquelle est le fauteuil du Président.

Aucune personne possédant Charge Militaire ne peut avoir séance à l'Assemblée des Etats-Généraux. Les Officiers d'Armée en ont été exclus par une Résolution prise l'an 1624. La Paix étant le plus grand bien dont un Etat

puisse

puiſſe jouïr, & convenant peut-être mieux aux Provinces-Unies qu'à tout autre, elles ont craint que l'admiſſion des Gens de Guerre aux Aſſemblées Générales, n'engageât l'Etat à rompre avec ſes Voiſins, plus pour l'intérêt particulier que dans la vue du bien général. Cependant le Capitaine-Général des Forces de la République, lorſqu'il y en a un, a droit d'entrer à l'Aſſemblée, & d'y faire les propoſitions qu'il juge à propos; mais il eſt obligé de ſe retirer lorſqu'il s'agit de délibérer ſur ce qu'il a propoſé.

Si les Députés d'une Province ne s'aquittent pas de leur devoir, ils n'en ſont reſponſables qu'aux Etats de la Province qui les envoye, & les Etats-Généraux n'ont aucune juriſdiction perſonnelle ſur eux.

Quelque grand que ſoit le nombre des Députés, il n'y a jamais que ſix chaiſes à l'Aſſemblée avec le fauteuil du Préſident de ſemaine; tous les ſurnuméraires ſont obligés de ſe tenir debout. La plupart des Députés ne ſont que pour trois ans ou pour ſix tout au plus, à moins que leur Commiſſion ne ſoit renouvellée. La Province de Hollande a néanmoins un Député du Corps de la Nobleſſe, qui l'eſt pour toute ſa vie, de même que le Député d'Utrecht du Corps Eccléſiaſtique, & les quatre Députés de la Province de Zélande.

Parmi les Députés de la Province de Hollande, il y en a un qu'on appelle Conſeiller-Penſionnaire, qui aſſiſte tous les jours à l'Aſſemblée des Etats-Généraux, & c'eſt le ſeul de cette Province qui ait cet avantage, les au-

tres

tres n'en pouvant joüir que par une Commiſſion particulière.

Le Sécrétaire des Etats-Généraux, qu'on appelle Greffier, lit la prière à l'ouverture de toutes les ſéances. Il ſe tient au bout de la table, la tête couverte, pendant qu'on délibère; mais il ſe lève, ſe découvre & ſe tient debout derrière le fauteuil du Préſident, lorſqu'il lit les Lettres, Requêtes &c. Il a ſoin de coucher ſur les Régîtres de l'Etat les Réſolutions de l'Aſſemblée, qui lui ſont communiquées par le Préſident même. Cette Charge de Greffier eſt la plus belle & la plus lucrative qu'il y ait dans la République, mais c'eſt auſſi la plus pénible.

Parmi ce grand nombre de Députés qui compoſent l'Aſſemblée des Etats-Généraux, il y en a qui ont des Commiſſions particulières, tels que les Députés pour les Affaires Etrangères, pour les Finances, pour la Marine, pour le Bureau de la Guerre. Tous ces départemens ſont compoſés de huit Députés, un de chaque Province, & le Penſionnaire de Hollande fait le huitième. Il aſſiſte à toutes ces différentes Commiſſions, dans leſquelles le Député de Gueldre préſide toujours.

Lorſque ces Députés ont pris une concluſion ſur quelque affaire, ils en font rapport à l'Aſſemblée des Etats-Généraux, qui forment enſuite une Réſolution, commençant par ces mots, *Ouï le rapport des Sieurs. . . . . Députés pour une telle affaire.* En tems de Guerre, les Etats-Généraux envoïent des Députés à l'Armée, dont un eſt du Conſeil d'Etat. Ils ont chacun 70. florins par jour.

Le

Le Général en Chef ne peut livrer bataille, ni former aucune autre entreprise d'éclat sans l'avis de ces Députés. Ils ont chacun à leur tour un Détachement des Gardes à pié & à Cheval devant leur porte, & quand ils passent, on bat aux champs & les Officiers saluent de la pique & du drapeau.

Quoique ce soit à l'Assemblée des Etats-Généraux qu'on se détermine à la Guerre ou à la Paix, il est pourtant vrai que les Etats-Généraux ne peuvent non seulement rien résoudre à cet égard; mais même conclure aucun Traité avec les Puissances étrangères: sans le consentement unanime des Provinces, & non seulement ce consentement unanime est nécessaire dans l'Assemblée générale des Etats, mais dans les Assemblées particulières, aucune Province ne peut rien conclure, sans le consentement unanime de tous ses Députés. Ainsi, lorsque les Etats-Généraux sont sollicités par tel ou tel Prince à telle ou telle démarche, il faut que les Députés de chaque Province communiquent à leur Province les propositions de ce Prince: alors cette Province assemble ses Etats, pour prendre leur résolution; & cette résolution peut être retardée par une seule Ville qui forme opposition. Delà vient que dans ces Papiers circulaires que les Nazaréens appellent Gazette, on marque si souvent *Nos Seigneurs les Etats ont repris leurs délibérations.* Ces délibérations durent des années entières avant qu'on en vienne à la conclusion, parce qu'il suffit qu'une Ville forme opposition pour qu'on ne puisse rien conclure. Il est néanmoins arrivé une seule fois, que dans un

un cas très-preſſant, où la République avoit beſoin d'une promte réſolution, puiſqu'il y alloit de ſon ſalut, les Etats-Généraux conclurent trois Traités avec Charles II. Roi d'Angleterre: mais on remarque en même tems, que ſi la néceſſité de l'affaire n'avoit excuſé les Députés qui conclurent ces Traités, ou qu'un de ces Députés n'eût pas été du ſentiment des autres, il en auroit couté la tête à ceux qui ſignérent les Traités.

Au reſte, quoique les Etats-Généraux ne puiſſent agir en Souverains dans ces ſortes d'affaires, il faut néanmoins avouer qu'ils ont pluſieurs prérogatives qui leur donnent un air de Souveraineté qui trompe les Etrangers, leſquels s'imaginent que les Provinces-Unies ſont gouvernées par les Etats-Généraux, au-lieu que chaque Province ſe gouverne à ſa façon, pourvu qu'elle ne faſſe rien contre le Traité d'Union, & que ce ſont véritablement les Etats-Généraux qui dans les affaires les plus importantes ſont obligés de ſuivre les ordres des Provinces.

C'eſt à l'Aſſemblée des Etats-Généraux que s'adreſſent les Princes qui veulent faire des propoſitions touchant la Paix, ou la Guerre, ou autres affaires de cette importance. C'eſt près les Etats-Généraux que réſident les Ambaſſadeurs des Puiſſances Amies de la République; c'eſt à eux qu'ils s'adreſſent quand ils ont quelque choſe à propoſer.

Les Etats-Généraux diſpoſent de toutes les Charges Militaires, même de celle de *Feld-Maréchal*. Ils diſpoſent des Gouvernemens des Places de guerre dépendantes de la Généra-

lité,

lité ; ils diſpoſent auſſi des Charges de Magiſtrature dans les Villes qui dépendent de la même Généralité.

Enfin c'eſt aux Etats-Généraux que les Ambaſſadeurs préſentent leurs Lettres de créance, & de rappel quand ils doivent retourner à leurs Cours. Quand ils prennent leur audience de congé, ils font un Diſcours à l'Aſſemblée, rélatif au but de leur négociation. Leurs Hautes Puiſſances leur envoient par leur Agent une Lettre de recréance conçue en termes qui témoignent la ſatisfaction qu'elles ont eue de traiter avec eux, & le regret qu'elles ont de les voir partir. Cette Lettre eſt d'ordinaire accompagnée d'une médaille & d'une chaine d'or d'environ mille ſequins.

Les Etats-Généraux nomment auſſi qui bon leur ſemble, à la Charge d'Amiral-Général des Forces maritimes de la République.

Tout ce Pays eſt de peu d'étendue, comme Votre Alteſſe peut en juger par la Carte que je lui envoye. Il eſt coupé de canaux, & le terrein en eſt ſi bas qu'il eſt ſujet aux inondations qui cauſent beaucoup de ravage. Pour rémédier à cet inconvénient on a fait des digues tout le long de la Mer, & l'entretien de ces digues monte à des ſommes immenſes. Le terroir eſt de lui-même ſtérile, & ne fournit pas aſſez de grains pour la nourriture de ſes Habitans, qui y ſupléent par la Navigation, au moyen de quoi ils apportent chez eux les denrées des autres Peuples, ſoit grains, huiles ou vins en abondance. Les pâturages y ſont très communs, & il n'y a pas de Pays

en Europe qui produiſe plus de beurre & de fromage que celui-ci. Quoique ſes bornes ſoient très reſſerrées, il eſt néanmoins fort riche & fort peuplé. Il entretient toujours quarante à cinquante-mille hommes en tems de Paix, & juſqu'à cent-mille en tems de Guerre. Il peut mettre auſſi de puiſſantes Eſcadres en Mer. En un mot il figure parmi les Puiſſances les plus formidables de l'Europe, & donne un grand branle aux affaires générales. Les deux Compagnies des Indes Orientales & Occidentales & la Societé de Surinam poſſédent, ſous la protection des Etats-Généraux, de vaſtes Pays en Aſie, en Afrique & en Amérique.

La République entretient auſſi des Garniſons dans *Ipres*, *Furnes*, *Menin*, *Dendermonde*, *Tournai* & *Namur*, toutes Places des Pays-Bas Catholiques appartenans à la Maiſon d'Autriche, qui lui en a cédé la garde, tant pour ſe décharger des fraix des Garniſons, que pour lui procurer une barrière qui la couvrît de ce côté-là. Les Troupes que la République entretient dans ces Villes montent à douze-mille hommes. La Pêche des Harengs, celle des Baleines, les Manufactures de Drap, & d'Etofes de Soye font un article conſidérable du Commerce des Hollandois: mais tout cela n'eſt rien en comparaiſon du négoce que fait la Compagnie des Indes en Epiceries, dont elle fournit tous les autres Pays de l'Europe. Le premier fond de cette Compagnie fut de 6. millions 440200. florins. L'Octroi de la Compagnie eſt pour un tems limité. Les Etats-Généraux l'ont renouvellé toutes les fois

que le terme a été expiré. Le dernier renouvellement est du 11. Août 1698. & va jusqu'en 1740. La Compagnie des Indes Occidentales n'est pas à beaucoup près aussi florissante que celle-là. Son Commerce est fort déchu, on travaille à le rétablir. Les Troupes que la République entretient ordinairement sur pié consistent en seize Régimens de Cavalerie, repartis sur chaque Province à proportion de ses facultés. Celle de Hollande étant la plus grande & en même tems la plus riche, en supporte le plus. Elle entretient dix de ces Régimens de Cavalerie, savoir, les Gardes bleues de six Compagnies, six Régimens de Cavalerie ordinaire aussi de six Compagnies chacun, un de Carabiniers de sept Compagnies, & deux Régimens de trois Compagnies chacun. La Zélande en entretient deux de trois Compagnies chacun. Utrecht un de quatre Compagnies. Frise un de six Compagnies, outre la Compagnie des Gardes du Corps du Prince d'Orange, qui forme un Escadron. Overissel un de trois Compagnies. Groningue un de quatre. La Province de Hollande entretient encore quatre Régimens de Dragons, le Régiment des Gardes-Dragons de dix Compagnies, & trois autres de huit Compagnies chacun.

L'Infanterie consiste en cinquante-six Régimens, dont il y en a quatre sur la Province de Gueldre, de onze Compagnies chacun. Vingt-six sur la Hollande, un des Gardes de douze Compagnies, faisant environ mille hommes, deux autres de douze Compagnies chacun, huit de onze, & quinze de dix; sans compter

quel-

quelques Compagnies d'Invalides. La Zélande a pour sa part six Régimens d'Infanterie, quatre de douze Compagnies, & deux de dix. Utrecht eu a quatre, un de douze Compagnies & trois de onze. La Frise six Régimens d'Infanterie, un de Gardes de vingt quatre Compagnies, faisant deux Bataillons, & cinq de douze Compagnies chacun, outre une autre Compagnie particulière de Gardes. Overissel a deux Régimens d'Infanterie, un de donze & l'autre de onze Compagnies. Groningue trois, deux de douze Compagnies chacun, & un de onze, outre une Compagnie de Gardes. Le petit Pays de *Drenthe* entretient un Régiment d'Infanterie de huit Compagnies, & une Compagnie de Cavalerie. Outre cette Infanterie, la République a environ six-mille Suisses à sa solde, divisés en quatre Régimens, qui forment dix Bataillons de trois Compagnies chacun. Il y a encore un Régiment d'Artillerie de huit Compagnies. Ces Compagnies sont ordinairement de cinquante hommes chacune, quelquefois même de quarante seulement.

Quand la République croit devoir se précautionner, on augmente ces Compagnies de dix ou de vingt hommes; & si cela ne suffit pas on prend des Troupes étrangères à la solde. Les Princes d'Allemagne en fournissent tant qu'on veut pour de l'argent. En général le génie des Hollandois n'est pas belliqueux, & paroît plus propre au Commerce qu'à la Guerre. Ils ont presque toujours été battus par les Espagnols & les François; cependant ils ont forcé les premiers, dont ils étoient sujets, à les reconnoître pour un Peuple libre &

indépendant, & les autres à abandonner quatre Provinces de l'Union qu'ils avoient conquises en 1672. mais tous leurs succès ont été plus l'effet de leurs Alliances & de leurs Ligues que de leurs propres Forces. Leur argent joint à la jalousie que les progrès de leurs ennemis avoient excitée, leur a toujours suscité des amis, avec lesquels ils ont quelquefois été victorieux. Ils sont sur-tout redevables à la sagesse des Princes d'Orange, & aux secours de la France, de l'avantage d'avoir secoué le joug des Espagnols, d'avoir non seulement expulsé ces Tyrans; mais même conquis des Places sur eux, qui forment ce qu'on appelle l'ancienne Barrière de la République, & qui dépendent de la Généralité; de sorte que les Etats-Généraux en donnent les Gouvernemens à qui bon leur semble, de même que les autres Charges tant Militaires que Civiles.

Toutes les Forces de la République étoient autrefois commandées par un Capitaine-Général nommé *Stadhouder* en Hollandois. Les Princes de la Maison d'Orange ont été revêtus de cette Charge importante. Guillaume III. Roi d'Angleterre, le dernier de la Branche aînée de cette Maison, a été Stadhouder de la République jusqu'à sa mort. Depuis ce tems-là il n'y a point eu de Capitaine-Général. Cette Charge a de grandes prérogatives; & quoique les Etats conservent toujours la Souveraineté, le Stadhouder fait à peu près ce qu'il veut. Comme il a toujours un puissant parti dans chaque Province, il tâche de faire nommer des Députés de sa faction; & s'il en vient à bout, on peut dire qu'il gouverne la Ré-

République quoiqu'indirectement, & sans qu'il paroisse participer aux Droits de Souverain. Le *Stadhouder* avoit toujours sous lui un Feld-Maréchal, & commandoit les Armées avec un pouvoir illimité, étant maître d'entreprendre telle expédition qu'il jugeoit à propos : soit qu'il voulût livrer Bataille ou former un Siège, il n'en demandoit conseil à personne. A la vérité les Députés des Etats étoient auprès de lui ; mais ils ne le gênoient guère, étant d'ordinaire des personnes de sa faction. Il disposoit aussi de diverses Charges Militaires, ce qui lui attachoit les Gens de Guerre au point de pouvoir entreprendre sur la Liberté de la République, qui n'a échappé que par une espèce de miracle. On vit alors le Prince Maurice Stathouder faire périr sur un échafaut un des premiers Membres de la République (1) vieillard vénérable, qui n'avoit commis d'autre crime que d'avoir soutenu la Liberté de sa Patrie que ce Prince vouloit opprimer. Les Stadhouders ont toujours beaucoup ménagé le Peuple, dont ils se sont quelquefois servi avec avantage. En général le Peuple est ici fort grossier, & aussi présomptueux qu'insolent. Il se mêle de tout & même de Politique, & de Guerre, dont il raisonne à sa façon, toujours prêt à venger sur les Chefs les revers de la Fortune, & à croire qu'on le trahit dès qu'on n'agit pas à sa fantaisie. Les Hollandois ont cela de commun avec certain Peuple du Nord, d'être fort soupçonneux ; ils sont en même tems caustiques à l'excès, & ce qu'il y a de plus respectable au mon-

(1) Le fameux *Jean d'Olden Barneveld*, Grand Pensionnaire de Hollande.

monde n'eſt pas à l'abri de leur cenſure, & de leurs médailles quelquefois ingénieuſes, le plus ſouvent indécentes. Leur divertiſſement conſiſte à fumer dans un Café, & à chapitrer les Puiſſances dont la conduite ne leur plaît pas.

Il n'y a pas de Pays au Monde, où la Licence des Libelles contre les Têtes couronnées ſoit portée plus loin qu'ici ; & il eſt aſſez étonnant de voir de miſérables Barbouilleurs de papier s'ériger en Auteurs, ſans autre talent que celui d'injurier avec plus de hardieſſe des Perſonnes dont ils n'oſeroient ſoutenir la vue.

Au reſte les Hollandois ſont fort ſimples dans leurs habits, plus propres que magnifiques dans leurs ameublemens, ſobres & fort œconomes; bons mariniers, & plus propres à ſervir ſur mer que ſur terre.

La Religion dominante en ce Pays-ci eſt la Calviniſte; toutes les autres y ſont tolérées avec une bonté qui fait honneur à la Sageſſe du Gouvernement ; & qui ne contribue pas peu à enrichir l'Etat, & à augmenter le Commerce qui eſt la ſource de ſa puiſſance. Perſonne ne doit craindre ici la violence ni l'injuſtice. On y vit en toute ſureté. On n'y craint ni les délateurs, ni les ennemis particuliers, ni la haine des Prêtres, ni celle des Favoris. La douceur du Gouvernement, l'intégrité des Juges, la ſageſſe des Loix ont peuplé ce Pays d'une infinité d'Etrangers qui y ont apporté leurs biens & leur induſtrie, & n'ont pas peu contribué à mettre cette République dans l'état de force & de puiſſance où elle eſt. C'eſt une choſe incompréhenſible, qu'un Pays qui n'a pas plus de cinquante lieues

de

de long ſur trente de large, qui eſt ſtérile, marécageux & expoſé aux inondations, puiſſe aller de pair avec les plus grandes Puiſſances de l'Europe, ſoit reſpecté & craint au dehors par ſes forces & ſes richeſſes, & aimé au dedans par la ſageſſe & l'équité de ſes Loix.

La plus grande Ville des Provinces-Unies eſt Amſterdam, Capitale du Diſtrict nommé Amſtelland. Au commencement ce n'étoit qu'une Seigneurie appartenant aux Seigneurs d'Amſtel, Maiſon diſtinguée parmi la Nobleſſe du Pays. Son terrain bas & marécageux étoit arroſé de pluſieurs ruiſſeaux & rivières, dont les plus conſidérables étoient l'Y & l'Amſtel. Celle-ci ſe décharge dans l'autre, & eſt munie d'une Digue pour prévenir les inondations. C'eſt de cette Digue appellée *Dam* en Hollandois, & de la Rivière *Amſtel*, que s'eſt formé le nom d'Amſterdam.

Quelques pauvres Pêcheurs attirés par la commodité de la pêche, conſtruiſirent d'abord quelques cabanes en ce lieu-là. Ces cabanes s'accrurent bientôt, & les habitans de ces cabanes firent ſi bien leurs affaires, qu'ils ſe trouvèrent en état d'entourer l'emplacement qu'ils occupoient, d'un rempart, & de lui donner une forme de Ville. En 1300. cette Ville naiſſante fut détruite par les Habitans de Harlem, jaloux du négoce qui commençoit à y fleurir. Les maiſons en furent raſées juſqu'aux fondemens. Après la retraite de ceux de Harlem, les Pêcheurs diſperſés revinrent les uns après les autres à Amſterdam, & rebâtirent leurs maiſons. En 1342. ils obtinrent des Privilèges du Seigneur d'Amſtel, & la Ville re-

 prit

prit une nouvelle forme. Elle s'accrut toujours depuis, & eſt enfin parvenue en l'état où elle eſt préſentement. On croit qu'après Paris & Londres, Amſterdam eſt la plus grande Ville de l'Europe; mais il y en a qui croient Naples plus grande. Quoi qu'il en ſoit, Amſterdam l'emporte de beaucoup ſur Naples pour les richeſſes, & peut-être même qu'à cet égard elle eſt au-deſſus de Paris & de Londres. Elle eſt entourée de murailles de brique fortifiées de vingt-ſix baſtions, & du côté du Port, elle eſt fermée par de gros pieux fichés perpendiculairement & joints par des poutres placées horizontalement, avec des ouvertures pour laiſſer entrer & ſortir les Vaiſſeaux, qu'on y voit toujours en grand nombre, quoique ſans confuſion. On ferme tous les ſoirs ces ouvertures au ſon d'une cloche, qui avertit ceux qui veulent entrer ou ſortir, qu'ils doivent ſe hâter. Les murailles de la Ville ſont hautes & bien entretenues, & ont à l'entour un large foſſé, autour duquel règne une digue, qui eſt ornée de deux rangées d'arbres; c'eſt une promenade très-agréable, qui ſoutient les eaux du foſſé, leſquelles étant plus hautes que le terrain des prairies, inonderoient ſans cela les jardins & les maiſons de campagne. Chaque baſtion a un moulin à vent, outre une multitude d'autres moulins de toute eſpèce qui ſont hors de la Ville. On entre dans Amſterdam par huit portes. Le pont qui joint le rempart d'un côté de l'Amſtel à l'autre, eſt un des plus beaux morceaux d'Architecture qu'il y ait dans les ſept Provinces: il a trente-cinq arcades, parmi leſquelles il y en a onze très-hautes, dont

dont huit ſont cloſes pour enfermer les Yachts ou Barques, tant publics que particuliers. Les trois autres ſont ouvertes, & c'eſt par-là que paſſent les Barques qui deſcendent ou remontent l'Amſtel. Les autres arches du pont ſont beaucoup moins élevées, & le pont même a ſix-cens-ſoixante piés de longueur, ſur ſoixante & dix de largeur. Il y a des deux côtés des baluſtrades de fer qui ſervent d'appuis. C'eſt par ce pont que l'Amſtel entre & ſe diſtribue dans les canaux de la Ville, & forme une grande quantité d'Iles, dont les quais garnis d'arbres ſont d'une merveilleuſe propreté, & font un des agrémens de la Ville.

Les Places publiques d'Amſterdam ne ſont pas d'une grande beauté : la principale eſt celle qu'ils appellent *Dam*, qui eſt très-irrégulière & n'a d'autre ornement que la Maiſon-de-ville, qui eſt à la vérité un bâtiment ſuperbe, quoiqu'un peu offuſqué par un édifice iſolé, où l'on pèſe les marchandiſes. Le Marché-neuf eſt entouré de vieilles maiſons, la plupart habitées par des fripiers. Le Marché au Beurre n'a rien de remarquable qu'un bâtiment quarré qui ſert à peſer les marchandiſes. La *Place Royale* ne vaut guère mieux que le Marché au Beurre. En revanche on trouveroit peu de Villes qui ayent des édifices publics ſi beaux, ni en ſi grand nombre, ni mieux entretenus.

Parmi pluſieurs belles Moſquées ou Egliſes, on remarque celle qui eſt appellée *l'Egliſe-neuve*, bâtie ſur ſix-mille trois-cens ſoixante & trois pilotis. Elle a trois-cens-quinze piés de long ſur deux-cens-dix de large, cinquante-deux

piliers & soixante & quinze fenêtres. Le chœur est entouré d'une grille de cuivre de trente piés de haut. On y voit les magnifiques tombeaux de deux Amiraux célèbres par leurs exploits, Jean de Galen d'Essen, & Michel Ruiter.

Je passe sous silence divers Hôpitaux qui sont de très-beaux bâtimens, où l'on voit régner également l'ordre & la propreté, & où les Pauvres & les Malades sont servis avec beaucoup de soin & de charité. Je ne dis rien non plus de quelques Maisons de correction, où l'on met les filles de mauvaise vie, & les filoux. Celui des filles s'appelle *Spinhuis*, & celui des hommes *Rasphuis*. Le premier de ces mots signifie la maison où l'on file, l'autre, la maison où l'on rape; parce qu'en effet les malfaiteurs y sont occupés à raper du bois de Bresil.

La Maison de Ville a couté plus de trois millions de florins. La prémière pierre en fut posée le 28. Octobre 1648. Ce bâtiment, d'une solidité & d'un poids immense, est bâti sur 13659. pilotis contigus les uns aux autres. Il est de figure presque quarrée. Sa longueur est de deux-cens quatre-vingt-deux piés, sur deux-cens cinquante-cinq de largeur; & sa hauteur est de cent-seize piés. On n'y a épargné ni le marbre ni le jaspe, & celui qui l'a conduit & en a donné le dessein, ne peut qu'avoir été un grand Architecte. Les Connoisseurs trouvent néanmoins que les sept petites portes, par où l'on entre dans cet Hôtel, ne répondent pas à la beauté de l'édifice; mais on prétend que l'Architecte a voulu représenter par-

par-là les ſept Provinces-Unies. On trouve dans le rez-de-chauſſée l'Arſenal, la Banque, les Priſons; & en haut ſont les Chambres où l'on adminiſtre la juſtice.

La Bourſe eſt encore un très-beau bâtiment. Les fondemens en furent jettés en 1608. & l'édifice entier fut achevé en 1613. Sa longueur eſt de deux-cens-cinquante piés, & ſa largeur de cent-quarante. Il eſt poſé ſur trois arcades, ſous leſquelles les eaux de l'Amſtel ſe déchargent du Canal nommé *Rockin* dans le *Dam-Rack*. Ces arcades ſont fermées de grilles de bois, pour empêcher le paſſage des batteaux. On a pris cette précaution depuis la découverte d'un complot que des traîtres avoient formé de faire ſauter la Bourſe pendant que les Marchands y ſeroient aſſemblés, par le moyen d'un batteau plein de poudre où l'on devoit mettre le feu. Le rez-de-chauſſée de cet édifice conſiſte en une gallerie qui règne autour d'une cour fort propre & bien pavée. Les ſalles d'en-haut ſont ſoutenues par quarante-ſix piliers numérotés, & dont chacun eſt affecté à une Nation ou aux Marchands du même négoce. Les Négocians, ou leurs Commis ſe tiennent dans cette Cour & autour de ces piliers tous les jours ouvriers, depuis midi jusqu'à une heure. Les Courtiers vont & viennent pour négocier avec ces Marchands les Lettres de change, ou les Marchandiſes du débit deſquelles on les a chargés. Ce qui facilite infiniment plus le Commerce, que s'il faloit courir dans les maiſons de ces Marchands, qui ne manquent jamais de ſe trouver-là; & s'ils

y manquoient quatre ou cinq fois de ſuite, ils ſeroient ſoupçonnés de banqueroute.

La Maiſon où l'Amirauté s'aſſemble a appartenu autrefois aux Princes d'Orange. L'Arſenal pour les Vaiſſeaux de guerre eſt ſur le Port. C'eſt un très-beau bâtiment de deux-cens piés de long ſur vingt-deux de large. Le rez-de-chauſſée eſt rempli de boulets; le ſecond étage renferme les armes, les cordages; & le troiſième, les voiles, poulies, pavillons &c. Cet Arſenal contient pluſieurs choſes curieuſes, entre autres un Canot de Sauvages, apporté du Détroit de Davis, & un Réſervoir ménagé au haut de la Maiſon, lequel contient ſeize cens tonneaux d'eau, & cette eau peut ſe diſtribuer, en cas d'incendie, en ſeize différens endroits, par des tuyaux de plomb. Tout près de cet édifice eſt le Chantier où l'on fabrique les Vaiſſeaux de guerre. Il a plus de cinq-cens piés de long, & tout près du Chantier ſont les maiſons deſtinées à loger les Charpentiers qui travaillent à la conſtruction des Vaiſſeaux. Le Chantier eſt pourvu en abondance de tout ce qui ſert à l'équipement des Vaiſſeaux.

La Compagnie des Indes Orientales tient ſes aſſemblées dans un vaſte bâtiment qui contient pluſieurs corps de logis, où l'on garde une partie des Epiceries & autres Marchandiſes précieuſes de la Compagnie, outre un grand Magazin rempli des mêmes Marchandiſes, & de tout ce qui eſt néceſſaire pour l'équipement des Vaiſſeaux de la Compagnie. On y voit une Corderie de deux-mille piés de long. Le Chantier eſt derrière le Magazin,

&

& l'on compte qu'environ trois-mille hommes sont occupés journellement à travailler dans l'un & dans l'autre.

La fameuse Banque d'Amsterdam est dans des souterrains pratiqués sous la Maison-de-Ville. On ne l'ouvre jamais qu'en présence d'un des Bourguemaîtres, & on ne peut savoir au juste toutes les richesses qu'elle contient. Elle subsiste sur le crédit & la puissance d'Amsterdam. Les plus grands payemens se font ordinairement entre les Marchands en Billets de Banque. La Ville ne paye aucun intérêt de tout l'argent qui y est déposé. Elle le garantit seulement contre le vol, le feu & l'inondation.

La Ville est régie par douze Bourguemaîtres, dont quatre seulement sont en fonction pendant l'année, & c'est pour cela qu'ils sont appellés Bourguemaîtres régens. Ils disposent souverainement de toutes les charges subalternes, des deniers & revenus de la Ville. Ils peuvent faire tout ce qu'ils jugent nécessaire pour la sureté & l'embellissement de la Ville; augmenter les fortifications, constuire des édifices publics & autres choses pareilles. Les émolumens de la Charge de Bourguemaître sont peu considérables; mais quand leur tems est fini & qu'ils sortent de charge, le Conseil de la Ville leur ajuge une certaine somme des deniers publics, pour les dédommager des dépenses qu'ils ont été obligés de faire dans certaines occasions, comme quand il arrive un Prince à Amsterdam, ou quelque autre Grand Seigneur, les Bourguemaîtres leur font les honneurs de la Ville à leurs dépens.

Il y a un autre Magiſtrat dont la charge eſt très-conſidérable, on l'appelle grand Officier, *Schout* en Hollandois. Il a toujours une garde d'Archers dans ſa maiſon, deſtinés à arrêter ceux qui ſont coupables de quelque crime. Les ordres de ce Magiſtrat ſont tels, que ce ſeroit un crime digne de mort que de s'oppoſer à leur exécution. Cependant il faut admirer en ceci le bonheur des Hollandois, & l'attention du Gouvernement envers les Sujets; c'eſt que les Archers & autres Suppôts de Juſtice n'oſeroient ſaiſir un malfaiteur dans la maiſon d'un Bourgeois, ſans en demander la permiſſion à ce Bourgeois, qui eſt en droit d'exiger que le Magiſtrat ſoit préſent à la ſaiſie du coupable, ſuppoſé qu'il craigne qu'on ne commette quelque deſordre dans ſon logis.

La Ville d'Amſterdam eſt la dernière de la Hollande qui ait accédé à l'union d'Utrecht, & embraſſé la réforme de Calvin. Il a même falu que les Etats ayent employé la force pour la réduire, & rien ne fut épargné pour le ſuccès de l'entrepriſe; cette Ville étant d'une conſéquence infinie aux Confédérés pour leur défenſe, & pour rompre le deſſein que les Eſpagnols avoient de rentrer en Hollande.

Elle a un Officier ſous le titre de Penſionnaire, qui fait les harangues publiques, & veille ſur les intérêts de la Ville.

J'ai déja inſinué à Votre Alteſſe, que chacune des ſept Provinces fait une République à part, & que toutes enſemble ne ſont qu'une République; dont les parties ſont indépendantes les unes des autres, & concourent toutes au même but quand il s'agit du bien & du ſalut

lut de l'Etat. Chaque Province contribue, selon ses facultés, aux dépenses que la République est obligée de faire. La Province de Hollande en porte le plus, & d'environ cinq-millions de *Dinars cherays* (2) que la République a de revenus, la Province de Hollande en paye quinze-cens-mille par an, & la Ville d'Amsterdam mille par jour.

A une lieue d'Amsterdam est un Village nommé *Sardam*, où il y a plus de 800 familles de Charpentiers. C'est l'endroit des Provinces-Unies où il se fabrique le plus de Vaisseaux; & c'est-là que Pierre le Grand I. Empereur de Russie, fit son premier aprentissage de Charpentier. Il y apprit le méchanisme des Navires, & se perfectionna à Amsterdam, après quoi il alla apprendre en Angleterre tout ce qui concerne la proportion des parties qui entrent dans la fabrique d'un Vaisseau, & la meilleure forme qu'il faut leur donner. Les Arméniens & autres Nazaréens Grecs ont une Eglise à Amsterdam: mais je n'ai point eu la curiosité d'y aller, de crainte d'y être reconnu par quelque Marchand de cette Nation qui pourroit m'avoir vu à Ispahan, ou me soupçonner d'être Musulman. Ce n'est pas que j'aye rien à craindre ici: tout le monde y est en sureté, dès qu'il ne trouble point la Société par des desordres intolérables; mais c'est à cause des autres Pays d'Europe où je veux aller, & où l'on pourroit prendre quelque ombrage, si j'étois reconnu pour un Envoyé secret du Conquérant du Monde. Un grand agrément qu'on

(2) *Le Dinar-cheray* est un ducat.

qu'on a dans ce Pays-ci, c'est qu'on y entre & qu'on en sort, sans qu'on s'avise de s'informer qui l'on est, ni ce qu'on fait. Il n'en est pas ici comme ailleurs, où l'on fait mettre les gens en prison sur le premier soupçon. Ici on ne condanne personne sans l'entendre, & on n'arrête personne sans l'avoir fait citer devant le Magistrat. Là on l'examine, & s'il ne se justifie des choses dont on l'accuse, on l'envoie en prison.

Quoique la Hollande ne soit qu'une Province des sept, elle fait néanmoins la partie la plus considérable de la République, & c'est pour cela que les Européens se sont accoutumés à donner le nom de Hollande aux sept Provinces-Unies, & celui de Hollandois à tous les Peuples de ces sept Provinces.

Lorsque la dureté des Espagnols, & la tyrannie de Philippe II. eurent fait soulever les Flamands, on conseilla à ce Roi de se rendre lui-même dans les Pays-Bas ; mais son entêtement à ne point sortir de Madrid acheva de rendre le mal incurable. Philippe crut pourtant y remédier, en envoyant le Duc d'Albe, l'un des plus grands Seigneurs de sa Cour, & le premier Capitaine de son siècle. Il lui donna un pouvoir sans bornes, dont il usa conformément à son humeur toute cruelle & sanguinaire. On dit qu'après son retour des Pays-Bas, il se vanta d'avoir fait périr trente-mille personnes par la main du bourreau. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il en fit périr un très-grand nombre, & même des plus qualifiés. Heureusement pour les Flamands, le Prince d'Orange Guillaume I. évita ses embuches, & se mit à

la tête des Mécontens. Ce Prince étoit un des plus grands Politiques & des plus habiles Généraux de ſon tems. Il avoit embraſſé les opinions des Proteſtans, auxquels Philippe Roi d'Eſpagne ne faiſoit point de quartier, les faiſant bruler & maſſacrer avec un acharnement digne du titre de Roi Catholique affecté aux Rois d'Eſpagne. Le Prince d'Orange, d'ailleurs mécontent de ce Roi, prit le prétexte de l'oppreſſion des Peuples, & en particulier de ceux de ſa Religion, pour ſe venger de Philippe. Je n'entrerai point ici dans le détail de ſes actions militaires, elles furent marquées de ſuccès divers; mais je remarquerai en paſſant que les plus grands revers ne lui firent jamais perdre ni l'amour ni la confiance des Peuples, ce qui eſt, à mon avis, une choſe extraordinaire, & une preuve inconteſtable des grandes qualités de ce Prince. Enfin après avoir lutté contre la fortune, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il parvint à former cette union entre les ſept Provinces qui forment la République de Hollande; union qui parut ſi formidable à Philippe, que dès-lors il s'appliqua plus que jamais à faire périr le Chef du Parti, croyant que lorſqu'il ne ſeroit plus, il lui ſeroit aiſé de diviſer les Confédérés & de les faire rentrer ſous ſon obéiſſance. Il employa pour détruire ce vaillant Prince d'Orange les moyens les plus indignes. Il promit des ſommes conſidérables à quiconque le tueroit; & le Clergé ſecondant ce pieux deſſein, promit le Paradis aux plus grands ſcélérats s'ils venoient à bout d'aſſaſſiner le Prince d'Orange.

Un Marchand Biſcain, nommé *Gaſpard Anaſtre*,

ſtre, qui demeuroit à Anvers, & qui étoit entièrement ruïné, eſpéra de rétablir ſa fortune par une action ſi déteſtable. Mais comme il n'étoit pas aſſez courageux pour exécuter une ſi hardie entrepriſe, il ſuborna un jeune homme de ſon païs, nommé *Jean Jauregui*, qui demeuroit chez lui, pour faire le coup. Celui-ci pour exécuter ſon deſſein, prit le 15 Mars 1582. jour de réjouïſſance pour la naiſſance du Duc d'Anjou. Le Prince d'Orange logeoit au Château d'Anvers, & comme après diné il paſſoit dans une autre chambre, *Jauregui* lui tira un coup de piſtolet à la tête. Un mouvement que le Prince fit à l'inſtant que le coup partoit, le ſauva. La balle lui effleura la temple. Le coup aiant manqué, on excita d'autres ſcélérats, à qui on promit les plus grandes récompenſes tant de la part de Dieu que de celle du Roi d'Eſpagne. Deux ans s'écoulérent ſans que Philippe pût voir l'accompliſſement de ce qu'il ſouhaitoit ſi paſſionnément. Enfin un certain Bourguignon, nommé *Balthazar Girard*, âgé de vingt-ſept ans, entreprit cette malheureuſe affaire, & en vint à bout de la manière que je vais dire.

Le Prince d'Orange étoit alors à Delft dans la Province de Hollande; le meurtrier s'y rendit au mois de Mai, & remit au Prince une Lettre ſignée *François Guion*. Le Prince lui demanda de qui elle venoit, il répondit qu'elle venoit de lui-même, qu'il s'appelloit comme il étoit ſigné, & qu'il étoit fils de *Pierre Guion*, qu'on avoit fait mourir autrefois pour la Religion; ajoutant que la Lettre contenoit

des

des secrets qu'il n'avoit voulu communiquer qu'à Son Altesse.

Le scélérat s'adressa le lendemain à un Secretaire du Prince, qui le renvoya à Pierre de Villiers Premier Ministre. François Guion fut admis à l'audience du Ministre, à qui il déclara qu'il étoit de Besançon, & qu'il avoit toujours été bon serviteur du Prince d'Orange (qui prenoit le titre de Vicomte de Besançon) & qu'il étoit venu pour rendre un service signalé à Son Altesse. Il montra en même tems de blancs-signés du Comte de Mansfeld Gouverneur du Duché de Luxembourg, lesquels il disoit avoir eus par le moyen de son Cousin Secretaire de ce Comte. Ces blancs-signés trompérent le Ministre & le Prince, qui crut qu'on en pourroit faire un usage avantageux à son parti. Il en communiqua avec ses Ministres, & avec l'Agent du Duc d'Alençon, Frère du Roi de France, que les Pays-Bas Catholiques avoient peu auparavant appellé pour le reconnoître en qualité de Comte de Flandre & de Duc de Brabant. Il fut trouvé bon que Guion iroit avec le Seigneur de Schoonwal en France, & que les blancs-signés serviroient de passeport au Seigneur de Biron, qui devoit se rendre à Cambray pour y commander au nom du Duc d'Alençon. Ce Prince mourut pendant que Guion étoit en France. Il fut choisi pour porter cette nouvelle au Prince d'Orange, avec une Lettre sur ce sujet. Guion revint à Delft, & pour mieux cacher son dessein, il affecta de ne point se présenter au Prince, & de lui faire rendre par un autre la Lettre dont il étoit chargé. Le Prince, qui étoit

étoit bon & humain, ordonna qu'on fît venir Guion. Il entra que le Prince étoit encore au lit. Son Altesse lui parla avec beaucoup d'affabilité; cependant le scélérat avoua depuis, que si alors il avoit eu un couteau ou un canif, il en auroit percé le cœur du Prince.

Son Altesse lui communiqua le dessein qu'elle avoit de le renvoyer en France. Guion s'offrit à tout pour le service du Prince, & le pria seulement de lui faire donner quelque argent, n'aiant pas dequoi subsister. Le Prince lui fit remettre une douzaine d'écus en attendant. Guion acheta d'une partie de cet argent un pistolet d'un Soldat de la Garde du Prince; mais aiant essayé ce pistolet, & ne le trouvant pas bon, il en acheta deux d'un Sergent, & les aiant essayés plusieurs fois il s'assura qu'ils étoient meilleurs que le premier.

Le lendemain 10. de Juillet 1584. il attendit le Prince comme il sortoit de sa chambre pour venir diner, & s'approchant de lui, il lui demanda un passeport; mais d'un air si déconcerté que la Princesse d'Orange le remarqua, & demanda à son Epoux pourquoi il laissoit approcher de lui ce visage patibulaire. Le Prince d'Orange répondit que c'étoit un homme qui demandoit un passeport, & se tournant vers l'assassin, il lui dit qu'il le lui feroit expédier.

Pendant que le Prince étoit à table, le faux Guion s'alla promener, dans la vue de bien examiner les issues de l'hôtel du Prince, pour voir comment il se sauveroit après qu'il auroit fait son coup. Il revint après cet examen, & se

ſe poſta derrière un pilier de la galerie par où il faloit que le Prince paſſât pour rentrer dans ſon apartement: il avoit ſes deux piſtolets ſous ſa caſaque; & le Prince étant venu à paſſer dans ce moment, il l'ajuſta ſi bien que d'un ſeul coup il lui perça le corps d'outre en outre au travers de l'eſtomac. Le Prince tomba ſur ſes genoux. On le porta dans la ſalle où il avoit diné, & où il expira le moment d'après.

On ne ſut d'abord d'où ce malheureux coup étoit parti, & dans le trouble où l'on ſe trouva, peu s'en falut qu'on ne laiſſât échapper le coupable. Il s'étoit ſauvé dans les écuries, & en eſcaladoit déja le mur pour gagner une fenêtre d'où il comptoit de ſe jetter en bas dans le foſſé, lorſqu'il fut pris par un Laquais & un Hallebardier de la Garde du Prince. D'autres perſonnes ſurvinrent. On le ſaiſit, & on le mit en lieu de ſureté. On lui fit d'abord entendre qu'il avoit manqué ſon coup, dequoi il parut font fâché; diſant qu'il mourroit content s'il avoit tué le Fauteur & l'Appui de l'Héréſie; mais que l'aiant manqué, cette penſée lui faiſoit plus de peine que les tourmens qu'on lui préparoit.

On l'appliqua pluſieurs fois à la torture la plus violente qu'on pût imaginer, & comme il ne pouſſa pas le moindre cri, ni ne donna aucune marque de douleur, on crut qu'il étoit muni de quelque maléfice: c'eſt pourquoi on lui raſa tous les poils du corps, & on le mena en cet état au lieu du ſuplice. Il marchoit fièrement au milieu des bourreaux, quoiqu'il eût eu les piés à demi rôtis à la torture. On

lui

lui pressa longtems la main meurtrière avec un gaufrier ardent, & après que cela fut fait, il lèva sa main & la montra aux assistans, se moquant des bourreaux, qui le prenant pour un Démon, ou pour le moins pour un Sorcier, s'enfuirent, de sorte qu'il falut que le Magistrat employât les menaces pour les faire revenir. Il fut tenaillé en plusieurs endroits de son corps; après quoi on lui ouvrit le ventre, & on en tira le cœur dont on le frappa au visage. Enfin il fut coupé par quartiers, & ses membres furent pendus au boulevard de la Ville.

Très-excellent Mehter, je n'ai fait cette digression que pour montrer de quelle manière les Nazaréens prêchent leur Religion. J'espère de vous donner encore d'autres exemples non moins frappans que ceux-là. Tantôt vous verrez un Derviche poignarder son Roi, son Souverain; tantôt un Empereur empoisonné par le moyen d'une Hostie, qui est ce morceau de Pain que les Nazaréens croient se changer au Corps du Messie; tantôt vous verrez un Héros contre qui se forme une Ligue formidable, pour lui ravir un trône qui lui appartient, sous prétexte qu'il est hérétique. Enfin, je vous montrerai l'Asie devenue le Théatre des fureurs des Nazaréens, & l'Europe submergée du sang que des Pontifes ambitieux y font verser à grands flots: & si le tems me le permet, je joindrai à tout cela un parallèle de la conduite des Musulmans, appuyé du témoignage des Ecrivains Nazaréens mêmes, afin que Votre Excellence puisse juger, si le reproche que nous font ces Infidèles d'a-

voir

voir étendu notre ſainte Religion par la force des armes, tombe ſur nous ou ſur eux.

En attendant je terminerai cette Lettre par quelques réflexions ſur les Princes d'Orange, & ſur la conduite de la République envers eux.

Guillaume I. Fondateur de ce puiſſant Etat, n'avoit pas cinquante-deux ans accomplis quand il mourut. Il laiſſa trois fils, dont l'ainé étoit entre les mains des Eſpagnols, & le cadet *Frederic-Henri* n'avoit alors que huit mois. Le puîné, nommé *Maurice*, ſuccéda aux Charges de ſon Père, qu'il égala, pour le moins, en prudence & en valeur, & le ſurpaſſa même en bonheur.

Lorſque la Hollande ſecoua le joug de l'Eſpagne, le Prince d'Orange étoit Gouverneur des Provinces de Hollande & de Zélande pour Philippe II., avec un pouvoir & une autorité pareille à celle de nos *Kans*. L'éloignement du Souverain n'avoit pas peu contribué à augmenter cette autorité. Dans la ſuite les Provinces-Unies, touchées des ſervices du Prince, & charmées de ſes grandes qualités, lui offrirent plus d'une fois de le reconnoître pour leur Souverain; mais Guillaume étoit plus flaté d'avoir rendu la Liberté à un Peuple, que de la Souveraineté qui lui étoit offerte, & qu'il refuſa; ſe contentant des prérogatives dont il avoit joui lorſqu'il étoit Gouverneur pour l'Eſpagne. Il n'étoit pas de l'intérêt de la République naiſſante de borner une autorité dont ce Prince n'uſoit que pour affermir la Liberté publique; & après lui avoir offert la Souveraineté, on n'avoit garde de toucher aux prérogati-

gatives de ſa Charge. En qualité de *Stathouder* ou de Gouverneur, il avoit droit de choiſir les Députés des Villes, parmi les Sujets que ces Villes lui préſentoient; & comme Capitaine-Général, il nommoit à toutes les Charges Militaires, tant dans l'Armée Navale que dans l'Armée de Terre; & les Officiers de l'une & de l'autre après avoir prêté ferment aux Etats de la Province, le prêtoient encore au Capitaine-Général.

Un ſeul Homme révêtu de deux Dignités pareilles peut être bien utile ou bien dangereux pour un Etat, ſelon l'uſage qu'il fait d'une ſi grande autorité. La République avoit été contente de Guillaume I. Elle avoit eu des preuves convaincantes de ſon zèle & de l'amour qu'il avoit pour elle; mais elle ne connoiſſoit pas encore le mérite de ſon fils Maurice, & elle jugea à propos de ne lui pas confier d'abord un ſi grand pouvoir. Il fut cependant fait Stathouder des cinq Provinces dont ſon Père l'avoit été, Grand-Amiral, & peu après Capitaine-Général. Il commanda les Troupes des Etats avec tant de ſuccès, qu'en 1609. il réduiſit les Eſpagnols à demander une trève, qui fut conclue, la même année, à la Haye dans une Salle où les Etats s'aſſemblent encore, & qui depuis a toujours été appellée la Chambre de Trève.

Maurice mourut en 1625. & la Guerre avec l'Eſpagne avoit recommencé en 1621. Frédéric-Henri frère de Maurice lui ſuccéda dans le *Stathouderat*, & fit la guerre avec ſuccès aux Eſpagnols, quoiqu'ils lui oppoſaſſent les plus grands Capitaines de l'Europe. Il mou-

mourut en 1647. un an avant la conclusion du Traité de Westphalie, où l'Espagne reconnut les Provinces-Unies pour un Etat vraiment libre, & renonça à toutes les prétentions qu'elle pouvoit avoir sur leur Souveraineté. *Guillaume* II. son fils succéda à ses Charges; mais il n'en jouït pas long-tems, étant mort de la petite verole à l'âge de vingt-quatre ans. Son Epouse fille de Charles I. Roi d'Angleterre accoucha huit jours après sa mort d'un fils, qui fut *Guillaume* III. Ce jeune Prince n'eut pas d'abord à beaucoup près la même autorité dans la République que ses Ancêtres y avoient eue. Guillaume II. son Père avoit voulu se rendre maître d'Amsterdam par surprise, & ce projet qui ne réussit pas, dégouta la Province de Hollande du Gouvernement des Stathouders. Elle fit même un Edit perpétuel pour en exclure le jeune Prince & ses Descendans. Les Provinces de Zélande, de Gueldre, d'Utrecht & d'Overissel, n'imitérent pas tout-à-fait la Hollande; mais elles restreignirent beaucoup le pouvoir du Stathouder.

Guillaume III. avoit vingt-deux ans lorsque Louïs XIV. Roi de France, ligué avec Charles II. Roi d'Angleterre, attaqua la République, & fit des progrès si rapides, qu'on lui offrit de lui céder trois Provinces, savoir celles de Gueldre, d'Utrecht & d'Overissel. Les Partisans du Prince d'Orange profitérent de cette occasion pour soufler aux oreilles du Peuple, que s'il y avoit un Stathouder Capitaine-Général, les choses iroient autrement. La populace prit feu & demanda un Stathouder; & pour qu'il n'y eût point d'empêchement, elle massacra le

Penſionnaire de Hollande avec ſon Frère, qui paſſoient l'un & l'autre pour les plus grands ennemis du Stathouderat.

Après la mort de ces deux oppoſans Guillaume III. fut fait Stathouder & Capitaine-Général. Les François furent obligés d'abandonner les conquêtes qu'ils avoient faites ſur la République, à la réſerve de Grave & de Maſtricht; mais ce ne fut pas le nouveau Stathouder qui les y contraignit, quoique dans cet âge peu avancé, il témoigna beaucoup de prudence & de valeur. Ce fut la Maiſon d'Autriche, qui allarmée des proſpérités de la France, ſouleva tout l'Empire contre elle; ce qui joint aux forces de cette Maiſon, fit une diverſion qui ſauva la Hollande d'une ruïne presque aſſurée.

Guillaume III. reprit Grave ſur les François, après avoir perdu vingt-mille hommes devant la Place. Celui qui la défendoit ſe couvrit d'une gloire immortelle, & ne ſe rendit qu'après en avoir reçu des ordres réitérés du Roi de France.

Le Prince d'Orange fit enſuite le Siège de Maſtricht, qu'il fut obligé de lever après bien du tems, & une perte d'hommes plus grande que celle du Siège de Grave.

La Paix rendit à la République ce que la guerre lui avoit fait perdre, ce qui ſeroit apparemment arrivé ſans qu'on eût fait de Stathouder: car quoique Guillaume fût grand Capitaine, il eut néanmoins le malheur d'être toujours battu, aiant eu affaire à de plus grands Capitaines encore que lui. Cependant il avoit tant de goût pour la guerre, qu'il con-

contribua beaucoup à entraîner la République dans ces longues & sanglantes guerres qu'elle soutint contre la France, après même qu'il fut monté sur le trône d'Angleterre. On dit même qu'une fois il fut si fâché que la République eût conclu la paix avec la France, que pour engager cette Couronne à la rompre, il fut surprendre le Général François qui ne s'attendoit point à être attaqué, sachant que la Paix étoit signée depuis quelques jours, & se reposant sur la foi du Traité. Mais cette affaire ne réussit pas au Prince d'Orange; il fut battu, & eut encore le chagrin de faire beaucoup raisonner le Public sur les motifs d'une démarche si hors de saison.

La Province de Hollande aiant révoqué l'Edit perpétuel qu'elle avoit fait contre le Stathouderat, & Guillaume III. rétabli dans les Charges de ses Ancêtres, eut la satisfaction de voir naître un Edit en faveur de sa Postérité mâle née de mariage légitime: les Etats de Hollande s'engageoient par cet Edit à faire jouïr ses Descendans mâles des mêmes Charges dont ils l'avoient revêtu. Guillaume III. épousa Marie Stuart, fille de Jaques II. Roi d'Angleterre, qui perdit sa couronne par un zèle outré pour la Religion Catholique qu'il avoit embrassée & qui souleva parlà la meilleure partie de la Nation contre lui. Le Prince & la Princesse d'Orange furent couronnés à sa place. Devenu Roi d'Angleterre, Guillaume ne renonça pas pour cela au Stathouderat: on peut même dire qu'il conserva plus d'autorité dans les Provinces-Unies qu'il n'en aquit dans son nouveau Royaume. Au reste c'est un grand pro-

blême parmi les Nazaréens, ſi Guillaume fut un Uſurpateur, ou un Roi légitime. Les Catholiques ſont pour le premier, les Proteſtans pour le ſecond. Ceux-là diſent qu'un Prince qui va à main armée chaſſer un Roi de ſes Etats, pour ſe mettre à ſa place ſans aucune apparence de droit, ne peut être qu'un Uſurpateur. Les Proteſtans ſoutiennent qu'il y a eu des Peuples avant qu'il y eût des Rois; que ce ſont les Peuples qui ont fait les Rois, que ce droit ne peut jamais ſe perdre, & que ceux qui peuvent faire les Rois, peuvent à plus forte raiſon les défaire. Ils font là-deſſus des raiſonnemens, que je crois très-beaux, mais j'avoue que je ne les entens pas trop. J'y trouve beaucoup d'érudition, de ſubtilité; mais ils ont le même défaut que toutes les autres controverſes des Nazaréens, qui ſemblent ne traiter un ſujet que pour l'embrouiller, l'obſcurcir, en voulant l'accommoder à leurs préjugés & à leurs paſſions. S'ils étoient ſincères & moins partiſans des troubles & des diviſions, ils avoueroient qu'il naît d'étranges conſéquences de ces deux Principes admis ſans modification, ou quelque correctif: car que ſeroit-ce qu'un Pays où il n'y auroit d'autre Loi que la volonté du Souverain? Le Roi du Monde-même n'eſt-il pas ſoumis à la volonté de Dieu qui lui eſt manifeſtée par l'Alcoran? Oſe-t-il s'écarter des règles d'équité qui y ſont preſcrites? D'un autre côté, qu'eſt-ce qu'un Roi qui dépend du caprice d'un Peuple qui peut le dépoſer quand bon lui ſemble? D'ailleurs ces deux fameuſes Sectes de Nazaréens, Catholiques & Proteſtans, tombent dans une contradiction manifeſte: car en trai-

traitant Guillaume d'Usurpateur & les Anglois de rebelles, les premiers semblent supposer qu'on ne peut déposer les Rois pour quelque raison que ce soit: cependant leurs plus célèbres Théologiens enseignent que non seulement on peut les déposer, mais même les tuer dès qu'ils sont hérétiques; combien n'en ont pas déposé les Papes sous ce prétexte? Or c'est là précisément le cas où étoit Jaques II. à l'égard des Anglois. Les autres, je veux dire les Protestans, enseignent qu'il ne faut persécuter personne pour quelques erreurs en matière de Religion: voici un Roi dépossédé & banni pour cette raison, & les Protestans appellent cela la délivrance du Peuple de Dieu.

Il est clair par tout cela, & par mille autres exemples, que chaque Secte Nazaréenne en particulier peut fournir, que les Nazaréens ne se soucient point de se contredire dès qu'il y va de l'intérêt de leur Parti. Ils sacrifient à cet objet toutes les lumières de la Raison, & étouffent la voix de la Justice. Leurs Principes varient selon les circonstances & les personnes. Ce qui est sacrilège, abomination dans leurs adversaires, est en eux un acte de piété, une action méritoire devant Dieu. Laissons-les dans leur aveuglement, & louons le Ciel de nous avoir fait naître dans une Religion où l'injustice est toujours injustice, où la violence est un crime: où l'ambition, l'avarice, la gourmandise, le luxe & la débauche sont des vices en toute occasion & pour toute sorte de personnes.

J'avois dessein de donner à Votre Grandeur une idée des principales Forteresses qui met-

mettent la République des Provinces-Unies à couvert de toute invaſion; mais Elle me permettra de différer encore de quelques jours. Il me faut du tems pour m'en inſtruire moi-même, & il part demain un Vaiſſeau pour les Indes, je ne veux pas manquer une ſi belle occaſion d'envoyer cette Lettre-ci. Puiſſe-t-elle trouver grace devant vos yeux, & convaincre Votre Grandeur des ſentimens reſpectueux du plus humble de Vos Eſclaves.

A Amſterdam ce 10. Mai 1742.

LETTRE XVI.

LE MEME AU MEME.

Il lui parle des diſpoſitions de la Hollande à l'égard du Stathouderat; & lui fait une deſcription des principales Fortereſſes de la République.

J'AI oublié d'ajouter dans ma dernière au ſujet du Stathouder, qu'il peut faire grace aux Criminels, & envoyer des Miniſtres aux Puiſſances de l'Europe, non pas à la vérité pour les Affaires de la République, mais pour les ſiennes particulières. Tout cela lui donne un air de Souveraineté, qui ne doit pas faire plaiſir à une Nation libre & jalouſe de ſes Droits. Et c'eſt pour cette raiſon que depuis Guillaume III. la Hollande n'a plus voulu de Stathouder.

Guillaume III. étant mort ſans poſtérité, Jean-Guillaume-Friſo, de la Maiſon de Naſ-

ſau, mais d'une autre branche, prit le titre & la qualité de Prince d'Orange, en qualité d'héritier de Guillaume III. Il eut le malheur de ſe noyer en 1711. Son Epouſe qui étoit enceinte, accoucha deux mois après d'un fils qui prend auſſi le titre de Prince d'Orange, ſans poſſéder cette Principauté, laquelle a été cédée à la France par le Roi de Pruſſe, avec qui ce jeune Prince a été obligé de partager la ſucceſſion du Roi Guillaume.

Le nouveau Prince d'Orange eſt Stathouder né de Friſe & de Groningue, & en même tems Capitaine-Général de ces deux Provinces. Celle de Gueldre l'a auſſi reconnu pour ſon Stathouder, mais les autres Provinces n'ont pas voulu imiter cet exemple. La Hollande ſurtout en paroit plus éloignée qu'aucune autre, & à moins que la République ne ſe trouvât dans quelque danger éminent, & que quelque fureur populaire ne changeât la diſpoſition des eſprits, il n'y a point apparence que l'on rétabliſſe cette Charge dans les Provinces de Hollande, de Zélande & d'Utrecht.

Guillaume-Charles-Henri, aujourd'hui Stathouder de Friſe, a épouſé Anne fille aînée du Roi d'Angleterre Georges Auguſte II. Dans l'état où ſont les affaires, il conviendroit extrêmement à ce Monarque que le Prince d'Orange ſon Gendre devînt Stathouder & Capitaine-Général de Hollande; ce ſeroit un moyen ſûr d'engager la République dans les vues de l'Angleterre. Il a, dans ce deſſein, envoyé un Ambaſſadeur à la Haye, qu'on dit être ſi plein de feu, qu'il eſt capable d'enflâmmer les cœurs humides de tous les Hollandois. Cet Ambaſ-

ſadeur s'appelle *Stair*. A en juger par les Mémoires qu'il a préſentés aux Etats-Généraux, on ne peut s'empêcher de reconnoître en ſa perſonne une eſpèce de Chevalier plein de projets imaginaires, dont il prétend démontrer la poſſibilité aux Hollandois pour les entraîner à faire cauſe commune avec l'Angleterre, leur promettant des Villes & des Provinces pour prix de leurs travaux guerriers.

Mais ce Lord a trouvé des gens prudens & circonſpects, qui ne font rien ſans peſer tous les inconvéniens. On dit que ſa vivacité ne peut tenir contre le flegme des Hollandois, & qu'il commence à deseſpérer de les rechaufer.

Il me ſemble que les Hollandois ont de grandes raiſons de ne pas s'embarquer dans une guerre ſans ſavoir comment ils en ſortiront. L'Angleterre les entraîna en 1700. dans la guerre contre la France. Qu'y gagnérent-ils? Leur Commerce en ſouffrit beaucoup, leur Marine fut affoiblie, & il leur en couta pluſieurs centaines de millions de florins, pour obtenir de l'Empereur le droit de garder à leurs dépens certaines Villes de la Flandre Autrichienne. Ces Villes devoient former une Barrière pour l'Etat contre la Flandre; & j'ai cependant ouï dire à d'habiles gens, qu'une campagne ſuffiroit à cette Puiſſance pour conquérir toute cette Barrière, dont la garde coute infiniment à la République. D'ailleurs la démarche que les Anglois viennent de faire en tranſportant une Armée dans les Pays-Bas, ſans en rien communiquer aux Etats, a donné des ſoupçons qui ont beaucoup refroidi la République, qui n'a pas oublié que dans la dernière

nière guerre, les Anglois n'ont ſongé qu'à leurs intérêts particuliers ſans ſe foucier de ceux de leurs Alliés. Il ne paroît pas que l'avantage de la République puiſſe ſe trouver dans la guerre. Le Commerce qui fait ſa force & ſa puiſſance, ne peut guère proſpérer parmi le bruit des armes ; & c'eſt apparemment ainſi que penſent les meilleures Têtes de l'Etat, puiſqu'ils ſont continuellement occupés à remplir leurs engagemens avec la Maiſon d'Autriche, ſans entrer en guerre ouverte avec la France. Cette conduite n'eſt pas du goût des Anglois, mais la République ne paroît guère s'en embaraſſer. Elle ſent bien qu'elle ne peut toute ſeule ébranler la puiſſance de la France, & en ſe joignant aux Anglois, elle appréhende de travailler plus pour eux que pour elle-même, & que le Commerce des Anglois n'abſorbe tout-à-fait le ſien. Ces conſidérations ne peuvent manquer de rendre circonſpects ces ſages Républicains. Si Mylord Stair avoit pris la peine de les faire, il auroit baiſſé d'un ton, & auroit mis des bornes à cette impétuoſité qu'il a fait paroître dans cette négociation, & dont les Hollandois ont été les premiers à ſe moquer. Ce n'eſt pas que Mylord Stair ne ſoit un Seigneur très-capable; mais il faut avouer qu'il s'y eſt mal pris pour amener les Hollandois à ſon but. Il a cru que le feu de ſon éloquence feroit auſſi-tôt courir aux armes toute la Hollande. Il s'eſt trompé: le bruit qu'il a fait, & tous ſes emportemens n'ont ſervi qu'à rendre ces Républicains plus froids, & plus réſervés. Ils ont cru qu'on ne s'échaufoit que pour leur faire faire quelque fauſſe dé-

démarche. Enfin deseſpérant de les exciter à la colère, il a voulu les épouvanter en exagérant la puiſſance & l'ambition de la France. Uue foule d'Ecrivains gagés ont ſecondé l'Ambaſſadeur, & ſe ſont mis à crier tous à la fois beaucoup plus fort que lui. Une quantité de calomnies ridicules contre le Miniſtère du Roi de France & contre tous les François ont inondé la Hollande, & ſe ſont répandues de-là dans les quatre coins de l'Europe, ſans aucun égard pour les Têtes couronnées, & ſans obſerver ni pudeur, ni décence, ni religion. Je me ſouviens à ce propos d'une rencontre que j'eus l'autre jour dans un Café. J'étois à fumer ma pipe dans un coin vis-à-vis d'une petite table, & j'écoutois tranquillement les pitoyables raiſonnemens de l'aſſemblée, lorsqu'un grand homme ſec, & au teint jaune, ſe vint aſſeoir vis-à-vis de moi, & me parla Hollandois. Je lui fis comprendre que je n'étois pas encore aſſez fort dans cette Langue pour pouvoir ſoutenir une converſation; mais que s'il vouloit me parler François, je me flatois de pouvoir mieux lui répondre. François, *cadedis* ! s'écria-t-il, hé *jarni* c'eſt ma Langue. Il continua à parler plus d'un quart-d'heure, ſans que je puſſe comprendre autre choſe à ſes diſcours, ſinon qu'il étoit Gaſcon d'origine, & Auteur de profeſſion prêt à me rendre ſervice. Je le remerciai de ſes offres, & lui demandai à mon tour, ſi je pouvois lui être bon à quelque choſe. Il me pria de lui prêter deux ducats, qu'il me les rendroit dans trois jours au plus tard. Je tirai cette petite ſomme de ma bourſe, & la lui mettant dans la main, je

lui

lui dis que je lui en faiſois préſent. Non pas cela, me répondit-il, je prétens vous les rendre inceſſamment ; car il faut que vous ſachiez, continua-t-il, que je ſuis à la veille de recevoir un gros préſent d'un certain Ambaſſadeur & même une penſion de ſa Cour, pour quelque choſe que je pourrai vous communiquer avant que de le rendre public. Qu'eſt-ce, repris-je, un projet? Non, dit-il, ce n'eſt pas cela : c'eſt une Satyre contre la France en général, & en particulier contre le Cardinal de Fleuri & Mr. de Bellile. Mais, lui repliquai-je, que vous a fait la France ; que vous ont fait le Cardinal de Fleuri & Mr. de Bellile, que vous n'avez peut-être jamais vus?

J'avoue, dit-il, que je ne connois point ces Meſſieurs, mais je ſuis réfugié dans ce Pays-ci, & il faut y vivre. C'eſt à préſent la mode d'écrire contre la France; je connois plus de quatre de mes Confrères qui ont fait fortune au moyen de quelques Libelles contre Mr. de Bellile, & ſans vanité j'oſe dire que ces Libelles ne valent pas celui dont je ſuis l'Auteur. Mr .le Comte de . . . m'attend demain, & je dois lui en faire la lecture. Il a promis de me bien récompenſer, s'il trouvoit dans mon Ouvrage quelque choſe de neuf.

Qu'appellez-vous *quelque choſe de neuf*, lui dis-je? Quelque crime, reprit-il, dont perſonne ne ſe ſoit encore aviſé de l'accuſer. Comment, dis-je, vous voulez vendre des calomnies? Et de quelle religion êtes-vous? Cette queſtion déconcerta mon Auteur, il ſe leva, & voyant bien que je n'étois pas ſon homme, il me tourna le dos, ſe perdit dans la foule

des fumeurs, & s'enveloppa d'un nuage de fumée de tabac qui le déroba à mes yeux.

Votre Grandeur croira peut-être que les gens de cette espèce sont rares ici, j'ose l'assurer qu'il y en a à foison; & que le nombre des Libelles qu'on imprime à Amsterdam formeroit une grosse bibliothèque. Les Hollandois naturellement portés à la Satyre, sont extrêmement curieux de ces sortes d'Ouvrages; c'est leur amusement ordinaire dans ces assemblées qu'ils appellent *Café*. Là, celui qui dit le plus de mal de la France est le plus habile; & ce nombre infini de François mécontens de leur Patrie qui se trouvent en Hollande, renchérissent sur les Hollandois, & les surpassent en emportement, parce qu'ils sont plus vifs. La jalousie qu'on a dans tous les autres Pays de l'Europe de la puissance de la France, & de certains avantages que les François ont sur les autres Nations, dispose un certain Public parmi ces Nations à recevoir avidement tout ce qu'on écrit contre la France & contre les François. Ceux-ci méprisent assez ces sortes de procédés. Ils lisent ces Libelles avec indifférence, & n'y répondent jamais; ou s'ils répondent, c'est pour couvrir leurs ennemis de confusion, par la politesse avec laquelle ils leur parlent, & par le respect & la décence qu'ils observent envers les Têtes couronnées.

Il semble qu'ils veuillent pratiquer cette maxime (1) de l'Alcoran. *Pardonnez aisément: faites*

(1) C'est un des derniers Versets du Chapitre *Aaraf*. Les Interprètes Mahométans remarquent que cette maxime est une des plus morales de l'Alcoran.

faites du bien à tous, & ne conteſtez point avec les ignorans.

Il n'y a pas de Livre dont les Nazareéns négligent plus la lecture, que celui qu'ils diſent contenir les fondemens de leur croyance, & les règles les plus parfaites d'équité & de modération. Ce Livre s'appelle *la Bible* ; c'eſt l'Alcoran des Nazaréens; & ce qu'il y a d'étrange (2), c'eſt que le Souverain Pontife en défend la lecture aux Peuples de ſa Communion, pendant qu'il leur permet de lire toutes les extravagances de l'Arioſte, du Taſſe, & d'une infinité d'Auteurs anciens & modernes, auſſi dangereux pour les mœurs, que la Bible eſt utile. Dans les Pays où l'on ne reconnoit point la puiſſance du Pape, il n'eſt queſtion que de ce Livre, & les *Mollas* (3) ne recommandent rien tant que la *Bible*, *la Parole de Dieu.* Mais tout cela ne ſert de guère, & les Antipapiſtes aiment bien mieux lire une Gazette ou un Libelle contre un Souverain qu'ils n'aiment pas, qu'un Verſet de l'Evangile. Il ne faut qu'avoir été dans ce Pays-ci pour en être

(2) Cela doit effectivement paroître très-étrange à un Mahométan, accoutumé à voir ceux de ſa Religion apprendre l'Alcoran par cœur, & s'occuper uniquement à bien pénétrer le ſens de ce Livre, tandiſque les Chrétiens défendent la lecture de la Bible, & ne la permettent qu'aux Prêtres & aux Moines, qui ne s'en ſoucient pas. Cela eſt ſi vrai, qu'au Concile de Trente un Moine Dominicain Eſpagnol & Docteur en Théologie, parla longtems pour prouver que l'Ecriture Sainte n'étoit plus néceſſaire, & que la Philoſophie d'Ariſtote ſuffiſoit pour établir les vérités de la Religion Chrétienne, & pour confondre les Hérétiques. Je parierois bien qu'Ariſtote ne s'eſt jamais imaginé que ſa Philoſophie pût ſervir à de tels uſages.

(3) *Les Prêtres.*

être convaincu. On y voit les jours de poste une foule de gens de toute Secte accourir au bureau où l'on distribue les Lettres & les Gazettes, & lire avidement les plus grandes absurdités que des Correspondans ignorans, ou des Gazetiers menteurs, débitent comme des faits constans. Ces Gazetiers ont trouvé le secret de remplir d'un ou deux riens six pages de papier.

Par exemple, ils disent dans l'article de Bruxelles, *on écrit de Paris qu'un tel Ambassadeur y étoit arrivé, & qu'il continueroit sa route vers Madrid.* Ensuite vient l'article de Paris, où l'on annonce que l'Ambassadeur a passé par cette Ville. On le suit comme cela de Ville en Ville jusqu'à Madrid, où on le laisse, à moins qu'on n'ait besoin de quelques nouveaux matériaux pour remplir le Suplément; alors on se jette dans la description de ses équipages & de son entrée. En parlant des Affaires Militaires, on vous marque exactement le nombre des Déserteurs qui sont arrivés de l'Armée ennemie; les discours qu'ils ont tenus, & mille autres choses aussi importantes, & aussi intéressantes. Pour moi quand je lis ces sortes d'Ecrits, je ne puis m'empêcher de me repentir de les avoir cru utiles à un Etat; ils sont au contraire pernicieux, en ce qu'ils tendent à nourrir l'animosité des Nations, à surprendre la crédulité des simples, à les porter à la desobéissance, & à rendre odieux par des calomnies atroces les personnes les plus éminentes en dignité. (4)

Je

(4) Mr. de la Motraye examine, dans la Rélation de ses

Je viens au principal ſujet de cette Lettre. La Ville de *Boiſleduc* tient le premier rang entre les Forteresses qui ſont ſous la domination des Etats-Généraux, & qui ſervent de rempart à la République. Elle eſt appellée Boiſleduc pour avoir été bâtie près d'un bois où les Ducs de Brabant prenoient le divertiſſement de la Chaſſe. Godefroi III. Duc de Brabant, fit abatre ce bois vers l'an 562. de l'Hégire, & jetta les premiers fondemens de cette Ville. Elle s'agrandit dans la ſuite de telle ſorte, qu'elle paſſe préſentement pour une des plus grandes & des plus belles des Pays-Bas.

Sa ſituation la rend naturellement forte par les rivières & les marais qui l'environnent ; mais cette abondance d'eaux y cauſe de grandes incommodités, & forme quelquefois de ſi grandes inondations qu'on ne peut ni y entrer ni en ſortir qu'en batteau. Les Magiſtrats ont ſouvent offert aux Etats de faire faire des digues propres à remédier à cet inconvénient ; mais la Province de Gueldre s'y eſt toujours oppoſée ; prétendant que ces digues cauſeroient

de ſes voyages, pourquoi la calomnie & la médiſance ſont des vices ſi communs parmi les Chrétiens, & ſi rares parmi les Mahométans. Il attribue cette différence à la *loquacité* des premiers, & à la taciturnité des autres. Il ajoute que les Mahométans ſe viſitent rarement, & que leurs viſites ſe paſſent à fumer aſſis les jambes croiſées ſans dire mot. Si la Motraye avoit été équitable, il auroit donné une autre raiſon de cette différence eſſentielle, & auroit dit que les Mahométans ſont bien plus religieux obſervateurs des préceptes de leur faux Prophète, que nous ne le ſommes de ceux que Dieu nous a dictés par la bouche de ſon divin Fils.

roient du préjudice au Pays qu'elle possède sur la Meuse.

Boisleduc est entouré d'un beau rempart revêtu & flanqué de sept grands bastions, avec un fossé fort large & fort profond, plusieurs demi-lunes & une bonne contrescarpe. La Ville a plus d'une lieue de circuit; elle est défendue par plusieurs Forts qui en rendent l'approche très-difficile. Les principaux sont ceux de Crèvecœur près de la Meuse; à une bonne lieue de la Ville, ceux d'Isabelle & de St. Antoine. Il y a dans la Ville-même un Château entouré de fossés, appellé *Papenbril*, c'est-à-dire, Lunette des Prêtres. Les Etats-Généraux le firent bâtir dans le siècle passé, pour brider les Habitans de la Religion du Pontife de Rome, qui sont en grand nombre dans Boisleduc, & beaucoup plus forts que les Réformés dont la Religion est celle de la République. On entre dans la Ville par quatre portes principales, qui sont celles de *Vucht* du côté d'Anvers, celle de *Hintem* du côté de Grave, celle d'*Orten* qui mène à Bommel, & celle de *St. Jean* vers Heusden. La Ville contient environ deux-mille maisons fort belles & bien bâties, outre un nombre considérable de moindres. Elle renferme environ vingt-sept à vingt-huit-mille Habitans, divisés en quatre quartiers, formant autant de Compagnies d'hommes capables de porter les armes. Ces Bourgeois sont fort belliqueux, comme le sont en général tous les Brabançons: Boisleduc fut pris sur les Espagnols par le Prince d'Orange Frédéric-Henri l'an 1027. de l'Hégire, après un siège de quatre mois & de-

mi.

mi. Depuis ce tems-là elle est restée aux Etats-Généraux, qui ont toujours eu soin d'y entretenir une forte Garnison, & de la pourvoir de toutes les munitions nécessaires. Comme c'est une des principales clés de la République, on n'en confie le gouvernement qu'à un des premiers Généraux. Le Gouverneur loge dans la Maison qui étoit autrefois celle des Derviches de la Compagnie de Jésus. C'est un grand édifice fort beau, & bien entretenu. Le Commandant ou Lieutenant-de-Roi occupe le Palais Episcopal.

Les Casernes de Boisleduc ne suffisent pas pour loger toute la Garnison, dont une partie loge chez les Bourgeois. Ceux-ci ont cependant de grands privilèges, que divers Ducs de Brabant leur ont accordés, & qui leur furent confirmés par l'Article VIII. de la Capitulation signée par Fréderic-Henri Prince d'Orange, & ratifiée par les Etats-Généraux. Un des plus anciens de ces privilèges, est celui de pouvoir demander la paix, lorsqu'un Bourgeois est en démêlé avec un autre Habitant. Si ce dernier la lui refuse, il est condamné à une amende de quelque soixante florins de Hollande, quelquefois même à avoir le poing coupé. Un autre privilège non moins important, c'est qu'un Bourgeois ne peut être cité que devant les Echevins, & qu'on ne peut le faire arrêter, ni saisir ses biens hors de la Ville. On ne peut non plus pour quelque crime que ce soit le transférer hors de la Ville & de sa jurisdiction, ni être jugé que par les Echevins. Il est autant en sureté dans sa maison que dans un asyle, & quand la porte & les fenêtres en

sont fermées, le Bailli ne peut y enlever personne, que du consentement des Echevins.

Quoique la Ville de Boisleduc ait été conquise sur les Espagnols par les armes de la République, elle prétend qu'on ne doit pas la regarder comme une Ville de Conquête, mais comme Membre de la République. Les autres Villes du Brabant Hollandois ont formé la même prétention, & fait, avec le Magistrat de Boisleduc, diverses remontrances aux Etats-Généraux & même aux Provinces particulières; mais on n'a pas jugé à propos de leur accorder leur demande, quelque plausibles qu'ayent paru les raisons qui ont été alléguées de la part de ces Villes.

A six lieues de Boisleduc est la Ville de Grave, une des clés de la République vers les Etats du Roi de Prusse. C'est une Forteresse très considérable, tant par sa situation que par ses fortifications, qui consistent en cinq bastions, & quatre demi-lunes, avec un double fossé fort profond, que l'eau de la Meuse remplit. Outre ces ouvrages, il y a encore la vieille enceinte flanquée de tours & arrosée par la Meuse-même. De l'autre côté de cette rivière, sur le territoire du Quartier de Nimègue & vis-à-vis de Grave, il y a un Fort, qui est un ouvrage à couronne pour empêcher le passage de la rivière. Toutes ces fortifications sont très-régulières, bien entretenues, & pourvues d'une bonne artillerie.

La Ville est fort petite, & ne contient pas au-delà de quatre-cens maisons, la plupart vieilles & mal bâties. Ces maisons forment environ neuf ou dix rues qui aboutissent à la

Place d'armes qui eſt aſſez grande. Le Roi d'Eſpagne avoit donné la Seigneurie de Grave au Prince d'Orange, ou plutôt il la lui avoit engagée pour une certaine ſomme d'argent.

Au commencement des troubles des Pays-Bas, le Duc d'Albe s'empara de Grave, & la confiſqua, ſous prétexte que Guillaume I. Prince d'Orange s'étoit révolté contre le Roi d'Eſpagne: mais un nommé *Sander Tourck* s'en rendit maître par ſurpriſe au nom du Prince d'Orange. Le Gouvernement de Bruxelles ne perdit point de tems, & envoya un bon Corps de troupes pour reprendre la Place. *Tourck* ne ſe ſentant pas aſſez fort pour la défendre, l'abandonna & ſe retira à tems. Le Duc d'Albe y fit entrer une bonne Garniſon, & en donna le Gouvernement à un certain Gaſpard Commes, qui ſe rendit ſi odieux aux Habitans, qu'en 1577. ils réſolurent de ſe délivrer de ſa tyrannie. Le projet fut exécuté avec ſuccès. Les Magiſtrats ayant invité le Gouverneur à un repas dans le Château qui eſt ſur la Meuſe, où ils avoient fait cacher quelques Bourgeois armés, & le Gouverneur y étant venu, on leva le pont, & on fit priſonnier *Don Gaſpard Commes*. Un batteau qu'on tenoit prêt le transporta à Maſtricht. Les Magiſtrats ayant auſſitôt donné avis de la réuſſite de leur entrepriſe au Prince d'Orange, ils en reçurent un ſecours de troupes, avec leſquelles ils chaſſérent la Garniſon Eſpagnole.

La Ville reſta au pouvoir des Confédérés juſqu'en 1586. qu'elle fut priſe par Alexandre Farnèſe Duc de Parme commandant les Armées du Roi d'Eſpagne. En 1602. Maurice Prince

Prince d'Orange la reprit ſur les Eſpagnols; & les Etats-Généraux en reſtérent maîtres jusqu'en 1672. que les François la prirent en très-peu de tems. Guillaume III. Prince d'Orange la reprit deux ans après, avec une grande perte d'hommes & après un long ſiège.

Les Princes d'Orange étoient Seigneurs de Grave, & cette Seigneurie a paſſé à leur Héritier Jean-Guillaume-Friſo; mais la Souveraineté de cette Ville appartient aux Etats-Généraux.

On va de Grave à Maſtricht au travers d'une bruyère qui a plus de vingt-cinq lieues de long. Maſtricht eſt une des plus fortes Places de l'Europe, & un des principaux Boulevards de la République. Cette Ville eſt ſituée ſur la Meuſe, qui la diviſe en deux parties; celle qui eſt ſur la rive gauche de ce fleuve s'appelle proprement Maſtricht; l'autre qui eſt ſur la droite ſe nomme Wyck. Un pont de cent piés de long joint ces deux quartiers. Il eſt poſé ſur neuf grandes arcades, dont huit ſont de pierres de taille; & la neuvième de bois, ſi ingénieuſement conſtruite, qu'on peut, ſans la détruire, la rompre, & couper ainſi toute communication avec Wyck. Cette arcade a ſoixante & quinze piés de long, & c'eſt par-là que paſſent tous les grands batteaux qui vont de Hollande à Liège.

Maſtricht a ſoutenu cinq ſièges conſidérables. En 1579. les Habitans étant entrés dans la Confédération des Pays-Bas, le Duc de Parme l'aſſiégea & la prit après quatre mois d'attaque. Les Eſpagnols y commirent des cruautés inouïes. Plus de huit-mille Habitans furent

rent paſſés au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Frédéric-Henri Prince d'Orange la reprit ſur les Eſpagnols en 1632. après deux mois & douze jours de ſiège. Le Marquis d'Aitone, Gouverneur des Pays-Bas, tâcha de la reprendre deux ans après; mais il fut obligé de lever le ſiège par la vigoureuſe réſiſtance du Duc de Bouillon, Neveu du Prince d'Orange, & Gouverneur de la Place.

Louïs le Grand Roi de France l'aſſiégea en perſonne avec une Armée de cent-mille hommes, & s'en rendit maître au bout de treize jours d'attaque, au mois de Juillet 1673. Guillaume III. Prince d'Orange voulut la reprendre ſur les François trois ans après, mais il n'en put venir à bout; & après un ſiège de près de deux mois, il fut obligé de ſe retirer avec le chagrin d'avoir perdu vingt-cinq-mille hommes dans divers aſſauts.

Avant que cette Ville paſſât au parti des Confédérés, elle n'étoit environnée que d'une muraille avec des tours à l'antique. Les Eſpagnols y ajoutérent quelques fortifications à la moderne; & les Etats-Généraux s'en étant rendu maîtres, la firent fortifier réguliérement, de ſorte qu'elle devint dès-lors une Fortereſſe conſidérable. Les François augmentérent enſuite ſes ouvrages, & en firent une Place de grande défenſe.

Les remparts de Maſtricht, tels qu'ils ſont préſentement, ont une bonne lieue de circuit. Ils conſiſtent dans l'ancienne enceinte flanquée de petites tours & de baſtions à l'antique; mais la principale force du corps de la Place conſiſte en pluſieurs baſtions détachés, grands & petits;

petits; en ouvrages à corne & à couronne, & en un chemin couvert qui est double en quelques endroits, & triple en d'autres; le tout accompagné d'une infinité de mines & de fourneaux.

On peut former deux inondations considérables, pour retarder l'approche de la Ville, l'une du côté de Liège, l'autre du côté de Boisleduc. Outre cela il y a près de la Ville, du côté de Liège, sur la croupe d'une montagne, un terrain retranché avec beaucoup d'art & nommé le Fort Saint-Pierre, pouvant aisément contenir une Armée de treize à quatorze-mille hommes; qui au moyen de plusieurs redoutes bien entretenues & bien munies d'Artillerie, pourroit extrêmement embarasser ceux qui entreprendroient le siège de la Place. Ce Fort consiste en un grand bastion casematé, avec sa contrescarpe & deux chemins couverts: le tout appuyé à des retranchemens qui s'étendent à droite & à gauche jusqu'à l'inondation formée par la petite rivière de *Jair*.

Quoique Wyck soit séparé de Mastricht par la Meuse, il fait néanmoins partie de la Ville, & est sous la même jurisdiction. Il est aussi très-bien fortifié. Son rempart qui a un gros quart de lieue de circuit, est flanqué de trois grands bastions attachés au corps de la Place. Il y a encore une autre enceinte de gazon flanquée de plusieurs bastions, de ravelins, & d'un bon chemin couvert.

Deux Iles, qui sont l'une au-dessus, l'autre au-dessous du pont, sont retranchées & défendues par des redoutes & par des ouvrages de maçonnerie. La Ville est grande & bien bâtie. On

On y compte trois-mille maiſons & environ douze à treize-mille Habitans.

Il eſt remarquable que la Souveraineté de cette Ville eſt partagée entre les Etats-Généraux & l'Evêque de Liège. Anciennement les Ducs de Brabant exerçoient cette Souveraineté en commun avec ce Prélat. Or par le Traité de Munſter, le Roi d'Eſpagne en qualité de Duc de Brabant, aiant cédé la Ville aux Etats-Généraux, ceux-ci ſont entrés dans tous les Droits des Ducs de Brabant, & en cette qualité ils ont une Juriſdiction de prééminence, qui conſiſte en ce qu'ils ont ſeuls le droit de Garniſon, & qu'ils ſont ſeuls Souverains des Cloîtres & de tout le Clergé Catholique; qu'ils ſont Seigneurs fonciers de tout le territoire de la Ville, & qu'en cette qualité ils ont ſeuls le pouvoir d'établir des Bureaux de poſte, & autres choſes ſemblables.

Cependant la Ville eſt gouvernée conjointement par les Etats-Généraux & par l'Evêque de Liège. Les Magiſtrats ſont moitié Brabançons de la Religion Proteſtante-Réformée, & moitié Liégeois de la Religion Catholique.

Il y a à Maſtricht trois grands Magazins à poudre, bien caſematés, & éloignés les uns des autres. Il y en a outre cela pluſieurs petits dans des caſemates le long du rempart. Les Cazernes ſont belles, grandes, & ſuffiſent pour loger douze-mille hommes de Garniſon. Il y a auſſi des Ecuries très-commodes qui peuvent aiſément contenir huit-cens chevaux. En un mot Maſtricht eſt actuellement une des meilleures Fortereſſes de l'Europe, laquelle étant pourvue d'une Garniſon ſuffiſante & des munitions

nitions néceſſaires, fera toujours une très-longue réſiſtance, ſi le Commandant ſait ſe ſervir de ſes avantages.

Les Derviches nommés Recollets, & ceux de la Compagnie du Prophète Jéſus, leſquels ſont ſi connus en Perſe, furent autrefois chaſſés de Maſtricht pour avoir voulu livrer la Ville aux Eſpagnols. Le Gardien des Recollets, & le Recteur des Compagnons de Jéſus furent décollés avec quelques-uns de leurs Derviches des plus coupables. Tous les autres de l'un & l'autre Ordre furent chaſſés de la Ville. Mais les François l'aiant priſe les y rétablirent, & ils y ſont reſtés depuis.

Les Derviches Nazaréens ſe ſont toujours mêlés de la Guerre & des Affaires d'Etat, & ont ſouvent fait ce que des Armées nombreuſes ſoutenues du feu d'une artillerie formidable, n'ont pu exécuter. J'en pourrois citer plus d'un exemple; mais je me contenterai de faire remarquer à Votre Excellence, combien il ſeroit dangereux pour le Roi du Monde de ſouffrir dans ſes Forteresſes ces Fakirs Nazaréens. Ne doutez pas, Seigneur, qu'ils ne les livraſſent aux Eſpagnols ou aux Portugais.

Je ne parlerai point ici de quelques petites Places que la République poſſède le long de la Meuſe, comme Mazeick, Ruremonde, Venlo & autres ſemblables. Je paſſe aux Places que les Etats-Généraux poſſèdent en Flandre, & à celles de la Barrière. Je commence par la Ville de *Hulſt*, ſituée dans la partie Orientale du Comté de Flandre ſur les Frontières du Pays de *Waes*, à quatre lieues de Ruppelmonde, & à ſept de Gand. Elle n'eſt rien

moins

moins que grande, mais ſes fortifications la rendent très-conſidérable. Sa ſituation eſt des plus avantageuſes, ſe trouvant dans une plaine qu'on peut inonder en fort peu de tems.

Son rempart a une demi-lieue de circuit, & eſt flanqué de neuf baſtions, entouré d'un foſſé large & profond avec une bonne contreſcarpe défendue par un foſſé extérieur du côté du Pays de Waes, & de l'autre côté par une Digue, & par deux petits Forts. Il y a encore d'autres Forts pour rendre l'approche de la Place plus difficile, tels ſont ceux de *Sandberg*, le grand & le petit *Kyk-uit*, *Moerſchantz*, le grand & le petit *Verre-Kyker*, & le *Haven-Fort*, qui défend l'entrée du Havre. Tous ces Forts ne ſont que pour amuſer l'Ennemi, en attendant que la Place puiſſe être ſecourue par mer.

Après Hulſt, vient le *Sas-de-Gand*, ainſi nommé à cauſe d'une écluſe appellée *Sas* en Flamand, que les Habitans de Gand firent conſtruire, avec la permiſſion de Philippe II. Roi d'Eſpagne, pour retenir les eaux de la *Lieſe*. Cette Ville eſt à trois lieues au Nord de Gand. Elle eſt fort petite, mais très-forte.

Au commencement des troubles des Pays-Bas, les Gantois firent conſtruire, près de l'écluſe dont j'ai parlé, un Fort pour couvrir leur Ville. Les Anglois étant venus au ſecours des Confédérés prirent ce Fort & le détruiſirent. Les Gantois le rétablirent & le fortifiérent beaucoup mieux qu'il ne l'avoit été. Le Duc de Parme voyant l'importance de ce poſte, en chaſſa les Gantois & y mit Garniſon Eſpagnole. En 1644. Frédéric-Henri Prince d'Orange s'en

rendit maître après un siège de cinq semaines; & depuis elle est toujours restée aux Etats-Généraux

La Ville, quoique petite, a des dehors si avancés, qu'on n'en peut faire le tour en moins d'une grosse heure. Son rempart est flanqué de sept bastions, entouré d'un fossé large & profond, & défendu par neuf demi-Lunes, avec une bonne Contrescarpe. Le Havre est au milieu d'un Fort à quatre bastions, qui est à l'extrémité septentrionale de la Ville & dans son enceinte. A un quart de lieue de-là est le Fort Saint Antoine, qui couvre l'inondation, & il y a encore une redoute à environ cent pas de la porte dite de Zélande.

Il y a encore dans la Flandre quelques autres Forteresses qui sont sous la domination des Etats-Généraux; mais comme elles ne sont pas fort considérables, je n'en dirai rien, & je viens d'abord à ce qu'on appelle la Barrière.

Au commencement de ce siècle la Branche Espagnole de la Maison d'Autriche s'étant éteinte dans la personne de *Charles II.* Roi d'Espagne, l'Empereur *Léopold* prétendit à cette succession pour son second fils l'Archiduc Charles. Le testament du Roi d'Espagne n'étoit cependant pas favorable à ce Prince, & le Duc d'Anjou Petit-fils de Louïs XIV. & de Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV. Roi d'Espagne, étoit expressément nommé pour succéder à Charles II. L'Angleterre allarmée de la puissance de la France, & craignant tout de l'union de cette Couronne avec celle d'Espagne, se ligua avec l'Empereur pour mettre l'Archi-

duc ſur le trône vacant, & pour en exclure le Duc d'Anjou par la force des armes.

La Hollande avoit déja reconnu ce Prince pour Roi d'Eſpagne, appréhendant le reſſentiment de la France; mais quand elle vit l'Angleterre & divers autres Princes s'unir avec l'Empereur, ſollicitée d'ailleurs par les Anglois, elle révoqua la reconnoiſſance qu'elle avoit faite du Duc d'Anjou en qualité de Roi d'Eſpagne, & déclara la guerre à la France. Après treize années de ſièges & de combats, on fit la paix. La Hollande épuiſée, affoiblie & endettée, n'eut pour dédommagement de tant de dépenſes, & de tant de ſang, que la Barrière dont il s'agit, & qui fut règlée par l'Article III. du Traité *de Barrière*, de la manière que je vais dire.

L'Empereur Charles VI. & les Etats-Généraux convinrent d'entretenir à leurs fraix trente à trente-cinq mille hommes dans les Païs-Bas pour la défenſe des Forteresses. L'Empereur s'engageoit à fournir trois cinquièmes des Troupes employées à cet effet, & Leurs Hautes Puiſſances deux cinquièmes, qui ſont douze-mille hommes en tems de paix, & à beaucoup davantage en tems de guerre. Les Places gardées par les Hollandois ſont Namur, la Ville & la Citadelle de Tournay, Menin, Furnes, Varneton, Ypres & Dendermonde, avec le Fort de Knocque.

Leurs Hautes-Puiſſances nomment les Gouverneurs de ces Places, les Lieutenans de Roi, & les autres Officiers de l'Etat-Major, qui tous enſemble étoient néanmoins obligés de prêter ſerment à l'Empereur. Ce qui me pa-

 roît

roît étrange, puisqu'en cas de guerre entre la République & la Maison d'Autriche, ces Gouverneurs seroient fort embarassés pour accorder le service de leurs Maîtres avec le serment qu'ils font de conserver ces Places à la Maison d'Autriche. Il y a quelque différence à l'égard de la Ville de Dendermonde. La Garnison y est commune, & est composée d'un bataillon de Troupes d'Autriche & d'un de celles de Leurs Hautes Puissances.

Le Gouverneur & tout l'Etat-Major de cette Place étoient nommés par l'Empereur défunt; mais en même tems ils prêtoient serment à Leurs Hautes-Puissances, & promettoient de ne jamais rien faire ni permettre qu'il se fît rien dans la Ville au préjudice de la République, de donner passage à ses Troupes toutes les fois qu'elle le souhaiteroit, moyennant une requisition préalable.

Les Gouverneurs, Commandans & autres Officiers des Places de la Barrière, ne peuvent rien prétendre des Habitans au-delà de leur logement & de celui de la Garnison. Les Etats-Généraux entretiennent ces Places. Ils y peuvent faire les changemens qu'ils jugent nécessaires, mais avec la participation du Gouverneur-Général des Païs-Bas Autrichiens.

Les Gouverneurs des Places peuvent bien prendre certaines mesures & faire les dispositions qu'ils jugent nécessaires pour la sureté des Places qu'on leur a confiées, mais jamais sans en donner avis au Gouverneur-Général, à qui au reste ils doivent rendre dans leurs Places les mêmes honneurs qu'on leur rend dans

dans celles où les Garnisons sont purement Autrichiennes.

L'exercice de la Religion Protestante Réformée est permis dans ces Places de la Barrière, mais seulement pour les Garnisons, & le Service se fait dans des endroits particuliers que le Magistrat a soin de fournir pour cet usage.

Toutes les munitions de bouche & de guerre, l'artillerie, les armes, les matériaux pour l'entretien des fortifications, les draps & les autres fournitures pour l'habillement des Soldats, peuvent passer librement par les Villes Autrichiennes sans payer aucun droit ni péage, moyennant que les conducteurs de ces marchandises soient munis de passeports suffisans; mais pour prévenir toute sorte d'abus, les Officiers des Douanes peuvent fouiller & visiter tant qu'ils veulent ces marchandises.

La Cour de Vienne doit payer annuellement aux Etats-Généraux un million deux cent-cinquante-mille florins d'Hollande pour l'entretien des Troupes de la Barrière, & pour aider à la dépense de les pourvoir de toute sorte de munitions, & d'entretenir les fortifications. Cette somme est hypothéquée, pour sureté du payement, sur tous les revenus des Païs-Bas Autrichiens, & particulièrement sur ceux du Comté de Flandre, du Duché de Brabant & des Villes & Châtellenies cédées par la France à l'Empereur.

Le Comté de *Namur* fut porté à la Maison d'Autriche par le mariage de l'Archiduc Maximilien avec Marie de Bourgogne, & il y est revenu, par la cession qui en fut faite à l'Em-

pereur Charles VI. Il compose une des dix-sept Provinces des Païs-Bas, & est situé entre le Comté de Hainaut, les Duchés de Brabant & de Luxembourg, & le Païs de Liège. Son étendue est d'environ douze lieues de longueur, sur à peu près autant de largeur. Le Pays est montueux & arrosé de la Meuse & de la Sambre. Il est plein de Mines de différente espèce.

La Capitale de ce petit Païs est située sur la Sambre & à côté de la Meuse, entre deux montagnes. Sa situation est si avantageuse pour le Commerce, que Louïs XIV. l'aiant prise, vouloit y faire bâtir une basse Ville au-delà de la Meuse du côté du Fauxbourg de Jambes, pour une Manufacture de draps & autres étoffes de laine: mais il n'eut pas le tems d'exécuter ce dessein, parce que Guillaume III. Prince d'Orange & Roi d'Angleterre reprit la Place, en 1695.

L'enceinte de la Ville consiste en un double rempart de bonne maçonnerie. Le premier rempart a environ trois-quarts de lieues de circuit. Le second est flanqué de huit bastions, & d'autant de ravelins. Il est défendu par une bonne Contrescarpe, soutenue de deux ouvrages à corne, & de plusieurs redoutes détachées.

Il y a quatre Forts qui pourroient passer pour des Citadelles, & qui sont bâtis sur le rocher au Nord-Est de la Ville. Les deux principaux sont ceux de *Coquelet* & d'*Epinoi*, dont les fossés sont taillés dans le roc, aussi bien que les souterrains. Ces fossés sont si profonds & la pente en est si rude, qu'on les pren-
droit

droit pour des précipices. Les Forts ſont tous caſematés, & commandent la Ville.

Au-delà de la Meuſe, il y a un ouvrage à corne qui défend le grand pont de cette rivière, & qui renferme le Fauxbourg de Jambes. Il y a un autre pont ſur la Sambre qui forme la communication de la Ville avec le Château. Ce Château eſt très-fort, & d'une grande étendue. Il eſt défendu par deux baſtions, quatre ouvrages-à-corne, & par deux Forts, avec leſquels il communique, & qui ſont le Fort de Terra-Nova, & le Fort d'Orange, outre quantité de redoutes qui ne ſont pas compriſes dans ſa circonférence. Il eſt bâti ſur le rocher, & l'approche en eſt très-difficile.

Tournai eſt Capitale d'un Païs d'aſſez petite étendue, nommé le *Tournaiſis*. Cette Ville a fait long-tems partie du domaine des Rois de France. Clodion, l'un des premiers de ces Rois, la conquit ſur les Romains, & ſon Petit-Fils Childeric y fit long-tems ſa réſidence. Il y mourut & y fut enterré. Son tombeau fut découvert en 1653. dans les fondemens d'une maiſon qu'on démoliſſoit près d'un cimetière. On y trouva ſon ſceau, un cimeterre, une hache d'armes, des agrafes, des boucles, & autres ornemens d'un baudrier; le tout d'or & garni de rubis. Ces précieuſes reliques ſe trouvent actuellement dans le Cabinet du Roi de France, où elles font l'admiration des Curieux.

François I. Roi de France aiant été fait priſonnier de guerre à la bataille de Pavie, fut obligé de céder Tournai à l'Empereur Charles-Quint. Elle reſta au pouvoir de la Maiſon d'Autriche, juſqu'au commencement des trou-

bles des Païs-Bas qu'elle se déclara pour les Confédérés; mais le Duc de Parme la reprit sur la fin de 1581. Les Rois d'Espagne la conservérent jusqu'en 1667. que Louïs XIV. s'en rendit maître presque sans coup férir. Elle lui fut cédée par le Traité d'Aix-la-Chapelle, & il la conserva jusqu'en 1709. que l'Armée des Puissances liguées contre la France, la reprit sous les ordres du Prince-Eugène & du Duc de Marlboroug, Général Anglois. Louïs XIV. céda cette Place à la Maison d'Autriche, par les Traités qui mirent fin à la guerre de la Succession d'Espagne.

La Ville est située sur l'Escaut qui la traverse par le milieu. Elle est entourée d'une ancienne muraille bâtie en 1297. & flanquée de cinquante-cinq tours rondes. Louis XIV. fit construire une nouvelle enceinte, consistant en un rempart avec son parapet défendu au Nord-Est par neuf bastions détachés, un ouvrage à corne, un double fossé, & un bon chemin couvert; le tout revêtu de maçonnerie, & bâti sur un fond de roche, qui rend les approches fort difficiles. Le grand fossé de ce côté-là peut être inondé par les écluses qui retiennent l'Escaut au haut de la Ville. L'autre côté de la Place, au Sud-Ouest, est fortifié de six bastions aussi détachés de l'enceinte, d'un fer-à-cheval, de trois ouvrages à-corne, dont deux ont des traverses, & de deux pâtés casematés & garnis de galleries qui communiquent avec la Citadelle. Tous ces ouvrages sont revêtus de maçonnerie, & défendus par un bon chemin couvert. Le grand fossé est sec; mais il est garni de bonnes traverses, qui

qui en rendent la descente plus difficile que s'il étoit plein d'eau. Louïs XIV. fit bâtir à l'entrée de l'Escaut quatre moulins, qui ont fait subsister assez long-tems des Armées de cent-mille hommes, durant les guerres de la Succession d'Espagne. Ce Monarque fit faire dans Tournai même divers autres ouvrages aussi utiles qu'agréables, tel est ce Quai magnifique qu'il fit construire en 1685. à droite & à gauche de l'Escaut, & qui sera un monument de la magnificence de ce Monarque.

Ce Quai a treize-cens pas géométriques de longueur, trente de profondeur, & quatre-vingts de largeur. Les deux rivages de l'Escaut sont soutenus, tout le long du Quai, d'une muraille de pierre de taille: mais rien n'égale la beauté de la Citadelle que le même Monarque fit construire pour la défense de Tournai. C'est le plus beau & le plus magnifique ouvrage de cette espèce qu'il y ait en Europe. C'est un Pentagone régulier dont le diamètre est de deux-cens-cinquante toises. Elle est environnée d'une bonne fausse-braye, tapissée de toute sorte d'arbres fruitiers rangés en espaliers. Chaque courtine est défendue par une demi-Lune à contre-gardes coupées. Tous les fossés sont secs, défendus par de bonnes traverses, & sous la fausse-braye il y a tout autour du corps de la Place une gallerie dans l'épaisseur de la muraille, au niveau du fossé, pour conduire les mines sous l'ouvrage capital, avec une autre gallerie croisée sous chaque bastion. Les deux bastions du côté de la Ville ont des souterrains qui servent pour l'Hôpital & pour la Boulangerie, laquelle consiste en quatre

fours. Au milieu de la Place il y a un grand puits, où aboutit une gallerie qui coupe la Citadelle en deux. Les Cazernes, la Maiſon du Gouverneur, tout cela eſt bâti avec beaucoup de goût & de propreté. Sous la contreſcarpe, dans l'épaiſſeur de la muraille, règne une gallerie au niveau du foſſé; & à tous les angles ſaillans de cette contreſcarpe, il y a des creneaux dans la muraille, pour flanquer le foſſé capital. Environ à cinquante piés de cette gallerie, il y en a une autre ſous le glacis, parallèle à la première, qui règne auſſi tout autour, & embraſſe tous les ouvrages extérieurs, par des lignes de communication pratiquées de diſtance en diſtance. Une infinité de rameaux, ou de petites galleries partent de cette gallerie parallèle, & s'avancent ſous le glacis pour conduire les mines de tous côtés. Les foſſés des demi-Lunes ſont relevés & défendus par des ouvrages qu'on appelle *Cofres*, où l'on monte de la gallerie qui eſt ſous la contreſcarpe. Tous les ouvrages juſqu'à l'intérieur du parapet & de la banquette ſont revêtus de maçonnerie. Dans pluſieurs endroits on a pratiqué des ſouterrains, pour y loger la Garniſon en cas de néceſſité. La Citadelle a deux portes, l'une du côté de la Ville, l'autre vers la campagne. Elle fut commencée en 1668. & en 1674. la dépenſe montoit à deux millions cinq-cens vingt-ſept-mille ſoixante & dix-ſept livres de France; &. ce que Louïs XIV. y fit ajouter depuis, fit monter la ſomme juſqu'à quatre millions.

Il y avoit alors trois célèbres Ingénieurs en France: Vauban, que ſa capacité dans l'Art de for-

fortifier les Places éleva aux premières Charges de la Guerre, le Chevalier de Ville, & Megrigni. C'est à ce dernier que Louïs le Grand confia la direction de la Citadelle de Tournai. Quand elle fut achevée, Megrigni demanda au Monarque s'il la trouvoit à son gré, à quoi Louïs repliqua qu'elle lui plaisoit si fort qu'il souhaitteroit qu'elle eût quatre roues pour la pouvoir faire transporter où bon lui sembleroit. Il en donna le Gouvernement à cet habile Ingénieur qui l'avoit construite, & qui aiant été assiégé en 1709. par l'Armée des Alliés, ne put défendre ce chef-d'œuvre de l'art aussi long-tems qu'il auroit fait s'il avoit eu une Garnison suffisante & les munitions nécessaires. Il n'avoit en tout que quatre-mille hommes, point d'argent pour les payer, très-peu de munitions de bouche, & il manquoit de poudre. L'Armée Françoise n'aiant pu le secourir, il fut obligé de se rendre après environ deux mois d'attaque. Un Colonel d'Infanterie nommé *Folard*, qui a écrit divinement bien de l'Art de la Guerre, croit que la Ville de Tournai est en état de se défendre trois mois, & la Citadelle six au moins, pourvu que l'une & l'autre soient fournies des choses nécessaires pour une si longue résistance, & que la Garnison soit commandée par des Officiers habiles dans la défense des Places.

Ypres est située sur la petite Rivière d'Yperlé qui lui a donné son nom, & qui après l'avoir traversée forme un canal par lequel on va à Nieuport, à Ostende, à Bruges & à d'autres Villes des environs. Ce Canal est entretenu par deux étangs qui sont au-dessus d'Ypres, & qui suppléent au peu d'eau que la Rivière d'Y-

perlé fournit en Eté. Cette Ville a été une des plus puissantes des Païs-Bas par son Commerce, ses Manufactures; mais l'établissement de la République des Provinces-Unies causa sa décadence, comme elle causa celle de plusieurs autres Villes de Flandre & du Brabant.

En 1648. le Prince de Condé prit Ypres sur les Espagnols; mais ceux-ci la reprirent l'année suivante sous les ordres de l'Archiduc Léopold Gouverneur-Général des Païs-Bas. Le Vicomte de Turenne la leur enleva après quatre jours de tranchée ouverte en 1658. & elle fut rendue à l'Espagne à la Paix des Pyrénées. En 1678. la France aiant de nouveau déclaré la guerre à l'Espagne, Louïs XIV. prit Ypres en fort peu de tems, & elle lui fut cédée par la Paix de Nimègue: mais par celle d'Utrecht Louïs la remit aux Etats-Généraux en faveur de la Maison d'Autriche, qui en a la Souveraineté. Les Etats y entretiennent une bonne Garnison, & ils en ont donné le Gouvernement au Prince de Hesse-Philipsdal.

En 1640. on commença à creuser le Canal depuis Ypres jusqu'à Bousingue, où l'on construisit cette magnifique Ecluse qu'on voit aujourd'hui à une lieue de la Ville, & qui sert à retenir & à ménager les eaux pour la commodité de la navigation.

En 1670. Don Pédro de Vélasco Grand-Connétable de Castille & Gouverneur des Païs-Bas Catholiques, fit bâtir une Citadelle à Ypres; mais elle fut démolie par les François.

Au lieu de cette Citadelle, Louïs XIV. fit augmenter les fortifications de la Ville par des ouvrages grands & petits, qui coutérent considé-

ſidérablement. Cependant les connoiſſeurs trouvent qu'il y en a de ſuperflus, & mal arrangés; auſſi étoit-ce un des premiers eſſais du célèbre Vauban.

Le rempart capital de la Place a environ trois-quarts de lieues de circuit, & la figure de ſon enceinte eſt ſingulière & bizarre. Elle eſt flanquée de baſtions fort camus, & dont les flancs ſont à orillons; quelques-uns ont de grands cavaliers dans leur terre-plein, capables de contenir pluſieurs pièces d'artillerie.

Il y a, au pié des courtines, dans le foſſé capital, des tenailles ſimples, dont les unes ſont coupées à l'angle rentrant, & alignées aux faces des baſtions; les autres préſentent deux faces & un angle ſaillant fort obtus. L'autre partie de l'enceinte n'eſt pas baſtionnée: les anciennes murailles avec leurs petites tours ſubſiſtent encore. Derrière ces murailles, il y a un rempart & un parapet dans de certains endroits, & dans d'autres la muraille eſt ſeulement crenelée ſans parapet. Les foſſés ſont larges & profonds, tous remplis d'eau, excepté ceux d'un ouvrage à corne ſitué ſur une éminence où étoit autrefois la Citadelle que les François démolirent. C'eſt le ſeul ouvrage de la Place dont les foſſés ſoient ſecs. Le glacis de cet ouvrage eſt contreminé d'un rameau revêtu de maçonnerie & parallèle au foſſé qui régne en différens endroits, le long du chemin couvert. Il y a encore trois autres ouvrages à corne, tous ſitués dans des endroits qui ne peuvent être inondés. Ce qu'on nomme la baſſe-Ville eſt un terrain fortifié irrégulièrement & à la manière des Turcs, par des baſ-

 tions

tions & des courtines qui flanquent deux aîles qui renferment ce terrain, & qui ressemblent assez à des Palanques. Elle est coupée en travers, dans le milieu, par un rempart & un fossé, flanqués de deux demi-bastions & d'une courtine. Le Corps de la Place est défendu, non seulement par les quatre ouvrages à corne dont j'ai parlé; mais encore par une infinité d'autres ouvrages tous entourés d'eau, qui environnent la Ville, & auxquels on peut donner différens noms, comme de bastions détachés, demi-lunes, ravelins, redans, lunettes, redoutes, forts &c. Les endroits inondés sont bornés, du côté de la campagne, par une ligne fort étendue qui forme un rempart avec son parapet, & un fossé devant. Cette ligne est soutenue de plusieurs redoutes, le tout environné d'eau. Les eaux des inondations qui entrent dans les avant-fossés & de-là dans le fossé capital, sont renfermées dans un grand nombre d'écluses & de batardeaux, par le moyen desquels on peut retenir, lâcher & distribuer les eaux, selon qu'on le juge nécessaire. Enfin on peut dire que cette Place telle qu'elle est, fera toujours une très-belle résistance, si elle est défendue par une bonne Garnison commandée par un homme de tête. La Ville d'Ypres est fameuse pour avoir été le Siège Episcopal de *Jansenius*, homme célèbre parmi les Nazaréens, & qui mérite d'être connu de Votre Grandeur. Je lui en ferai en peu de mots l'histoire à la fin de ma Lettre.

Je ne dirai rien du Fort de *Knocke*, ni de celui de *Bousingue*, ni de *Warneton*; ce sont des

des Places trop peu importantes pour mériter une longue deſcription.

A trois lieues de la Ville d'Ypres, eſt celle de *Menin*, ſituée ſur la Rivière de Lys. Louïs XIV. aiant obligé l'Eſpagne à lui céder Menin, le fit fortifier en 1685. avec beaucoup de ſoin, mais ſans pouvoir en faire une Place de la force de tant d'autres qu'il avoit fait fortifier. Les connoiſſeurs prétendent que les Ouvrages de cette Place ſont trop petits & trop reſſerrés. Ils y remarquent encore d'autres défauts contraires à la bonne Fortification. Je ne ſai s'ils ont raiſon; mais quoi qu'il en ſoit, le rempart de Menin a environ quinze-cens toiſes de circuit, & eſt flanqué de trois baſtions, d'un demi-baſtion, de deux baſtions plats, d'un ouvrage-à-corne qui fait partie du rempart, & au milieu duquel ſe trouve la Porte de Lille défendue de deux demi-baſtions, d'un autre baſtion obtus, & d'un autre ouvrage à corne irrégulier, au milieu duquel eſt la Porte de Courtrai, flanquée de deux demi-baſtions. Il y a un autre ouvrage à corne qui eſt le ſeul qui ſoit régulier. Les autres Portes ſont défendues par des tenailles, des courtines, & des ravelins. Outre cela on a conſtruit des écluſes, au moyen deſquelles on peut former deux inondations; mais tous ces ouvrages, qui ont beaucoup couté, n'empêchent pas que Menin ne ſoit d'une défenſe médiocre.

La Ville de Furnes eſt ſituée entre Nieuport & Dunquerque, à deux lieues de la première & à quatre de l'autre. Cette Ville eſt petite, mais bien bâtie & aſſez agréable, quoique l'air y ſoit mal ſain. Les François s'en étant ren-

du maîtres, en augmentérent les fortifications, & y tinrent une bonne Garnison après que l'Espagne la leur eut cédée: mais en 1673. Louïs le Grand aiant fait fortifier Berg St. Vinox & Dunquerque avec beaucoup de soin, jugea Furnes inutile, la fit démanteler, & ordonna à la Garnison de se retirer à Dunquerque avec l'Artillerie.

Ce Monarque s'apperçut bientôt de la faute qu'il avoit faite, il s'empara de nouveau de Furnes qu'il prit au cœur de l'hiver, & ordonna de nouvelles fortifications sur de nouveaux plans, & il en auroit fait une des plus formidables Forteresses des Pays-Bas, si la guerre qui vint à se rallumer après la mort de Charles II. Roi d'Espagne, ne l'avoit obligé à discontinuer cette entreprise, pour en employer la dépense ailleurs. On voit encore entre le Canal de Dunquerque & celui de Nieuport l'étendue marquée pour les ouvrages que Louïs vouloit faire construire pour rendre Furnes une puissante Forteresse. Il y a un double fossé & une double contrescarpe, défendus par plusieurs lunettes, demi-lunes & flèches. Le rempart capital de la Place a dix-huit à dixneuf-cens toises de tour, & flanqué de huit bastions, dont deux sont revêtus de maçonnerie. Tous ces ouvrages furent discontinués après la bataille de Ramilli, parce que dès-lors la France prévit qu'elle seroit obligée de céder plusieurs Places à ses Ennemis. En effet elle céda Furnes à l'Empereur, sous la garde des Etats-Généraux qui y entretiennent une bonne Garnison & un Etat Major. Il y a trois Portes à Furnes, celles d'Ypres, de Nieuport, & de Dunquerque. Les deux premières sont ache-

achevées & magnifiques, & font assez juger du dessein qu'on avoit de bien fortifier cette Place. La plupart des Ouvrages sont revêtus de maçonnerie.

Dendermonde est encore une Ville de Flandre, située au confluent de l'Escaut & de la Dender, d'où elle tire son nom, qui signifie *embouchure de la Dender*. Cette dernière rivière traverse la Ville, & va se jetter dans l'Escaut dans l'endroit où le Duc de Parme avoit fait construire une Citadelle qui fut démolie en 1685. Après la prise de Tournai & de plusieurs autres Places, Louïs XIV. marcha contre Dendermonde avec cinquante-mille hommes: mais après quinze jours de tranchée ouverte, les Assiégés aiant lâché les écluses, Louïs fut obligé de lever le siège. Un Général Anglois, le Duc de Harboroug, fut plus heureux que ce Monarque; car après avoir tenu la Place bloquée pendant trois mois, & trouvé le moyen de saigner l'inondation & de faire écouler les eaux, il s'en rendit maître au bout de six jours de tranchée ouverte, en 1706.

Cette Place aiant été cédée à l'Empereur sous la garde des Etats-Généraux, Leurs Hautes Puissances y entretinrent Garnison jusqu'en 1715. qu'il fut convenu par le Traité de Barrière, que la Garnison seroit composée moitié des Troupes Impériales & moitié de celles de la République.

Le rempart de Dendermonde a quatre-mille quatre-cens pas communs de circuit. Le mur capital est élevé sur les anciennes murailles de la Ville, flanquées de rondelles ou tours, de quelques angles saillans & rentrans con-

conftruits fans aucune fymmétrie, lesquels tiennent lieu de baftions. Le mur capital eft entouré d'un foffé rempli d'eau, d'un chemin couvert, & d'un avant-foffé, formé par les inondations. Chaque porte eft défendue par un ravelin, & de diftance en diftance il y a quelques demi-lunes, conftruites de terre. A la portée du canon de la Place, il y a fix redoutes quarrées, revêtues de maçonnerie à deux étages, garnies de creneaux en haut, & entourées d'un chemin couvert paliffadé & d'un avant-foffé. Il y en a trois devant les trois portes de la campagne, à côté des chauffées pavées, qui fervent en même tems de digues pour entretenir les inondations par le moyen des éclufes. De diftance en diftance on a fait des traverfes paliffadées & des barrières. Les trois autres redoutes font fur l'Efcaut au-deffus & au-deffous de la Ville. A la porte de Waes, où l'Efcaut baigne les murs de la Ville, eft le pont fur lequel on traverfe cette rivière, & qui a environ cent pas communs de longueur. Ce pont eft défendu par un ravelin terraffé, entouré d'un foffé d'eau, d'un chemin couvert, d'une Place d'armes & d'un glacis. La principale défenfe de la Fortereffe confifte dans les inondations qu'on peut former tout autour de la Ville par la rivière de Dender & par l'Efcaut, lorfque la marée eft haute. On ne peut approcher de la Ville que par les digues & les chauffées, dont les avenues font défendues par les redoutes dont j'ai parlé.

J'ai promis à Votre Grandeur de lui apprendre qui étoit Janfénius, qui a donné fon nom

à une Secte qu'on ne trouve nulle part, pour les raisons que je dirai après.

CORNEILLE JANSEN ou JANSENIUS nâquit à Acquoi près de Leerdam (le 28. Octobre 1585.) de parens pauvres, mais honnêtes, qui eurent grand soin de son éducation; car lui aiant reconnu du talent pour les Sciences, ils le firent étudier, & l'envoyérent à Utrecht au Collège des Jéronimites, qui enseignoient les Humanités gratis. Il étudia la Philosophie à Louvain sous d'excellens Professeurs. Il fut d'abord grand ami des Derviches de la Compagnie d'*Isa*, parmi lesquels il souhaita même d'entrer; mais en aiant été refusé, contre la parole qu'ils lui avoient donnée, il renonça à ce dessein, & conçut pour eux autant de haine qu'il avoit eu d'amitié. Quoiqu'il se comportât avec eux d'une manière fort retenue, & que la crainte de leur pouvoir l'obligeât à leur témoigner beaucoup de vénération & d'estime, il ne laissoit pas de faire éclater son dépit, lorsqu'il croyoit pouvoir le faire en sureté; mais ses amis aiant apparemment trop parlé, les Derviches lui rendirent un retour de haine aussi dissimulée, mais beaucoup plus dangereuse. Le Pape Sixte *Quint* aiant dans ce tems-là de gros démêlés avec la République de Venise, l'Evêque de Spalate (Antoine de Dominis) écrivit contre le Pontife en faveur des Venitiens. On chargea *Jansénius* de répondre au Livre de l'Evêque; mais il le refusa, & les Derviches saisirent cette occasion pour le décrier auprès du Pape, comme s'il eût été de concert avec l'Auteur.

Il prit le Bonnet de Docteur (en 1619.) avec beau-

beaucoup d'éclat, aiant été le premier qui l'eût reçu après avoir ſoutenu thèſe trois jours de ſuite ſans Préſident.

L'Evêché d'Anvers étant venu à vaquer, & le Marquis d'Aytonne Gouverneur des Pays-Bas ſe laiſſant gouverner par les Compagnons *d Iſa*, Janſénius rechercha leur amitié, & fit tout au monde pour ſe racommoder avec eux ; mais il n'y put réuſſir, & ils firent donner l'Evêché, vaquant par la mort de *Jean Malder*, à *Gaſpard Nemius* qui leur étoit dévoué.

Ils ne ceſſérent depuis de lui rendre de mauvais offices à la Cour de Madrid ; mais leur haine n'empêcha pas qu'il n'obtînt l'Evêché d'Ypres, & voici comment. La France étoit alors liguée avec les Hollandois contre l'Eſpagne. Janſénius compoſa un Livre Latin, ſous le titre de *Mars Gallicus*, pour montrer que l'action la plus indigne d'un Prince Catholique & ſur-tout d'un Roi *Très-Chrétien*, étoit de faire des Ligues avec des Hérétiques. En un mot c'étoit un Libelle écrit avec plus d'art que de ſolidité, & qui valut l'Evêché d'Ypres à ſon Auteur. Le Cardinal Infant frère du Roi d'Eſpagne Philippe IV. crut devoir récompenſer un homme qui avoit rendu un ſi grand ſervice, & lui donna l'Evêché : mais ce Libelle déplut beaucoup à la Cour de France, & ſur-tout au Cardinal de Richelieu Premier-Miniſtre de Louïs, qui s'en vengea dans la ſuite ſur ſa doctrine. Janſénius ne vécut que dix-huit mois après ſon élevation à l'Epiſcopat Il avoit fait un Livre intitulé *Hiſtoire des Pélagiens*. Les *Compagnons* crurent qu'il avoit voulu les dépeindre dans cet Ouvrage, & leur haine n'en fut

fut pas peu augmentée. Un autre Livre de Jansénius intitulé *Augustin*, qui ne fut imprimé qu'après sa mort, donna lieu à la vengeance des ennemis de l'Auteur. Ils le déférérent comme hérétique au Pontife Romain; le Cardinal de Richelieu appuya de tout son crédit la condamnation du Livre, & travailla à faire mettre l'Auteur dans le nombreux Catalogue des Héréſiarques. Ce Livre traitoit des matières de la Grace & de la Prédestination, & prétendoit expliquer la Doctrine d'un Docteur Africain nommé *Augustin*. On en tira cinq propositions qui furent condamnées comme hérétiques. Ceux qui avoient adopté la Doctrine de Jansénius, firent tous leurs efforts pour parer ce coup; mais n'en aiant pu venir à bout, il faloit ou renoncer à la Doctrine de Jansénius, ou déclarer que le Pape pouvoit se tromper en matière de Dogme; ce qui étoit sujet à de grands inconvéniens. Ils choisirent un milieu, disant que le Pape étoit infaillible quant au Droit, mais non pas quant au Fait. C'est-à-dire, qu'il ne peut se tromper en condamnant une erreur, mais qu'il peut se tromper en l'attribuant à tel ou tel homme. Ainsi ils condamnérent les cinq propositions dans le sens qu'on leur donnoit; mais ils soutinrent que ces cinq propositions n'étoient point dans l'Augustin de Jansénius; que par conséquent ce Prélat n'étoit point Hérétique, mais très-Orthodoxe, & que ceux qui tenoient sa doctrine ne méritoient point le titre de Jansénistes, puisqu'ils ne faisoient point une secte à part, & qu'ils condamnoient les cinq propositions. C'est pour cela que j'ai dit que les Jansénistes

sénistes ne se trouvent nulle part. La vérité est pourtant qu'il y a autant de Jansénistes que d'ennemis des *Compagnons*.

Proprement le Jansénisme est une Cabale que le pouvoir excessif du Parti contraire a fait naître. Ce pouvoir est tel que les Compagnons se vantent de gouverner tout le Monde. Leur Général montrant un jour, à Rome, sa cellule à un Seigneur François, lui disoit : *Veda il Signor, di questa camera, di questa camera, io governo non dico Parigi, mà la China; non gia la China, mà tutto il Mondo, senza ché nissuno sapia come si fà.*

Ces deux Partis, ou ces deux Cabales, se haïssent mortellement, se donnent les noms odieux de *Jansénistes* & de *Molinistes*, & se font tout le mal qu'ils peuvent; mais les premiers sont ordinairement accablés sous le poids du crédit de leurs Adversaires. Ce n'est pas qu'ils manquent de courage, & qu'ils ne soient aussi séditieux & aussi brouillons que nuls autres Sectaires; mais ils n'ont pas la force en main, & ont affaire à des gens qui ont la volonté & le pouvoir de leur nuire. Il y a eu de grands hommes parmi eux, aussi recommandables par leur piété que par leur savoir; mais tout leur mérite ne les a pas empêchés d'être les victimes du Parti contraire. Il semble même qu'ils aient été d'autant plus persécutés, qu'ils faisoient plus d'honneur au Parti qu'ils avoient embrassé.

Certainement il semble que le Nazaréisme tire à sa fin; jamais il n'y a eu plus de haines, plus d'animosités, plus de divisions. Ses bornes n'ont jamais été plus resserrées. A peine il

il occupe la plus petite partie du Monde, & dans cet eſpace étroit il eſt diviſé en une infinité de Partis, qui ſe déteſtent mortellement, & qui ne travaillent qu'à ſe ruïner les uns les autres. Peu contens de s'entre-détruire en ce Monde, ils ſe damnent encore dans l'autre. A entendre parler les Catholiques, tous ceux qui ne ſont pas de la Religion du Pape ſont Schiſmatiques, Hérétiques, & par conſéquent damnés. Leurs adverſaires au contraire prétendent que ceux de la Religion du Pape ſont idolâtres, & ne leur font pas un meilleur parti. Les uns & les autres ſont ſi peu d'accord entre eux-mêmes, qu'on peut les ſubdiviſer en une infinité de petites Sectes, qui ſe haïſſent d'auſſi bon cœur que les grandes.

Il y a plus de quinze-cens ans que les Nazaréens diſputent. Leurs démêlés n'ont fait qu'augmenter avec le tems. Plus de dix-mille gros volumes ont été écrits pour débrouiller des matières, qui s'obſcurciſſent à meſure qu'on veut les éclaircir, comme certaines liqueurs qui s'épaiſſiſſent à meſure qu'on les agite. De ces diſputes ſont nées les haines, les guerres, le meurtres, les ravages, qui ont ſignalé le zèle de chaque Parti en divers tems. Les ſujets de ces diſputes ont toujours été des *Myſtères*; c'eſt-à-dire, des choſes qu'on ne conçoit pas; ce qui prouve la folie des Nazaréens; car quoi de plus abſurde que de diſputer ſur ce qu'on ne conçoit pas? Cela prouve auſſi la ſotte vanité de leurs Docteurs, qui ont prétendu & qui prétendent encore tous les jours expliquer, dans leurs gros Volumes, ce qui eſt au-deſſus de leur intelligence, ce qu'ils avouent

être incompréhenſible ; en un mot *les Myſtères*. Il y a plus de douze ſiècles qu'ils diſputent ſur la Prédeſtination, & ils avouent tous qu'il eſt impoſſible à l'eſprit humain d'accorder la Préſcience de Dieu avec la Liberté de l'Homme. Pourquoi donc en diſputer ? Il en eſt de même d'une infinité d'autres queſtions, qui pour être auſſi incompréhenſibles, n'en ſont pas moins agitées parmi eux. Il ſemble que la Religion des Chrétiens étant toute compoſée de myſtères, étoit moins ſuſceptible de diſpute qu'aucune autre, & néanmoins c'eſt tout le contraire. J'ai ſouvent penſé d'où cela pouvoit venir, & voici ce qui m'a paru en être la ſource.

Lorſque les Grecs & les Romains embraſſérent la Religion Chrétienne, il ſe trouva parmi les nouveaux Nazaréens quantité de Philoſophes, qui voulant convertir les Juifs & le peu de Payens qui reſtoient encore, ſe mirent à diſputer avec eux à la manière de Platon & d'Ariſtote, & réduiſirent les myſtères, qui faiſoient le plus de peine aux Juifs & aux Payens, en Syſtêmes Philoſophiques pour les rendre, diſoient-ils, plus clairs & plus familiers. Cette méthode s'introduiſit inſenſiblement & devint générale. Chacun ſe mit à expliquer des choſes inexplicables. On ſe trouva en oppoſition, ſoit par envie, ſoit pour le ſimple plaiſir de contredire. Une diſpute en fit naître mille. Plus on voulut éclaircir, plus on embrouilla la fuſée. On s'échaufa. Les opinions furent d'abord traitées d'erreurs, enſuite d'héréſies. Ceux qui n'étoient que Spectateurs prirent parti ; & lorſque toutes les raiſons furent épuiſées, on en vint aux injures, & puis aux

coups ;

coups; & ce manège dure depuis ſeize Siècles, ſans interruption, & ſans que les Nazaréens paroiſſent raſſaſiés du ſang hérétique, ni être las de ſe haïr & de ſe perſécuter les uns les autres. O la belle choſe à lire que l'hiſtoire de toutes ces diſputes, & celle des fureurs qu'elles ont allumées! Que cela ſeroit curieux pour un Muſulman! Quel ſujet de gloire & de triomphe pour nous, qui ne nous piquons que de pratiquer la charité envers Dieu & envers le Prochain, ſans prétendre ſavoir ce que c'eſt que l'Ame, ſi elle eſt eſprit ou matière, comment elle eſt unie au corps; ſi l'Homme a péché librement ou non; ſi au cas qu'il n'eût pas péché, il ſe ſeroit multiplié ſans l'union des deux Sexes; s'il auroit été immortel ou non; ſi le Meſſie ſeroit venu; & mille autres choſes auſſi aiſées à deviner.

Quoique les facultés de l'ame des Hollandois paroiſſent toutes employées au Commerce & à l'avantage de la Société, il ne faut pas croire que la Hollande ait été exempte de la fureur des diſputes en matière de Religion. Un Docteur nommé Arminius s'aviſa d'attaquer la Doctrine reçue en Hollande ſur la Prédeſtination. La choſe alla ſi loin que cet Etat, encore tout fumant de la guerre qu'il avoit ſoutenue pour ſa Liberté, & occupé à repouſſer les Eſpagnols, penſa devenir le théâtre d'une guerre civile, pour un ſujet ſur lequel le plus éclairé des Apôtres, celui que les Nazaréens appellent l'Apôtre des Gentils, avoue qu'il ne comprend rien. Je ne ſaurois dire ſi les Hollandois pratiquent mieux que les autres Chrétiens les devoirs eſſentiels de la Religion;

mais je puis assurer qu'ils ont moins qu'aucune autre Nation de la Religion de Jésus, cet esprit de dispute & d'altercation. C'est ce que j'ai remarqué moi-même : Et depuis que je suis parmi eux, je ne me souviens pas d'avoir jamais ouï disputer de Religion.

Je m'estimerois heureux si cette Lettre pouvoit amuser Votre Excellence. C'est le but que s'est proposé le plus humble de vos Esclaves.

A Amsterdam le 5. de *Gemadi premier* 1742.

VII. MEMOIRE.

A

L'ETHMADEULET.

SI jamais il y eut un objet digne de l'attention d'un Conquérant, c'est assurément l'Europe. On dit que Timur-Bek avoit dessein de porter ses armes victorieuses dans cette partie du Monde, & que la mort le surprit lorsqu'il faisoit les préparatifs nécessaires pour cette grande entreprise. Il est fort incertain que Timur-Bek ait eu ce dessein, & encore plus s'il auroit réussi : mais je suis persuadé que si notre invincible Schach exécutoit un pareil projet, le succès seroit infaillible. Voici mes raisons. Il est certain que notre Monarque n'a point son pareil en courage, en prudence,

dence, en capacité. Il n'eſt pas moins décidé que rien n'égale la diſcipline & le bel ordre qui règnent dans ſes Armées. Elles ſont compoſées de Soldats braves & aguerris, commandées par des Chefs fidèles & expérimentés. L'idée de leurs ſuccès précédens les anime à de nouveaux exploits. L'argent, ce nerf de la guerre, ne manque pas à notre Auguſte Monarque: & les tréſors qu'il a enlevés à l'Empereur de l'Indouſtan, ſont plus que ſuffiſans pour les fraix de cette guerre, dût-elle durer vingt ans. Enfin les affaires de l'Europe ſont dans la criſe la plus favorable qu'on puiſſe ſouhaiter pour le ſuccès d'une ſi belle entrepriſe. La Ruſſie eſt en guerre avec la Suède; les Allemands ſont armés les uns contre les autres; les Anglois ſe battent avec les Eſpagnols qui viennent d'envahir l'Italie. Il eſt très probable que la France ſera attaquée par l'Angleterre, dès que celle-ci ſe trouvera appuyée de quelques autres Puiſſances qu'elle tâche d'entraîner dans ſes démêlés. En un mot on peut dire que toute l'Europe eſt à la veille d'éprouver les fureurs de la guerre. L'acharnement des Nazaréens à s'entredétruire eſt inconcevable; & certainement les Mahométans ne ſauroient trouver une plus belle occaſion de ſe venger des fureurs des Croiſades.

Si le Schach, à qui rien ne réſiſte, entroit dans le Royaume d'Aſtracan à la tête de cent-mille hommes, il verroit bientôt deux-cens-mille Tartares ſecouer le joug des Ruſſes & ſe joindre à ſes Troupes victorieuſes. Il faudroit d'abord ſe ſaiſir d'Aſtracan pour en faire une

Place d'armes, & aſſurer la communication avec la Perſe. De-là juſqu'à Pétersbourg, il n'y a pas une Fortereſſe qui vaille la peine. La Ruſſie occupée contre les Suédois, & dans les commencemens d'un Gouvernement mal affermi, ne ſeroit pas en état de nous oppoſer vingt-mille hommes de bonnes Troupes. Nous n'avons rien à craindre de nos Voiſins: le Mogol n'eſt pas en état de nous nuire, & les Fils de notre Auguſte Monarque ſauroient bien contenir les mal-intentionnés qui peuvent ſe trouver dans le Royaume.

J'avoue, que pour rendre cette entrepriſe d'autant plus ſure, il ſeroit néceſſaire d'y faire entrer la Porte Ottomanne. La choſe n'eſt pas difficile : elle eſt autant intéreſſée que nous à ſubjuguer les Ennemis héréditaires de l'Apôtre de Dieu & des Vrais-croyans, & de les mettre hors d'état de renouveller le fanatiſme de leurs Croiſades. On pourroit donc promettre aux Turcs l'Italie & la Hongrie ; moyennant qu'ils agiſſent avec deux-cens-mille hommes, une Flotte ſur la Méditerranée de cinquante à ſoixante vaiſſeaux de guerre, & une Eſcadre de la même force ſur la Mer noire contre les Ruſſes, que la Porte feroit en même tems attaquer par les Tartares Nogais & par ceux de la Crimée. Les Maures mettroient auſſi une Eſcadre en mer avec des Troupes de débarquement qu'ils tranſporteroient en Eſpagne, où ils pourroient aiſément recouvrer les Royaumes de Grenade, d'Andalouſie & de Murcie, & ſubjuguer même toute l'Eſpagne, dépourvue comme elle

eſt

est de toute défense, par l'envoi qu'elle a fait de ses Troupes en Italie.

Le Schach auroit pour sa part tout l'Empire Moscovite, l'Allemagne, & pourroit se rendre la Hollande, l'Angleterre & la France tributaires. Ces trois Païs seroient plus difficiles à conquérir que les autres. La Hollande est défendue par de bonnes Forteresses, & la France l'est bien davantage. Quant à l'Angleterre, elle n'a point de Forteresse; mais elle a des Armées navales en si grand nombre, qu'il seroit impossible de lui en opposer de si fortes.

Cependant notre invincible Schach se verroit l'Arbitre de l'Europe & des différends des Nazaréens. Il ne lui seroit pas difficile de les forcer à s'accommoder & à finir la guerre qu'ils se font; & par rapport à la Religion, le meilleur moyen de les mettre d'accord sur ce point, seroit d'abolir ces Ecoles où les Nazaréens sont dressés à la dispute, comme on dressoit autrefois les Athlètes & les Gladiateurs; peut-être qu'avec le tems cet esprit de haine & de division qui les posséde, ce panchant scandaleux que tous leurs Docteurs ont pour ce qu'ils appellent *polémique*, cesseroient; & examinant, avec des yeux moins prévenus, la Doctrine de l'Apôtre de Dieu, l'unité, ou le commun accord de tous les Fidèles sur chaque point de cette Doctrine, tant à l'égard du sens, que par rapport à la pratique, il est à présumer qu'ils se rendroient à des preuves si convaincantes. On pourroit joindre à cette démonstration Mathématique les moyens que la prudence dicte, sans néanmoins avoir recours

à tous ceux que l'exemple des Nazaréens autorise.

J'ose me persuader que jamais plan ne fut plus digne du Héros de l'Asie: & si les Européens se sont autrefois vantés d'avoir conquis la Perse & l'Orient, le tems est venu où la Perse pourra se vanter d'avoir conquis l'Europe. Mais, pour mieux faire sentir à Votre Altesse la facilité de cette entreprise je vais lui tracer un tableau fidèle & abrégé des troubles qui agitent cette dernière partie du Monde; & cependant, pour mieux entrer dans l'intelligence de ce que je vais dire, il sera nécessaire de jetter les yeux sur la Carte très-exacte de l'Europe que vous a envoyé le plus humble de vos Esclaves.

Je parlerai dans une autre occasion de l'origine & des progrès de la guerre que les Anglois font aux Espagnols. Je me contenterai de prouver ici, que cette guerre est la source de tous les maux qui déchirent présentement l'Europe.

On a accusé autrefois la Maison d'Autriche, & on accuse à présent celle de Bourbon, de viser à la Monarchie universelle. Je ne sai pas trop bien ce que les Européens entendent par Monarchie universelle, & je crois qu'ils ne le savent pas trop bien eux-mêmes. Car s'ils entendent par-là la conquête de toute l'Europe, c'est une idée absurde, puisqu'il est très-sûr qu'un pareil dessein ne peut être exécuté par une Puissance Européenne, contre qui toutes les autres sont en garde; mais par une Puissance étrangère, qui profitant des divisions des Européens peut les subjuguer, comme

les Turcs ont ſubjugué les Grecs à la faveur de leurs diviſions domeſtiques.

Il eſt ſi vrai que les Européens ne ſont en garde que contre eux-mêmes, que quand la France attaque la Maiſon d'Autriche, on voit auſſi-tôt les Anglois & les Hollandois ſacrifier leurs Tréſors, leurs Troupes, & leurs Flottes pour ſoutenir celle-ci contre celle-là; au-lieu que quand c'eſt le Turc qui l'attaque, ils ne lui donnent pas le moindre ſecours, & lui offrent tout au plus leur médiation.

Si l'ambition de la France étoit telle qu'on veut ſe la figurer en certains Païs, elle avoit une belle occaſion de la ſatisfaire, lorſque l'Empereur étoit enveloppé dans cette funeſte guerre avec les Turcs en 1737. La France avoit deux-cens-mille hommes ſur pié. Les Rois d'Eſpagne & de Sardaigne étoient mécontens de la paix, & ne demandoient pas mieux que de recommencer la guerre. Qui ſe ſeroit oppoſé aux conquêtes de la France? La Hollande? qui avoit à peine quarante-mille hommes; l'Angleterre? qui n'en avoit pas vingt-mille; l'Empire? qui étoit obligé de fournir des contingens à l'Empereur, & dont pluſieurs Electeurs étoient ou Alliés de la France ou dans ſes intérêts. C'eſt donc une chimère que cette Monarchie univerſelle; mais une chimère dont l'Angleterre s'eſt ſervi pour parvenir elle-même à une eſpèce de Monarchie univerſelle beaucoup plus réelle, quoique moins propre à frapper les eſprits vulgaires.

Cette Monarchie univerſelle, c'eſt le Commerce des autres Nations, que l'Angleterre a preſqu'englouti; c'eſt l'Empire de la Mer

qu'elle s'arroge, & qu'on n'ose plus lui disputer. Elle a su fixer l'attention de ses Voisins sur une chimère, & leur dérober les mesures qu'elle prenoit pour parvenir à une réalité. Dans la guerre de la Succession d'Espagne, l'Angleterre seule a profité. La Hollande, après des efforts immenses, s'est trouvée épuisée, & affoiblie sur terre & sur mer; & cette Puissance qui fit tête autrefois aux forces réunies de la France & de l'Angleterre sur ce dernier élément, pourroit à peine mettre présentement en mer la quatrième partie des forces de l'Angleterre.

L'aquisition de Port-Mahon & de Gibraltar rend les Anglois maîtres de la Navigation, tant sur l'Océan que sur la Méditerranée. Elle gêne l'Espagne & la France, met les côtes d'Italie à la discrétion des Anglois; & si jamais les Hollandois se brouilloient avec eux, il est évident que les Anglois pourroient beaucoup incommoder le Commerce des Indes, & causer aux Hollandois des pertes irréparables. Pour mieux comprendre la politique des Anglois, il faut remarquer que quand même, par impossible, la France s'empareroit de la Flandre, de l'Italie & de l'Allemagne, elle n'en seroit pas plus redoutable aux Anglois. Ils n'ont pas peur qu'elle fasse la conquête de leur Ile; il faudroit pour cela des forces maritimes supérieures aux leurs, & toutes les aquisitions que la France peut faire sur terre, ne lui donneront pas une fregate de plus. Il est donc clair que les Anglois ne cherchent qu'à engager leurs bons Amis à donner toute leur attention à ce qui se passe sur terre, afin de

leur

leur dérober ce qui se passe sur mer, & de les mettre hors d'état de traverser les mesures qu'ils prennent pour étendre les branches de leur Commerce, de leur Navigation, & parvenir à la Monarchie universelle de cet Elément. Cette Politique leur a si bien réussi, qu'on peut effectivement les regarder comme les Maitres de la Mer, aussi bien que du Commerce des autres Nations, lequel ils peuvent détruire & anéantir quand ils voudront.

L'Espagne a fait de vains efforts pour rentrer en possession de Gibraltar & de Port-Mahon. Elle a mieux réussi à interrompre le commerce clandestin que les Anglois faisoient en Amérique. Cette Nation qui se croit tout permis, & qui se croit encore plus puissante qu'elle ne l'est en effet, trouva fort mauvais que les Espagnols voulussent la gêner, & l'empêcher de faire la contrebande; elle demanda la guerre d'une manière qui engagea le Roi & son Ministère à la déclarer, de peur d'une révolte générale, tant les Esprits étoient échauffés.

Après cette démarche on ne parla pas de moins que de chasser les Espagnols de l'Amérique. Chaque Anglois se forgeoit des idées de conquêtes plus ou moins vastes, selon que les tempéramens étoient plus ou moins romanesques.

Je dirai dans un autre Mémoire les extravagances où la Populace Angloise se livra à la nouvelle de la prise de Carthagène; nouvelle qui se trouva fausse, & qui tourna la joie en fureur & en désespoir, lorsqu'on sut les pertes réelles & très-considérables qu'on avoit

faites, au-lieu des conquêtes dont on s'étoit bercé.

Cependant la France alliée de l'Espagne, & intéressée à la conservation de l'Amérique, avoit envoyé une forte Escadre dans ce Païs-là, pour le mettre à couvert des entreprises des Anglois. Cette Escadre après avoir pourvu à la sureté des lieux les plus exposés, s'en retournoit en France lorsqu'elle fut attaquée par les Anglois, qui aiant laissé passer les plus gros Vaisseaux, se jettérent au nombre de six Vaisseaux de guerre sur deux Vaisseaux François & une Fregate dont le Capitaine fut tué dès la première bordée. Les Anglois aiant reconnu à la résistance de ces Navires qu'ils n'en auroient pas si bon marché qu'ils avoient cru, envoyérent faire des excuses au Commandant, disant qu'ils les avoient pris pour Espagnols. On se moqua d'une raison si frivole, & les Anglois de leur côté ne se mirent pas fort en peine de donner satisfaction à la France pour l'insulte faite à son Pavillon. Quelques autres avantures de cette espèce, firent assez connoître que les Anglois regardoient la France comme un Ennemi secret, toujours prêt à traverser leurs desseins, & à soutenir l'Espagne.

Ils n'avoient pas tort. La France favorisoit l'Espagne, & l'auroit même secourue ouvertement de toutes ses forces, si le Cardinal de Fleuri, qu'un âge très-avancé rendoit un peu timide, n'avoit appréhendé d'occasionner une guerre universelle.

En effet les Anglois négocioient à Vienne pour engager l'Empereur à rompre avec la

Maison de Bourbon. Ils lui offroient leurs Flottes pour le remettre en possession des Royaumes de Naples & de Sicile, & leur bourse pour l'entretien d'une Armée formidable. On ne sait jusqu'où cette affaire auroit été poussée, si l'Empereur avoit vécu; mais sa mort arrivée sur ces entrefaites, dérangea les projets des Anglois. Ils ne discontinuérent pourtant pas d'insulter la France & de la menacer, pour l'engager à leur déclarer la guerre, espérant qu'en ce cas les Hollandois partageroient leur querelle, en vertu des Alliances défensives qu'ils ont avec eux. Ils ne réussirent pas dans leur dessein. La France soufrit patiemment leurs algarades, & se contenta de prendre ses précautions. Comme les Anglois paroissoient sur-tout avoir des desseins sur Dunquerque, & que cette Ville étoit dénuée de défense, au point que la prise pouvoit en être facilement brusquée par quelques Vaisseaux de guerre, la Cour de France y envoya des Ingénieurs & des Troupes qui élevérent une espèce de chaussée dans la mer, défendue de quelques Batteries de Canon, dont le feu pouvoit incommoder les Vaisseaux qui auroient voulu approcher de la Place. Cette précaution, toute simple qu'elle étoit, fournit un prétexte aux Anglois d'étourdir toute l'Europe de leurs plaintes. Ils publiérent que les François violoient le Traité d'Utrecht, & n'oubliérent rien pour réveiller la jalousie des Puissances intéressées à l'observation de ce Traité, ou qui en étoient garantes. Outre cette vue, les Anglois en avoient une autre dans le bruit qu'ils

 fai-

faisoient à ce sujet ; c'étoit de rendre les François odieux aux autres Peuples, & de les faire passer pour des violateurs des Traités les plus solennels.

Il y eut assez de gens disposés à croire toutes ces histoires. De toutes les Nations de l'Europe, il n'y en a pas de plus enviée que la Françoise. Ses Voisins se vengent des avantages qu'elle a sur eux par de froides & insipides satyres & par des calomnies grossières, qu'elle méprise avec beaucoup de raison & de jugement.

Cependant le bruit des prétendues Fortifications de Dunquerque se répandoit de tous côtés, & chacun y ajoutoit un peu du sien. A force de grossir les objets, on vint à bout de se persuader & de persuader aux autres que les François faisoient de cette Ville une des plus formidables Places de l'Europe. Les Anglois craignirent que cette affaire, dont ils n'avoient d'abord fait qu'un épouvantail, ne fût en effet quelque chose de plus. Depuis le Traité d'Utrecht, ils avoient tenu à Dunquerque une manière d'Espion sous le nom de Consul. Cet Homme étoit chargé de veiller à ce que les Fortifications de la Ville ne fussent point rétablies non plus que le Port, dont les Anglois avoient obtenu la démolition par le Traité en question.

C'étoit une chose assez mortifiante pour une Puissance comme la France, de soufrir dans une de ses Villes un Espion accrédité & préposé pour contrôler ses démarches ; néanmoins elle le soufroit ; mais l'imprudence de cet homme fournit l'occasion de le renvoyer.

Le

Le Ministère Anglois, frappé des bruits qui couroient au sujet des travaux des François à Dunquerque, écrivit à ce Consul, & lui ordonna de mander exactement si tout ce qu'on en disoit étoit vrai. Le Consul, sans rien examiner, & croyant se faire valoir, confirma non seulement tous ces bruits, mais il enchérit encore, & exagéra plus que personne les prétendues Fortifications. Là-dessus les plaintes & les cris des Anglois recommencérent avec plus de force & d'emportement que jamais. La Cour de France apprit bientôt d'où partoit le coup; & elle envoya au Général, qui commandoit les Troupes destinées à la défense de Dunquerque, des ordres en vertu desquels il invita le Consul Anglois à une partie de promenade; & chemin faisant, il affecta de lui faire remarquer la digue, & les batteries qu'on n'avoit pu se dispenser de faire pour mettre la Ville à l'abri d'une première insulte, & qui ne pouvoient que très-improprement être appellées des Fortifications. La promenade finie, le Général (c'étoit, si je ne me trompe, le Bacha Givri) lui demanda ce qu'il pensoit de tout cela, & s'il croyoit que la Cour de Londres pût raisonnablement prendre quelque ombrage d'une précaution aussi simple que celle-là. Le Consul convint qu'il n'y avoit pas d'apparence, & qu'une chaussée munie de quelques canons, ne pouvoit point être regardée comme un rétablissement du Port, ni des Fortifications de Dunquerque.

„ Vous voyez donc, repliqua le Général „ François, que vous êtes un brouillon & un

„ boute-feu. Le Roi m'ordonne de vous dire
„ que vous ayez à sortir dans vingt-quatre
„ heures de Dunquerque, & dans trois jours
„ des Terres de sa domination". Et en achevant ces mots il lui tourna brusquement le dos, & le laissa dans l'embarras d'un homme qui n'a rien de bon à repliquer. Cela se passa en 1740.

Après la mort de l'Empereur, son Auguste Héritière parut si engagée avec l'Angleterre, que c'étoit une nécessité à la France de prendre le parti contraire, quand même elle n'auroit pas eu d'autre raison de le faire. La France est devenue une Nation commerçante. En faut-il davantage pour la mettre en opposition avec l'Angleterre? Les Anglois croient que comme il ne peut y avoir deux Soleils pour éclairer le Monde, sans un desordre manifeste dans la Nature, de-même deux Nations ne peuvent faire le Commerce de l'Europe, sans une diminution sensible des profits de l'une & de l'autre; & ils ne sont pas d'avis de partager les leurs avec personne. De-là la guerre qu'ils font depuis six ans aux Espagnols; de-là celles qu'ils ont faites aux Hollandois sous Cromwel & sous Charles II. & les chicanes qu'ils leur font tous les jours en Angleterre, où ils ne les traitent pas mieux que les François.

Il est donc évident que la guerre que l'Angleterre a déclarée à l'Espagne, est la source de celle où tant d'autres Puissances de l'Europe se trouvent actuellement engagées.

La France n'a pas eu de peine à comprendre la jalousie & les ombrages que ses liaisons

avec l'Eſpagne donnoient aux Anglois, ni l'envie qu'ils ont contre ſon Commerce & ſa Puiſſance, ni leur deſir extrême de ruïner l'un & l'autre. Toutes leurs démarches ont été ſi peu équivoques, qu'il auroit falu être aveugle pour ne pas voir quel en étoit le but. Or ces deux Puiſſances étant en ſituation de donner le branle au reſte de l'Europe, elles ont engagé dans leurs démêlés les Princes qui ſe font la guerre, ſoit en leur fourniſſant des Sommes conſidérables & des Troupes, ſoit en favoriſant leurs diverſes prétentions.

Si l'Angleterre & la France euſſent été unies, perſonne n'auroit branlé; mais je crois qu'il ſera auſſi facile d'unir l'eau avec le feu.

La Régente de Ruſſie attachée à la Reine de Hongrie par les liens du Sang & de l'Amitié, témoignoit être diſpoſée à la ſecourir de toutes les forces de l'Empire Ruſſe. La France jugea qu'il lui faloit donner de l'occupation, & ne contribua pas peu à engager les Suédois à lui déclarer la guerre. Cette guerre n'a pas été heureuſe; les Ruſſes ont battu les Suédois en Finlande; mais ils out été redevables de leur victoire à la ſupériorité de leurs forces, & à l'impéritie des Généraux Suédois: car à l'égard des Troupes Suédoiſes, on ne peut leur refuſer la louange d'avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'une des plus braves Nations de l'Europe.

La France voyant la Suède prête à ſuccomber, & la Régente de Ruſſie en état de leur preſcrire des loix, a cru devoir ſoutenir une Nation qu'elle avoit jettée dans l'embarras, & prévenir les ſuites d'une paix précipitée, qui

auroit attiré en Allemagne toutes les forces qu'on employoit contre les Suédois. Elle ne pouvoit attaquer la Régente, l'éloignement & d'autres circonſtances ne lui permettoient pas la voie de la guerre. Elle a eu recours à d'autres moyens. J'en parlerai plus au long dans un autre Mémoire. Je vais raconter maintenant ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable en Allemagne.

Le Roi de Pruſſe après la bataille de Molwitz n'a pas eu de peine à s'emparer des principales Places du Duché de Siléſie. Elles étoient ſans défenſe. Du vivant de l'Empereur, on craignoit ſi peu pour cette Province, qu'à peine y avoit-il des Garniſons dans les poſtes fortifiés. Ces Garniſons étoient foibles, les magazins dépourvus de tout, & les fortifications ruïnées.

La Reine de Hongrie ne s'étoit point attendue à l'invaſion des Pruſſiens, & quand Elle l'auroit prévue, Elle n'auroit pas eu le tems d'y apporter les remèdes convenables. Ses Troupes étoient éloignées de cette Province ; elles n'étoient pas encore bien remiſes des pertes qu'elles avoient ſouffertes dans la dernière guerre de Hongrie. Ses finances étoient dans un épuiſement extrême. En un mot tout concouroit à favoriſer cette invaſion. Mais comme le Roi de Pruſſe prévoyoit bien que tôt ou tard les forces de la Reine ſe réuniroient, & s'augmenteroient à la faveur des ſecours d'argent qu'Elle avoit lieu d'eſpérer des Anglois & des Hollandois, & qu'alors il lui ſeroit difficile de réſiſter à la puiſſance de l'Héritière de tant

de

de vaſtes Etats, il crut devoir la diſpoſer à lui céder à l'amiable les trois Principautés ſur leſquelles il formoit des prétentions. Il offrit dès ſon entrée en Siléſie de conclure une alliance défenſive avec la Reine, & d'employer même toutes ſes forces pour procurer la Couronne Impériale au Grand-Duc ſon Epoux, pourvu qu'on lui cédât de bonne grace les trois Principautés en queſtion.

La Reine ne voulut point entendre parler de cet accommodement. Elle allégua que ſes Ancêtres avoient ſatisfait aux prétentions de la Maiſon de Brandebourg, & que par conſéquent le Roi de Pruſſe n'étoit point fondé à les renouveller. Ce fut alors que ce Prince prit des engagemens avec l'Electeur de Bavière, qui étoit appuyé des forces de la France.

Après la bataille de Molwitz, la priſe de Breslau & de diverſes autres Places de la Siléſie, la Reine de Hongrie ſe radoucit, & permit au Général Neiperg d'entamer une négociation avec le Roi de Pruſſe. Ce Monarque ne refuſa pas d'entrer en conférence avec le Général Autrichien. On dit qu'il offrit de joindre ſes Troupes à celles de la Reine pour tomber ſur les François & les Bavarois ſes Alliés qui étoient entrés en Bohème, ſi cette Princeſſe vouloit lui céder toute la Siléſie & le Comté de Glatz.

Ses conditions parurent ſi dures que la négociation fut rompue, & qu'il ne fut plus queſtion que de guerre. La Reine de Hongrie ne penſa plus qu'à ſe défendre le mieux qu'il lui ſeroit poſſible, & le Roi de Pruſſe

qu'à

qu'à favoriser autant qu'il pourroit les Ennemis de cette Princesse.

Cependant les François au nombre de plus de quatre-vingt-mille hommes étoient entrés en Allemagne, divisés en deux Corps, dont le plus considérable s'étoit rendu en Bavière, & avoit été grossi des Troupes de l'Electeur de ce nom au nombre de quinze à dix-huit-mille hommes. Le Roi de France avoit donné à cet Electeur le pouvoir d'employer ces Troupes à tout ce qu'il jugeroit de son service, & avoit commandé à tous les Chefs de lui obéir.

L'autre Corps, qui étoit d'environ trente-cinq-mille hommes sous les ordres du Maréchal de Maillebois, s'étoit venu poster aux environs de l'Electorat d'Hannovre, dont le Souverain assembloit une Armée pour secourir la Reine de Hongrie. L'approche de l'Armée Françoise, & le voisinage d'un Corps considérable de Troupes Prussiennes, donnérent à penser au Roi d'Angleterre, qui craignant pour son Electorat, se hâta de signer la neutralité qu'on lui offroit.

Un habile Politique Espagnol prévoyant que ce Traité de neutralité ne seroit observé qu'autant que le danger seroit présent, prétendoit qu'on auroit dû forcer le Roi d'Angleterre à quelque chose de plus, & que puisque sa Personne & son Electorat étoient à la discrétion des François, on auroit dû exiger des Otages, & même quelques Places de son Electorat, pour être sûr qu'il ne se mêleroit point des affaires de la Reine de Hongrie, & ne lui donneroit aucun secours. C'eût été un

coup

coup de partie si on eût fait cela, mais le Cardinal de Fleuri craignoit de se rendre odieux. Il gardoit des ménagemens dont les Anglois ne se seroient pas piqués, s'ils avoient eu le Roi de France en leur disposition; puisque dans la guerre pour la Succession d'Espagne, ils envoyérent des soldats déguisés en France pour enlever le Dauphin sur le chemin de Paris à Versailles; & ce ne fut que par le plus grand hazard du monde, que ce Prince évita les embuches qu'ils lui avoient tendues.

Pendant que l'Armée de Maillebois bloquoit, pour ainsi dire, l'Electorat d'Hannovre, l'Electeur de Bavière faisoit des progrès surprenans dans la Haute-Autriche, où il avoit pris Lintz & divers autres endroits après s'être assuré de Passau. Lorsque Son Altesse Electorale eut été jointe par les Troupes Françoises, elle se trouva à la tête de soixante-mille hommes, & s'avança jusqu'à Saint Poelten, qui n'est qu'à une journée & demie de Vienne. On crut que ce Prince iroit attaquer cette Capitale, où la terreur étoit grande. Toute la Cour en étoit sortie avec les meubles les plus précieux; & si l'Electeur se fût présenté avec de si grandes forces & une bonne Artillerie, peut-être se seroit-il rendu maître de cette importante Place, quoique la saison fût alors fort avancée. Vienne n'avoit pour toute Garnison qu'un seul Bataillon de Troupes règlées, avec les Bourgeois & les Etudians qui ne sont pas des gens fort redoutables à des Troupes aguerries. Ses fortifications étoient

dans

dans un état pitoyable. Il y avoit disette de vivres & de munitions. Le succès dépendoit de la diligence, & malgré les Lettres-patentes par lesquelles le Roi de France nommoit l'Electeur son Lieutenant-Général en Allemagne & représentant sa personne dans ses Armées, il est néanmoins certain qu'il ne pouvoit disposer à son gré des Troupes qu'on avoit envoyées à son secours; & que pour le plan des entreprises, il étoit obligé de se concerter avec la Cour de France, & d'attendre les résolutions du Roi, ou plutôt du Ministre qui gouvernoit cette puissante Monarchie. Tout cela étoit sujet à des longueurs, fort propres à ruïner les plus beaux projets.

Il est certain que la prise de Vienne portoit un coup mortel à l'Héritière de Charles VI. puisqu'après cette conquête l'Electeur n'avoit qu'à rabattre sur la Moravie & la Bohème pour s'emparer de ces deux Provinces, où l'Armée de Neiperg ne l'auroit à coup sûr pas attendu. Il n'auroit même pas eu besoin de revenir avec toutes ses forces, il n'avoit qu'à détacher vingt-mille hommes, qui se joignant aux Saxons auroient fait la conquête de la Bohème, tandisque les Prussiens seroient entrés en Moravie: Et cependant l'Electeur, avec le gros de son Armée, auroit pu pénétrer en Hongrie & s'y fortifier durant l'hiver pour empêcher les Hongrois de venir grossir les Armées de la Reine dans l'Empire. Enfin il est certain qne la prise de Vienne étoit ce que l'Electeur de Bavière pouvoit faire de plus avantageux; mais c'étoit une entreprise qu'il

fa-

faloit brusquer, & peut-être auroit-il rencontré plus de difficulté qu'il ne paroissoit alors y en avoir. Il ne laissa pourtant pas d'y penser. La facilité qu'il avoit eu à s'emparer de la Haute-Autriche, le flatoit d'un pareil succès dans l'Autriche inférieure. La foiblesse de la Garnison de Vienne, le mauvais état de ses fortifications, la terreur dont les Habitans paroissoient saisis, le défaut des choses les plus nécessaires à soutenir une attaque imprévue; tout cela convioit Son Altesse Electorale à une entreprise qui décidoit du succès de la guerre, & qui, quand même elle auroit manqué, n'auroit pas empêché les desseins que Son Altesse Electorale avoit sur la Bohème, supposé que les Prussiens & les Saxons eussent voulu tenir en échec l'Armée de Neiperg.

Mais soit que le Cardinal de Fleuri ne se fiât que médiocrement à ces Alliés, soit qu'il ne voulût pas pousser la Reine d'Hongrie à bout, & qu'il espérât d'amener cette Princesse à un accommodement, il ne voulut jamais entendre à cette entreprise, quoique l'Electeur de Bavière la proposât comme le plus court & le plus sûr moyen de déconcerter la Cour de Vienne.

Le Cardinal plus politique que guerrier, ne se fioit qu'aux négociations. Il regardoit la guerre comme une voie incertaine, douteuse, & sujette à des changemens journaliers. Il estimoit que quand on étoit parvenu, par la voie des armes, à jetter son Ennemi dans l'embarras, il faloit avoir recours à la négociation, & offrir les moyens de sortir

tir de cet embarras par des arrangemens, en quoi son esprit étoit extrêmement fécond. Cette maxime étoit fondée sur l'expérience du sort journalier des armes.

La Cour de Vienne, qui connoissoit assez la façon de penser de ce Ministre, l'amusoit par un feint desir de s'accommoder.

Le Ministre que le Grand-Duc avoit à Paris, contribuoit sans le savoir à tromper le Cardinal. Il l'assuroit de la part de son Maître, qu'après la neutralité de l'Electeur d'Hannovre, Sa Majesté Hongroise n'aiant plus de secours à espérer en Allemagne, & n'étant pas assurée de ceux des Anglois & des Hollandois, se voyant d'ailleurs attaquée par tant d'Ennemis redoutables dans le cœur de ses Etats, Elle comprenoit fort bien que le seul moyen de sauver quelque partie de la succession du feu Empereur, étoit de se prêter à y entendre, pourvu qu'on lui offrît des conditions raisonnables & compatibles avec sa gloire. On donnoit à Vienne les mêmes assurances au Résident de France qui y étoit encore. Mais les mêmes raisons que le Cardinal de Fleuri avoit de ne pas abuser de l'avantage des armes, & de proposer des accommodemens, engageoient la Cour de Vienne à n'en accepter aucun, espérant que la Fortune, toujours légère, se lasseroit de favoriser ses Ennemis, & que quelque revers inopiné changeroit la face des affaires. Le Cardinal, que l'âge rendoit aussi crédule qu'incapable de vigueur & de résolution, proposoit divers moyens d'accommodement, dont la discussion faisoit toujours gagner du tems aux

Au-

Autrichiens. Il fut la dupe de la Cour de Vienne, & il n'eut jamais la hardiesse d'empêcher le Roi d'Angleterre de sortir de son Electorat pour retourner dans son Royaume, quoique cela fût fort aisé, eu égard à la position de l'Armée du Maréchal de Maillebois, & qu'il ne pût en arriver pis que ce qui est arrivé. Mais ce ne sont pas-là les seules fautes que le Cardinal ait faites dans le cours de ces affaires. J'en remarquerai quelques autres avant de finir ce Mémoire.

L'Electeur de Bavière ne pouvant exécuter ses desseins sur Vienne, tourna vers la Bohème, & conjointement avec les Saxons il se rendit maître de Prague, où il fut couronné Roi de Bohème. De-là il se rendit à Francfort, où il fut élu & couronné Empereur. Mais comme il n'y a point de prospérité sans mélange d'adversité, le nouvel Empereur apprit, le jour même de son Couronnement, que les Autrichiens avoient non seulement chassé ses Troupes de la Haute-Autriche, mais étoient même entrés dans son Electorat, où ils mettoient tout à feu & à sang.

Cela ne seroit sans doute pas arrivé si l'Electeur eût été maître de Vienne. Mais sa marche vers Prague aiant donné aux Généraux de la Reine le tems de respirer, ils tirérent toutes les Troupes réglées qui étoient en Hongrie en garnison, y joignirent un Corps de Milices Hongroises, & avec ces forces qui n'alloient pas au-delà de dix-huit-mille hommes, ils reprirent Lintz, en chassérent la Garnison forte de dix-mille hommes, recouvrérent tous les autres postes de la Haute-

te-Autriche, & s'emparérent de la Bavière. A-la-vérité le Roi de Prusse & les Saxons étoient entrés dans la Moravie, & menaçoient même la Hongrie. Mais le Prince Charles & le Maréchal Königseg aiant pris le commandement de l'Armée de Neiperg, grossie de divers renforts, obligérent le Roi de Prusse à rebrousser & à regagner la Bohème. Ils lui livrérent même bataille près de Czaslau, où ils furent repoussés.

Peu de jours après cette action, le Roi de Prusse eut avis que ces Ministres & ceux d'Angleterre avoient signé la Paix à Breslau.

Ce Monarque étoit bien informé que le Cardinal de Fleuri travailloit à pacifier l'Allemagne par des arrangemens plus avantageux à l'Electeur de Bavière qu'à Sa Majesté; & il n'étoit pas surprenant que le Ministre François contribuât plutôt à l'agrandissement d'un Allié dont la France étoit sûre, qu'à celui d'un Prince qui ne tenoit à elle que par la conjoncture des affaires. L'Electeur de Bavière revêtu de la Dignité Impériale, & attaché à la France par des liens très-forts, étoit un objet qui attiroit l'attention du Cardinal; aulieu que le Roi de Prusse n'agissant dans cette guerre que pour ses vues particulières, & aiant même donné de grands soupçons à la France par ses conférences avec le Comte de Neiperg, & par l'inaction où il resta durant quelque tems, ne pouvoit s'attendre qu'à une portion médiocre dans cet arrangement général à quoi le Cardinal travailloit. Mais la même raison qui portoit ce Ministre à préférer l'avantage du nouvel Empereur à celui du

du Roi de Pruſſe, engageoit le Roi d'Angleterre à favoriſer ce dernier. Les François avoient fait la faute de laiſſer ſortir Sa Majeſté Britannique de ſon Electorat pour retourner dans ſon Royaume. Là, il concerta avec ſon Parlement les meſures les plus propres à défendre la Pragmatique Sanction, & à ſoutenir la Reine d'Hongrie accablée de tant d'Ennemis. On commença par lui faire toucher de grandes ſommes au moyen deſquelles elle empêcha ſes Troupes de ſe débander, & trouva même le ſecret de les augmenter conſidérablement, ce qui mit ſes Généraux en état de recouvrer la Haute-Autriche & d'envahir la Bavière. On tranſporta vingt-quatre-mille hommes de Troupes Angloiſes dans les Pays-Bas, auxquelles ſe joignirent douze à quinze-mille Autrichiens, & cette Armée menaçoit la France d'une invaſion de ce côté-là; mais cette Couronne ne s'en mit pas beaucoup en peine, aiant encore aſſez de Troupes pour défendre ſes frontières. Quelques efforts que la Cour de Londres fit pour ſauver les Etats de la Reine d'Hongrie, elle ſentoit bien que la choſe étoit impoſſible tant que les Ennemis de cette Princeſſe ſeroient en ſi grand nombre, & que le ſeul moyen de ſortir d'embarras étoit de ſacrifier quelque choſe pour rompre une partie qui paroiſſoit aſſez mal liée. On n'avoit garde de penſer à l'Electeur de Bavière. Ses liaiſons avec la Maiſon de Bourbon le rendoient ſuſpect & même odieux aux Anglois: on ne penſa donc qu'à détacher le Roi de Pruſſe, & on y réuſſit;

réussit ; mais il en couta cher à la Reine d'Hongrie, qui sacrifia dans cette occasion la meilleure Province de ses Etats héréditaires. La Paix du Roi de Prusse entraîna celle du Roi de Pologne, & les François réduits à vingt-cinq ou vingt-six-mille hommes, se trouvérent seuls chargés de la défense de la Bohème contre toutes les forces de la Reine.

Le Cardinal auroit pu encore remédier à tout cela, s'il s'étoit mieux entendu avec l'Espagne, & qu'il eût plus ménagé le Roi de Sardaigne : mais pour ne pas engager la France dans une guerre ouverte avec l'Angleterre, il n'appuya point les Espagnols en Italie, & ne se mit pas en peine de gagner le Roi de Sardaigne, de peur d'agrandir un Prince trop voisin de la France. Une autre faute capitale qu'il fit, fut d'avoir tellement compté sur la ruïne de la Reine de Hongrie à cause du grand nombre d'Ennemis qu'il voyoit prêts à fondre sur ses Etats, qu'il ne fit aucune augmentation dans les forces du Roi son Maître, & qu'il entreprit cette grande affaire avec les seules Troupes que la France avoit eues sur pié durant la Paix. Les Compagnies de Cavalerie n'étoient qu'à vingt-cinq hommes, & celles d'Infanterie à quarante. Une augmentation de cent-mille hommes le mettoit en état de s'emparer de tous les Pays-Bas, avant que les Anglois ni les Hollandois eussent pu s'y opposer. On peut ajouter à toutes ces fautes les ménagemens excessifs que ce Ministre a eu pour les Hollandois, qu'il n'avoit pas sujet d'appréhender, & qui cer-

tai-

tainement n'étoient pas en posture de le traverser, n'aiant qu'à peine assez de Troupes pour garder leurs Places; sans compter que ces ménagemens ont été à pure perte, & que les Hollandois n'ont pas laissé de faire pour la Reine de Hongrie d'aussi grands efforts que s'ils avoient été en guerre avec la France. Desorte que tous les égards du Cardinal pour ces Républicains n'ont abouti qu'à leur donner le tems d'augmenter leurs Troupes, & de se mettre en état de faire aux François tout le mal dont ils étoient capables.

Voila, très-Excellent Seigneur, ce qui s'est passé de plus remarquable dans le cours des deux années précédentes.

A Amsterdam le 5 du Mois de *Cheval* 1743.

LETTRE XVII.

MYRZATHAER-KAN, *Vaka Nuviez* (1) (Vizir de la main gauche.)

A

PAGI-NASSIR-BEK.

Que Dieu veuille conserver & éclairer dans toutes ses allures.

J'Ai ordre du Roi, qui a son trône élevé par-dessus tous les autres Rois, de Vous écrire, pour Vous dire qu'il a vu avec plaisir toutes vos dépêches, & qu'il a remarqué les soins & les peines que Vous prenez pour vous instruire des affaires de l'Europe. Sa Majesté trouve seulement à redire, qu'en parlant de la Guerre de Hongrie, Vous Vous êtes trop étendu sur des faits de guerre & des entreprises militaires, dont les circonstances lui sont assez inutiles à Elle & à ses Ministres.

Ce n'est pas des rélations d'exploits militaires que le Roi demande. Il lui importe assez peu de connoître les Généraux Européens, leurs talens, & encore moins de savoir les dispositions qu'ils ont faites à telle ou telle action. Ce que Sa Majesté veut savoir, c'est les

(1) C'est le Second de l'Athémadeulet, qu'on appelle aussi Vizir Azem Grand-Vizir.

les forces des Princes d'Europe tant ſur Mer que ſur Terre, leur politique, leurs revenus, l'ordre & la diſcipline qui s'obſervent dans leurs Troupes, la manière dont elles ſont armées, & dont elles combattent: Tout ce qui peut ſervir au deſſein que Sa Majeſté a de faire bâtir des Vaiſſeaux de guerre (2) à l'Européenne, & d'entretenir une Eſcadre ſur la Mer Caſpienne, & une autre ſur l'Océan Oriental, où Sa Majeſté peut faire creuſer d'auſſi bons & d'auſſi beaux Ports qu'il y en ait au Monde. Sa Majeſté veut encore que Vous l'informiez de l'humeur des divers Peuples de l'Europe, autant que cela peut ſervir à ſes deſſeins. Elle entend donc que Vous lui diſiez quels ſont les meilleurs pour la Mer, pour la Fabrique des Vaiſſeaux, pour la Guerre, pour le Commerce (3) &c. Sa Majeſté veut bien auſſi que Vous marquiez les événemens militaires qui influent ſur l'agrandiſſement ou la diminution du pouvoir des Princes qui ſe font la guerre, mais ſans entrer dans aucun détail de marche, ou d'ordre de batailles. Le Roi veut encore que Vous continuiez à entrer dans des détails hiſtoriques & géographiques des prin-

(2) Ce deſſein eſt digne de Schach-Nadir. Il rendroit à la Perſe le même ſervice que Pierre le Grand rendit à la Moſcovie; car les Perſans n'ont d'autres bâtimens ſur mer que quelques mauvaiſes barques qu'ils gouvernent même fort mal.

(3) Juſqu'à préſent le Commerce n'a pas fait de grands progrès chez les Mahométans, qui le confondant avec l'uſure ſévérement défendue dans l'Alcoran, l'ont négligé généralement: deſorte que le plus gros Négoce eſt entre les mains des Chrétiens & des Juifs.

principaux Etats de l'Europe, ſans néanmoins trop appuyer ſur ces ſortes de choſes, pour ne pas tomber dans des minucies & des circonſtances inutiles. Sa Majeſté Vous exhorte à continuer à donner des marques de votre zèle. Elle veut auſſi que Vous ſachiez qu'elle a engagé à ſon ſervice un aſſez bon nombre de Matelots Anglois, Hollandois, Portugais & François, qu'elle a trouvés aux Indes, & qui ſe ſont offerts volontairement à la ſervir. Comme il y en avoit quelques-uns qui entendoient le ſervice de l'Artillerie, elle en a fait des Canoniers. Sa Majeſté veut employer les autres à conſtruire & à équiper un Vaiſſeau, dont Elle donnera le commandement à des gens de qui Elle eſt ſure. Ce Vaiſſeau ira en Hollande, & le Roi veut que Vous enrôliez à ſon ſervice à force d'argent les meilleurs Charpentiers & Architectes de Vaiſſeaux que Vous pourrez trouver, leſquels Vous ferez paſſer en Perſe à bord du Vaiſſeau en queſtion.

Continuez à donner au Roi des marques de votre zèle & de votre ſoumiſſion, & ne doutez pas d'une récompenſe proportionnée à vos ſervices.

Fait à Tauris le 7. du Mois de *Safar*. 1743.



RE-

RE'PONSE

De PAGI-NASSIR-BEK *à la précédente Lettre.*

TRès-Haut, Très-Illuſtre Seigneur, Source de graces & de faveurs, Appui de l'Empire, Maître des influences de la Cour du Roi du Monde, Mon Très-Excellent Seigneur & Maître.

J'ai reçu la Lettre que Vous avez daigné m'écrire, & je ne prétens pas m'excuſer ſur ce que le Roi a trouvé de reprehenſible dans quelques-uns de mes Mémoires. J'avoue que je me ſuis écarté de mes inſtructions, en entrant dans un détail d'actions militaires: mais comme il s'agiſſoit d'une guerre entre des Muſulmans & les Infidelles, j'ai cru en devoir marquer quelques particularités.

Cependant je ſerai à l'avenir plus attentif à répondre aux Royales Intentions de Sa Majeſté, & je ne m'écarterai pas des ſujets qu'Elle me preſcrit. Heureux ſi je puis parvenir à ſatisfaire la curioſité de ce grand Héros, & à mériter ſon approbation!

Daignez, Très-Illuſtre Seigneur, protéger le plus humble de vos Eſclaves, & faire valoir dans l'occaſion ſes fidelles ſervices.

A Amſterdam le 22. du Mois de *Chabban* 1744.

FIN.



